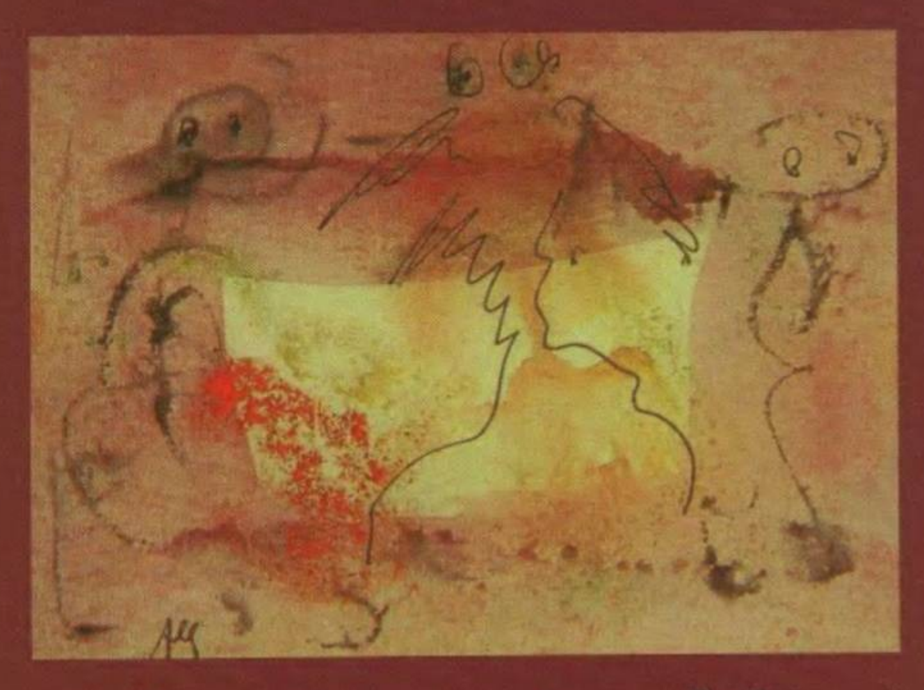
Alice Miller



C'est pour ton bien

Racines de la violence dans l'éducation de l'enfant

Aubier

C'est
pour ton bien

DU MÊME AUTEUR

Le Drame de l'enfant doué, traduction Bertrand Denzler, Paris, PUF, 1983.

C'est pour ton bien – Racines de la violence dans l'éducation de l'enfant, traduction Jeanne Etoré, Paris, Aubier, 1984.

L'Enfant sous terreur – L'Ignorance de l'adulte et son prix, traduction Jeanne Etoré, Paris, Aubier,1986.

Images d'une enfance, traduction Jeanne Etoré, Paris, Aubier, 1987.

La Connaissance interdite – Affronter les blessures de l'enfance dans la thérapie, traduction Jeanne Etoré, Paris, Aubier, 1990.

La Souffrance muette de l'enfant – L'Expression du refoulement dans l'art et la politique, traduction Jeanne Etoré, Paris, Aubier, 1990.

Abattre le mur du silence – Pour rejoindre l'enfant qui attend, traduction Léa Marcou, Paris, Aubier, 1991.

L' Avenir du drame de l'enfant doué, traduction Léa Marcou, Paris, PUF, 1996.

Chemins de vie. Sept Histoires, traduction Léa Marcou, Paris, Flammarion, 1998.

Libres de savoir. Ouvrir les yeux sur notre propre histoire, traduction Léa Marcou, Paris, Flammarion, 2001.

ALICE MILLER

C'est pour ton bien

Racines de la violence dans l'éducation de l'enfant

Traduit de l'allemand
par
Jeanne Étoré

AUBIER

Cet ouvrage est la traduction française de :
Am Anfang war Erziehung

ISBN 978-2-7007-0372-6

Il est tout naturel que l'esprit veuille suivre sa propre volonté, et si l'on ne s'y est pas pris correctement dans les deux premières années, on a du mal à atteindre son but par la suite. En outre, ces premières années présentent également l'avantage que l'on peut utiliser la force et la contrainte. Avec le temps, les enfants oublient tout ce qu'ils ont vécu dans la toute petite enfance. Si l'on parvient alors à leur ôter la volonté, par la suite ils ne se souviendront jamais d'en avoir eu une, et l'intensité des moyens que l'on aura dû mettre en œuvre ne pourra donc pas avoir de conséquences néfastes (1748).

Car la désobéissance équivaut à une déclaration de guerre contre votre personne. Votre fils veut vous prendre le pouvoir et vous êtes en droit de combattre la force par la force, pour raffermir votre autorité, sans quoi il n'est pas d'éducation. Cette correction ne doit pas être purement mécanique mais le convaincre que vous êtes son maître (1752).

La Bible dit (Ecclésiastique 30,1) : Qui aime son fils lui prodigue le fouet, plus tard ce fils sera sa consolation.

Je considérais comme mon premier devoir de porter secours en cas de besoin et de me soumettre à tous les ordres, à tous les désirs, de mes parents, de mes instituteurs, de monsieur le curé, de tous les adultes et même des domestiques. A mes yeux, ils avaient toujours raison quoi qu'ils eussent dit.

Ces principes de mon éducation ont pénétré tout mon être.

(Rudolf Hoess, commandant d'Auchwitz)

Quelle chance pour ceux qui gouvernent que les hommes ne pensent pas.

(Adolf Hitler)

Préface

On reproche à la psychanalyse de n'aider tout au plus qu'une minorité privilégiée, et ce d'une façon encore très conditionnelle. Ce reproche est parfaitement justifié, tant que les fruits de l'analyse demeurent effectivement propriété exclusive de ce petit nombre de privilégiés. Mais il pourrait en être autrement.

Les réactions qu'a suscitées mon livre *Le Drame de l'enfant doué* m'ont appris que les résistances contre ce que j'avais à dire n'étaient pas plus fortes parmi les profanes — et l'étaient peut-être moins, dans les jeunes générations — que parmi les spécialistes; qu'il était donc utile et nécessaire de transmettre à l'ensemble du public le savoir acquis grâce à l'analyse par un petit nombre d'élus, et de ne pas l'emprisonner dans des bibliothèques. C'est ce qui m'a conduite personnellement à la décision de consacrer les prochaines années de ma vie à l'écriture.

Je voudrais dépeindre essentiellement des phénomènes qui se produisent en dehors de la situation psychanalytique, dans tous les domaines de l'existence, mais dont la compréhension profonde repose sur l'expérience analytique. Cela ne signifie en aucune façon que je veuille « appliquer à la société » une théorie toute faite, car je crois n'arriver véritablement à comprendre un être humain que lorsque j'entends et que je ressens ce qu'il me dit sans avoir besoin de recourir à des théories pour me protéger contre lui, ni même de me retrancher derrière ces théories. Toutefois, en matière de psychologie des profondeurs, notre recherche, que ce soit sur les autres ou sur nous-mêmes, permet une connaissance de la psyché humaine qui nous accompagne partout dans l'existence et qui affine notre sensibilité, même en dehors du cabinet de l'analyste.

Cependant, l'opinion publique est loin d'avoir pris conscience que ce qui arrivait à l'enfant dans les premières années de sa vie se répercutait inévitablement sur l'ensemble

de la société, et que la psychose, la drogue et la criminalité étaient des expressions codées des expériences de la petite enfance. Cette idée est très souvent contestée, ou n'est admise que sur un plan intellectuel, alors que la pratique (politique, juridique ou psychiatrique) reste fortement dominée par des représentations moyenâgeuses toutes pénétrées de projections du principe du mal ; tout cela pour la simple raison que l'intellect n'a pas prise sur les domaines de l'émotionnel. Une connaissance émotionnelle peut-elle se transmettre au travers d'un livre ? Je l'ignore, mais l'espoir que l'ouvrage puisse déclencher chez tel ou tel lecteur un processus intérieur me paraît assez fondé pour ne pas négliger cette tentative.

Ce livre est né d'un besoin : celui de réagir aux nombreuses lettres reçues à la suite de la parution du *Drame de l'enfant doué* ; elles m'avaient beaucoup touchée mais je n'étais plus en mesure de leur répondre personnellement. Je ne pouvais plus le faire par manque de temps, mais ce n'était pas la seule raison. Je me suis aperçue assez vite que je me devais d'expliciter davantage pour le lecteur mes pensées et mes expériences de ces dernières années, dans la mesure où je ne pouvais pas m'appuyer sur une littérature existante. Des questions techniques de mes collègues et des questions plus généralement humaines des personnes concernées (l'un n'excluant pas l'autre !) se sont dégagés à mes yeux deux ensembles de problèmes : d'une part ma définition conceptuelle de la réalité de la petite enfance, qui s'écarte du schéma pulsionnel de la psychanalyse traditionnelle, d'autre part la nécessité de cerner encore plus précisément la différence entre sentiments de culpabilité et deuil. C'est à cela que se rattache la question cruciale et inlassablement répétée des parents sincèrement désireux d'améliorer la situation : que pouvons-nous faire pour nos enfants à partir du moment où nous avons constaté que nous étions sous l'emprise d'une compulsion de répétition ?

Comme je ne crois pas à l'efficacité des recettes ni des conseils, au moins en ce qui concerne le comportement inconscient, je ne pense pas que mon rôle soit de lancer des appels aux parents pour qu'ils traitent leurs enfants

autrement qu'ils ne peuvent le faire ; je voudrais plutôt mettre en lumière les corrélations, faire ressortir l'information vivante et sensible à l'enfant qui vit encore (plus ou moins caché) en chaque adulte. Tant qu'on ne lui permet pas de se rendre compte de ce qui est arrivé, une part de sa vie sensible est paralysée, et sa sensibilité aux humiliations de l'enfance demeure étouffée. Tous les appels à l'amour, à la solidarité, à la compassion ne peuvent que rester vains en l'absence de cette sympathie, de cette compréhension premières qui sont absolument essentielles.

Le problème prend des proportions particulièrement dramatiques chez les psychologues professionnels, parce qu'ils ne peuvent pas utiliser leur savoir de spécialistes de façon fructueuse s'ils ne sont pas capables d'empathie vis-à-vis de leurs patients, quel que soit le temps qu'ils leur consacrent. Cela vaut tout autant pour l'impuissance des parents que ni un niveau culturel élevé ni le temps libre dont ils disposent ne peuvent aider à comprendre leur enfant tant qu'ils sont obligés de prendre une certaine distance émotionnelle par rapport à la souffrance de leur propre enfance. Inversement, en quelques secondes, une mère qui travaille sera peut-être susceptible de mieux comprendre la situation de son enfant, si elle a l'ouverture d'esprit et la liberté intérieure requises pour y parvenir.

Je considère que ma tâche est de sensibiliser l'opinion publique aux souffrances de la petite enfance, et c'est ce que je tente de faire à deux niveaux différents, m'efforçant à ces deux niveaux d'atteindre, chez le lecteur adulte, l'enfant qu'il a été. Je le fais, dans la première partie de ce livre, au travers d'une présentation de la « pédagogie noire », c'est-à-dire des méthodes éducatives suivant lesquelles ont été élevés nos parents et nos grands-parents. Chez certains lecteurs, le premier chapitre éveillera peut-être des sentiments d'irritation et de colère qui peuvent avoir un effet thérapeutique très bénéfique. Dans la deuxième partie, je décris l'enfance d'une toxicomane, d'un dirigeant politique et d'un infanticide, qui ont tous trois été victimes dans leurs jeunes années de mauvais traitements et de profondes humiliations. Dans deux de

ces trois cas, je m'appuie très directement sur les recits que m'ont faits les intéressés eux-mêmes de leur enfance et de la suite et leur existence, et je voudrais aider le lecteur à percevoir ces témoignages bouleversants avec mon oreille d'analyste. Ces trois destinées dénoncent les effets dévastateurs de l'éducation, sa négation du vivant et le danger qu'elle constitue pour la société. Même dans le cadre de la psychanalyse, et surtout dans celui du schéma pulsionnel, il subsiste des traces de cette attitude pédagogique. J'avais d'abord pensé faire de l'étude de ce point précis un chapitre du présent ouvrage, mais, étant donné l'ampleur du sujet, c'est devenu l'objet d'une autre publication qui vient de paraître en Allemagne (*Du sollst nicht merken,* Suhrkamp, 1981). J'y ai montré aussi, plus précisément que je ne l'ai fait jusqu'à présent, en quoi mes positions se démarquent des différentes théories et des différents schémas psychanalytiques.

Ce livre est issu de mon dialogue intérieur avec les lecteurs de mon précédent ouvrage dont il représente en quelque sorte la suite. On peut aussi le lire sans connaître *Le Drame de l'enfant doué,* mais si ce que j'écris ici devait susciter des sentiments de culpabilité au lieu d'un travail de deuil, il serait alors souhaitable de se reporter aussi à l'ouvrage précédent. Il est également important et utile de ne pas perdre de vue, tout au long de cette lecture, que ce que je désigne sous le nom de parents ou d'enfants ne correspond pas à des personnes précises mais à des états, à des situations ou à des statuts qui nous concernent tous, parce que tous les parents ont été des enfants et que la plupart de ceux qui sont aujourd'hui des enfants deviendront à leur tour des parents.

Pour terminer cette préface, je tiens à exprimer mes remerciements à un certain nombre de personnes sans l'aide desquelles ce livre n'aurait jamais vu le jour, ou tout au moins jamais sous cette forme.

La nature réelle de l'éducation m'a été révélée pour la toute première fois par son contraire, au cours de ma deuxième analyse. C'est la raison pour laquelle mes remerciements vont tout particulièrement à ma seconde

analyste, Gertrud Boller-Schwing, auteur d'un ouvrage exceptionnel sur l'expérience des patients internés *(Der Weg zur Seele des Geisteskranken,* Rascher, 1940). C'est quelqu'un qui a toujours attaché plus d'importance à l'être qu'au comportement, qui n'a jamais cherché à m'éduquer ni à me faire la leçon, ni directement ni de façon détournée. C'est précisément grâce à cette expérience que j'ai pu apprendre beaucoup de choses par moi-même, de la façon qui m'était la plus naturelle, et que j'ai été sensibilisée à cette atmosphère éducative dans laquelle nous baignons.

Dans cette prise de conscience sont intervenues aussi, pour une bonne part, d'innombrables conversations avec mon fils, Martin Miller, qui m'ont constamment conduite à une confrontation avec les contraintes éducatives de ma génération intériorisées dans mon enfance. C'est à l'expression riche et claire de son expérience vécue que je dois en partie ma propre libération de ces contraintes, qui n'a été possible qu'à partir du moment où je suis parvenue à saisir les nuances les plus infimes et les plus subtiles de l'attitude éducative. Un bon nombre des réflexions exposées dans ce livre ont été débattues avec mon fils avant que je ne les couche sur le papier.

Pour la rédaction du manuscrit, l'aide de Lisbeth Brunner m'a été d'une valeur inestimable. Elle a non seulement dactylographié ce texte mais aussi réagi spontanément à tous les chapitres avec intérêt et compréhension ; elle a été, en fait, mon premier lecteur.

Enfin, j'ai eu la chance de trouver en la personne de Friedhelm Herboth des Éditions Suhrkamp un lecteur qui a profondément compris mon propos, qui n'a jamais brutalisé mon texte et n'a suggéré que des corrections stylistiques qui préservaient entièrement le sens original. Cette délicatesse dans la manipulation du discours ainsi que le respect et la compréhension de la pensée de l'autre, je les avais ressentis déjà, pour mon premier livre, comme un don exceptionnel.

C'est grâce à Siegfried Unseld, qui avait été personnellement touché par mon livre sur l'enfant doué, et grâce à son intervention active, que mes travaux n'ont pas atterri

chez un obscur éditeur spécialisé mais ont pu atteindre des cercles plus étendus de « patients », c'est-à-dire de gens qui souffrent, ceux pour qui, en fait, ils avaient été écrits. Comme la rédaction de la revue *Psyche* avait refusé de publier la première des trois études, et que d'autres éditeurs n'avaient pas non plus semblé très intéressés, à l'époque, c'est à l'ouverture des Éditions Suhrkamp que je dois la parution de l'édition allemande.

L'éducation
ou la persécution du vivant

La « pédagogie noire »

La punition suivit en grande pompe. Dix jours de suite. Dix jours trop longs pour toute conscience, mon père administra solennellement de cinglants coups de baguette sur les paumes ouvertes de son enfant de quatre ans. Sept ampoules par jour : au total cent quarante ampoules et un peu plus. C'était la fin de l'innocence. Tout ce qui a pu se passer au paradis avec Adam et Ève, Lilith, le serpent et la pomme, le juste déferlement du déluge biblique dans les temps très anciens, la colère du Tout-Puissant et son index vengeur — je n'en ai jamais rien su. C'est mon père qui m'en a chassé.

Christoph Meckel (1980), p. 59.

Qui cherche à savoir ce qu'a été notre enfance, cherche à savoir quelque chose de notre âme. Si la question n'est pas une simple formule rhétorique et si l'interlocuteur a la patience d'écouter, il sera bien forcé de constater en définitive que nous aimons avec horreur et haïssons avec un inexplicable amour ce qui nous a infligé les plus grandes peines et les plus terribles souffrances.

Erika Burkart (1979), p. 352.

Introduction

Il suffit d'avoir été mère ou père et de ne pas vivre dans un état de refoulement complet pour savoir par expérience que l'on peut avoir quelque difficulté à tolérer certains aspects de la personnalité de son enfant. Cette prise de conscience est particulièrement douloureuse lorsqu'on aime l'enfant, que l'on voudrait le respecter dans toute sa spécificité individuelle, et que l'on se rend compte que l'on n'y parvient quand même pas. La générosité et la tolérance ne passent pas par l'intermédiaire du savoir intellectuel. Si nous n'avons pas eu, enfants, la possibilité de vivre consciemment et de surmonter le mépris qui nous était

infligé, nous le perpétuons. La seule connaissance des lois du développement de l'enfant ne nous met pas à l'abri de l'insatisfaction ni de la colère lorsque son comportement ne correspond pas à nos représentations idéales ni à nos besoins, sans parler des cas où il semble mettre en péril nos mécanismes de défense.

La position des enfants est toute différente : ils ne sont pas entravés par un passé, et leur tolérance vis-à-vis des parents est absolument sans limites. L'amour filial empêche l'enfant de découvrir la cruauté psychologique des parents qu'elle soit consciente ou inconsciente et sous quelque forme qu'elle prenne. Tout ce que l'on peut imposer impunément à un enfant ressort clairement des derniers ouvrages parus sur l'histoire de l'enfance (cf. par exemple Ph. Ariès, 1960 ; L. de Mause, 1974 ; M. Schatzman, 1978 ; I. Weber-Kellermann, 1979 ; R.E. Helfer et C.H. Kempe [dir. de publication], 1978).

Il semble qu'au fur et à mesure que l'on se rapproche de l'époque moderne, la mutilation, l'exploitation et la persécution physiques de l'enfant aient été supplantées par une cruauté psychique, que l'on peut en outre présenter sous la dénomination bienveillante et mystificatrice d'« éducation ». Étant donné que, chez de nombreux peuples, l'éducation commence dès le berceau, dans la phase de la relation encore symbiotique avec la mère, ce conditionnement des plus précoces ne permet guère de connaître la situation réelle de l'enfant. Par la suite, le besoin de l'amour parental interdit également à l'enfant de se rendre compte du traumatisme qui persiste souvent une vie entière, caché derrière l'idéalisation des parents établie dans les premières années.

Le père du paranoïaque Schreber, dont Freud relate le cas, avait écrit vers le milieu du XIXe siècle plusieurs manuels d'éducation si populaires en Allemagne que certains furent réédités quarante fois et traduits dans plusieurs langues. L'auteur y répétait inlassablement qu'il fallait commencer d'éduquer l'enfant le plus tôt possible, dès son cinquième mois, pour le libérer des « germes du mal ». J'ai trouvé maintes prises de position similaires

dans les lettres et les journaux intimes de parents. Pour tout observateur extérieur, elles expliquaient très bien les causes des atteintes profondes dont souffraient les enfants devenus mes patients. Mais, au départ, ces derniers n'étaient pas en mesure de conclure grand-chose de ces documents, et ce n'est qu'au terme d'une longue analyse très approfondie qu'ils parvenaient à voir la réalité qui y était décrite. Il fallait d'abord qu'ils se dégageassent de l'imbrication avec les parents pour définir les limites de leur propre personnalité.

Si la conviction que les parents ont tous les droits sur eux et que toute cruauté — consciente ou inconsciente — est l'expression de leur amour reste si profondément enracinée dans l'homme, c'est qu'elle se fonde sur l'intériorisation des premiers mois de la vie, de la période de la séparation de l'objet.

Deux extraits des conseils pédagogiques du docteur Schreber publiés en 1858 me paraissent illustrer le déroulement habituel de ce processus :

> Les premiers éléments sur lesquels seront mis à l'épreuve les principes moraux et éducatifs sont les caprices du tout-petit qui se manifestent par des cris et des pleurs sans motif... Une fois vérifié qu'ils ne correspondent pas à un besoin réel, que l'enfant n'est pas mal à l'aise, qu'il ne souffre pas et qu'il n'est pas malade, on peut être sûr que les cris sont tout simplement l'expression d'une humeur passagère, d'un caprice, un premier signe d'obstination. Il ne suffit plus, comme dans les premiers temps, d'adopter une attitude d'attente patiente, il convient déjà de manifester son opposition de façon un peu plus positive : par une rapide tentative de détourner l'attention, des formules sévères, des gestes de menace, des petits coups contre le lit..., et, si tout cela ne suffit pas, par des admonestations physiquement tangibles, demeurant bien évidemment assez légères mais réitérées à petits intervalles réguliers jusqu'à ce que l'enfant se calme ou s'endorme...
>
> Que l'on applique ce type de méthode une fois ou tout au plus deux — et l'on est *maître* de l'enfant *pour toujours*. Il suffit dès lors d'un regard, d'un mot, d'un seul geste de menace pour le diriger. Et il faut bien penser que c'est le plus grand bienfait que l'on puisse apporter à l'enfant,

> dans la mesure où on lui épargne ainsi de nombreuses heures d'agitation qui nuiraient à son développement et où on le libère de ces démons intérieurs qui prolifèrent et ne se transforment que trop aisément en invincibles ennemis d'une existence sur laquelle ils pèsent de plus en plus lourdement. (Cf. Schatzman, 1978, p. 32 et sq.)

Le docteur Schreber ne se doute pas le moins du monde qu'il combat en réalité ses propres pulsions chez l'enfant, et il ne fait pour lui aucun doute qu'il exerce son pouvoir dans l'intérêt exclusif de l'enfant :

> Si les parents s'en tiennent fidèlement à cette ligne, ils en sont bientôt récompensés par l'instauration de cet heureux rapport, dans lequel l'enfant peut presque constamment être dirigé par le seul regard parental. (Cf. ibid., p. 36.)

On constate souvent que, même à un âge avancé, les sujets qui ont été élevés ainsi ne s'aperçoivent pas qu'ils sont exploités tant qu'on leur parle « aimablement ».

On m'a demandé souvent pourquoi dans *Le Drame de l'enfant doué* je parlais tant des mères et si peu des pères. Je désigne sous le nom de « mère » la principale personne de référence de l'enfant dans ses premières années. Il ne s'agit pas nécessairement de la mère biologique, ni même forcément d'une femme.

Je voulais à tout prix montrer que les regards d'interdiction ou de mépris que percevait le nourrisson pouvaient entraîner à l'âge adulte de graves troubles, en particulier des perversions et des névroses obsessionnelles. Dans la famille Schreber, ce n'était pas la mère qui, dans leur plus jeune âge, « dirigeait les enfants du regard, » c'était le père. Et les deux fils furent atteints par la suite de maladies mentales avec délire de la persécution.

Jusqu'à présent je ne me suis jamais préoccupée de théories sociologiques sur les rôles respectifs du père et de la mère.

Depuis quelques décennies, il y a de plus en plus de pères qui assument aussi les fonctions maternelles positives et manifestent à l'enfant tendresse, chaleur et compréhension de ses besoins. Contrairement à l'époque de la famille

patriarcale, nous nous trouvons actuellement dans une phase d'expérimentation très intéressante du point de vue du rôle des sexes, et à ce stade j'aurais quelque difficulté à traiter du « rôle social » du père ou de la mère sans tomber dans des catégories normatives dépassées. Je me contenterai de dire que tout jeune enfant a besoin pour l'accompagner dans l'existence non pas d'un être qui le dirige mais d'un être qui lui manifeste de l'empathie (que ce soit le père ou la mère importe peu).

On peut faire de l'enfant une foule de choses dans les deux premières années de sa vie, le plier, disposer de lui, lui enseigner de bonnes habitudes, le corriger et le punir, sans qu'il arrive quoi que ce soit, sans que l'enfant se venge. Il n'empêche qu'il ne parvient à surmonter sans difficulté l'injustice qui lui a été faite qu'à la condition de pouvoir se défendre, autrement dit à la condition de pouvoir donner à sa souffrance et à sa colère une expression structurée. S'il lui est interdit de réagir à sa manière, parce que les parents ne supportent pas ses réactions (cris, tristesse, colère) et les interdisent par de simples regards ou d'autres mesures éducatives, l'enfant apprend à se taire. Son mutisme garantit certes l'efficacité des principes d'éducation, mais il recouvre en outre les foyers d'infection de l'évolution ultérieure. Si les réactions adéquates aux vexations, aux humiliations et aux violences — au sens le plus large du terme — subies sont exclues, elles ne peuvent pas non plus être intégrées à la personnalité, les sentiments sont refoulés, et le besoin de les exprimer de façon structurée demeure insatisfait et sans espoir de satisfaction. Cette absence de tout espoir d'exprimer les traumatismes inconscients, avec les sentiments respectifs qui s'y rattachent, entraîne de graves troubles psychiques chez la plupart des gens. Comme chacun sait, l'origine de la névrose ne réside pas dans la réalité de ce qui s'est passé, mais dans la nécessité du refoulement. Je tenterai de prouver ici que ce drame n'intervient pas uniquement dans la genèse de la névrose.

La répression des besoins instinctuels n'est qu'une partie de la répression massive qu'exerce la société sur l'individu.

Cependant, du fait qu'elle ne s'exerce pas seulement à l'âge adulte mais dès les premiers jours de la vie, par l'intermédiaire des parents souvent pleins de bonnes intentions, l'individu n'est pas en mesure de retrouver en lui-même sans aide extérieure les traces de cette répression. C'est comme un homme à qui l'on aurait imprimé une marque dans le dos et qui, sans l'aide d'un miroir, ne pourrait jamais la découvrir. La situation analytique est une de celles qui présentent cette sorte de miroir.

La psychanalyse reste le privilège d'une minorité, et ses résultats thérapeutiques sont souvent contestés. Cependant, lorsqu'on a observé à plusieurs reprises, sur des sujets différents, les forces qui se libéraient quand on parvenait à abolir les effets de l'éducation ; lorsqu'on voit de quelle façon destructrice ces forces s'investissent sans cela de toutes parts, détruisant le vivant chez les autres comme chez le sujet lui-même parce qu'il a appris dès sa plus tendre enfance à le considérer comme néfaste et dangereux, on aimerait bien transmettre à la société un peu de l'expérience acquise par l'intermédiaire de la situation analytique. La question de savoir si c'est seulement possible reste à débattre. Toutefois, la société a au moins le droit d'être informée, autant que faire se peut, de ce qui se produit réellement dans le cabinet du psychanalyste. Car ce qui s'y découvre n'est pas uniquement l'affaire personnelle de quelques malades et de quelques égarés mais nous concerne tous.

Les foyers de la haine
(Citations de textes des deux siècles derniers.)

Il y a très longtemps que je m'interrogeais sur la façon de montrer, sous une forme tangible et non purement intellectuelle, ce que l'on fait dans bien des cas aux enfants dès le début de leur existence, et les conséquences que cela peut avoir pour la société ; je me demandais souvent comment raconter ce que découvrent les êtres dans leur long et pénible travail de reconstruction des origines de leur vie. A la difficulté de présentation vient s'ajouter le

vieux dilemme : d'un côté l'obligation du secret, de l'autre la conviction que l'on découvre là un certain nombre de règles dont la connaissance ne devrait pas rester réservée à un petit nombre d'initiés. Par ailleurs je connais les défenses du lecteur qui n'a pas fait d'analyse, les sentiments de culpabilité qui s'instaurent en nous dès lors que l'on nous parle de cruauté tandis que la voie du travail du deuil doit encore rester fermée. Que faire de ce triste savoir acquis ?

Nous sommes tellement habitués à percevoir tout ce qui nous est dit comme des prescriptions et des prédicats moraux que la pure information est parfois ressentie comme un reproche et n'est, par conséquent, absolument pas reçue. Nous nous défendons à juste titre contre de nouvelles exigences, quand on nous a déjà trop demandé en nous imposant trop tôt, et souvent par la force, les règles de la morale. L'amour du prochain, le don de soi, l'esprit de sacrifice — que de belles formules, mais quelle cruauté ne peuvent-elles pas cacher pour la simple raison qu'elles sont imposées à l'enfant, et ce dès une époque où les dispositions à l'amour du prochain ne peuvent pas être présentes. Du fait de la contrainte, il n'est pas rare qu'elles soient même étouffées dans l'œuf, et ce qui reste n'est alors qu'une inlassable astreinte. C'est comme une terre trop dure sur laquelle rien ne pourrait pousser, et le seul espoir d'obtenir malgré tout l'amour exigé réside dans l'éducation de ses propres enfants, que l'on peut à son tour contraindre impitoyablement.

C'est la raison pour laquelle je voudrais me garder de toute attitude moralisatrice. Je tiens explicitement à ne pas dire que l'on doit faire ou ne pas faire ceci ou cela, par exemple qu'il ne faut pas haïr, car ce sont à mes yeux des phrases inutiles. Il me semble que mon rôle est plutôt de mettre en lumière les racines de la haine que seuls peu d'entre nous paraissent connaître, et de chercher à expliquer pourquoi ils sont si peu.

Je me préoccupais beaucoup de ces questions quand le livre de Katharina Rutschky, *Schwarze Pädagogik* (1977) me tomba entre les mains. Il s'agit d'un recueil de

textes sur l'éducation, dans lesquels toutes les techniques traditionnelles de conditionnement du sujet à ne pas se rendre compte de ce que l'on fait exactement de lui sont si clairement décrites qu'elles confirment, à partir de la réalité, des reconstitutions auxquelles j'étais parvenue au cour du long travail analytique. C'est ainsi que j'eus l'idée d'extraire quelques passages de cet ouvrage excellent mais très long, et de les réunir de telle sorte que le lecteur puisse, en s'y appuyant, répondre pour lui-même et très personnellement à des questions que je comptais soulever. Ces questions sont essentiellement les suivantes : Comment nos parents ont-ils été élevés ? Que devaient-ils et que pouvaient-ils faire de nous ? Comment aurions-nous pu nous en apercevoir alors que nous étions enfants ? Comment aurions-nous pu nous comporter autrement avec nos propres enfants ? Ce diabolique cercle vicieux pourra-t-il être aboli un jour ? Et pour finir : la culpabilité n'existe-t-elle plus à partir du moment où l'on se bande les yeux ?

Il n'est pas totalement exclu que je cherche à obtenir par la citation de ces textes un résultat radicalement impossible ou complètement superflu. Car tant qu'un individu ne peut pas voir quelque chose, il s'arrange pour ne pas le voir, pour le mal comprendre et pour s'en défendre d'une façon ou d'une autre. Si au contraire il s'en est d'ores et déjà rendu compte, il n'a pas besoin de moi pour s'en apercevoir. Ces considérations sont justifiées, et pourtant je ne voudrais pas renoncer à mon projet car il ne me paraît pas dénué de sens, même si, pour le moment, relativement peu de lecteurs sont susceptibles de tirer profit de ces citations.

Les textes choisis me semblent dévoiler des techniques qui ont servi à dresser non seulement « certains enfants » mais pratiquement à nous dresser, *tous* tant que nous sommes (et surtout nos parents et nos grand-parents), à ne pas nous apercevoir de ce qui nous arrivait. J'emploie ici le terme « dévoiler », alors que ces écrits n'avaient rien de secret et furent au contraire édités et réédités maintes fois. Mais l'homme de la génération actuelle peut en tirer quelque chose qui le concerne personnellement et qui restait encore dissimulé à ses parents. Cette lecture peut lui donner

le sentiment d'avoir décelé un secret, quelque chose de nouveau mais aussi de bien connu, qui jusqu'alors lui voilait sa vie et la déterminait en même temps. C'est personnellement l'impression que j'ai eue à la lecture de la *Pédagogie noire* de Katharina Rutschky. Les traces que cette pédagogie a laissées dans les théories psychanalytiques, dans la politique et dans les innombrables contraintes du quotidien me sont brusquement apparues plus clairement.

Ce sont toujours l'« entêtement », le caprice, l'esprit frondeur et la violence des sentiments de l'enfance qui ont posé le plus de problèmes à l'éducateur. Il est inlassablement rappelé que l'apprentissage de l'obéissance ne commence jamais assez tôt. Prenons par exemple les réflexions de J. Sulzer à ce sujet :

> En ce qui concerne le caprice, il se présente comme un moyen d'expression naturel dès la première enfance, dès lors que l'enfant sait traduire son désir de quelque chose par des gestes. Il voit un objet, qu'il voudrait obtenir ; il ne peut pas l'obtenir, cela le met en colère, il crie et tape des pieds. Ou bien, on lui donne quelque chose qui ne lui convient pas ; il le jette et se met à crier. Ce sont de mauvaises habitudes dangereuses qui entravent toute l'éducation et ne produisent rien de bon chez l'enfant. Si l'on n'élimine pas le caprice et la méchanceté, on ne peut pas apporter à l'enfant une bonne éducation. Dès que ces défauts apparaissent chez un enfant, il faut prendre d'urgence des mesures contre le mal, de manière à ce qu'il ne s'enracine pas encore plus profondément par l'habitude et que la personnalité de l'enfant ne soit pas entièrement gâchée.
>
> Je conseillerai donc à tous ceux qui ont des enfants à éduquer de considérer l'élimination du caprice et de la méchanceté comme leur tâche principale et de s'y attacher aussi longtemps qu'il faut pour parvenir au but. Ainsi que nous l'avons noté précédemment, on ne convainc pas un enfant qui ne parle pas par des explications ; il faut donc éliminer le caprice par un moyen mécanique ; et à cet égard il n'y a pas d'autre façon que de montrer à l'enfant l'importance de la chose. Si l'on cède une fois au caprice, la seconde fois il est plus fort et plus difficile à éliminer.

Si les enfants ont eu l'occasion de s'apercevoir qu'ils arrivaient à imposer leur volonté par la colère et les cris, ils ne manquent pas de réemployer ces mêmes moyens. A la fin ils deviennent les maîtres de leurs parents et de leurs gouvernantes et ont un esprit mauvais, capricieux et insupportable, qui est par la suite une arme avec laquelle ils persécutent et torturent leurs parents toute leur vie en récompense de la « bonne » éducation reçue. En revanche si les parents ont la chance d'interdire le caprice dès le départ par les remontrances sévères et la baguette, ils ont de bons enfants soumis et obéissants à qui ils peuvent ensuite donner une bonne éducation. Pour préparer un bon terrain à l'éducation, il ne faut pas cesser d'y travailler, jusqu'à ce que l'on sente que le caprice a disparu, car il faut à tout prix qu'il disparaisse. Il ne faut pas croire que l'on puisse faire quoi que ce soit de bon dans le domaine de l'éducation tant que l'on n'a pas éliminé ces deux défauts de base. Ce serait se donner du mal en vain. Il faut absolument établir d'abord la base.
Ce sont donc les deux morceaux de choix sur lesquels on doit fixer son attention dans la première année d'éducation. Quand les enfants ont plus d'un an, qu'ils commencent donc à comprendre et à parler, il faut aussi s'occuper d'un certain nombre d'autres choses, à la seule condition toutefois que le caprice reste l'objectif principal de tout le travail jusqu'à ce qu'il ait complètement disparu. Notre but essentiel est toujours de faire de nos enfants des êtres justes et vertueux, et il faut que les parents aient toujours cet objectif présent à l'esprit, chaque fois qu'ils regardent leurs enfants, pour ne pas manquer une occasion de travailler sur ce terrain. Il faut aussi avoir toujours très présent à l'esprit le profil ou l'image d'une âme portée à la vertu, telle que nous l'avons décrite précédemment, de manière à savoir comment s'y prendre. Le premier principe et le principe le plus général auquel il faut veiller consiste à inculquer à l'enfant l'amour de l'ordre : c'est la toute première contribution à l'édification de la vertu. Mais dans les trois premières années cette démarche, comme toutes les autres que l'on entreprend avec l'enfant, ne peut être empruntée que d'une façon purement mécanique. Il faut très exactement faire tout ce que l'on entreprend avec l'enfant suivant les règles du bon ordre. La boisson et la nourriture, l'habillement et le sommeil, toute la petite existence quotidienne de l'enfant doit être bien ordonnée

et ne jamais être modifiée en rien par son caprice ni par ses humeurs, pour qu'il apprenne dès la première enfance à se soumettre rigoureusement aux règles du bon ordre. L'ordre que l'on observe avec lui a une influence incontestable sur l'esprit de l'enfant et lorsque les enfants sont habitués très tôt au bon ordre, ils en déduisent que celui-ci est naturel ; car ils ne se souviennent plus qu'on le leur a enseigné artificiellement. Si pour faire plaisir à l'enfant on modifie l'ordre de sa petite existence chaque fois qu'il veut en faire à sa tête, il est amené à penser que l'on n'attache pas beaucoup d'importance à cet ordre et qu'il doit toujours céder à son caprice ; ce principe de base pourrait avoir les conséquences les plus dévastatrices sur la vie morale du sujet, ainsi qu'on peut le conclure aisément de ce que nous avons dit précédemment de la nécessité de l'ordre. Dès lors que l'on peut s'entretenir avec l'enfant, il faut saisir toutes les occasions de lui présenter l'ordre comme quelque chose de sacré et d'inviolable. Lorsque l'enfant demande quelque chose qui va à l'encontre de l'ordre, il faut lui répondre : mon cher enfant, c'est impossible, ce serait contraire au bon ordre, que l'on ne doit jamais enfreindre, et ainsi de suite [...].
Le second élément capital sur lequel on doit axer son effort dès le départ, dans la deuxième ou la troisième année, est l'obéissance absolue aux parents et aux personnes responsables, et l'approbation de tout ce qu'ils font. Non seulement ces éléments sont tout simplement nécessaires à la bonne marche de l'éducation, mais ils exercent une influence très profonde sur l'ensemble de l'éducation. Ils sont nécessaires à l'éducation parce qu'ils inscrivent dans l'esprit les principes d'ordre et d'obéissance aux lois. Un enfant qui est habitué à obéir à ses parents se soumettra sans difficultés aux lois et aux règles de la raison une fois libre et devenu son propre maître, parce qu'il aura déjà pris l'habitude de ne pas agir selon sa volonté. Cette obéissance revêt une telle importance qu'en fait, toute l'éducation n'est rien d'autre que l'apprentissage de l'obéissance. C'est un principe universellement admis que les hautes personnalités, destinées au gouvernement d'États tout entiers, doivent apprendre l'art de gouverner par l'obéissance. *Qui nescit obedire, nescit imperare**, mais on

* Qui ne sait obéir, ne sait commander.

> ne peut en trouver qu'une seule raison, à savoir que l'obéissance donne à l'homme la volonté de se soumettre aux lois, ce qui est la première qualité d'un gouvernant. Une fois que, par un premier effort d'éducation, on a chassé le caprice de l'âme tendre de l'enfant, l'essentiel de l'effort doit donc porter sur l'obéissance. Mais cette obéissance n'est pas facile à inculquer à l'enfant. Il est tout naturel que l'esprit veuille suivre sa propre volonté, et si l'on ne s'y est pas pris correctement dans les deux premières années, on a du mal à atteindre son but par la suite. Ces premières années présentent en outre également l'avantage que l'on peut utiliser la force et la contrainte. Avec le temps, les enfants oublient tout ce qu'ils ont vécu dans la toute petite enfance. Si l'on parvient alors à leur ôter la volonté, par la suite ils ne se souviendront jamais d'en avoir eu une, et l'intensité des moyens que l'on aura dû mettre en œuvre ne pourra donc pas avoir de conséquences néfastes.
> Il faut donc dès le début, dès lors que les enfants sont capables de comprendre quelque chose, leur montrer aussi bien par la parole que par les actes qu'ils doivent se soumettre à la volonté des parents. L'obéissance consiste à ce que les enfants 1) fassent de bon gré ce qui leur est ordonné, 2) renoncent à ce qui leur est interdit et 3) s'estiment satisfaits des prescriptions qui leur sont faites.
> (Extrait de J. Sulzer, *Versuch von der Erziehung und Unterweisung der Kinder* [2], 1748, cité d'après Katharina Rutschky, *Schwarze Pädagogik*, abrégé dans la suite K.R., p. 173 et sq.)

On est étonné de l'ampleur du savoir psychologique que cet éducateur possédait déjà il y a plus de deux siècles. Il est parfaitement exact que les enfants oublient avec les années tout ce qu'ils ont vécu dans la toute petite enfance. Certes « ils ne se souviendront jamais d'avoir eu une volonté » mais la suite de la phrase est erronée, il n'est pas vrai que l'intensité des moyens que l'on aura dû mettre en œuvre ne pourra (donc) pas avoir de conséquences néfastes.

C'est tout le contraire : les hommes de loi, les politiciens, les psychiatres, les médecins et les gardiens de prison ont précisément affaire professionnellement à ces conséquences

néfastes toute leur vie, et bien souvent sans le savoir. Le travail de l'analyse demande des années pour en approcher les causes, mais lorsqu'il y réussit, il permet effectivement l'élimination des symptômes.

On se voit constamment objecter par des profanes qu'il y a des sujets qui ont indiscutablement eu une enfance difficile sans pour autant devenir névrosés, tandis que d'autres qui ont grandi dans ce que l'on appelle généralement un « milieu protégé » sont psychiquement malades. L'objectif est de prouver l'existence de dispositions innées et de contester l'influence du foyer parental.

Le passage que nous venons de citer aide à comprendre comment cette erreur peut (et doit ?) se répandre dans toutes les couches de la population. En fait, les névroses et les psychoses ne sont pas les conséquences directes de frustrations réelles mais l'expression du refoulement du traumatisme. Lorsque tout l'effort entrepris vise à éduquer des enfants de telle sorte qu'ils ne s'aperçoivent pas de ce qu'on leur inflige, de ce qu'on leur dérobe, de ce qu'ils perdent, de ce qu'ils auraient été et de ce qu'ils sont, et lorsque cette éducation est entreprise assez tôt, dans sa vie d'adulte le sujet ressent la volonté de l'autre, sans parler de son intelligence, comme la sienne propre. Comment pourrait-il savoir que sa propre volonté a été brisée alors qu'il n'a jamais pu en faire l'expérience ? Et pourtant, c'est ce qui peut le rendre malade. Tandis qu'un enfant qui a vécu la faim, l'exode ou des bombardements en se sentant toujours considéré et respecté comme une personne à part entière, ne tombera pas malade à la suite de ces traumatismes de la réalité. Il aura même une chance de conserver le souvenir de ces expériences (parce qu'il les aura traversées avec des personnes de référence toutes dévouées à lui) et d'enrichir ainsi son monde intérieur.

Le passage suivant de J.G. Krüger laisse deviner pourquoi l'éducateur attachait (et attache) tant d'importance à lutter énergiquement contre l'« entêtement ».

> J'estime pour ma part qu'il ne faut jamais frapper les enfants pour des fautes commises par faiblesse. Le seul vice qui mérite des coups est l'entêtement. Il ne faut pas

battre un enfant parce qu'il apprend mal, il ne faut pas le battre parce qu'il est tombé, il ne faut pas le battre parce qu'il a fait du mal sans le vouloir, il ne faut pas le battre parce qu'il pleure ; mais il est parfaitement légitime de le battre pour toutes ces fautes et même pour d'autres petites choses quand il les a faites par méchanceté. Si votre fils ne veut rien apprendre pour ne pas céder à ce que vous voudriez, s'il pleure intentionnellement pour vous braver, s'il fait du mal pour vous irriter, bref s'il fait sa petite tête :

Battez-le, faites le crier :
Non, non, papa, non, non !

Car une telle désobéissance équivaut à une déclaration de guerre contre votre personne. Votre fils veut vous prendre le pouvoir, et vous êtes en droit de combattre la force par la force, pour raffermir votre autorité, sans quoi il n'est pas d'éducation. Cette correction ne doit pas être purement mécanique mais le convaincre que vous êtes son maître. Pour ce faire, il ne faut pas s'arrêter jusqu'à ce qu'il fasse ce qu'il s'est antérieurement refusé à faire par méchanceté. Si vous n'observez pas cette règle, vous livrez une bataille dont son mauvais esprit sortira triomphant en prenant la ferme résolution de ne pas non plus tenir compte des coups à l'avenir pour ne pas être soumis à l'autorité des parents. En revanche, si l'enfant se déclare vaincu dès la première fois et qu'il doive s'humilier devant vous, on peut être sûr qu'il n'aura plus le courage de se rebeller à nouveau. Il faut cependant faire très attention dans l'administration de ces corrections à ne pas se laisser emporter par la colère. Car l'enfant est assez perspicace pour percevoir votre faiblesse et considèrera alors comme un effet de la colère la sanction qui devait lui apparaître comme une application de la justice. Par conséquent, si vous ne vous sentez pas capable de vous contenir, confiez l'exécution de la sentence à quelqu'un d'autre, non sans lui enjoindre très précisément de ne pas s'arrêter tant que l'enfant n'a pas accompli la volonté du père et n'est pas venu lui demander pardon. Ce pardon, il faut, ainsi que le note très justement Locke, non pas le lui refuser tout à fait certes, mais le lui rendre un peu froid, sans lui manifester immédiatement à nouveau votre pleine affection tant qu'il n'a pas réparé son crime par une obéissance parfaite et prouvé ainsi qu'il était fermement décidé à rester un fidèle sujet de ses parents. Si l'on s'y prend dès le départ avec

l'habileté qui convient dans l'éducation de ses enfants, il est certain que l'on sera rarement amené à recourir à des moyens aussi violents ; mais ce ne sera guère évitable dans le cas d'enfants qui ne vous sont confiés qu'après avoir eu l'habitude d'en faire à leur tête. Toutefois, surtout dans le cas d'enfants orgueilleux, et même lorsqu'il s'agit de fautes graves on peut épargner les coups en les faisant par exemple marcher pieds nus, en les privant de manger, en les faisant servir à table ou en essayant de les toucher par quelqu'autre de leurs points sensibles. (Extrait de J.G. Krüger, *Gedanken von der Erziehung der Kinder*, 1752, cité d'après K.R., p. 170 et sq.)

Là, encore, tout est dit ouvertement. Dans les traités d'éducation plus récents, la volonté de pouvoir des éducateurs est beaucoup mieux dissimulée. On a mis au point entre temps tout un dispositif d'arguments pour montrer la valeur et la nécessité des coups pour le bien de l'enfant. Là, encore, on parle ouvertement de « dérober le pouvoir », de « fidèles sujets », etc... et l'on dévoile donc la triste vérité qui est malheureusement toujours d'actualité. Car les motivations des coups sont restées les mêmes : les parents luttent pour obtenir sur leurs enfants le pouvoir qu'ils ont dû eux-mêmes abdiquer auprès de leurs propres parents. La menace qu'ils ont senti peser sur eux dans les premières années de leur vie et dont ils ne peuvent se souvenir (cf. Sulzer), ils la vivent pour la première fois avec leurs propres enfants, et c'est seulement alors, devant de plus faibles qu'eux, qu'ils se défendent souvent très puissamment. Ils s'appuient ce faisant sur une foule de rationalisations qui ont subsité jusqu'à aujourd'hui. Bien que ce soit *toujours* pour des raisons internes, autrement dit pour leurs propres besoins, que les parents maltraitent leurs enfants, il est admis une fois pour toutes dans notre société que ce traitement doit être bon pour l'enfant. Le soin même avec lequel on entretient cette argumenation trahit son ambiguïté. Bien que les arguments soient contraires à toute expérience psychologique, ils se transmettent de génération en génération.

Il faut qu'il y ait à cela des raisons émotionnelles très profondément ancrées en nous. Personne ne pourrait

prôner à la longue des « vérités » qui iraient à l'encontre des lois physiques (par exemple prétendre qu'il serait sain pour un enfant de se promener en maillot de bain en hiver et en manteau de fourrure en plein été) sans encourir le ridicule. Mais il est tout à fait admis de parler de la nécessité des châtiments corporels, de l'humiliation et de la mainmise sur l'autonomie de l'enfant avec des termes choisis comme « correction », « éducation » ou « enseignement du bien ». On verra dans les extraits suivants, toujours d'après *Schwarze Pädagogik*, le profit que l'éducateur peut tirer de cette idéologie pour ses propres besoins les plus cachés et les plus inavoués. C'est ce qui explique aussi la profonde résistance à l'assimilation et à l'intégration des connaissances incontestables acquises au cours de ces dernières décennies sur les lois de la psychologie.

Il y a un grand nombre d'ouvrages qui traitent du caractère néfaste et cruel de l'éducation (cf. par exemple E. von Braunmühl, L. de Mause, K. Rutschky, M. Schatzmann, K. Zimmer). Pourquoi ce savoir exerce-t-il si peu d'effet sur l'opinion publique ? J'ai tenté d'analyser autrefois les multiples raisons individuelles qui pouvaient expliquer ces difficultés, mais je pense que le traitement des enfants doit obéir aussi à une loi psychologique générale qu'il convient de définir : l'exercice du pouvoir de l'adulte sur l'enfant qui demeure, plus que tout autre, caché et impuni. La mise en lumière de ce mécanisme quasiment universel semble superficiellement aller à l'encontre de notre intérêt à tous (qui renonce de bon gré à la possibilité de se débarrasser des affects accumulés, et aux rationalisations permettant de s'assurer une bonne conscience ?) mais elle est d'une nécessité urgente pour les générations à venir. En effet, comme avec les progrès de la technique il sera de plus en plus facile de tuer des milliers d'hommes en appuyant sur un bouton, il est de plus en plus important de faire admettre par la conscience publique toute la vérité sur la manière dont peut naître le désir d'anéantir la vie de millions d'hommes. Les châtiments corporels ne sont qu'une forme de mauvais traitement, ils sont toujours humiliants parce que l'enfant ne peut pas se défendre et

qu'il doit en outre respect et reconnaissance aux parents pour tout cela. Mais en dehors des coups, il y a toute une gamme de mesures plus raffinées les unes que les autres qui sont prises « pour le bien de l'enfant » mais dont il ne peut guère percer à jour la nature profonde et qui ont précisément de ce fait des conséquences catastrophiques sur son existence ultérieure. Que se passe-t-il par exemple en nous, lorsque nous essayons, en tant qu'adultes, d'imaginer ce que peut ressentir l'enfant dont P. Villaume décrit l'éducation comme suit :

> Lorsqu'on prend l'enfant sur le fait, il n'est pas bien difficile de le faire avouer. Il serait très facile de lui dire : un tel ou un tel a vu que tu as fait ceci ou cela. Mais il me paraît préférable de prendre un détour, et on peut en imaginer de multiples.
> Admettons que l'on ait interrogé l'enfant sur les maux dont il souffre. On a appris de sa bouche même qu'il éprouvait telle ou telle douleur, tel ou tel trouble, qu'on lui décrit à son tour. J'imagine la suite :
> « Tu vois, mon enfant, que je sais quelles sont tes peines, je viens de t'en parler. Tu vois donc que je connais ton état. J'en sais même encore davantage : je sais ce que tu souffriras encore dans l'avenir et je vais te le dire ; écoute moi. Ton visage se flétrira, ta peau deviendra toute jaune ; tu auras les mains qui tremblent et une foule de petits boutons sur le visage ; tes yeux se troubleront, ta mémoire faiblira et ton esprit sera éteint. Tu perdras la gaieté, le sommeil, l'appétit, etc. »
> On ne trouvera guère d'enfant qui ne prenne peur à un pareil discours. Et l'on poursuivra :
> « Je vais t'en dire encore plus ; écoute moi bien ! Tu sais d'où te viennent toutes ces peines ? Tu ne le sais peut-être pas, mais moi je le sais. Tu les as méritées ! Je vais te dire ce que tu fais en cachette. Regarde, etc. »
> Il faudrait que l'enfant soit endurci à l'extrême pour ne pas avouer dans les larmes.
> L'autre moyen de parvenir à la vérité est le suivant (j'emprunte ce passage à mes entretiens pédagogiques) :
> J'appelai Heinrich. « Écoute moi, Heinrich, ta crise m'a donné beaucoup à réfléchir. (H. avait eu quelques crises de petit mal). J'ai tourné et retourné tout cela dans ma

tête pour voir quelle pouvait en être la cause, mais je n'ai rien trouvé. Réfléchis un peu ; est-ce que tu ne sais rien ? »
H. « Non, je ne sais rien. » (Il ne pouvait effectivement rien savoir ; car un enfant qui est dans ce cas là ne sait pas ce qu'il fait. Ce n'était d'ailleurs qu'une entrée en matière pour ce qui allait suivre.)
« C'est quand même curieux ! Est-ce que tu te serais échauffé et que tu aurais bu trop vite ? »
H. « Non. Vous savez bien qu'il y a longtemps que je ne suis pas sorti, sauf lorsque vous m'emmeniez. »
« Je ne comprends pas — Je connais bien le cas d'un petit garçon d'une douzaine d'années (c'était l'âge de Heinrich) qui a eu une histoire très triste — il a fini par en mourir. » (L'éducateur décrit ici le cas de Heinrich lui-même, sous un autre nom, pour lui faire peur.)
« Il était pris lui aussi à l'improviste de tressaillements, comme toi ; et il disait que c'était comme si quelqu'un le chatouillait très fort. »
H. « Mon Dieu ! Je ne vais pas mourir, au moins ? Moi aussi j'ai cette impression. »
« Et quelquefois, on aurait cru que ces chatouilles allaient lui couper le souffle. »
H. « Moi aussi. Vous ne l'avez pas vu ? » (On constate bien là que l'enfant ne savait véritablement pas quelle était la source de son malheur.)
« Ensuite, il a été pris d'un violent fou rire. »
H. « Non, je commence à avoir peur, à ne plus savoir où me mettre. »
(L'éducateur invente ce rire, sans doute pour dissimuler ses intentions. A mon avis, il aurait mieux valu qu'il s'en tînt à la vérité.)
« Tout cela dura un certain temps ; et à la fin le rire devint si fort, si violent et si irrépressible qu'il s'étouffa et qu'il en mourut. »
(Je racontai tout cela avec le plus grand calme, sans prêter attention à ses réponses ; en essayant de tout faire, jusque dans le choix des gestes et des expressions physionomiques, pour que cela pris l'allure d'un entretien amical.)
H. « Il est mort de rire ? On peut vraiment mourir de rire ? »
« Bien sûr, puisque je te le dis. Tu n'as jamais eu un véritable fou rire. Tu as l'impression que tout se resserre dans ta poitrine et les larmes te viennent aux yeux. »
H. « Oui, je sais. »

« Bon, alors imagine que cela dure très longtemps et que tu doives y résister, est-ce que tu es sûr que tu y arriverais ? Tu pourrais t'arrêter parce que l'objet ou la chose qui t'aurait fair rire cesserait de te faire cet effet, ou parce qu'elle ne te paraîtrait plus aussi ridicule. Mais, ce pauvre garçon, ce n'était pas quelque chose d'aussi extérieur qui le faisait rire, l'origine du rire était le chatouillement de ses nerfs qu'il ne pouvait pas faire cesser selon sa volonté ; et comme ce chatouillement durait, son rire dura aussi et finit par le conduire à la mort. »
H. « Le pauvre ! Comment s'appelait-il ? »
« Il s'appelait Heinrich. »
H. « Heinrich ! » (Il me regardait, interdit.)
(D'un ton indifférent) « Oui ! C'était le fils d'un commerçant de Leipzig. »
H. « Ah ! Bon ! Mais d'où cela venait-il ? »
(C'était la question que j'attendais. J'avais fait jusqu'alors le va-et-vient dans la pièce ; à ce moment là, je m'arrêtai et le regardai bien en face pour l'observer très exactement.)
« D'après toi, Heinrich ? »
H. « Je ne sais pas. »
« Je vais te dire quelle était la cause. (J'articulai ce qui suit, lentement et avec insistance.) Ce garçon avait vu quelqu'un qui se faisait du mal en faisant des mouvements bizarres qui atteignaient les nerfs les plus sensibles de son corps. Le petit garçon l'imita sans savoir qu'il allait se faire du mal. Il y prit tant de plaisir qu'il finit par mettre les nerfs de son corps dans un état d'agitation inhabituelle qui les affaiblit et entraîna sa mort. (Heinrich devenait de plus en plus rouge et manifestement embarrassé.) Il y a quelque chose qui ne va pas Heinrich ? »
H. « Oh ! Non. »
« Est-ce que tu aurais encore ta crise ? »
H. « Oh ! non. Est-ce que vous me permettez de me retirer ? »
« Pourquoi, Heinrich ! Tu ne te trouves pas bien avec moi ? »
H. « Oh, si. Mais... »
« Alors ? »
H. « Oh, rien. »
« Écoute moi, Heinrich, je suis ton ami, n'est-ce pas ? Sois sincère. Pourquoi est-ce que tu as rougi et que tu t'es troublé ainsi au récit de l'histoire de ce pauvre garçon qui a écourté ses jours de si pitoyable manière ? »

H. « J'ai rougi ? Oh, je ne sais pas pourquoi. Je le plaignais. »
« C'est tout ? — Non, Heinrich, il y a autre chose. Je le lis sur ton visage. Tu es de plus en plus troublé. Sois sincère. Heinrich, par la sincérité tu te feras aimer de Dieu et de tous les hommes.
H. « Mon Dieu. » (Il se mit à pleurer si fort et faisait tellement pitié que j'en eus aussi les larmes aux yeux — Il le vit, me prit la main et l'embrassa de toutes ses forces.)
« Alors, Heinrich, pourquoi pleures-tu ? »
H. « Mon Dieu ! »
« Tu veux que je t'épargne cet aveu ? Tu viens juste de faire ce qu'avait fait ce malheureux garçon, n'est-ce pas ? »
H. « Mon Dieu ! Oui. »
Cette dernière méthode est peut-être préférable lorsque l'on a affaire à des enfants qui ont un caractère doux et souple. La précédente a quelque chose de dur, dans la mesure où c'est une véritable attaque portée à l'enfant. (P. Villaume, 1787, cité d'après K.R., p. 19 et sq.)

Dans cette situation, il ne peut pas y avoir de colère ni de révolte de l'enfant contre cette manipulation déguisée, car il n'est pas en mesure de déceler la manipulation. Il ne peut s'éveiller en lui que des sentiments de peur, de honte, d'insécurité et de désarroi, qu'il oubliera sans doute assez vite, dès lors qu'il aura trouvé sa propre victime. Comme bien d'autres éducateurs, Villaume prend garde à ce que ses méthodes passent inaperçues :

Il faut donc surveiller l'enfant, mais le surveiller, sans qu'il le remarque, sinon il se cache, il se méfie et on ne peut plus rien lui enseigner. Étant donné que la honte incite de toute façon à se dissimuler ce type d'écarts, la chose n'est en elle-même pas facile.
En suivant un enfant partout (mais toujours sans être remarqué) et surtout dans les endroits intimes, il peut arriver qu'on le prenne sur le fait.
Il faut envoyer les enfants se coucher un peu plus tôt — dès qu'ils sont dans leur premier sommeil, leur enlever tout doucement la couverture, pour voir où sont placées leurs mains et s'il n'y a pas quelque autre signe. Même chose le matin, avant leur réveil.
Dès qu'il sentent ou soupçonnent le moins du monde que

> leur comportement secret est inconvenant, les enfants ont peur et se cachent des adultes. C'est la raison pour laquelle je conseillerai de confier le travail de surveillance à quelque quelque camarade et pour les filles à une jeune amie ou à une servante. Il va de soi que les surveillants en question doivent connaître le secret ou être d'un âge et d'une conformation tels que sa divulgation ne puisse leur nuire. Ils sont alors en mesure, sous couvert d'amitié (et c'est du reste véritablement un service d'ami), d'observer les autres. J'irai même jusqu'à conseiller, si l'on est parfaitement sûr d'eux et que la surveillance l'exige, de faire dormir le surveillant dans le même lit que l'enfant. La honte et la méfiance disparaissent vite au lit. En tout cas, il ne faudra pas attendre longtemps pour que l'enfant se trahisse par des paroles ou par des actes. (P. Villaume, 1787, cité d'après K.R., p. 316 et sq.)

Le recours délibéré à l'humiliation, qui satisfait les besoins de *l'éducateur*, détruit la conscience de soi de l'enfant et le rend incertain et complexé mais on le présente comme une bonne action.

> Inutile de dire qu'il n'est pas rare qu'en louant avec outrance les qualités de l'enfant les éducateurs éveillent eux-mêmes et contribuent à augmenter sa suffisance pour la bonne raison qu'ils ne sont eux-mêmes bien souvent que de grands enfants pleins de suffisance. [...] Le problème est ensuite d'éliminer cet orgueil. C'est indiscutablement un défaut qui, s'il n'est pas combattu à temps, se durcit et, se conjuguant avec d'autres dispositions égocentristes, présente un danger considérable pour la vie en société, tout à fait indépendamment du fait que la suffisance qui se change en orgueil peut devenir ennuyeuse ou ridicule aux yeux des autres. Elle risque en outre de restreindre de multiples façons le pouvoir de l'éducateur ; le bien qu'il enseigne et à quoi il veut inciter, le sujet content de lui croit déjà le posséder, ou tout au moins être en mesure d'y parvenir aisément, les mises en garde sont prises pour l'effet d'une anxiété exagérée, les réprimandes pour les signes d'une horrible sévérité. L'humiliation est le seul et unique recours. Mais comment celle-ci doit-elle se présenter ? Avant tout, il ne faut pas beaucoup de mots. Les mots ne sont en aucun cas le bon moyen de susciter ou de

développer les bonnes manières, ni d'éviter ou d'éliminer les mauvaises ; ils ne peuvent agir qu'en corrélation avec une intervention à un niveau bien plus profond. Les grandes leçons de morale directes et les longs sermons punitifs, les satires acerbes et le sarcasme le plus amer sont les derniers moyens de parvenir au but : les premiers provoquent l'ennui et l'indifférence, les autres la rancœur et l'abattement. C'est toujours de la vie que l'on tire les plus marquantes leçons. Il faut donc amener le sujet imbu de lui-même dans des situations qui lui fassent prendre conscience de ses lacunes sans que l'éducateur se laisse aller à proférer la moindre parole : que l'on présente à cet être indûment fier de ses connaissances des tâches manifestement encore au-delà de ses forces et qu'on n'aille donc pas le troubler quand il essaie de voler trop haut, mais que l'on ne tolère pas non plus de demi-mesure ni de superficialité dans ces tentatives ; lui qui se vante de son application, dès l'instant où celle-ci se relâche, qu'on lui rappelle brièvement mais sévèrement ses inattentions, et qu'on lui fasse découvrir lui-même le mot oublié ou mal écrit dans sa préparation ; en prenant bien soin d'éviter toutefois que l'élève ne soupçonne une intention délibérée. Une méthode non moins efficace consistera pour l'éducateur à faire goûter souvent à son élève la proximité de grands et nobles esprits : il faut toujours présenter à l'enfant doué l'exemple de personnages de l'environnement vivant ou de personnages de l'histoire qui se sont distingués par des dons encore plus brillants ou sont parvenus en les utilisant à la réalisation de choses admirables, ou encore l'exemple d'hommes qui sans être dotés de forces intellectuelles transcendantes se sont élevés par l'effort et par une discipline de fer à un niveau bien supérieur à la désinvolture du talent ; naturellement, il faut le faire, là encore, sans établir de rapport explicite avec l'élève qui ne manquera pas de faire en lui-même la comparaison. Enfin en ce qui concerne les simples biens extérieurs, il ne sera pas inutile d'en rappeler le caractère précaire et éphémère par des allusions occasionnelles aux phénomènes correspondants ; la vue d'un cadavre d'homme jeune, la nouvelle de l'effondrement d'une maison de commerce humilie davantage que les formules dissuasives et les réprimandes réitérées. (Extrait de K.G. Hergang, *Pädagogische Realenzyklopädie*[2], 1851, cité par K.R., p. 412 et sq.)

Le masque de l'affection permet de cacher mieux encore l'atrocité du mode de traitement :

> Un maître d'école à qui je demandais un jour comment il était parvenu à ce que ses élèves lui obéissent sans châtiments corporels me répondit : je m'efforce de persuader mes élèves par tout mon comportement que je leur veux du bien et je leur montre par des exemples et des comparaisons qu'ils se font à eux-mêmes du tort s'ils ne m'obéissent pas. En outre je pratique un mode de récompense consistant à marquer pendant les heures de classe ma préférence pour l'élève le plus complaisant, le plus docile et le plus appliqué ; c'est lui que j'interroge le plus souvent, je lui permets souvent de lire son devoir devant les autres, je lui fais écrire au tableau ce qui doit y être inscrit. Je crée ainsi une émulation entre les enfants : chacun a envie de se distinguer et chacun a envie d'être le préféré. Si quelquefois l'un d'eux a mérité une punition, je le relègue au fond pendant les heures de classe, je ne l'interroge pas, je ne lui fais rien lire, je fais comme s'il n'était pas là. D'une façon générale cela fait tellement de peine aux enfants que les punis pleurent à chaudes larmes ; et si d'aventure il y en a un qui ne veut pas se rendre à ces méthodes douces, alors il faut que je le batte ; mais je fais précéder l'exécution du châtiment d'une préparation si longue qu'elle l'atteint davantage que les coups eux-mêmes. Je ne bats pas l'enfant au moment même où il a mérité la punition, je la repousse au lendemain voire au surlendemain. J'en retire deux avantages : d'abord mon esprit s'apaise entre-temps et je retrouve le calme dont j'ai besoin pour calculer exactement comment régler la chose le plus habilement ; par ailleurs l'enfant qui a péché ressent le châtiment dix fois plus fort non seulement sur son dos mais aussi par le fait qu'il est contraint d'y penser constamment.
>
> Le jour venu de passer à l'exécution, je fais immédiatement après la prière du matin un discours émouvant à tous les enfants en leur disant combien ce jour est un triste jour pour moi parce que la désobéissance d'un de mes chers élèves me réduit à la nécessité de le frapper. Bien des larmes coulent déjà, non seulement chez l'enfant qui va recevoir la correction mais aussi chez ses camarades. Quand j'ai terminé ce petit discours, je fais asseoir les enfants et

> je commence ma leçon. Ce n'est qu'à la fin de la classe que je fais sortir du rang le jeune coupable, je lui annonce la sanction et je lui demande s'il sait ce qui la lui a value ? Une fois qu'il a sagement répondu sur ce point, je lui compte ses coups en présence de tous les élèves ; puis je me tourne vers les spectateurs en disant que j'espère de tout mon cœur que ce sera la dernière fois que j'aurai été contraint de battre un enfant. (C.G. Salzmann, 1796, cité par K.R., p. 392 et sq.)

Pour survivre, l'enfant ne garde en mémoire que l'affection de l'adulte associée à une soumission assurée du « jeune coupable » et à la perte de l'aptitude à vivre spontanément les sentiments ressentis.

> Heureux les parents et les maîtres qui ont su donner une si bonne éducation à leurs enfants que leur conseil a la force d'un ordre, qu'ils ne sont presque jamais contraints d'administrer une véritable punition, et que même dans ces rares cas, la privation de certaines choses agréables mais non indispensables, la mise au ban de leur compagnie, le récit de la désobéissance à de tierces personnes dont les enfants désirent l'admiration, ou d'autres moyens du même ordre sont redoutés comme les plus sévères châtiments. Mais ce bonheur n'est échu qu'à une très faible minorité de parents. La plupart doivent recourir de temps en temps à de plus rudes moyens. Mais s'ils veulent amener leurs enfants à une véritable obéissance, il faut que dans leurs châtiments aussi bien les allures que les paroles soient certes sévères mais non furieuses ni hostiles.
> Il faut être calme et grave, annoncer la punition, administrer cette punition et ne rien dire de plus ; jusqu'à ce que l'action soit terminée et que le jeune coupable châtié soit à nouveau en mesure d'enregistrer de nouveaux conseils et de nouveaux ordres. [...]
> Si à la suite de l'administration du châtiment, la douleur se fait encore sentir un certain temps, il serait contre nature d'interdire immédiatement les pleurs et les gémissements. Si l'on sent en revanche que l'enfant puni cherche à se venger par ces plaintes lassantes, le premier moyen consiste à essayer de l'en distraire en lui conseillant d'autres petites occupations et d'autres entreprises. Si cela reste sans effet, on peut interdire les pleurs et punir la transgression de

cette interdiction, jusqu'à ce qu'à la fin de la nouvelle correction les pleurs s'arrêtent. (Extrait de J.B. Basedow, *Methodenbuch für Väter und Mütter der Familien und Völker*[1], 1773, cité par K.R., p. 391 et sq.)

Les pleurs qui sont la réaction naturelle à la douleur doivent être réprimés par une nouvelle correction. Mais il y a différentes techniques de répression des sentiments :

Voyons maintenant l'effet des exercices d'entraînement à la répression totale des sentiments. Qui sait la force d'une habitude établie, sait aussi l'effort et la constance qu'il faut pour lui résiter. Or, on peut considérer les sentiments comme des habitudes établies. Plus une âme est ferme et patiente, plus elle a d'énergie pour surmonter dans certains cas particuliers une tendance ou une mauvaise habitude. On pourra donc utiliser tous les exercices par lesquels les enfants apprennent à faire un effort sur eux-mêmes, qui leur donnent patience et fermeté pour réprimer leurs tendances. En conséquence, tous les exercices de cet ordre méritent que leur soit accordé dans le cadre de l'éducation une attention particulière et doivent être considérés comme l'une des choses les plus importantes, bien qu'ils soient presque partout oubliés.
Il y a pourtant beaucoup d'exercices de ce genre, et l'on peut les concevoir de telle sorte que les enfants s'y soumettent de bon gré, si l'on sait trouver la bonne façon de leur parler, et que l'on mesure bien le temps qui leur est imparti. L'un de ces exercices consiste par exemple à se taire. Demander à un enfant : est-ce que tu serais capable de passer, un jour, quelques heures sans dire un seul mot ? Lui donner envie de faire l'essai, jusqu'à ce qu'il l'ait réussi. Ensuite, il ne faut rien épargner pour lui prouver que c'est une victoire de se dépasser ainsi. Répétez l'exercice, compliquez-le de temps en temps, soit en allongeant la durée de l'épreuve, soit en donnant à l'enfant l'occasion de parler ou en le faisant manquer de quelque chose. Prolongez cet exercice jusqu'à ce que vous constatiez que l'enfant y a atteint une certaine maîtrise. Confiez-lui alors des secrets pour voir s'il se montre, là aussi, capable de se taire. S'il est arrivé au point de savoir tenir sa langue, il est aussi capable de bien d'autres choses et la fierté et l'honneur qu'il en retire l'incitent à remporter d'autres

épreuves. L'une d'entre elles peut consister à se priver de certaines choses que l'on aime. Les enfants sont particulièrement attachés aux plaisirs des sens. Il faut essayer de temps en temps de les amener à se faire violence également dans ce domaine. Présentez-leur de beaux fruits et mettez-les à l'épreuve au moment où ils sont sur le point d'en prendre. Est-ce que tu saurais faire l'effort de garder ces fruits pour demain ? Est-ce que tu serais capable d'en faire cadeau à quelqu'un ? Procédez exactement comme nous venons de l'indiquer pour les périodes de silence. Les enfants aiment le mouvement. Ils n'aiment pas rester immobiles. Contraignez-les à s'y entraîner de manière à ce qu'ils apprennent à se faire violence. Mettez également leur corps à l'épreuve, dans toute la mesure où la santé le permet ; faites leur subir la faim et la soif, supporter la chaleur et le froid, exécuter de durs travaux ; mais que tout cela se fasse avec le franc consentement de l'enfant ; car ce sont des exercices auxquels il ne faut pas le contraindre, sinon ils n'ont plus aucune utilité. Je vous promets que les enfants acquièrent par l'intermédiaire de ce type d'exercices une âme plus courageuse, plus ferme et plus patiente, qui manifestera d'autant plus tôt son activité dans la répression des tendances mauvaises. Je prendrai par exemple le cas d'un enfant qui parle inconsidérément à tel point qu'il parle bien souvent absolument sans raison. On peut éliminer cette mauvaise habitude par l'exercice suivant. Après avoir longuement exposé à l'enfant sa mauvaise habitude, dites-lui : voyons si tu pourrais te défaire de cette habitude de parler à la légère ? Je vais voir aujourd'hui combien de fois tu parles sans réfléchir. A partir de ce moment-là, il faut prêter attention à tout ce que dit l'enfant, lui faire très clairement remarquer son erreur chaque fois qu'il parle sans réfléchir et noter combien de fois cela se produit dans la journée. Le lendemain, on lui dit : hier tu as parlé sans réfléchir tant de fois ; voyons combien de fois cela va encore t'arriver aujourd'hui ? Et l'on continue ainsi. Si l'enfant a encore un peu d'honneur et de bons instincts, on peut être sûr que par ce moyen il sortira progressivement de son erreur. Outre ces exercices d'ordre général, il faut aussi en pratiquer de spécifiques, qui visent directement la domination des émotions, mais qui ne doivent pas être entrepris avant que l'on ait utilisé les représentations mentionnées précédemment. Un seul exemple pourra servir de règle à tous les

> autres car il faut que je restreigne un peu mon élan si je ne veux pas être trop long. Admettons qu'un enfant soit vindicatif, et que l'on ait d'ores et déjà obtenu assez de lui par des représentations pour qu'il soit enclin à réprimer cette passion et promette donc également de le faire, mettez-le à l'épreuve de la façon suivante : annoncez-lui que vous voulez éprouver sa résistance dans la domination de cette passion ; dites-lui bien de se tenir sur ses gardes et de se méfier des premières attaques de l'ennemi. Ensuite, chargez secrètement quelqu'un de faire un affront à l'enfant au moment où celui-ci ne s'y attendra pas pour voir comment il se comportera. S'il parvient à se contrôler, il faut louer ses progrès et lui faire ressentir le plus intensément possible le plaisir que l'on peut tirer du dépassement de soi-même. Ensuite, il faut réitérer la même épreuve une autre fois. Si l'enfant ne résiste pas, il faut le punir gentiment et lui dire de faire attention à mieux se tenir une autre fois. Mais il ne faut pas se montrer sévère dans ce cas-là. Quand il y a plusieurs enfants, il faut donner ceux qui ont bien surmonté une épreuve en exemple aux autres.
> Mais il faut soutenir les enfants autant qu'on le peut dans ces épreuves. Il faut leur dire comment se mettre en garde. Il faut susciter en eux l'envie de la chose, dans toute la mesure du possible, pour qu'ils ne se laissent pas effaroucher par la difficulté, car il faut bien noter que ce type d'épreuves demande une disposition positive de la part de l'enfant, sans quoi l'expérience est totalement stérile. Voilà ce qui nous semblait devoir être dit sur cet entraînement.
> (J. Sulzer,[2] 1748, cité par K.R., p. 362 et sq.)

Si cette lutte contre l'affectivité a des effets aussi funestes, c'est qu'on l'entreprend déjà chez le nourrisson, autrement dit avant même que le moi de l'enfant ait pu se développer.

> Il y a encore une autre règle dont les conséquences sont très importantes : que même les désirs autorisés de l'enfant soient uniquement satisfaits lorsqu'il se montre de bonne composition et inoffensif ou tout au moins calme, et en aucun cas au milieu des cris ou devant un comportement indocile. Il faut d'abord être revenu au comportement calme, même lorsque le besoin qui se manifeste est un

besoin de nourriture bien fondé et parfaitement régulier — et ce n'est qu'ensuite, après une petite pause, qu'il faut donner satisfaction. Cette pause intermédiaire est également nécessaire car il faut écarter de l'enfant la moindre apparence de soupçon qu'il pourrait extorquer quoi que ce soit de son environnement par des cris ou par un comportement insupportable. Au contraire, l'enfant s'apercevra très vite, que c'est seulement par le comportement opposé, par la domination de soi (même si elle est encore inconsciente) qu'il parvient à ses fins. La bonne habitude s'établit incroyablement vite (exactement aussi vite que dans le cas inverse l'habitude opposée). Et c'est déjà beaucoup ; car les conséquences de l'établissement de cette bonne base ont des ramifications diverses et infinies dans l'avenir. Mais on voit bien ici également à quel point ces principes, et bien d'autres du même ordre qui doivent être considérés comme les plus importants, peuvent être difficiles à appliquer lorsque, comme c'est le plus souvent le cas, les enfants de cet âge sont presque exclusivement confiés aux mains de serviteurs qui, au moins pour ce genre de conceptions, n'ont que très rarement un entendement suffisant.

Par l'accoutumance dont nous venons de parler, l'enfant a déjà accompli un progrès notable dans l'art de l'attente et il est préparé à une autre acquisition, encore plus importante pour la suite, l'art du renoncement. D'après tout ce qui vient d'être dit il doit paraître assez évident que tout désir interdit — qu'il soit nuisible à l'enfant lui-même ou non — doit se voir opposer un refus inconditionnel avec une constance absolue. Mais le refus à lui seul ne suffit pas ; il faut en même temps veiller à ce que l'enfant admette ce refus calmement et au besoin par une parole un peu sévère, une menace ou autre, à ce qu'il fasse de cette tranquille résignation une habitude établie. Surtout pas d'exception ! — et cela aussi se fait plus facilement et plus rapidement qu'on ne le croit en général. Mais toute exception annule la règle et rend plus difficile l'accoutumance pour longtemps. En revanche, il faut satisfaire tous les désirs autorisés de l'enfant avec un affectueux empressement.

C'est la seule et unique façon de faciliter à l'enfant la saine et indispensable accoutumance à la domination et au contrôle de sa volonté, à l'établissement et la distinction entre ce qui est permis et ce qui ne l'est pas, et l'on n'y

> parvient pas en lui supprimant peureusement toutes les sensations qu'éveille un désir interdit. Il faut que les fondements de la force de caractère nécessaire soient posés assez tôt, et elle ne s'affirme, comme toutes les autres forces, que par l'entraînement. Si l'on décide de ne commencer qu'à une époque plus tardive, la réussite sera plus ou moins difficile et l'esprit de l'enfant non préparé sera exposé à une impression d'amertume.
> Un très bon exercice dans l'art du renoncement, parfaitement adapté à cette classe d'âge consiste à donner souvent l'occasion à l'enfant d'apprendre à regarder manger ou boire des personnes de son environnement immédiat, sans demander lui-même quoi que ce soit. (D.G.M. Schreber, 1858, cité par K.R., p. 354 et sq.)

L'enfant doit donc apprendre dès le départ à « se renier lui-même », à étouffer en lui le plus tôt possible tout ce qui « n'a pas la faveur divine ».

> Le véritable amour vient du cœur de Dieu, de qui toute paternité, au ciel et sur la terre, tire son nom (Éphésiens 3, 15), le reflet et l'exemple nous en sont donnés par l'amour du Sauveur et c'est par l'esprit du Christ qu'il est engendré, nourri et entretenu dans le cœur de l'homme. Par cet amour qui vient d'en haut, l'amour naturel des parents est purifié, sanctifié, éclairé et renforcé. Cet amour sanctifié a pour fin ultime, et cachée à l'enfant, l'épanouissement de l'être intérieur, il n'a en vue que sa vie spirituelle, sa libération du pouvoir de la chair, son élévation au-dessus des exigences de la simple vie naturelle des sens, son indépendance intérieure par rapport aux remous du monde environnant. Il est donc soucieux dès le départ que l'enfant apprenne à se renier lui-même, à se dépasser et à se dominer, qu'il n'obéisse pas aveuglément aux instincts de la chair et des sens, mais aux pulsions et à la volonté supérieures de l'esprit. Cet amour sanctifié peut en conséquence aussi bien être dur que tendre, il peut aussi bien refuser qu'accorder, chaque chose en son temps, il sait faire le mal pour le bien, il peut imposer de lourds sacrifices, comme un médecin qui prescrit d'amères médications, un chirurgien qui sait bien que la coupure de son instrument fait mal, mais qui coupe quand même parce qu'il le faut pour sauver la vie. « Tu le frappes (l'enfant)

avec les verges, mais tu sauves son âme de l'enfer. » Cette parole de Salomon donne toute la mesure de la dureté que peut atteindre le véritable amour. Ce n'est pas la rigueur stoïque ni l'intransigeance unilatérale de la loi, qui se complaît en elle-même et préfère sacrifier le sujet que s'écarter le moins du monde de sa règle ; non, sa bonté profonde transparaît en dépit de toute sévérité au travers de la gentillesse, de la pitié, de la patience pleine d'espoir, comme le soleil au travers des nuages. Il reste libre malgré toute sa fermeté et sait toujours ce qu'il fait et pourquoi il le fait. (Extrait de K.A. Schmidt [dir. de publication], *Enziklopädie des gesamten Erziehungs — und Unterrichtswesens*,[2] 1887, cité par K.R., p. 25 et sq.)

Étant donné que l'on croit savoir exactement quels sont les sentiments justes et bons pour l'enfant (comme pour l'adulte), on lutte aussi contre la violence qui est la véritable source de l'énergie.

Parmi les manifestations qui se situent à la limite de la normalité, il faut compter la violence de l'enfant, comportement qui se présente sous de multiples formes mais débute généralement par le fait que la non-satisfaction immédiate d'un désir qui s'est éveillé entraîne le déclenchement d'une activité d'une intensité inhabituelle dans le secteur des muscles volontaires, avec des répercussions annexes plus ou moins marquées. Des enfants, qui n'ont encore appris que quelques mots, et dont les plus hautes performances consistent à se saisir des objets qui sont à leur portée, mais qui sont prédisposés au développement d'une nature violente, ont seulement besoin de ne pas obtenir un objet ou de se voir interdire de le garder pour se mettre à pousser des cris sauvages au milieu d'une agitation incontrôlée. De là naît tout naturellement la méchanceté, cette particularité consistant dans le fait que le sentiment humain n'est plus soumis aux lois générales du plaisir et de la souffrance, mais est tellement dégénéré dans sa nature profonde que, non content de n'y pas prendre la moindre participation, elle trouve du plaisir au déplaisir et à la souffrance des autres. Le déplaisir toujours croissant qu'éprouve l'enfant de la perte du sentiment de plaisir que lui aurait apporté la satisfaction de ses désirs finit par ne plus trouver sa satisfaction que dans la

> vengeance, c'est-à-dire dans l'impression réconfortante de savoir son semblable sous l'emprise de ce même sentiment de déplaisir ou de souffrance. Plus le réconfort de ce sentiment de vengeance est éprouvé fréquemment, plus il se fait valoir comme un besoin qui, à tout instant d'oisiveté, peut mettre en œuvre les moyens de sa satisfaction. A ce stade l'enfant parvient par sa violence à causer tous les désagréments, à infliger toutes les contrariétés possibles et imaginables aux autres à seule fin d'éveiller en lui-même un sentiment susceptible d'adoucir la douleur des désirs restés insatisfaits. De cette erreur découle tout naturellement la suivante, à savoir que la peur de la punition suscite le besoin de mensonge, le recours à la ruse et à la tromperie, l'emploi d'expédients, qui ne demandent qu'un entraînement pour arriver à la perfection. L'irrésistible plaisir de la méchanceté se forme progressivement comme nous venons de le dire, de la même manière que la tendance au vol, la cleptomanie. Comme conséquence annexe mais non moins notable de l'erreur initiale, on voit se développer également l'entêtement.
>
> [...] Les mères, à qui reste quand même généralement confiée l'éducation des enfants, savent rarement combattre la violence.
>
> [...] Comme dans le cas de toutes les maladies difficiles à guérir, en ce qui concerne ce trouble psychique de la violence, il faut apporter le plus grand soin à la prophylaxie, à la prévention du mal. Le mieux consistera à cet effet à fonder toute éducation sur un principe auquel on se tiendra inébranlablement et selon lequel il faut dans toute la mesure du possible soustraire l'enfant à toutes les actions susceptibles d'éveiller quelque sentiment que ce soit, agréable ou douloureux. (S. Landmann, *Über den Kinderfehler der Heftigkeit,* 1896, cité par K.R., p. 364 et sq.)

Il y a ici une confusion très révélatrice de la cause avec son effet, et l'on combat comme source du mal quelque chose que l'on a soi-même fait naître. Ce type de phénomène ne se produit pas uniquement en pédagogie mais aussi dans les domaines de la psychiatrie et de la criminologie. Une fois que l'on a suscité le « mal » par la répression du vivant, tous les moyens sont bons pour le combattre chez la victime.

[...] A l'école en particulier, la discipline doit passer avant l'enseignement. Il n'est pas de principe pédagogique plus fondamental que celui selon lequel les enfants doivent être éduqués avant de pouvoir recevoir un enseignement. Il peut bien y avoir une discipline sans enseignement, ainsi que nous l'avons vu précédemment, mais il n'y a pas d'enseignement sans discipline.
Nous nous en tiendrons donc à ceci : l'enseignement en soi n'est pas la discipline, ce n'est pas encore un effort de recherche morale, mais il suppose la discipline.
C'est ainsi que se déterminent également les moyens de la discipline. Comme nous avons pu le voir, l'éducation ne passe pas avant tout par la parole mais par l'action, et quand elle se traduit par des paroles, ce ne doivent pas être des leçons mais des ordres.
[...] Mais il ressort en outre de tout cela que la discipline est, pour reprendre le mot de l'Ancien Testament, essentiellement punition (*musar*). La volonté mauvaise qui, pour son propre malheur comme pour celui des autres, n'est pas maîtresse d'elle-même doit être brisée. La discipline est, pour parler comme Schleiermacher, l'inhibition de la vie, elle est en tout cas la restriction de l'activité vitale, dans la mesure où celle-ci ne peut pas se développer à son gré mais doit être maintenue dans certaines limites et soumise à certaines prescriptions ; et selon les cas elle peut être également la restriction, autrement dit la suppression partielle du plaisir de l'existence, de la joie de vivre, et même de la joie spirituelle, lorsque par exemple le membre d'une communauté religieuse se voit privé temporairement, et jusqu'à l'accession à une nouvelle ferveur religieuse, de la communion qui est la plus haute jouissance possible en ce bas-monde. Le fait que, dans l'œuvre de l'éducation, l'établissement d'une saine discipline ne pourra jamais se passer du châtiment corporel ressort de la définition même de la notion de punition. Son emploi précoce et énergique, mais ménagé, est le fondement même de toute véritable discipline, car c'est avant tout le pouvoir de la chair qui doit être brisé. [...]
Là où les instances humaines ne suffisent plus à maintenir la discipline, c'est l'instance divine qui doit intervenir puissamment et plier les individus comme les peuples sous le joug insupportable de leur propre turpitude. (*Enzyklopädie des gesamten Erziehungs — und Unterrichtswesens*,[2] 1887, cité par K.R., p. 381 et sq.)

L'« inhibition de la vie » dont parlait Schleiermacher est affirmée sans ambages et louée comme une vertu, Mais on oublie, comme chez beaucoup de moralistes, que les véritables bons sentiments ne peuvent même pas se développer sans le fondement de la « violence ». Il faut que les théologiens moralistes et les pédagogues fassent preuve de beaucoup d'imagination, ou au besoin qu'ils reprennent les verges, car sur ce sol desséché par une discipline trop précoce, l'amour du prochain ne s'épanouira pas très facilement. Toutefois il restera la possibilité de l'amour du prochain par devoir et par obéissance, autrement dit, une fois de plus, le mensonge.

Dans son ouvrage *Der Mann auf der Kanzel* (1979), Ruth Rehmann, elle-même fille de pasteur, décrit l'atmosphère dans laquelle on grandissait parfois au sein de ces familles :

> On leur raconte que les valeurs qu'ils possèdent dépassent par leur immatérialité toutes les valeurs tangibles. De ce sentiment de posséder des valeurs cachées naissent une présomption et une infatuation de soi qui se mêlent très vite indissociablement à l'humilité exigée. Et personne ne peut vous en libérer, pas même vous. Dans tous vos faits et gestes, vous êtes aux prises non seulement avec vos parents naturels, mais avec le Père suprême omniprésent, que vous ne pouvez pas offenser sans le payer par un sentiment de culpabilité. Il est moins douloureux de se soumettre : être gentil ! Dans ces maisons, on ne parle pas d'« aimer » mais d'avoir de l'« affection » ou d'être « gentil ». En remplaçant ce verbe par un nom ou un adjectif avec un auxilliaire, on coupe sa pointe à la flèche du dieu païen et on la courbe pour en faire une alliance ou un cercle de famille. On exploite cette dangereuse chaleur au foyer familial. Et qui s'y est réchauffé une fois a froid partout ailleurs dans le monde.

Après avoir raconté l'histoire de son père de son point de vue, elle qui était sa fille, Ruth Rehmann résume ses sentiments en ces termes :

> C'est ce qui me fait peur dans cette histoire : ce type particulier de solitude qui ne ressemble pas à la solitude, parce qu'elle est tout entourée de gens bienveillants, sauf que l'être solitaire n'a pas d'autre possibilité de se rapprocher d'eux que par un mouvement du haut vers le bas, en se baissant comme saint Martin se penchant vers le pauvre homme du haut de son cheval. On peut appeler cela des noms les plus divers : faire le bien, aider, donner, conseiller, consoler, enseigner et même servir, cela ne change absolument rien au fait que le haut reste toujours le haut et le bas toujours le bas, et que celui qui se trouve une fois pour toutes en haut ne peut pas se faire aider, conseiller, consoler ni enseigner quoi que ce soit, quelque besoin qu'il en puisse avoir, car dans cette constellation bloquée il n'est pas de réciprocité possible, pas le moindre soupçon de ce que l'on nomme solidarité en dépit de tout l'amour. Aucune misère n'est assez misérable pour qu'un être pareil descende de la haute monture de son humble présomption.
> Ce pourrait être le type particulier de solitude par lequel, en dépit d'un minutieux contrôle quotidien, on pèche contre la parole et le commandement de Dieu, sans s'apercevoir que l'on est coupable, car la perception de certains péchés suppose un savoir qui s'acquiert par la vue, l'ouie et l'entendement et non au travers d'un dialogue dans l'espace intérieur. Camillo Torres a dû étudier, après la théologie, la sociologie pour comprendre la misère de son peuple et agir en conséquence. L'Église n'a pas vu cela d'un très bon œil. Les péchés de la volonté de savoir lui ont toujours paru plus graves que ceux de la volonté de ne pas savoir et elle a toujours trouvé plus agréables ceux qui cherchaient l'essentiel dans l'invisible et négligeaient le visible comme secondaire. (P. 213 et sq.)

Le pédagogue doit juguler très tôt la volonté de savoir, en partie aussi pour que l'enfant ne s'aperçoive pas trop vite de ce que l'on fait de lui.

> L'enfant : D'où est-ce que viennent les enfants, Monsieur ?
> Le précepteur : Ils poussent dans le ventre de leur mère. Lorsqu'ils sont si gros qu'ils n'ont plus de place dans son corps, il faut que leur mère les expulse, à peu près de la même manière que nous le faisons lorsque nous avons trop

mangé et que nous allons aux cabinets. Mais c'est très douloureux pour les mères.

L'enfant : Et c'est ainsi que l'enfant naît ?

Le précepteur : Oui.

L'enfant : Mais comment arrive-t-il dans le corps de la mère ?

Le précepteur : On ne le sait pas. Tout ce que l'on sait c'est qu'il y pousse.

L'enfant : C'est quand même bizarre.

Le précepteur : Non, justement pas. Regarde, là, tu vois toute une forêt, c'est là qu'elle a poussé. Il ne viendrait à l'idée de personne de s'en étonner, car on sait bien que les arbres poussent de la terre. Aucun esprit ne s'étonne non plus de ce que les enfants poussent dans le corps de leur mère. Car il en a toujours été ainsi, depuis qu'il y a des hommes sur la terre.

L'enfant : Et il faut qu'il y ait des sages-femmes au moment où l'enfant naît ?

Le précepteur : Oui, précisément parce que les mères éprouvent de si violentes douleurs qu'elles ne peuvent pas en venir à bout toutes seules. Comme toutes les femmes ne sont pas si endurcies ni si courageuses qu'elles puissent assister des gens qui doivent supporter de terribles douleurs, il y a dans tous les endroits des femmes qui, contre un paiement, restent auprès des mères jusqu'à ce que les douleurs soient passées. De la même manière qu'il y a des pleureuses ou des femmes qui font la toilette des morts, car laver un mort ou l'habiller, ce n'est pas non plus quelque chose que tout le monde aime faire, et c'est pourquoi les gens s'entendent à y gagner de l'argent.

L'enfant : J'aimerais bien voir un jour un enfant naître.

Le précepteur : Pour te faire une idée des douleurs et de la souffrance des mères, tu n'as pas besoin d'aller assister à la naissance d'un enfant, car on en est rarement averti dans la mesure où les mères elles-mêmes ne savent jamais à quel moment les douleurs vont commencer ; je t'emmènerai voir le docteur R., un jour qu'il amputera un patient d'une jambe ou qu'il devra lui extraire du corps une pierre. Ces gens gémissent et poussent des cris exactement comme les mères lorsqu'elles vont mettre au monde un enfant. [...]

L'enfant : Ma mère m'a dit il n'y a pas longtemps que la sage-femme voyait immédiatement si l'enfant était un

> garçon ou une fille. A quoi est-ce que la sage-femme le reconnaît ?
> Le précepteur : Je vais te le dire. Les garçons sont de toute façon plus larges de carrure et ont une ossature plus forte que les filles : mais surtout la main et le pied d'un garçon sont toujours plus larges et moins formés que la main et le pied d'une fille. Tu n'as qu'à regarder par exemple la main de ta sœur qui a pourtant près d'un an et demi de plus que toi. Ta main est bien plus large que la sienne et tes doigts sont plus épais et plus charnus. Ils paraissent également plus courts bien qu'ils ne le soient pas. (J. Heusinger, [2] 1801, cité par K.R., p. 232 et sq.)

Une fois que l'on a abêti un enfant par des réponses de ce type, on peut se permettre beaucoup de choses avec lui.

> Il est rarement utile et souvent dommageable de leur expliquer les raisons pour lesquelles vous ne satisfaites pas tels ou tels désirs. Et même lorsque vous êtes décidés à faire ce qu'ils demandent, habituez-les de temps en temps à attendre, à se satisfaire d'une partie de ce qu'ils ont demandé et à accepter avec reconnaissance un autre bienfait, différent de ce qu'ils avaient demandé. Dissipez un désir auquel vous êtes contraint de vous opposer, soit par une occupation, soit par la satisfaction de quelque autre demande. Au moment où ils sont en train de manger, de boire ou de s'amuser, dites-leur de temps en temps sur un ton d'affectueuse fermeté d'interrompre quelques minutes leur plaisir pour entreprendre quelque chose d'autre. Ne satisfaites jamais une demande que vous avez rejetée au départ. Efforcez-vous de satisfaire quelquefois les enfants d'un « peut-être ». Ce peut-être devra se réaliser parfois, mais pas toujours, et en aucune façon dans le cas d'une répétition interdite de la demande. Si certains aliments leur répugnent distinguez s'ils sont de nature commune ou particulière. Dans le dernier cas, vous ne vous donnez pas trop de mal pour passer outre à leur dégoût ; dans le premier essayez de voir s'ils préfèrent supporter la faim et la soif pendant un certain temps plutôt que d'absorber ce qui leur répugne. Si c'est le cas, mêlez imperceptiblement un peu des aliments en question à d'autres : s'ils les trouvent bons et les digèrent bien, persuadez-les par là-même des erreurs de leur imagination.

S'il y a vomissement ou si vous observez d'autres effets physiques regrettables, ne dites rien, et essayez de voir si par ce subterfuge leur nature peut s'y habituer progressivement. Si cela n'est pas possible, il sera vain de chercher à les contraindre ; mais si vous constatez que l'imagination seule est cause de ce dégoût, essayez de les en guérir en les faisant jeûner plus longtemps ou par d'autres moyens de coercition. Vous y réussirez plus difficilement, si les enfants s'aperçoivent que leurs parents ou surveillants manifestent quelquefois de la répugnance pour tel ou tel aliment. [...]
Si les parents ou les surveillants ne sont pas capables par exemple de prendre des remèdes sans faire de grimaces ni se plaindre, il ne faut pas qu'ils le laissent jamais voir à leurs enfants, mais au contraire qu'ils fassent bien souvent comme s'ils prenaient eux aussi ces médicaments qui ont mauvais goût et, qu'un jour ou l'autre, les enfants pourraient devoir absorber à leur tour. Ces difficultés, comme beaucoup d'autres, sont aussi écartées généralement par l'accoutumance à une obéissance absolue. C'est dans le cas des opérations chirurgicales qu'elles prennent les proportions les plus dramatiques. Si une intervention est nécessaire chez un jeune enfant, il ne faut pas en dire un mot à l'avance, mais procéder secrètement à tous les préparatifs, passer à exécution et dire ensuite : voilà, mon enfant, maintenant tu es guéri, la douleur va passer. Mais dans le cas où une nouvelle intervention est nécessaire, je ne saurais donner de conseil universellement valable, ni dire s'il faut recourir à certaines représentations ou au contraire procéder sans elles, car la première solution est meilleure dans certains cas et l'autre dans d'autres.
— Quand les enfants ont peur de l'obscurité, c'est toujours de notre faute. On doit dès les premières semaines, surtout dans la période où on les allaite la nuit, éteindre la lumière de temps en temps. Si l'on a donné au départ de mauvaises habitudes, il faut guérir progressivement le mal. La lumière s'éteint, on la rallume très lentement, et par la suite plus lentement encore, enfin il faut plus d'une heure pour y parvenir, entre-temps, on s'entretient joyeusement autour d'eux et l'on fait quelque chose que les enfants aiment bien. Alors on ne laisse plus de lumière la nuit ; on prend l'enfant par la main et on lui fait traverser des pièces complètement obscures ; on l'y envoie ensuite tout seul chercher quelque chose qui lui plaît. Mais si les parents ou les personnes responsables ont eux-mêmes peur de

l'obscurité, je ne saurais donner d'autre conseil que de dissimuler. (J.B. Basedow[3], 1773, cité par K.R., p. 258 et sq.)

Il semble que la dissimulation soit un moyen universel de domination, même en pédagogie. La victoire finale est présentée ici encore, de la même manière par exemple dans le domaine de la politique, comme la « bonne solution » du conflit.

[...] 3. Il faut aussi que l'enfant apprenne la domination de lui-même, et pour ce faire il faut qu'il s'y exerce. Dans le cadre de cet effort s'inscrit ce que Stoy montre très habilement dans son encyclopédie, à savoir qu'il faut enseigner à l'enfant à s'observer lui-même, non pour s'admirer, mais pour connaître les défauts contre les manifestations desquelles il doit employer sa force ; ensuite on peut lui demander un certain nombre d'améliorations. Le petit garçon doit apprendre à se passer de quelque chose, il doit apprendre à se priver, il doit apprendre à se taire quand il est grondé, à se résigner quand il lui arrive quelque désagrément ; il doit apprendre à garder un secret, à s'interrompre dans son plaisir. [...]
4. Du reste, en ce qui concerne l'entraînement à la domination de soi, c'est uniquement le premier pas qui compte, l'un des principes pédagogiques les plus souvent répétés est celui selon lequel l'entreprise réussie est mère d'une volonté analogue : chaque nouvelle victoire ponctuelle augmente le pouvoir de la volonté de domination et diminue celui de la volonté à combattre, jusqu'à ce que cette dernière pose les armes. Nous avons vu des enfants colèreux qui, comme l'on dit, ne se connaissaient plus dans leurs accès de fureur, assister au bout de quelques années à peine comme des témoins étonnés aux crises de colère d'autres enfants et nous les avons entendus remercier leur éducateur. (*Enzyklopädie...*[2], 1887, cité par K.R., p. 374 et sq.)

Pour être sûr de bénéficier de cette reconnaissance, il faut entreprendre le conditionnement très tôt.

Il ne peut guère être malvenu de donner à un petit arbre

la direction dans laquelle il doit pousser, alors que sur un vieux chêne c'est impossible [...].
Le tout jeune enfant aime un objet avec lequel il joue et qui lui fait passer le temps. Regardez-le gentiment et enlevez-le lui avec un sourire, sans la moindre violence, sans geste sévère, et remplacez-le immédiatement, sans faire attendre l'enfant, par un autre jouet, un autre passe-temps, de manière à ce qu'il oublie le précédent et prenne l'autre de bon gré. La répétition fréquente et précoce de cet exercice, au cours duquel il faut avoir l'air aussi enjoué que possible, permettra de constater que l'enfant n'est pas aussi inflexible qu'on l'accuse de l'être ni qu'on aurait pu le rendre par un traitement déraisonnable. Il ne sera pas facile à l'enfant de se montrer capricieux vis-à-vis de quelqu'un qui par l'amour, le jeu et une affectueuse surveillance aura su préalablement l'habituer à lui et gagner sa confiance. A l'origine, un enfant n'est guère troublé ni révolté parce qu'on lui enlève un objet ou qu'on ne cède pas à sa volonté mais parce qu'il a besoin d'un passe-temps et veut pouvoir distraire son ennui. La nouvelle distraction offerte fait qu'il se détache de l'objet qu'il a antérieurement si violemment désiré. Dans le cas où il se montrerait mécontent de la privation de l'objet qui lui plaisait, où il pleurerait et crierait, il ne faudrait pas en tenir compte, ni même le consoler par des caresses ou en lui rendant l'objet qu'on viendrait de lui prendre, mais continuer à détourner son attention sur un autre objet grâce au nouvel amusement. (F.S. Block, *Lehrbuch der Erziehungskunst zum Gebrauch für christliche Eltern und künftige Junglehrer*, 1780, cité par K.R., p. 390 et sq.)

Ces conseils me rappellent un malade, que l'on avait réussi très tôt à « déshabituer » de sentir la faim « par d'affectueuses diversions ». Un ensemble complexe de symptômes irrépressibles qui cachaient son insécurité profonde s'était associé par la suite à ce dressage. Mais la diversion n'était bien évidemment que l'une des multiples formes de répression de sa vitalité. Le regard et le ton sont deux méthodes utilisées fréquemment et souvent inconsciemment.

Parmi elles, il faut accorder une place particulièrement raffinée et particulièrement importante à la punition muette

ou la réprimande muette qui se traduit par le regard ou par un geste approprié. Le silence a parfois plus de force que beaucoup de mots et le regard plus de force que la parole. C'est à juste titre que l'on rappelle que l'homme dompte du regard des bêtes féroces ; il ne devrait donc pas avoir beaucoup de mal à maîtriser les mauvais instincts et les mouvements néfastes d'une jeune âme. Si nous protégeons et formons dès le départ comme il convient la sensibilité de nos enfants, un seul regard a parfois plus d'effet que le bâton et le fouet, sur des enfants que l'on n'a pas rendus insensibles aux effets de finesse. « L'œil le voit, le cœur en est brûlant » devrait être la plus noble devise de la punition. Admettons que l'un de nos enfants ait menti, mais que nous ne soyons pas en mesure de le lui prouver. A table ou ailleurs, lorsque tout le monde est réuni, il faut amener la conversation comme par hasard sur les gens qui mentent et montrer ce qu'il y a de honteux, de lâche et de pernicieux dans le mensonge en jetant un regard sévère sur le coupable. S'il n'est pas encore perverti par ailleurs, il sera comme à la torture et en perdra certainement le goût d'être insincère. Mais le rapport tacite d'éducation entre nous et lui gagnera en force. Au nombre des serviteurs muets de l'acte d'éducation, il faut compter aussi les gestes adéquats. Un léger mouvement de la main, un hochement de tête ou le simple fait de hausser les épaules peut avoir plus d'effet qu'un flot de paroles. — Outre la réprimande muette, nous disposons de la réprimande verbale. Là non plus, il n'est pas toujours besoin de beaucoup de mots ni de mots très forts. C'est le ton qui fait la musique* même dans l'art de l'éducation. Celui qui a la chance de posséder une voix dont le ton lui permet d'exprimer les états d'âmes ou émotions les plus divers, a reçu en naissant de la mère Nature un merveilleux moyen de punition. On peut même en faire l'observation chez les tout jeunes enfants. Leur visage est rayonnant quand leur père ou leur mère leur parle gentiment, la bouche se referme sur ses cris lorsque la voix paternelle lui ordonne d'un ton grave et haut de faire silence. Et il n'est pas rare que de tout petits enfants reprennent docilement le biberon qu'ils viennent juste de repousser, lorsqu'on leur ordonne sur un certain ton de reproche de boire. [...] L'enfant n'a pas encore une pensée assez

* En français dans le texte.

développée, il ne peut pas pénétrer assez profondément nos sentiments, pour se rendre compte très clairement que ce n'est que par amour et pour son bien, par bienveillance à son égard que nous devons lui infliger la douleur de la punition ; les réaffirmations de notre amour ne lui paraîtraient que mensongères ou contradictoires. Nous-mêmes, adultes, nous ne comprenons pas toujours la parole biblique : celui qu'aime le Seigneur, il le corrige. Seules une longue expérience et une longue observation de la vie, et la conviction que parmi les valeurs terrestres de l'existence l'âme immortelle est à mettre au-dessus de toutes les autres, nous permettent de sentir la vérité profonde et la sagesse de cette parole. — Il ne faut pas non plus de passion dans la réprimande morale ; ce qui n'empêche qu'elle puisse être énergique et forte ; la passion diminue le respect et ne nous fait jamais apparaître sous notre meilleur jour. En revanche il ne faut pas avoir peur de manifester la colère, la noble colère qui monte des profondeurs du sentiment moral offensé et révolté. Moins l'enfant est habitué à observer des attitudes passionnelles chez celui qui l'éduque et plus la colère demeure exempte de passion, plus l'impression est forte, quand le tonnerre et l'éclair éclatent là où l'air devra être purifié. (A. Matthias *Wie erziehen wir unseren Sohn Benjamin ?,*[4] 1902, cité par K.R., p. 426 et sq.)

Comment un petit enfant pourrait-il avoir l'idée que le besoin de tonnerre et d'éclair est issu des profondeurs inconscientes de l'âme de l'éducateur et n'a rien à voir avec sa propre âme enfantine ? La comparaison avec Dieu donne le sentiment de toute puissance : de même que celui qui a véritablement la foi n'attend pas de Dieu qu'il lui donne d'explications, (cf. le livre de la Genèse), l'enfant doit se soumettre à l'adulte sans demander de raisons.

Parmi les produits d'une philanthropie mal comprise, il faut aussi compter l'opinion selon laquelle le plaisir de l'obéissance supposerait la compréhension des raisons de l'ordre donné, toute obéissance aveugle étant contraire à la dignité humaine. Qui entreprend de répandre ce genre de thèses dans les foyers ou à l'école oublie que nous-mêmes, adultes, dans la foi en une sagesse suprême, nous devons nous soumettre à un ordre divin de l'univers, et

que la raison humaine jamais ne peut se soustraire à cette croyance. Il oublie que nous vivons tous, tant que nous sommes en ce bas-monde, exclusivement dans la foi et non dans l'observation. De la même manière que nous devons agir dans l'abandon de la foi en la sagesse suprême et en l'amour infini de Dieu, l'enfant doit vivre dans la foi en la sagesse de ses parents et de ses maîtres, y soumettre ses actes et trouver là une école préparatoire à l'obéissance vis-à-vis du Père divin. Modifier ce rapport c'est commettre le sacrilège de mettre à la place de la foi la prétention intellectuelle du doute et en même temps méconnaître la nature de l'enfant qui a besoin de la foi. Si l'on communique à l'enfant ses raisons, je ne vois absolument plus en quoi l'on peut encore parler d'obéissance. En fait, on cherche ainsi à le convaincre et l'enfant qui est enfin convaincu ne nous obéit pas, à nous, mais précisément à ces raisons ; à la place du respect pour une intelligence supérieure s'instaure la soumission délibérée qui se complaît en elle-même. L'éducateur qui donne ses ordres, en en donnant aussi les raisons, légitime en même temps la formulation d'objections, et il fausse par là-même le rapport à l'enfant. Celui-ci entre dans le champ des transactions et il se croit l'égal de l'éducateur, mais cette égalité ne s'accorde pas avec le respect sans quoi il ne peut pas y avoir d'éducation réussie. Celui qui, du reste, croit que l'amour ne s'acquiert que par une obéissance qui s'appuie sur des raisons, se trompe lourdement, car il méconnaît la nature de l'enfant et son besoin de se soumettre à la force. Quand l'âme a l'obéissance, nous dit un auteur, l'amour ne peut pas être bien loin.
Dans le cercle familial c'est le plus souvent la mère, faible, qui défend le principe philanthropique, tandis que le père, dans sa nature abrupte, exige l'obéissance absolue. Aussi c'est surtout la mère qui est tyrannisée par ses petits, tandis que c'est au père qu'ils vouent le plus de respect, c'est la raison pour laquelle il est à la tête de l'ensemble et donne à l'esprit qui y préside son orientation. (L. Kellner[3], 1852, cité par K.R., p. 172 et sq.)

Il semble que l'obéissance soit aussi un principe absolu et incontesté de l'éducation religieuse. Le mot revient constamment dans les psaumes et il est toujours lié à la menace de la perte d'amour, en cas de péché contre le

principe d'obéissance. Qui s'en étonne « méconnaît la nature de l'enfant et son besoin de se soumettre à la force ». (L. Kellner, cf. citation précédente.)

La Bible est utilisée également pour condamner les pulsions maternelles les plus naturelles qualifiées de mièvrerie.

> N'est-ce pas une forme de mièvrerie qui, dès le berceau, dorlote l'enfant et le gâte de toutes les façons ? Au lieu de l'habituer, dès le premier jour de son existence sur cette terre, au respect de l'ordre et du temps dans la jouissance de sa nourriture, et de poser ainsi les premiers éléments de mesure, de patience et de bonheur humain, l'amour mièvre se laisse diriger par les cris du nourrisson. [...]
> L'amour mièvre ne sait pas être dur, il ne sait pas interdire, il ne sait pas dire non pour le véritable bien de l'enfant, il ne sait que dire oui à ses dépens ; il se laisse dominer par une aveugle bonté comme par une pulsion naturelle, autorise là où il devrait interdire, est indulgent là où il devrait punir, laisse faire là où il devrait s'opposer. L'amour mièvre n'a aucune claire conscience de ce que doivent être les objectifs de l'éducation ; il ne prévoit qu'à court terme, veut le bien de l'enfant mais emploie de mauvais moyens, il se laisse mener par les impressions du moment, au lieu de se laisser guider par la prudence et la réflexion tranquille. *Au lieu de conduire l'enfant il se laisse éconduire par lui.* Il n'a aucune véritable force de résistance tranquille et se laisse tyranniser par l'opposition, l'entêtement, le caprice ou bien par les prières, les caresses et les larmes du petit despote. Il est tout le contraire du véritable amour qui n'a pas peur même de punir. La Bible dit (L'Ecclésiastique 30,1) : Qui aime son fils lui prodigue le fouet, plus tard ce fils sera sa consolation, et un peu plus loin dans ce même livre (30,9) : Cajole ton enfant, il te terrorisera, joue avec lui, il te fera pleurer. [...] Il arrive que les enfants élevés dans cet amour mièvre commettent de lourdes impertinences vis-à-vis de leurs parents. (A. Matthias[4], 1902, cité par K.R., p. 53 et s.)

Et les parents ont si peur de ces « impertinences » que tous les moyens leur paraissent quelquefois bons pour les empêcher. Et ils disposent à cet égard d'un vaste éventail

de possibilités, parmi lesquelles la privation d'amour dans toutes ses nuances joue un rôle primordial car nul enfant ne peut en supporter le risque.

> Il faut que l'enfant sente l'ordre et la discipline avant même d'en avoir conscience, afin qu'il ait déjà acquis de bonnes habitudes et réprimé quelque peu le besoin de domination de l'égoïsme des sens au moment de l'éveil de la conscience. [...]
> Il faut donc accorder une place primordiale à l'obéissance dans la manière dont l'éducateur exerce son pouvoir, ce qui peut se faire par des regards sévères, des paroles impératives, éventuellement par la contrainte physique qui réprime le mal même si elle ne suffit pas à susciter le bien, et par la punition ; cette dernière ne doit pas nécessairement utiliser la douleur physique mais peut aller, selon l'ampleur et la fréquence de la désobéissance, de la privation de récompenses à la réduction des témoignages d'amour ; pour l'enfant d'une nature particulièrement sensible, qui se montre un peu frondeur, le fait que sa mère refuse de le prendre sur ses genoux, que son père refuse de lui donner la main, ou qu'on le prive du baiser du soir, etc. est ressenti comme une véritable punition. Si par les témoignages d'amour on gagne par l'inclination de l'enfant, cette inclination même est susceptible de le rendre plus sensible à la discipline.
> [...] Nous avons défini l'obéissance comme la soumission à une autre volonté légitime. [...]
> Il faut que la volonté de l'éducateur soit une forteresse, aussi inaccessible à la ruse qu'à l'effronterie et n'accordant le droit d'entrée que lorsque c'est l'obéissance qui frappe à la porte. (*Enzyklopädie...*, [2] 1887, cité par K.R. p. 168 et sq.)

La façon dont on frappe avec l'obéissance à la porte de l'amour, l'enfant l'apprend « au berceau », et bien souvent il n'arrive malheureusement pas à l'oublier de toute sa vie.

> [...] Pour passer maintenant au deuxième point essentiel, le soin de l'obéissance, il faut commencer par définir ce qui peut se passer à cet égard aux tout premiers âges de la vie de l'enfant. C'est à juste titre que la pédagogie attire notre attention sur le fait que même au berceau l'enfant a

> une volonté propre et doit être traité en conséquence. (Ibid. p. 167.)

Si ce traitement est entrepris assez tôt et poursuivi de façon assez conséquente, toutes les conditions sont réunies pour que le citoyen en question puisse vivre sous une dictature sans en souffrir, voire en s'identifiant avec elle sur un mode euphorique comme sous le régime hitlérien ;

> car la santé et la vitalité d'une communauté politique reposent aussi bien sur la pleine obéissance à la loi et à l'autorité publique qu'à l'énergie raisonnable de celui qui détient le pouvoir. Ce n'est pas moins vrai à l'intérieur de la famille, dans les problèmes d'éducation, il ne faut jamais considérer la volonté qui commande et celle qui obéit à ce commandement comme des entités opposées : ce sont en fait des expressions organiques d'une seule et même volonté. (Ibid.)

Comme dans la symbiose de la période de « l'enfant au berceau », il n'y a là aucune séparation entre sujet et objet. Si l'enfant apprend à considérer même les châtiments corporels comme des « mesures nécessaires » contre les « malfaiteurs », parvenu à l'âge adulte, il fera tout pour se protéger lui-même de toute sanction par l'obéissance, et n'aura en même temps aucun scrupule à participer au système répressif. Dans l'État totalitaire qui est le reflet de son éducation, un sujet de ce type sera capable de pratiquer n'importe quel mode de torture ou de persécution sans en éprouver la moindre mauvaise conscience. Sa « volonté » est pleinement identique avec celle du gouvernement.

Ce serait un vestige de la prétention féodale de croire que seules les « masses incultes » seraient sensibles à la propagande, alors que nous avons pu voir à maintes reprises les intellectuels se laisser aisément gagner à la cause de différentes dictatures. Aussi bien Hitler que Staline avaient des adeptes étonnamment nombreux parmi les intellectuels qui leur vouaient une admiration passionnée. L'aptitude à ne pas refuser la réalité perçue ne

dépend pas le moins du monde de l'intelligence mais du rapport au moi authentique. L'intelligence peut au contraire aider à faire d'innombrables détours lorsque l'adaptation est nécessaire. Les éducateurs l'ont toujours su et utilisé à leurs fins suivant la formule selon laquelle le plus intelligent cède tandis que le plus sot s'obstine. Dans un traité d'éducation, H. Grünewald (1899) écrit par exemple : « Je n'ai jamais trouvé d'entêtement chez un enfant intellectuellement avancé ou présentant des qualités d'esprit supérieures » (Cf. K.R., p. 423). Plus tard, une fois adulte, un enfant possédant ces dons pourra faire preuve d'une extraordinaire perspicacité pour critiquer les idéologies diverses — et même dans la période de la puberté les représentations réelles de ses propres parents —, parce qu'il dispose dans ces cas-là de ses facultés intellectuelles intactes. Mais à l'intérieur du groupe auquel il appartient lui-même (un courant idéologique ou une école théorique, par exemple) qui reflète la situation familiale de l'enfance, cet être conservera une docilité naïve et une incapacité de critique qui semblent démentir les qualités brillantes qu'il montre par ailleurs. C'est que se perpétue là de façon tragique la dépendance très ancienne vis-à-vis des parents tyranniques, dépendance qui demeure — comme le veut la « pédagogie noire » — cachée. C'est ainsi par exemple que Martin Heidegger était tout à fait capable de se démarquer de la philosophie traditionnelle et d'abandonner ce faisant les maîtres de son adolescence tandis qu'il ne sut pas déceler les contradictions de l'idéologie hitlérienne qui devaient pourtant apparaître de façon évidente à son intelligence. C'est qu'il vouait à cette idéologie la fascination infantile et la fidélité qui n'autorisent pas la critique (cf. Alice Miller, 1979).

Avoir sa propre volonté et sa propre opinion était considéré comme une marque d'obstination, et par conséquent interdit. Quand on voit les sanctions qui ont pu être inventées pour cela, on peut comprendre qu'un enfant intelligent ait voulu se soustraire à ces effets redoutables et qu'ils y soit également parvenu sans peine.Qu'il aurait à payer un autre prix par la suite, il ne pouvait pas le savoir.

Le père reçoit son pouvoir de Dieu (et de son propre père), le maître d'école trouve déjà un terrain favorable à l'obéissance et le détenteur du pouvoir politique récolte ce qui a été semé.

> Au sommet de toutes sanctions, nous trouvons la méthode punitive énergique, le châtiment corporel. De la même manière que les verges sont à la maison le symbole de la discipline paternelle, à l'école la règle est l'emblème suprême de la discipline scolaire. Il fut un temps où la règle était la panacée pour tous les méfaits commis à l'école, exactement comme les verges à la maison. Cette « manière fleurie de parler à l'âme », est vieille comme le monde et bien connue de tous les peuples. Quoi de plus simple que le principe selon lequel qui n'entend pas doit sentir? Le châtiment corporel pédagogique est un facteur énergique qui accompagne la parole et doit en renforcer l'effet. Cette action se manisfeste de la façon la plus naturelle dans la gifle, dont nous avons gardé de notre propre jeunesse le souvenir qu'elle était chaque fois précédée d'un tirement d'oreille. C'est indiscutablement une façon d'attirer l'attention sur l'organe de l'ouïe et sur son utilisation. Elle revêt de toute évidence une signification symbolique, au même titre que la mornifle qui touche l'instrument du langage et incite à en faire un meilleur usage. Ces deux modes de châtiments corporels sont les plus naïfs et les plus caractéristiques ainsi que leur nom l'indique. Mais d'autres châtiments qui s'administrent encore de temps en temps véhiculent une forme de symbolisme. [...] Une pédagogie chrétienne qui ne prend pas l'être humain tel qu'il devrait être mais tel qu'il est ne peut fondamentalement pas renoncer à toute forme de châtiment corporel. Pour certaines fautes, celui-ci constitue en effet la punition adéquate : il humilie et frappe, prouve concrètement la nécessité de se plier à un ordre supérieur et laisse en même temps transparaître toute l'énergie de l'amour paternel.
> [...] Nous comprendrions parfaitement un maître consciencieux qui dirait : « avant que d'abandonner le pouvoir de recourir à l'ultime ratio du bâton si besoin est, je préférerais ne plus être maître ». [...] « Le père punit son enfant, et sent lui-même les coups ; la dureté est un mérite quand tu as le cœur trop tendre » nous dit Rückert. « Si le maître

est un véritable père pour ses élèves, il sait au besoin aimer aussi avec le bâton, d'un amour bien souvent plus profond et plus pur que bien des pères naturels. Et bien que nous disions qu'un cœur jeune est un cœur de péché, nous croyons malgré tout pouvoir affirmer que ce jeune cœur comprend en règle gégérale cet amour, même si ce n'est pas toujours sur le moment. » (*Enzyklopädie...*[2], 1887, cité par K.R., p.433 et sq.)

Cet « amour » intériorisé accompagne parfois « le jeune cœur » jusque dans son grand âge. Il se fera manipuler sans résitance par les media puisqu'il aura été habitué à ce que toutes ses « tendances » soient manipulées et qu'il n'aura jamais rien connu d'autre.

Le premier et le principal souci de l'éducateur doit être de veiller à ce que les tendances contraires et opposées à la véritable volonté supérieure au lieu d'être éveillées et nourries par la première éducation (comme c'est si généralement le cas), soient au contraire entravées de toutes les manières dans leur développement ou tout au moins éliminées le plus tôt possible. [...] Autant il ne faut pas que l'enfant connaisse ces tendances qui nuiraient à une formation supérieure, autant il faut au contraire qu'il se familiarise de la façon la plus approfondie et la plus diverse avec toutes les autres, au moins après leurs premiers germes. Il faut donc que l'éducateur suscite très tôt chez l'enfant de multiples et durables tendances de cette meilleure espèce. Qu'il l'incite souvent et de différentes manières à la joie, à l'allégresse, au ravissement, à l'espoir, etc., mais aussi, bien que plus rarement et plus brièvement, à la crainte, à la tristesse, et à tous les sentiments de cet ordre. La satisfaction des multiples besoins, non seulement physiques mais aussi et surtout spirituels, ou la privation de cette satisfaction et les différentes combinaisons des deux lui en donnent suffisamment d'occasions. Mais il faut qu'il dispose tout de telle sorte que ce soit l'effet de la nature et non de sa volonté arbitraire ou tout au moins que cela semble l'être. Surtout en ce qui concerne les événements désagréables dont il ne faut pas qu'il trahisse l'origine lorsque c'est lui qui les a provoqués.(K.Weiller, *Versucheines Lehrgebäudes der Erziehungskunde,* 1805, cité par K.R., p.469 et sq.)

Il ne faut pas que l'on puisse découvrir le bénéficiaire de la manipulation. L'aptitude à le découvrir est détruite ou pervertie par l'intimidation.

> On sait bien que la jeunesse est particulièrement curieuse sur ce point, surtout lorsqu'elle commence à être adulte, et qu'elle emprunte souvent les voies et les moyens les plus étranges pour découvrir la différence naturelle entre les sexes. Et l'on peut être sûr que toute découverte qu'elle fait toute seule, viendra alimenter encore son imagination déjà échauffée et mettra en péril son innocence. Ne serait-ce que pour cette raison il paraîtrait recommandé de la devancer, et le cours en question le rend de toute façon nécessaire. Ce serait toutefois faire outrage à la pudeur que de permettre la libre présentation de la nudité d'un sexe à l'autre. Et pourtant, il faut que le petit garçon sache comment est fait un corps féminin ; et il faut que la petite fille sache comment est fait un corps masculin, sinon ils ne parviennent pas à avoir de représentation complète et il n'y a pas de bornes à la rumination de la curiosité. Il faut qu'ils aient tous deux une connaissance sérieuse. Des planches anatomiques pourraient à cet égard donner satisfaction; mais représentent-elles la chose assez nettement? Ne risquent-elles pas d'exciter encore l'imagination? Ne laissent-elles pas à leur suite le désir de comparer avec la nature? Toutes ces inquiétudes disparaissent si l'on utilise à cette fin un corps humain qui n'a plus d'âme. La vue d'un cadavre impose le sérieux et la réflexion et c'est la meilleure atmosphère dans laquelle puisse se trouver un enfant en pareil cas. Rétrospectivement, les souvenirs qu'il aura de cette scène prendront, par une association d'idées toute naturelle, une tounure également grave. L'image qui restera inscrite dans l'âme n'aura pas la séduction excitante des images spontanément produites par l'imagination ou de la vue d'autres objets d'une moindre gravité. Si tous les jeunes pouvaient tirer l'enseignement sur la conception de l'homme d'un cours d'anatomie, il n'y aurait pas besoin d'autant de préparations. Mais comme cette occasion est très rare, n'importe qui peut apporter l'enseignement nécessaire de la façon que nous venons d'indiquer. Voir un cadavre, ce n'est pas l'occasion qui manque. (J. Ouest, 1787, cité par K.R., p.238 et sq.)

La lutte contre la pulsion sexuelle par des visions de cadavres passe pour un moyen légitime de protéger l'« innocence » mais c'est aussi un moyen de préparer le terrain au développement de perversions. L'apprentissage systématique du dégoût de son propre corps remplit également cette fonction :

> L'effort pour enseigner la pudeur n'est de loin jamais aussi efficace, que le fait de présenter tout dévoilement de sa nudité avec tout ce qu'il comporte comme une inconvenance et une manière d'offenser les autres, comme il serait offensant de demander à quelqu'un, qui n'est pas payé pour cela, d'aller vider le seau de nuit. C'est la raison pour laquelle je préconiserais de faire laver des pieds à la tête les enfants toutes les deux ou toutes les quatre semaines par une vieille femme laide et sale, en l'absence d'autres témoins, à condition toutefois que les parents et les responsables aient un contrôle suffisant pour être sûrs que cette vieille femme ne s'arrête pas inutilement sur aucune partie. Il faut présenter cette affaire aux enfants comme quelque chose de répugnant, en leur disant que c'est la raison pour laquelle on paie une vieille femme pour se charger de ce travail qui est nécessaire à la santé et à la propreté mais tellement répugnant que personne d'autre au monde ne voudrait s'en charger. Cela dans le but de prévenir le sentiment que pourrait susciter la pudeur effarouchée. (Cité par K.R., p.329 et sq.)

L'effet de la honte peut aussi être utilisé dans la lutte contre l'entêtement.

> Ainsi que nous l'avons dit précédemment, il faut que le caprice et l'entêtement soient brisés « dès les premières années par le sentiment d'un pouvoir nettement supérieur ». Plus tard, la honte a un effet plus persistant, surtout sur les natures puissantes, chez qui le caprice est souvent dans le rapport le plus étroit avec le courage et la volonté. Quand l'éducation tire à sa fin, il faut qu'une allusion discrète ou ouverte à l'aspect hideux et malséant de ce défaut soit placée pour que la réflexion et la volonté ramènent les derniers restes d'obstination à leur juste place. D'après notre expérience, une conversation « entre quatre yeux » se révèle à ce dernier stade parfaitement adéquate.

> En ce qui concerne l'entêtement infantile, il paraît extrêmement étonnant que l'on ait si peu étudié ou éclairé jusqu'à présent dans les domaines de la psychologie de l'enfant la manifestation, la nature et le traitement de ce phénomène psychique associal. (H. Grünewald, *Über den Kinderfehler des Eigensinns,* 1899, cité par K.R., p.425.)

Tous ces moyens, il importe toujours qu'ils soient mis en œuvre très tôt.

> Même s'il est vrai que l'on n'atteint bien souvent pas son but de cette façon, il faut rappeler aux parents intelligents que c'est très tôt qu'ils doivent rendre leur enfant docile, souple et obéissant et l'habituer à dominer sa propre volonté. C'est l'un des éléments essentiels de l'éducation morale et le négliger est la plus grave erreur que l'on puisse commettre. L'accomplissement correct de cette tâche, sans aller à l'encontre de celle qui nous enjoint de faire vivre l'enfant heureux est le plus grand art des débuts de l'éducation. (F.S. Bock, 1780, cité par K.R., p. 389.)

Les trois scènes suivantes montrent l'application des principes énoncés précédemment. Je cite ces passages intégralement pour faire sentir au lecteur l'air que respiraient quotidiennement ces enfants (ce qui fut vrai au moins jusqu'à l'époque de nos parents). Cette lecture pourra aider à comprendre la genèse de la névrose. Ce n'est pas un événement extérieur qui se trouve à sa source mais le refoulement des innombrables moments qui font la vie quotidienne de l'enfant et que l'enfant n'est jamais en mesure de décrire parce qu'il ne sait même pas qu'il pourrait y avoir autre chose.

> Jusqu'à sa quatrième année, j'ai enseigné à Konrad essentiellement quatre choses : faire attention, obéir, supporter les autres et modérer ses désirs.
> La première, je la lui ai enseigné en lui montrant toutes sortes d'animaux, de plantes et d'autres curiosités de la nature et en lui commentant des images ; la seconde, je la lui ai enseignée en lui faisant faire quelque chose selon ma volonté dès l'instant où il était auprès de moi : la troisième, en invitant de temps en temps quelques enfants à jouer

avec lui, et dans ces moments-là je restais toujours présent ; dès qu'éclatait une dispute, je cherchais exactement à déterminer qui l'avait déclenchée et j'excluais pour un certain temps le coupable du jeu ; la quatrième, je la lui ai enseignée en lui refusant souvent ce qu'il désirait très intensément. C'est ainsi qu'un jour j'avais coupé une portion de miel et j'en portais une grande coupe dans la pièce. Du miel ! Du miel ! s'exclama-t-il joyeusement, père donne-moi du miel. Il approcha une chaise de la table et s'attendait à ce que je lui fisse des tartines de miel avec des petits pains. Mais je ne le fis pas, je posais la coupe de miel devant lui en disant : Je ne te donne pas de miel maintenant ; d'abord, il faut que nous allions ramasser des petits pois au jardin ; quand ce sera fait nous mangerons tous les deux un petit pain avec du miel. Il me regarda, puis regarda le miel et s'en vint avec moi au jardin. A table aussi, je m'arrangeais toujours, dans la distribution des parts, pour qu'il fût servi en dernier. Un jour mes parents et Christelchen étaient invités à manger chez moi et nous avions du gâteau de riz, un plat qu'il aimait beaucoup ! Du gâteau, s'écria-t-il tout content en se suspendant à sa mère. Oui, répondis-je, c'est du gâteau de riz et Konrad en aura aussi. On sert d'abord les grands et puis les petits. Voilà, grand-mère du gâteau ? Grand-père aussi un peu de gâteau ! Mère, je t'en donne aussi un peu ! Voilà pour père, pour Christelchen ; et cette part ? Pour qui peut bien être cette part ? Konrad, répondit-il joyeusement. Il ne trouvait rien d'injuste à cet ordre et je m'épargnais ainsi tous les ennuis qu'ont les parents qui servent toujours leurs enfants en premier quand un nouveau plat arrive sur la table. (C.G. Salzmann, 1976, cité par K.R., p. 352 et sq.)

Les « petits » sont sagement assis à table et attendent. Ce n'est pas nécessairement dégradant. Tout dépend de la façon dont l'adulte vit ce processus. Et en l'occurrence il montre ouvertement qu'il jouit de son pouvoir et de sa « grandeur » aux dépens du « petit ».

Il se produit quelque chose d'analogue dans l'histoire suivante où seul le mensonge assure à l'enfant la possibilité de lire en cachette.

Le mensonge est quelque chose d'indigne. Il est considéré

comme tel par celui même qui le profère, et il n'est pas un menteur qui éprouve le moindre respect pour lui-même. Mais qui ne se respecte pas soi-même ne respecte pas non plus les autres, et le menteur se retrouve ainsi en quelque sorte exclu de la société humaine.

C'est ce qui explique qu'un petit menteur demande à être traité avec beaucoup de délicatesse de manière à ce que par la correction de sa faute, son respect de lui-même, qui a déjà souffert de toute façon de la conscience d'avoir menti, ne soit pas encore plus profondément blessé ; et c'est une règle qui ne souffre pas d'exception : « Un enfant qui ment ne doit jamais être réprimandé ni puni en public pour cette faute, et, sauf en cas d'extrême besoin, il ne faut même pas qu'elle lui soit mentionnée publiquement. » — L'éducateur fera bien de paraître étonné et surpris que l'enfant ait pu dire une contre-vérité plutôt que désarmé parce qu'il a menti, et il faut qu'il fasse, autant que possible, comme s'il prenait le mensonge (proféré sciemment) pour une contre-vérité (émise par inadvertance). C'est la clé de la méthode qu'employait M. Willich ayant découvert également des traces de ce vice au sein de sa petite société.

Kätchen se rendait parfois coupable de ce délit. [...] Elle avait trouvé une fois l'occasion de se tirer d'affaire en disant une contre-vérité, et elle était tombée dans ce piège : un soir, elle avait si bien tricoté qu'elle pouvait réellement faire passer le morceau de tricot pour l'ouvrage de deux soirs. Le hasard voulut en outre que la mère oubliât ce soir-là de se faire montrer le travail des fillettes.

Le lendemain soir, Kätchen s'esquiva subrepticement de la petite société, prit un livre qui lui était tombé entre les mains dans le courant de la journée, et passa toute la soirée à lire. Elle fut assez rusée pour dissimuler à ceux de ses frères et sœurs que l'on envoyait de temps en temps voir où elle était et ce qu'elle faisait, qu'elle lisait ; elle ne se montra que le tricot à la main ou occupée de quelque autre façon.

Mais ce soir-là, la mère regarda le travail des enfants. Kätchen montra son bas. Et il s'était effectivement beaucoup allongé ; seulement la mère crut remarquer quelque chose de bizarre qui n'était pas tout à fait sincère dans le comportement de Kätchen. Elle considéra l'ouvrage, se tut et décida de se renseigner sur Kätchen. En posant quelques questions autour d'elle le lendemain, elle établit que

Kätchen ne pouvait pas avoir tricoté la veille. Mais au lieu de la charger inconsidéremment d'une accusation de mensonge, elle attendit le moment opportun pour entraîner la fillette dans une conversation où elle avait prévu de lui tendre quelques pièges.

Elle parlèrent des travaux de femmes. La mère dit que d'une façon générale par les temps qui couraient ils étaient très mal rémunérés et elle ajouta qu'elle ne pensait pas qu'une fillette de l'âge de Kätchen avec son habileté à l'ouvrage, pourrait gagner assez pour s'assurer ce dont elle aurait quotidiennement besoin si elle comptait la nourriture, l'habillement et le logement. Kätchen pensait au contraire et elle s'en exprima, qu'au tricot, par exemple, elle était capable de faire deux fois plus de travail que sa mère ne venait de le compter en une heure. Sur ce point sa mère la contredit vivement. La jeune fille s'enflamma à son tour, se coupa et déclara que l'avant-veille elle avait tricoté un morceau deux fois plus long que d'habitude.

« Qu'est-ce que cela veut dire ? » rétorqua alors la mère.

« Tu m'as dit hier soir que tu venais de tricoter la moitié de la longueur dont avait augmenté ton bas. »

Kätchen rougit. Elle ne pouvait plus contrôler ses yeux qui tournaient de tous côtés.

« Kätchen, reprit la mère d'un ton sévère mais compatissant, le ruban blanc dans les cheveux n'a pas fait son office ? — Je te quitte le cœur bien lourd. »

Là-dessus elle se leva de son siège, se dirigea d'un air solennel vers la porte sans se retourner vers Kätchen qui aurait voulu la suivre et sortit de la pièce où elle laissa la fillette en larmes, bouleversée de dépit.

Le lecteur aura compris que ce n'était pas la première fois que Kätchen commettait cette faute depuis qu'elle était dans la maison de ses parents adoptifs. La mère lui en avait fait des remontrances et lui avait enjoint pour finir de porter à l'avenir un ruban blanc dans les cheveux. « Le blanc » avait-elle ajouté « est, tout au moins on le dit, la couleur de l'innocence et de la pureté. Tu feras bien, chaque fois que tu te verras dans un miroir de penser en voyant ton bandeau blanc à la pureté et à la vérité qui doivent régner sur ta réflexion et sur tes paroles. Le mensonge est une saleté, qui souille ton âme. » Ce moyen avait fait son office pendant un certain temps. Mais cette nouvelle rechute détruisait aussi l'espoir que la faute de Kätchen restât un secret entre sa mère et elle. Sa mère lui

avait en effet assuré que si Kätchen tombait encore une fois dans cette erreur, elle se sentirait obligée de recourir à l'aide du père et par conséquent de lui découvrir la chose. On en était maintenant parvenu à ce point-là, et il se produisit effectivement ce que la mère avait promis. Car elle avait aussi pour principe de ne jamais proférer une menace qui ne passât immédiatement à exécution le cas échéant.
Toute la journée, M. Willich parut très sombre, mécontent et pensif. Tous les enfants s'en aperçurent, mais seule Kätchen ressentait ses regards noirs comme des coups de poignard dans le cœur. La crainte de ce qui allait suivre tortura la fillette toute l'après-midi.
Le soir, le père convoqua Kätchen dans son bureau pour s'entretenir seul à seul avec elle. Elle le trouva toujours avec le même air.
« Kätchen » commença-t-il, « il m'est arrivé aujourd'hui quelque chose d'extrêmement désagréable, j'ai découvert une menteuse parmi mes enfants. »
Kätchen pleurait et était incapable d'articuler un seul mot.
M. Willich : « J'ai été atterré d'apprendre par la mère que tu t'étais déjà abaissée un certain nombre de fois à ce vice. Dis-moi, pour l'amour du ciel, mon enfant, comment se fait-il que tu puisses t'égarer à ce point ? (Après une petite pause.) Maintenant sèche tes larmes. Les larmes n'arrangent rien. Explique-moi plutôt ce qui s'est passé avant-hier pour que nous puissions chercher une solution pour nous débarrasser de ce mal. Dis-moi ce qui s'est passé hier soir ? Où étais-tu ? Qu'as-tu fait ou que n'as-tu pas fait ? »
Kätchen raconta alors les choses comme elles étaient et comme nous le savons. Elle ne dissimula rien, même pas la ruse qu'elle avait employée pour induire ses frères et sœurs en erreur sur ce qu'elle était en train de faire.
« Kätchen » reprit alors M. Willich, sur un ton propre à éveiller la confiance, « tu viens de me raconter que tu avais fait des choses que tu ne peux pas défendre. Mais, hier soir lorsque la mère a examiné ton tricot, tu lui as dit que tu avais tricoté sagement. Le tricot est incontestablement quelque chose de bien ; tu as donc raconté à la mère que tu avais fait quelque chose de bien. Maintenant, dis-moi, quand as-tu senti ton cœur plus léger ? A l'instant, où tu viens de me raconter ce que tu avais fait de mal, mais qui est la vérité, ou bien hier, quand tu as raconté que tu avais fait le bien, et que ce n'était pas la vérité ? »

Kätchen reconnut que l'aveu qu'elle venait de faire lui soulageait le cœur et que le mensonge était un vice abominable.
[...] Kätchen : « C'est vrai, j'ai été très sotte ; mais je vous en demande pardon, mon bon père. »
M. Willich : « Il n'est pas question de pardonner. Moi, tu ne m'as pas fait beaucoup de tort. Mais c'est à toi-même et surtout à la mère que tu en as fait beaucoup. Du reste, je saurai en tenir compte, et même si tu mentais dix fois encore, moi, tu ne me tromperas pas. Lorsque ce que tu diras ne sera pas de toute évidence la vérité, je ferai désormais avec tes paroles comme avec de la monnaie dont on n'est pas sûr qu'elle ne soit fausse. Je vérifierai, j'interrogerai, j'examinerai ; tu seras pour moi comme une canne sur laquelle on n'est pas sûr de pouvoir s'appuyer ; je te regarderai toujours avec une certaine méfiance. »
Kätchen : « Ah, mon père, cette sévérité... »
M. Willich : « Ne crois pas, ma pauvre enfant, que j'exagère ni que je plaisante. Si je ne peux pas me fier à ta sincérité, qui me garantit que je ne courrais aucun risque en me fondant sur ce que tu me dirais ? Je m'aperçois, ma chère enfant, que tu as deux ennemis à combattre si tu veux éliminer ton penchant au mensonge. Veux-tu savoir quels ils sont, Kätchen ? »
Kätchen : (se serrant contre moi, et l'air un peu trop affectueuse et insouciante) « Oh, oui, mon cher père. »
M. Willich : « Mais y es-tu également assez préparée, es-tu assez bien posée en ton âme ? Je ne voudrais pas dire quelque chose qui ne demeure pas gravé en ton âme et que tu aies oublié demain matin. »
Kätchen : (Déjà plus sérieuse) « Non, c'est sûr, je m'en souviendrai. »
M. Willich : « Ma pauvre petite fille, tu serais vraiment à plaindre si tu pouvais encore prendre cela à la légère ! — (Après une pause.) Ton premier ennemi a nom irréflexion et légèreté d'esprit. — Au moment même où tu mettais le livre dans ta poche et où tu t'esquivais pour aller le lire en cachette, à ce moment là tu aurais dû réfléchir. Comment ? Comment as-tu pu avoir le cœur de faire la moindre chose sans nous en avoir rien dit ? Comment as-tu pu en venir à cette idée ? Si tu avais pensé que la lecture était permise — à la bonne heure, il t'aurait suffit de dire : « ce soir, je voudrais lire ce livre, et s'il vous plaît que mon travail d'hier au tricot vaille aussi pour

ce soir » — tu crois sans doute que cela t'aurait été refusé ? Mais si tu pensais que ce n'était pas permis ? Aurais-tu voulu faire quelque chose d'interdit derrière notre dos ? Certainement pas. Tu n'es pas aussi mauvaise.
[...] Ton deuxième ennemi, ma chère enfant, est une fausse honte. Quand tu as fait quelque chose de mal, tu as honte de le reconnaître. Débarrasse-toi de cette peur. Et ton ennemi sera vaincu. Ne te permets plus aucun ménagement ni aucune réserve, même pas pour les plus petites fautes que tu commets. Que nous puissions et que tes frères et sœurs puissent lire dans ton cœur comme tu y lis toi-même. Tu n'es pas encore assez pervertie pour devoir véritablement avoir honte de reconnaître ce que tu as fait. Seulement, il faut que tu ne te caches rien à toi-même et que tu ne dises plus les choses autrement que tu ne les sais. Même dans les trivialités du quotidien et même pour plaisanter, ne te permets plus de rien dire d'autre que ce qui est.
Je vois que ta mère t'a enlevé le ruban blanc que tu portais dans les cheveux. Il est vrai que tu ne le méritais plus. Tu as souillé ton âme par un mensonge. Mais cependant tu t'es rattrapée. Tu m'as avoué ta faute si loyalement que je ne peux pas croire que tu m'aies tu ou déguisé quoi que ce soit. Et c'est là encore à mes yeux une preuve de ton honnêteté et de ta sincérité. Tiens, voilà un autre ruban pour ta coiffure. Il est un peu moins joli que le précédent. Ce n'est pas la qualité du ruban qui importe, mais la valeur de celle qui le porte. Et si celle-ci augmente de valeur, serait-ce pour moi une raison de lui prouver ma reconnaissance en lui offrant un précieux ruban tressé de fils d'argent ? »
Là-dessus, il quitta l'enfant, se disant d'un côté, non sans quelque inquiétude, que du fait de la vivacité de son tempérament, les rechutes dans son erreur n'étaient pas exclues, mais en même temps d'un autre côté avec l'espoir, que la vive intelligence dont elle était dotée et une démarche habile à son égard apporteraient peut-être plus d'équilibre dans son être et tarirait ainsi la source véritable de ce vice affreux.
Et au bout d'un certain temps il y eut effectivement une rechute. [...] C'était le soir, et l'on venait juste de demander à tous les autres enfants comment ils s'étaient acquittés de leurs tâches. Les comptes rendus étaient parfaits, même Kätchen avait su montrer quelques petites choses qu'elle

avait faites en plus de ce qui lui était demandé. Elle avait commis un seul oubli qu'elle passa sous silence, répondant même à la question de sa mère comme si la chose avait été faite. Il y avait quelques reprises à faire à ses bas. Kätchen l'avait oublié. Mais au moment même où elle rendait compte de ce qu'elle avait fait et où elle y pensa, elle se souvint également que depuis quelques jours elle s'était levée tous les matins plus tôt que les autres. Elle espéra qu'il en irait de même ce jour-là et se promit de rattraper alors en toute hâte son oubli.
Seulement les choses se passèrent tout différemment de ce que Kätchen avait pensé. Par inattention, Kätchen avait laissé traîner ses bas à un autre endroit que celui qui aurait été leur place, et sa mère les avait mis de côté depuis longtemps, alors que l'enfant pensait qu'ils étaient toujours où elle croyait les avoir mis. Sa mère était donc sur le point de reposer la question à Kätchen en la regardant bien droit dans les yeux. Mais elle se souvint juste à temps de l'interdiction que lui avait faite son mari de jamais accuser publiquement l'enfant de cette faute, et elle se retint. Mais elle fut blessée au plus profond de son âme de voir avec quelle légèreté la fillette pouvait proférer un mensonge.
Le lendemain matin, la mère aussi se leva tôt, se doutant bien de ce que Kätchen pouvait avoir en tête. Elle trouva Kätchen certes déjà habillée mais en train de chercher, et l'air passablement inquiète. la fille allait tendre la main à sa mère pour lui dire bonjour, et elle s'efforça donc de prendre son air d'amabilité habituelle.
La mère considéra que c'était le moment propice. « Ne te contrains pas à mentir aussi avec tes mines » dit-elle, « tu l'as fait hier soir déjà par ta bouche. Tes bas sont dans l'armoire là-bas depuis hier midi, et tu n'as pas pensé à les repriser ; comment as-tu pu m'affirmer hier soir qu'ils étaient reprisés ? »
Kätchen : « Mon Dieu, ma mère, je suis perdue. »
« Tiens, voilà tes bas » dit la mère d'un ton parfaitement froid et étranger. « Je ne veux rien avoir à faire avec toi aujourd'hui. Viens aux heures d'étude ou non : cela m'est égal : tu es une enfant abjecte. »
La-dessus, la mère sortit, et Kätchen s'assit en pleurant et en sanglotant, pour se dépêcher de faire ce qu'elle avait oublié la veille. Mais à peine l'avait-elle entrepris que M.

Willich entra dans la pièce avec un air d'une lugubre sévérité et marcha silencieusement de long en large.
M. Willich : « Tu pleures, Kätchen, que t'est-il arrivé ? »
Kätchen : « Ah, mon père, vous le savez déjà. »
M. Willich : « Je veux apprendre *de ta bouche*, Kätchen, ce qui t'est arrivé. »
Kätchen (se cachant le visage dans son mouchoir) : « J'ai encore menti. »
M. Willich : « Malheureuse enfant. Est-ce qu'il ne t'est donc pas possible de dominer ta légèreté d'esprit ? »
Le chagrin et les larmes empêchaient Kätchen de répondre.
M. Willich : « Je ne veux pas te submerger de paroles, mon enfant. Que le mensonge est une chose infâme, tu le sais depuis déjà longtemps, et que les instants où tu laisses échapper de ta bouche un mensonge sont ceux où tu ne réussis pas à rassembler tes pensées, cela me paraît clair également. Que faut-il donc faire ? Il faut agir, mon enfant, et je suis prêt à t'y aider comme un ami.
Que cette journée te soit pour commencer une journée de deuil pour la faute que tu as commise hier. Les rubans que tu mettras aujourd'hui devront être noirs. Va et fais-le avant même que tes frères et sœurs ne se lèvent. »
« Calme-toi » reprit M. Willich lorsque Kätchen revint ayant fait ce qu'on venait de lui ordonner, « tu trouveras en moi un fidèle soutien dans ce malheur qui est le tien. Pour que tu sois encore plus attentive à toi-même, chaque soir, avant d'aller te coucher, tu viendras dans mon bureau et tu inscriras dans un livre, que je vais moi-même préparer à cet effet : ou bien, aujourd'hui, j'ai menti, ou bien, aujourd'hui, je n'ai pas menti.
Tu n'auras aucune réprimande à craindre de moi, même dans le cas où tu devrais inscrire ce qui ne te ferait pas plaisir. J'espère que le souvenir d'un mensonge proféré suffira à te protéger contre ce vice pour bien des jours. Mais afin de faire moi aussi quelque chose qui puisse te venir en aide dans la journée, de manière à ce que tu aies plutôt quelque chose de bien que quelque chose de mal à inscrire, je t'interdis à partir de ce soir, où tu quitteras le ruban noir que tu portes, de porter un ruban dans tes cheveux. Cette interdiction vaut pour un temps indéterminé, jusqu'à ce que ton registre du soir me persuade que le sérieux et la sincérité sont devenus chez toi de telles habitudes que l'on ne semble plus devoir craindre aucune rechute. Si les choses se passent pour toi comme je le

> souhaite — tu pourras ensuite juger par toi-même de la couleur de ruban qu tu peux mettre dans tes cheveux. »
> (Extrait de J. Heusinger, *Die Familie Wertheim*[2], 1800. cité par K.R., p. 192 et sq.)

La jeune Kätchen est forcément convaincue qu'un pareil vice n'a pu se loger chez elle, que parce qu'elle est une créature mauvaise. Pour se représenter que son noble et généreux éducateur a lui-même quelques difficultés avec la vérité, et que c'est la raison pour laquelle il torture Kätchen de cette façon, il faudrait que l'enfant ait une expérience psychanalytique. Elle ne peut donc que se sentir très mauvaise face aux adultes qui sont bons.

Et que dire du père de Konrädchen ? Ne peut-on pas voir en lui le reflet de l'indigence de bien des pères de notre temps ?

> Je m'étais fermement promis de faire son éducation sans jamais le battre. Mais les choses ne se passèrent pas comme je l'aurais voulu. Je me vis bientôt contraint, un jour, de prendre les verges.
> Le cas était le suivant : Christelchen était en visite chez nous et elle avait apporté une poupée. A peine Konrädchen vit-il la poupée qu'il voulut la prendre. Je demandai à Christelchen de la lui donner, ce qu'elle fit. Konrädchen l'ayant gardée un certain temps, Christelchen voulut la reprendre, mais Konrädchen ne voulait pas la lui rendre. Que faire ? Si j'étais allé chercher alors le livre d'images, en lui disant de rendre la poupée à Christelchen, peut-être l'aurait-il fait sans protester. Mais je n'y ai pas pensé ; et même si j'y avais pensé, je ne sais pas si je l'aurais fait. Je me disais qu'il serait quand même temps que l'enfant s'habitue à obéir à son père au premier mot. Par conséquent, je lui dis : Konrädchen, tu ne veux pas rendre la poupée à Christelchen ?
> Non ! répondit-il violemment.
> Mais la pauvre Christelchen n'a pas de poupée !
> Non ! rétorqua-t-il encore en pleurant et en serrant la poupée contre lui, puis il me tourna le dos.
> Je lui dis alors très sérieusement : Konrädchen, tu dois rendre la poupée à Christelchen, c'est moi qui le veux.

Et que fit alors Konrädchen ? Il jeta la poupée aux pieds de Christelchen.
Dieu, comme je pris peur. Je crois que le toit se serait effondré sur ma tête, je n'aurais pas eu une frayeur pareille. Christelchen allait ramasser la poupée, mais je ne la laissais pas faire.
Konrädchen, repris-je, ramasse immédiatement la poupée et donne-la à Christelchen.
Non ! Non ! cria Konrädchen.
J'allai chercher des verges, je les lui montrai et je répétai : Ramasse la poupée ou je vais te frapper avec les verges. Mais l'enfant s'entêta et hurla : Non ! Non !
Je levai le bras avec les verges et je m'apprêtais à le frapper.
Seulement, il y eut alors une autre intervention. Sa mère me cria : Je t'en prie, pour l'amour du Ciel !
Je me trouvais pris entre deux feux. Mais je me résolus vite et bien ; je pris la poupée, les verges et l'enfant sur le bras et je passai dans une autre pièce, je refermai la porte à clé derrière moi pour que la mère ne puisse pas nous suivre, je jetai la poupée par terre et je dis : Ramasse la poupée ou je te frappe ! Mais mon Konrad en resta à son non.
Alors je n'hésitai pas, vlan, vlan, vlan ! Tu vas ramasser la poupée ? demandai-je
Non ! fut encore sa réponse.
Alors il reçut des coups encore plus cuisants, et je répétai : Ramasse immédiatement la poupée !
Il la ramassa enfin ; je le pris par la main, le ramenai dans l'autre pièce et dis : donne la poupée à Christelchen ! Il la lui donna.
Ensuite il se précipita en hurlant vers sa mère et voulait se cacher la tête contre elle. Mais elle eut assez d'intelligence pour le repousser en disant : va-t-en, tu n'es pas un gentil garçon.
En lui disant cela, elle avait des larmes qui coulait sur ses joues. Quand je le vis, je la priai de sortir de la pièce. Ensuite, Konrädchen cria encore pendant un quart d'heure environ puis il se calma.
Je peux dire que cette scène m'avait profondément bouleversé, à la fois parce que l'enfant me faisait pitié et parce que son obstination me navrait.
A table, je ne pus rien manger, je laissai tout le repas et me rendis chez le pasteur pour m'épancher auprès de lui.

> Et là je trouvai le réconfort. Vous avez bien fait, Monsieur Kiefer, me dit-il. Tant que l'ortie est jeune, on peut l'arracher facilement ; mais si on la laisse pousser longtemps, les racines se développent, et quand on l'arrache ensuite, les racines restent dans la terre. Il en va de même des vilaines manières des enfants. Plus longtemps on les tolère, plus on a de mal à les en débarrasser. Et vous avez également eu raison de donner une bonne correction à ce petit cabochar. Dans six mois d'ici, il ne l'aura pas oublié. Si vous ne l'aviez frappé que très légèrement, non seulement cela n'aurait servi à rien pour cette fois, mais par la suite, il vous aurait fallu toujours le battre, et l'enfant se serait habitué aux coups de sorte qu'à la fin ils lui auraient été complètement indifférents. C'est comme cela qu'en général les enfants se moquent complètement d'être battus par leurs mères ; c'est que celles-ci n'ont pas le courage de frapper assez fort. C'est aussi la raison pour laquelle il y a des enfants si endurcis que même avec les pires corrections on ne peut plus rien obtenir d'eux. [...]
> Comme chez votre petit Konrad, ces coups sont encore un souvenir de fraîche date, je vous conseille de profiter de cette période. En arrivant à la maison, ordonnez-lui toute une série de chose. Dites-lui d'aller chercher puis de remporter vos bottes, vos souliers, votre pipe à tabac ; faites lui transporter des pierres d'un endroit à un autre dans la cour. Il fera tout cela et s'habituera ainsi à l'obéissance. (C.G. Salzmann, 1976, cité par K.R., p. 158 et sq.)

Les paroles de réconfort du pasteur sont-elles si démodées que cela ? N'avons-nous pas appris en 1979 que deux tiers de la population allemande étaient favorables aux châtiments corporels ? En Angleterre, les châtiments corporels ne sont pas interdits, et dans les internats ils font partie de la norme. Qui subira plus tard la réaction à ces humiliations, quand il n'y aura plus de colonies ? Tous les anciens élèves ne peuvent pas devenir des maîtres pour être sûrs de trouver le moyen de prendre leur revanche...

Résumé

Les citations qui précèdent ont été choisies pour caractériser une attitude qui se manifeste avec plus ou moins de

fréquence non seulement dans le fascisme, mais aussi dans d'autres idéologies. Le mépris et la persécution de l'enfant dans toute sa faiblesse, ainsi que la répression de la vie, de la créativité et de la sensibilité en lui comme en nous-mêmes, s'étendent à de si nombreux domaines que nous ne les remarquons presque plus. Les degrés d'intensité et les sanctions varient mais on retrouve presque partout la tendance à éliminer le plus vite possible l'élément infantile, autrement dit l'être faible, dépourvu et dépendant qui nous habite, pour que se développe enfin l'être puissant, autonome et actif qui mérite le respect. Et quand nous rencontrons ce même être faible chez nos enfants, nous le poursuivons avec des moyens analogues à ceux que nous avons employés pour le combattre en nous-mêmes et nous appelons cela l'éducation.

Dans ce qui va suivre, j'utiliserai à l'occasion la notion de « pédagogie noire » pour désigner cette attitude hautement complexe, le contexte permettant chaque fois de comprendre quel aspect je fais passer au premier plan. Les différents aspects caractéristiques ressortent directement des citations précédentes qui nous enseignent les principes suivants :
1. que les adultes sont les maîtres (et non pas les serviteurs !) de l'enfant encore dépendant ;
2. qu'ils tranchent du bien et du mal comme des dieux ;
3. que leur colère est le produit de leurs propres conflits ;
4. qu'ils en rendent l'enfant responsable ;
5. que les parents ont toujours besoin d'être protégés ;
6. que les sentiments vifs qu'éprouve l'enfant pour son maître constituent un danger ;
7. qu'il faut le plus tôt possible « ôter à l'enfant sa volonté » ;
8. que tout cela doit se faire très tôt de manière à ce que l'enfant « ne s'aperçoive de rien » et ne puisse pas trahir l'adulte.

Les moyens de l'oppression du vivant sont les suivants : pièges, mensonges, ruses, dissimulation, manipulation, intimidation, privation d'amour, isolement, méfiance,

humiliation, mépris, moquerie, honte, utilisation de la violence jusqu'à la torture.

L'une des méthodes de la « pédagogie noire » consiste également à transmettre dès le départ à l'enfant des informations et des opinions fausses. Ces dernières se transmettent depuis des générations et sont respectueusement reprises à leur compte par les enfants, alors que non seulement leur validité n'est pas prouvée, mais qu'il est prouvé qu'elles sont fausses. Entre autres opinions erronées, on peut citer par exemple les principes selon lesquels :

1. le sentiment du devoir engendre l'amour ;
2. on peut tuer la haine par des interdits ;
3. les parents méritent a priori le respect en tant que parents ;
4. les enfants ne méritent a priori aucun respect ;
5. l'obéissance rend fort ;
6. un sentiment élevé de sa propre valeur est nuisible ;
7. un faible sentiment de sa propre valeur conduit à l'amour de ses semblables ;
8. les marques de tendresse sont nocives (mièvrerie) ;
9. il ne faut pas céder aux besoins de l'enfant ;
10. la dureté et la froideur sont une bonne préparation à l'existence ;
11. une reconnaissance simulée vaut mieux qu'une sincère absence de reconnaissance ;
12. l'apparence est plus importante que l'être ;
13. les parents ni Dieu ne pourraient supporter la moindre injure ;
14. le corps est quelque chose de sale et de dégoûtant ;
15. la vivacité des sentiment est nuisible ;
16. les parents sont des êtres dénués de pulsions et exempts de toute culpabilité ;
17. les parents ont toujours raison.

Si l'on songe à la terreur qui émane de cette idéologie sachant qu'elle était encore à l'apogée de sa puissance au début du siècle, on ne peut guère s'étonner que Sigmund Freud ait dû couvrir du manteau d'une théorie qui la faisait passer inaperçue la connaissance défendue qu'il

venait d'acquérir au travers des déclarations de ses patients, et qui lui avait donné une compréhension inattendue de la perversion sexuelle que l'attitude de l'adulte pouvait entraîner chez l'enfant. Il était interdit à un enfant de son temps, sous peine de terribles sanctions, de s'apercevoir de ce que les adultes faisaient de lui, et si Freud en était resté à sa théorie de la perversion, non seulement il aurait eu à craindre ses parents introjectés, mais il aurait eu à subir de réelles vexations et se serait vu totalement isolé et rejeté par la société bourgeoise. Il fallait que par mesure d'autoprotection, il formulât une théorie qui préservât la discrétion, et dans laquelle tout ce qui était « mauvais » coupable, et injuste fût attribué au fantasme de l'enfant, les parents n'apparaissant que comme les écrans de projection de ces fantasmes. Que de leur côté les parents, non contents de projeter des fantasmes sexuels et agressifs sur leur enfant, les satisferont sur lui parce qu'ils détiennent le pouvoir, ce n'était bien évidemment pas dit dans cette théorie. Et c'est cette omission qui permit à tant de spécialistes conditionnés par la pédagogie de se rallier à la théorie des instincts, sans être forcés de remettre en question l'idéalisation de leurs parents. La théorie pulsionnelle et structurelle permettait de sauvegarder le commandement intériorisé dans la petite enfance : « Tu ne dois pas t'apercevoir de ce que te font tes parents. » *

L'influence de la « pédagogie noire » sur la théorie et la pratique de la psychanalyse me paraît d'une telle

* C'est seulement au cours de ces dernières années que je suis parvenue à cette conclusion, en me fondant exclusivement sur mon expérience psychanalytique, et j'ai été étonnée de trouver l'expression d'une pensée concordant très exactement avec la mienne dans le fascinant ouvrage de Marianne Krüll (1979). Marianne Krüll est une sociologue qui ne se contente pas de théories, mais veut comprendre le vécu et vivre ce qu'elle a compris. Elle s'est rendue sur le lieu de naissance de Sigmund Freud, a visité la chambre que Freud a partagée avec ses parents dans les premières années de sa vie et, après avoir lu de nombreux ouvrages sur le sujet, elle a essayé de se représenter et de ressentir l'expérience que l'enfant Sigmund Freud avait dû vivre et l'expérience qu'il avait dû enregistrer dans cette chambre.

importance que c'est une question sur laquelle je voudrais me pencher beaucoup plus longuement (cf. p. 10).

Ici, je me contenterai de ces quelques remarques : je voudrais seulement, pour commencer, montrer, de façon très générale, que le principe, profondément ancré en nous par l'éducation, selon lequel il faut épargner ses parents est essentiellement propre à nous voiler des vérités vitales voire à les déguiser en leur contraire, ce que beaucoup d'entre nous paient par de graves névroses.

Qu'arrive-t-il à tous ceux chez qui les efforts de l'éducateur ont été couronnés de succès ?

Il est impensable qu'ils vivent et développent leurs sentiments véritables, car il y aurait parmi ces sentiments la colère interdite et la révolte impuissante — surtout lorsque ces enfants ont subi les coups et les humiliations, le mensonge et la tromperie. Mais qu'advient-il de cette colère interdite et non vécue ? Elle ne s'évanouit pas mais se change avec le temps en une haine plus ou moins consciente de son propre soi, ou d'autres personnes de substitution, qui cherche divers moyens de se décharger, moyens permis à l'adulte et bien adaptés.

Les Kätchen et les Konrädchen de tous les temps se sont toujours entendus pour dire que leur enfance avait été l'époque la plus heureuse de leur vie. La génération des jeunes d'aujourd'hui est la première chez qui il se produit un changement à cet égard. Lloyd de Mause est bien le premier savant qui ait analysé en profondeur l'histoire de l'enfance sans enjoliver les faits et sans édulcorer a posteriori les résultats de ses recherches en les cachant sous des commentaires idéalisateurs. Cet historien de la psychologie sait ressentir pleinement la situation qu'il étudie, il n'a donc pas besoin de refouler la vérité. Et la vérité que son livre (1977) dévoile est triste et atterrante, mais elle apporte avec elle l'espoir d'un changement : celui qui lit ce livre, et se rend compte que les enfants qui y sont décrits sont devenus eux-mêmes par la suite des adultes, ne peut plus s'étonner des plus sombres atrocités de notre histoire. Il découvre où ont été déposés les germes de la cruauté, et il peut alors puiser dans cette découverte

l'espoir que l'humanité ne soit pas livrée à tout jamais à cette horreur : une fois mises en lumière les règles inconscientes du jeu du pouvoir et de ses méthodes de légitimation, nous devrions être capables de changer fondamentalement les choses. Mais tant que l'on n'a pas saisi ce goulot d'étranglement de la petite enfance, dans lequel se transmet et se perpétue l'idéologie de l'éducation, on ne peut pas véritablement comprendre dans toute leur portée, les règles de ce jeu.

Les idéaux conscients des jeunes parents ont aujourd'hui incontestablement changé. L'obéissance, la contrainte, la dureté et l'insensibilité ne passent plus pour des valeurs absolues. Mais la réalisation de ces nouveaux idéaux est souvent entravée par la nécessité de maintenir refoulée la souffrance de sa propre enfance, ce qui conduit à un manque d'empathie. Ce sont précisément les anciens Kätchen et Konrädchen qui ne veulent pas entendre parler de mauvais traitements des enfants (ou en minimisent les dangers) parce qu'ils ont eux-mêmes vécu apparemment une « enfance heureuse. » Mais leur manque d'empathie traduit très exactement le contraire : ils ont appris très tôt à serrer les dents. Les êtres qui ont eu la chance de grandir dans un environnement qui les comprenait (ce qui est extrêmement rare car, il y a peu de temps encore, on ignorait totalement ce qu'un enfant pouvait souffrir) ou ceux qui ont créé par la suite dans leur intériorité un objet d'empathie seront plus ouverts à la souffrance des autres, ou ne chercheront en tout cas pas à la nier. Ce serait une condition nécessaire pour que les anciennes blessures guérissent et n'aient pas besoin d'être recouvertes par l'intermédiaire de la génération suivante.

Les valeurs « sacrées » de l'éducation

> *Ensuite, c'est un plaisir secret, et tout particulier, de voir que les gens qui nous entourent ne se rendent pas compte de ce qu'il advient véritablement d'eux.*
>
> (Adolf Hitler, cit. Rauschning.)

Les êtres qui ont grandi dans le système de valeurs de

la « pédagogie noire » et n'ont pas connu l'expérience psychanalytique éprouveront certainement, face à mon attitude anti-pédagogique, une angoisse consciente ou lui opposeront un refus intellectuel. Ils me reprocheront d'être indifférente à des valeurs sacrées ou d'afficher un optimisme naïf sans savoir à quel point les enfants peuvent être mauvais. Ces reproches n'ont pas de quoi m'étonner, leurs raisons ne me sont que trop connues. Néanmoins, je voudrais établir une mise au point en ce qui concerne l'indifférence aux valeurs : pour tout pédagogue, il est entendu, une fois pour toutes, qu'il est mal de mentir, de faire du mal à quelqu'un ou de le vexer, de réagir par la cruauté à la cruauté parentale, au lieu de comprendre les bonnes intentions qu'elle cache, etc. Inversement, il est considéré comme bon et positif que l'enfant dise la vérité, qu'il soit reconnaissant à ses parents de leurs bonnes intentions, qu'il ne s'arrête pas à la cruauté de leurs actes, qu'il reprenne à son compte les idées de ses parents, qu'il sache adopter une attitude critique vis-à-vis de ses propres idées, et surtout qu'il ne fasse aucune difficulté pour se soumettre à ce qu'on exige de lui. Pour inculquer à l'enfant ces valeurs presque universellement reconnues, non seulement dans la tradition judéo-chrétienne mais aussi dans d'autres traditions, l'adulte doit parfois recourir au mensonge, à la dissimulation, à la cruauté, aux mauvais traitements et à l'humiliation, mais chez lui ce ne sont plus des « valeurs négatives » parce qu'il est déjà éduqué, et qu'il n'est contraint d'employer ces moyens que pour parvenir à l'objectif sacré, à savoir que l'enfant renonce au mensonge, à la dissimulation, au mal, à la cruauté et à l'égoïsme. Il ressort de ce que nous venons de dire qu'il y a dans ce système de valeurs une relativisation immanente des valeurs morales traditionnelles : en fait, ce sont l'ordre hiérarchique et le pouvoir qui déterminent en dernier ressort qu'une action est bonne ou mauvaise. Et ce même principe régit toute la marche du monde. L'opinion du plus fort est toujours la meilleure ; celui qui a gagné la guerre finit toujours par être reconnu tôt ou tard, quels que soient les crimes qu'il ait pu commettre pour parvenir à son but.

A cette relativisation des valeurs liée aux positions de pouvoir, qui est un phénomène bien connu, je voudrais en ajouter une autre, résultant de la perspective psychanalytique. Dès lors que l'on cesse de prescrire des règles aux enfants, on est bien forcé de constater soi-même qu'il est impossible de dire toujours la vérité sans jamais blesser personnne, de manifester de la reconnaissance sans mentir, là où on n'en éprouve aucune, de faire semblant de ne pas voir la cruauté de ses parents et de devenir en même temps un esprit critique autonome. Ces doutes se manifestent nécessairement, dès lors que l'on abandonne le système de valeurs abstraites de l'éthique religieuse ou même philosophique pour se tourner vers la réalité psychique concrète. Les lecteurs qui ne sont pas familiers de ce mode de pensée concrète trouveront sans doute ma relativisation de ces valeurs traditionnelles, et la remise en question de l'éducation en tant que valeur en elle-même, choquantes, nihilistes, dangereuses et peut-être même naïves. Tout cela dépendra de leur propre histoire. Pour ma part, je peux dire qu'il y a indubitablement à mes yeux des valeurs que je n'ai pas besoin de relativiser et dont les possibilités de réalisation détermineront sans doute à long terme nos chances de survie. Ce sont entre autres : le respect des faibles, et par conséquent des enfants en particulier, le respect de la vie et de ses lois, sans quoi toute créativité est étouffée. Dans aucune de ses variantes, le fascisme ne connaît ce respect, son idéologie répand la mort psychique et la castration de l'esprit. Parmi tous les grands personnages du troisième Reich, je n'en ai pas trouvé un seul qui n'ait subi une éducation dure et sévère. N'y a-t-il pas là de quoi s'inquiéter un peu ?

Ceux qui ont eu dès l'enfance la possibilité de réagir consciemment ou inconsciemment de façon adéquate aux souffrances, aux vexations et aux échecs qui leur étaient infligés, c'est-à-dire d'y réagir par la colère, conservent dans leur maturité cette aptitude à réagir de façon adéquate. Adultes, ils perçoivent très bien, et savent exprimer, le mal qu'on leur fait. Mais ils n'éprouvent pas pour autant le besoin de sauter à la gorge des autres. Ce besoin ne se

manifeste que chez les êtres qui doivent toujours veiller à ce que leurs barrages ne cèdent pas. S'ils cèdent, tout est possible. Et il est donc assez compréhensible que la peur de suites imprévisibles entraîne chez une partie d'entre eux l'étouffement de toute réaction spontanée, tandis qu'elle donne lieu, chez les autres, à des décharges accidentelles sur des personnes de substitution dans des accès de colère subits et incompréhensibles ou à des actes de violence réguliers conduisant au meurtre ou au terrorisme. Un sujet qui peut comprendre sa colère comme faisant partie intégrante de lui-même ne devient pas violent. Il n'éprouve le besoin de frapper l'autre que dans la mesure où précisément il ne peut pas comprendre sa fureur, parce qu'il n'a pas pu se familiariser avec ce sentiment dans la petite enfance, qu'il n'a jamais pu le vivre comme faisant partie de lui-même ; parce que c'était totalement impensable dans son environnement.

Connaissant cette dynamique, on ne s'étonnera pas d'apprendre par les statistiques que 60 % des terroristes allemands de ces dernières années sont issus de familles de pasteurs. Le tragique de la situation vient incontestablement du fait que les parents avaient les meilleures intentions du monde avec leurs enfants. Tout ce qu'ils voulaient, c'était que ces enfants soient gentils, compréhensifs, sages, mignons, qu'ils n'aient pas trop d'exigences, qu'ils pensent aux autres, qu'ils ne soient pas égoïstes, pas capricieux, pas têtus ni frondeurs, mais qu'ils soient reconnaissants et surtout qu'ils deviennent pieux. Ils voulaient enseigner ces valeurs à leurs enfants par tous les moyens et s'il le fallait, ils étaient même prêts à utiliser la force pour réaliser ces nobles objectifs pédagogiques. Si, une fois grands, ces enfants ont commis des actes de violence, ils ont exprimé ce faisant à la fois le côté réprimé et non vécu de leur propre enfance et le côté réprimé et non vécu de leurs parents, qui n'était connu que d'eux seuls.

Lorsque des terroristes ont pris en otages des femmes et des enfants innocents, pour servir un grand et noble idéal, qu'ont-ils fait d'autre que ce qu'on leur a jadis fait subir à eux-mêmes ? Au nom de la grande œuvre de l'éducation

et des plus hautes valeurs religieuses, on a jadis sacrifié le petit enfant vivant, et on l'a fait avec le sentiment d'accomplir quelque chose de grand et de bien. Ces jeunes êtres, à qui on n'a jamais permis de se fier à leurs propres sentiments, ont en quelque sorte « enchaîné » en réprimant leurs propres sentiments au profit d'une idéologie. Ces êtres intelligents et souvent de sensibilités très diverses, sacrifiés jadis sur l'autel d'une morale « supérieure », se sont eux-mêmes sacrifiés, une fois adultes, à une autre idéologie — souvent radicalement opposée — par laquelle ils se sont laissés dominer jusqu'au plus profond d'eux-mêmes, comme ils s'étaient laissés entièrement dominer jadis, dans leur enfance.

C'est la tragique et impitoyable loi de la compulsion de répétition de l'inconscient. Toutefois, il ne faut pas en négliger la fonction positive. Ne serait-ce pas encore bien pire, si l'œuvre éducative réussissait pleinement, si un meurtre parfait et irrémédiable de l'âme enfantine pouvait être commis sans que l'opinion publique en sache jamais rien ? Lorsqu'un terroriste attaque, au nom de ses idéaux, des êtres sans défense, se livrant ainsi à la fois aux chefs qui le manipulent et à la police du système qu'il combat, il raconte inconsciemment, par sa compulsion de répétition, ce qui lui a été fait jadis au nom des nobles idéaux de l'éducation. Et cette histoire qu'il « raconte » peut être comprise par l'opinion publique come un signal d'alarme ou comprise tout de travers, mais en tant que signal d'alarme elle est la manifestation de la vie qui peut encore être sauvée.

Mais qu'advient-il lorsqu'il n'est plus resté aucune trace de cette vie, parce que l'éducation a réussi parfaitement et jusqu'au bout, comme c'était par exemple le cas chez des hommes comme Adolf Eichmann ou Rudolf Höss ? On les a si bien formés à l'obéissance, et on les y a formés si tôt, que cette éducation n'a jamais failli, que cet édifice n'a jamais eu la moindre fissure, qu'il est resté parfaitement imperméable et que jamais aucun sentiment ne l'a ébranlé ; ces êtres ont exécuté jusqu'à leur dernière heure tous les ordres qui leur étaient donnés sans jamais en mettre en

question le contenu. Ils ne les ont pas exécutés parce qu'ils considéraient que c'étaient des ordres justes mais tout simplement parce que c'était des ordres, exactement comme le veut la « pédagogie noire » (cf. p. 55).

C'est ce qui explique qu'Eichmann ait pu tout au long de son procès écouter sans la moindre marque d'émotion les déclarations bouleversantes des témoins ; mais qu'ayant oublié de se lever au moment de la sentence, il ait rougi d'embarras quand on le lui a rappelé.

L'éducation de Rudolf Höss a l'obéissance absolue dès la plus tendre enfance résista également à toutes les fluctuations du temps. Son père n'avait certainement pas voulu faire de lui un commandant d'Auschwitz ; en tant que catholique rigoureux, il le destinait plutôt à une vie de missionnaire. Mais il lui avait inoculé très tôt le principe selon lequel il faut toujours obéir aux autorités, quoiqu'elles exigent.

> Mes parents sortaient peu, mais recevaient beaucoup, surtout des membres du clergé. Avec les années, les sentiments religieux de mon père s'étaient encore affirmés. Dès que ses occupations lui permettaient quelques loisirs, il partait avec moi en pèlerinage : nous nous sommes rendus ainsi dans tous les lieux saints d'Allemagne, à Einsiedeln en Suisse et à Lourdes en France. Mon père demandait avec ferveur pour moi, futur prêtre, la bénédiction céleste. Pour ma part, j'étais un garçon très pieux : je prenais mes devoirs religieux au sérieux, j'aimais servir la messe comme enfant de chœur et je faisais mes prières avec une profonde foi enfantine. L'éducation que j'avais reçue de mes parents m'imposait une attitude respectueuse à l'égard de tous les adultes et surtout des personnes très âgées, indépendamment du milieu dont ils sortaient. Je considérais comme mon premier devoir de porter secours en cas de besoin et de me soumettre à tous les ordres, à tous les désirs de mes parents, de mes instituteurs, de monsieur le curé, de tous les adultes et même des domestiques. A mes yeux, ils avaient toujours raison, quoi qu'ils disent.
> Ces principes de mon éducation ont pénétré tout mon être.
> (R. Höss, 1979, p. 19.)

Lorsque les autorités exigeaient que l'on joue le rôle de commandant de la machine de mort d'Auschwitz, comment un homme comme Höss aurait-il pu résister ? Et même plus tard, après son arrestation, quand on le chargea de décider lui-même de son sort, non seulement il s'en acquitta loyalement et consciencieusement, mais il exprima aussi très correctement sa reconnaissnce pour la réduction du temps de détention (« occupé de façon intéressante »). Ce rapport nous fournit une information extrêmement profonde sur la genèse d'un crime inconcevable dont les victimes se comptèrent par milliers.

Dans ses souvenirs les plus anciens, Rudolf Höss évoque le besoin compulsif de se laver qu'il éprouvait dans son enfance, et qui correspondait certainement à la tentative de se débarasser de ce que ses parents trouvaient en lui d'impur ou de sale. Ne trouvant aucune tendresse auprès de ses parents, il la recherchait auprès des animaux, d'autant que ces derniers n'étaient jamais battus par son père comme il l'était lui-même et qu'ils accédaient ainsi à un rang hiérarchique supérieur à celui des enfants.

On retrouve un système de valeurs analogues chez Heinrich Himmler qui dit par exemple :

> « ...comment pouvez-vous prendre plaisir à tirer par surprise sur les pauvres bêtes innocentes et sans défense qui broutent paisiblement à l'orée de la forêt ? A bien y regarder, c'est de l'assassinat pur et simple... La nature est si magnifique, et, après tout, chaque bête a le droit de vivre ». (J. Fest, 1963, p. 164.)

Et ce même Himmler dit encore :

> Il existe un principe absolu pour les SS : nous devons nous conduire de façon loyale, correcte, fidèle et amicale à l'égard de ceux qui appartiennent à notre propre sang, mais à l'égard de personne d'autre. Je me moque éperdument de savoir ce que deviennent les Russes ou les Tchèques. Le sang pur et apparenté au nôtre des autres peuples, nous nous l'approprierons, au besoin en volant leurs enfants et en les élevant chez nous. Que les autres peuples vivent

> dans le bien-être ou crèvent de faim, peu m'importe, cela ne m'intéresse que dans la mesure où nous en avons besoin comme esclaves au service de notre civilisation. Que dix mille femmes russes soient mortes d'épuisement ou non en creusant des tranchées antichars ne m'importe que dans la mesure où ces tranchées destinées à la défense de l'Allemagne auront été achevées... Jamais nous ne nous montrerons brutaux ou sans cœur si ce n'est pas nécessaire, c'est bien évident. Nous autres Allemands qui sommes les seuls au monde à nous montrer corrects envers les animaux, nous le serons également à l'égard de ces créatures humaines, mais ce serait un crime envers notre propre sang que de nous inquiéter d'elles et de leur apporter des idéaux... (J. Fest, 1963, p. 155.)

Himmler était, à peu près comme Höss, le produit presque parfait de son père, qui était un pédagogue de métier. Heinrich Himmler rêvait, lui aussi, d'éduquer les hommes et les peuples. Fest écrit :

> Félix Kersten, un médecin qui soigna constamment Himmler à partir de 1939 et jouait en quelque sorte auprès de lui le rôle d'homme de confiance, a affirmé qu'Himmler aurait mieux aimé éduquer les peuples étrangers que les exterminer, et durant la guerre, pensant à la paix qui suivrait, il rêvait de mettre sur pied des unités militaires « soigneusement formées et éduquées, qui auraient pour mission d'enseigner à leur tour ». (J. Fest, 1963, p. 157.)

Contrairement à ce qui s'était passé chez Rudolf Höss, dont l'éducation à l'obéissance aveugle avait été pleinement réussie, Himmler n'est manifestement pas tout à fait parvenu à satisfaire les exigences de dureté intérieure qui lui étaient imposées. Joachim Fest interprète de façon très convaincante les atrocités commises par Himmler comme une tentative permanente de se prouver à lui-même et de prouver au monde sa propre dureté. Il écrit :

> Dans la parfaite confusion de tous les critères qu'entraînait l'éthique totalitaire, la rigueur à l'égard des victimes trouve précisément sa justification dans le fait qu'elle suppose la dureté envers soi-même. « Être durs envers nous-mêmes et

> envers les autres, donner la mort et l'accepter. » Telle était l'une des devises de la SS, qu'Himmler ne cessait de répèter : le meurtre était bon et légitime parce qu'il était pénible. Pour la même raison, Himmler a toujours souligné avec fierté, comme s'il s'agissait d'un titre de gloire, que dans ses activités criminelles la SS n'avait « jamais subi de dommage intérieur », ni cessé de se montrer « correcte ». Il était dès lors logique que le niveau moral de la SS se mît à croître avec le nombre de ses victimes. (J. Fest, 1963, p. 162.)

Ne retrouvons-nous pas dans ces paroles la résonnance des principes de la « pédagogie noire », la violence faite aux mouvements de l'âme enfantine ?

Ce ne sont là que trois exemples parmi un nombre infini d'êtres qui ont suivi une voie analogue et avaient incontestablement bénéficié d'une bonne éducation, et d'une éducation sévère. La soumission absolue de l'enfant à la volonté des adultes ne s'est pas seulement traduite par la sujétion politique ultérieure (par exemple dans le système totalitaire du Troisième Reich), mais, avant même, par la prédisposition intérieure à toute nouvelle sujétion, dès lors que le jeune homme quittait la maison familiale. Comment un être qui n'avait pu développer en lui-même que la seule aptitude à obéir aux ordres qui lui étaient donnés aurait-il pu vivre de façon autonome avec ce vide intérieur ? La carrière militaire était bien le meilleur moyen de continuer à se faire prescrire ce que l'on avait à faire. Quand survenait quelqu'un comme Adolf Hitler qui prétendait, à l'instar du père, savoir exactement ce qui était bon, juste et nécessaire pour les autres, il n'y a rien d'étonnant à ce que, dans leur nostalgie de soumission, tant de gens aient fêté la venue d'un tel personnage et l'aient aidé à conquérir le pouvoir. Tous ces jeunes gens avaient enfin trouvé pour la suite de leur vie un substitut de cette figure du père sans laquelle ils étaient incapables de vivre. Dans l'ouvrage de Joachim Fest (*Das Gesicht des Dritten Reiches*, 1963 — *Les Maîtres du Troisième Reich*) on voit très bien la docilité, la totale absence d'esprit critique et la naïveté quasiment infantile avec lesquelles des hommes devenus

par la suite de grands noms du Troisième Reich parlent de l'omniscience, de l'infaillibilité et de la nature divine d'Adolf Hitler. C'est ainsi qu'un tout petit enfant voit son père. Et ces hommes n'ont jamais dépassé ce stade. Je citerai quelques passages, car je crois que pour la génération actuelle, sans ces citations, il n'est guère possible de se représenter à quel point ces hommes, qui devaient faire par la suite l'histoire de l'Allemagne, manquaient d'assise intérieure.

Hermann Goering disait :

> Si un catholique est convaincu que le pape est infaillible pour tout ce qui concerne la foi et les mœurs, nous autres, nationaux-socialistes, déclarons avec la même conviction intime qu'à nos yeux aussi le Führer est infaillible pour tout ce qui regarde les problèmes politiques et les questions relatives à l'intérêt national et social du peuple... C'est une bénédiction pour l'Allemagne qu'elle ait (chose rare !) la pensée la plus rigoureuse et la plus logique, une philosophie véritablement profonde d'une part, et de l'autre la volonté dynamique ne reculant devant aucune extrémité.

Il déclarait encore :

> Je n'obéis qu'à Adolf Hitler et au Bon Dieu ! (J. Fest, 1963, p. 93.)

Ou bien :

> Quiconque connaît la situation chez nous, remarquait-il, sait fort bien que chacun d'entre nous n'a de pouvoir qu'autant que le Führer veut bien lui en accorder. C'est seulement avec le Führer et derrière lui que l'on détient le pouvoir et les puissants moyens dont dispose l'État. Si l'on agissait contre sa volonté, ou même simplement sans lui, on se trouverait immédiatement réduit à l'impuissance. Un mot du Führer et celui qu'il désire éliminer est renversé. Son prestige, son autorité sont illimités... (J. Fest, 1963, p. 94.)

C'est réellement la situation d'un petit enfant vis-à-vis

d'un père autoritaire qui nous est décrite ici. Goering déclarait ouvertement :

> « Ce n'est pas moi qui vis, mais Hitler qui vit en moi ! »...
> « Chaque fois que je me trouve en face de lui, je fais dans mes culottes »...
> « ...c'est seulement vers minuit que je pouvais à nouveau manger quelque chose ; j'étais dans un tel état d'énervement que j'aurais vomi ce que j'absorbais ; quand je revenais vers neuf heures à Karinhall, il fallait que je me repose d'abord quelques heures dans mon fauteuil pour calmer mes nerfs. Ces rapports sont devenus pour moi une sorte de prostitution morale. » (J. Fest, 1963, p. 94.)

Dans son discours du 30 juin 1934, Rudolf Hess reconnaît tout aussi ouvertement cette même attitude et, bien que parlant en public il n'en éprouve pas le moindre sentiment de honte ni de gêne — phénomène qui pour nous, quarante-six ans plus tard, est à peine imaginable. Dans ce discours, il dit :

> « Nous le constatons avec fierté : un seul être demeure à l'abri de toute critique, et c'est le Führer. Cela vient de ce que chacun sait et sent qu'il a toujours raison, et aura toujours raison. Notre national-socialisme à tous est ancré dans la fidélité inconditionnelle et le dévouement au Führer, une fidélité et un dévouement qui ne se posent pas de question sur le pourquoi de telle ou telle chose, mais se contentent d'exécuter en silence les ordres donnés. Nous sommes convaincus que le Führer obéit à un appel supérieur qui lui ordonne de prendre en mains les destinées de l'Allemagne. Cette conviction ne supporte pas de critique. » (J. Fest, 1963, p. 268.)

Joachim Fest écrit à ce propos :

> Dans ses rapports dépourvus de nuances, Hess présente des ressemblances frappantes avec d'autres dirigeants nazis qui, comme lui, avaient reçu dans leur enfance une éducation sévère. Tout laisse à penser que Hitler profita largement des carences d'une époque qui allait chercher ses directives pédagogiques dans les cours des casernes et

> élevait ses fils selon les catégories rigides d'une école de cadets. Ce bizarre mélange d'agressivité et de servilité, qui caractérise souvent les anciens combattants, mais aussi ce besoin profond de dépendance, reflètent cet univers particulier du commandement militaire qui marqua leur enfance. Dans sa jeunesse, Rudolf Hess avait sans doute éprouvé des sentiments de révolte contre le pouvoir d'un père qui, sans tenir compte des désirs de son fils et de l'avis de ses professeurs, refusa, dans une dernière démonstration d'autorité, de le laisser poursuivre ses études, et l'obligea à embrasser la carrière commerciale, afin qu'il pût un jour lui succéder à la tête de l'affaire qu'il dirigeait à Alexandrie. Il chercha alors un succédané à l'autorité paternelle, n'importe où : il faut vouloir le Führer ! (J. Fest, 1963, p. 269.)

Lorsque des étrangers voyaient Adolf Hitler dans des bandes d'actualité, ils n'arrivaient pas à comprendre l'enthousiasme de la foule ni les élections de 1933. Ils n'avaient aucun mal à percer à jour ses faiblesses humaines, son assurance factice et ses arguments fallacieux ; il ne se présentait pas à eux comme une figure du père. Mais pour les Allemands c'était beaucoup plus difficile. Un enfant n'est pas en mesure de noter les aspects négatifs de la personnalité de son père, et pourtant ils sont enregistrés quelque part, puisque c'est précisément par ces aspects négatifs, reniés qu'il se sentira attiré une fois adulte chez ses substituts de père. De l'extérieur, on a de la peine à comprendre.

Nous nous demandons bien souvent comment un couple peut exister, comment cette femme peut vivre avec cet homme ou vice-versa. Il se peut que l'épouse en question ne supporte la vie commune qu'au prix d'immenses souffrances, de l'abdication de sa propre vie. Mais elle a l'impression qu'elle mourrait de peur si son mari l'abandonnait. En réalité, cette rupture serait peut-être la chance de sa vie. Mais elle ne peut pas s'en rendre compte tant qu'elle revit avec son mari les anciennes souffrances vécues avec son père et inconsciemment refoulées. A l'idée d'être abandonnée par cet homme, elle ne ressent pas la situation présente mais revit l'angoisse d'abandon de la

toute petite enfance et de l'époque où elle était véritablement dépendante de son père. Je pense ici très concrètement à une femme, fille d'un musicien qui avait certes remplacé auprès d'elle sa mère décédée mais disparaissait fréquemment pour partir en tournée. Elle était alors bien trop jeune pour supporter ces brusques séparations sans panique. Il y avait longtemps que nous nous en étions aperçues dans le cadre de l'analyse, mais l'angoisse d'être abandonnée par son mari ne s'atténua qu'à partir du moment où au travers des rêves, à côté de l'image tendre et affectueuse de son père, l'autre aspect, l'aspect brutal et cruel, ressortit de son inconscient. C'est à la confrontation avec cette réalité qu'elle doit sa libération intérieure et son évolution vers une autonomie désormais possible.

J'ai donné cet exemple, parce qu'il met en lumière des mécanismes qui intervinrent peut-être aussi dans les élections de 1933. L'enthousiasme pour Hitler ne peut pas s'expliquer uniquement par ses promesses (qui ne fait pas de promesses avant des élections ?), il ne peut pas s'expliquer par leur contenu mais par la façon dont elles étaient faites. C'était précisément la gestuelle théâtrale, et ridicule aux yeux de n'importe quel étranger, qui était devenue familière aux masses et qui avait de ce fait même un tel pouvoir de suggestion. Un tout petit enfant est soumis exactement à la même suggestion lorsque son père qui est grand, qu'il aime et qu'il admire, lui parle. Ce qu'il dit ne joue pratiquement aucun rôle. L'important, c'est la façon dont il le dit. Plus il se donne des airs d'importance, plus il est admiré, surtout par un enfant qui a été éduqué suivant les principes de la « pédagogie noire ». Lorsque le père sévère, distant et inaccessible condescend à parler avec l'enfant, c'est une grande fête, et aucun acte de sacrifice et d'abnégation n'est assez grand pour mériter cet honneur. Que ce père, cet homme grand et fort, puisse le cas échéant être avide de pouvoir, malhonnête et, dans le fond, mal assuré, un enfant bien élevé ne peut absolument pas s'en rendre compte. Et il en va de même pour tout ; un enfant qui est dans cette situation ne peut rien apprendre de plus à cet égard, parce que sa faculté d'apprendre a été bloquée

par l'obéissance imposée très tôt et par la répression des sentiments spontanés.

Le prestige du père se nourrit souvent d'attributs (comme la sagesse, la bonté, le courage) qu'il ne possède pas mais aussi d'attributs que tout père possède indiscutablement (du point de vue de ses enfants) : le caractère unique, la grandeur, l'importance et le pouvoir. Si le père abuse de son pouvoir en réprimant chez l'enfant tout esprit critique, ses faiblesses restent cachées derrière ces attributs certains. Il pourrait dire à ses enfants, comme Adolf Hitler à ses contemporains, sans la moindre plaisanterie : « Quelle chance pour vous de m'avoir ! »

Une fois que l'on a compris cela, l'influence légendaire de Hitler sur les hommes de son entourage ne paraît plus aussi mystérieuse. Deux passages de l'ouvrage de Hermann Rauschning (1973) peuvent l'illustrer :

> Gerhart Hauptmann fut introduit. Le Führer lui secoua la main et le regarda dans les yeux. C'était le fameux regard dont tout le monde parle, ce regard qui donne le frisson et dont un juriste haut placé et d'âge mûr me dit un jour que, l'ayant subi, il n'avait plus qu'un désir, celui de rentrer chez lui pour se recueillir et assimiler ce souvenir unique. Hitler secoua encore une fois la main d'Hauptmann. C'est maintenant, pensaient les personnes présentes, que vont sortir les mots immortels qui entreront dans l'histoire. « C'est maintenant », pensait Hauptmann lui-même. Et le Führer du Reich, pour la troisième fois, secoua la main du grand poète, puis il passa au visiteur suivant. Ce qui n'empêcha pas Gerhart Hauptmann de dire à ses amis, un peu plus tard, que cet entretien avait été le plus haut sommet et la récompense de sa vie (p. 285).

Rauschning écrit un peu plus loin :

> J'ai souvent entendu confesser qu'on avait peur de lui et que même un adulte ne l'abordait pas sans des palpitations de cœur. On avait le sentiment que cet homme allait vous sauter subitement à la gorge pour vous étrangler, ou vous lancer un encrier au visage ou faire quelque autre geste insensé. Dans tout ce que les « miraculés » racontent de leur entrevue, il y a beaucoup d'enthousiasme feint,

> d'humilité hypocrite et souvent aussi de suggestion. La plupart des visiteurs *veulent* avoir eu leur moment sublime. C'est l'histoire de Till l'Espiègle et de son image invisible dont personne ne voulait avouer qu'il ne l'avait pas vue. Mais ces mêmes visiteurs, qui ne voulaient pas ouvrir les yeux, finissaient pas s'avouer un peu déçus lorsqu'on les mettait au pied du mur. « Oui, c'est vrai qu'il n'a pas dit grand'chose. Non, il n'a pas l'air d'un homme éminent... du moins je n'ai pas eu cette impression. » Alors d'où vient l'illusion ? Du prestige, du halo, du nimbe ? Le nimbe, oui, c'est le nimbe qui fait tout (p. 286).

Lorsque survient un personnage qui parle et se comporte de façon analogue à son propre père, même l'adulte en oublie ses droits démocratiques ou n'en fait plus usage, il se soumet à ce personnage, lui fait des ovations, se laisse manipuler par lui, lui accorde toute sa confiance, enfin se livre entièrement à lui et ne s'aperçoit pas de l'esclavage dans lequel il tombe, parce que l'on ne remarque pas ce qui s'inscrit dans la continuité de sa propre enfance. Et à partir du moment où l'on s'est rendu aussi dépendant de quelqu'un qu'on l'était de ses parents dans sa petite enfance, il n'y a plus de moyen d'y échapper. L'enfant ne peut pas s'enfuir, et le citoyen d'un régime totalitaire ne peut pas se libérer. La seule soupape qui reste est l'éducation de ses propres enfants. Et c'est ainsi que les citoyens du Troisième Reich privés de leur liberté devaient faire de leurs propres enfants des êtres privés de liberté, de manière à sentir quelque part encore leur propre pouvoir.

Cependant ces enfants, devenus à leur tour des parents, ont eu d'autres possibilités. Un grand nombre d'entre eux ont compris les dangers de l'idéologie de l'éducation et cherchent avec beaucoup de courage et d'efforts de nouvelles voies pour eux-mêmes et pour leurs enfants. Certains, en particulier les écrivains, retrouvent le chemin de l'expérience de la vérité de l'enfance qui était barré aux générations passées. C'est ainsi que Brigitte Schwaiger écrit :

> J'entends la voix de mon père. Il dit mon prénom. Il

> attend quelque chose de moi. Il est loin, dans une autre pièce. Et il attend quelque chose de moi, c'est par là que j'existe. Il passe devant moi, sans rien dire. Je ne sers à rien. Je ne devrais pas exister. (Schwaiger, 1980, p. 27.)
> Si ton uniforme de capitaine pendant la guerre, tu l'avais porté dès le début à la maison, peut-être que beaucoup de choses auraient été plus claires. — Un père, un vrai père, est un homme que l'on ne peut pas embrasser, à qui l'on doit répondre, même quand il pose pour la cinquième fois la même question et qu'on a l'impression qu'il la pose pour la cinquième fois pour vérifier que ses filles restent disposées à répondre toujours à un père qui a le droit de vous couper la parole. (Ibid., p. 24 sq.)

Dès lors que des yeux d'enfants peuvent percer à jour le jeu de pouvoir de l'éducation, il y a espoir que l'on se libère du carcan de la « pédagogie noire », car ces enfants vivront avec des souvenirs.

A partir du moment où les sentiments ont droit de cité, le silence est rompu, et il ne peut plus y avoir de frein au triomphe de la vérité. Même les débats intellectuels sur la question de savoir « si la vérité existe », « si tout n'est pas relatif », etc., apparaissent sous leur véritable jour, avec la fonction de protection qu'ils assurent, dès lors que la douleur a mis à nu la vérité. Christoph Meckel nous en fournit une excellente illustration dans la façon dont il présente son père (Suchbild, 1980) :

> Il y a en tout adulte un enfant qui veut jouer.
> Il y a aussi en lui un commandant qui veut punir.
> En cet adulte qu'était mon père, il y avait un enfant qui jouait avec les enfants au paradis sur terre. Mais il y avait aussi, collant à sa peau, une espèce d'officier qui voulait punir au nom de la discipline.
> Vains débordements d'affection de l'heureux père. Derrière le père prodigue qui distribuait des pains de sucre, il y avait l'officier avec le fouet. Il réservait toute une série de châtiments à ses enfants. Il disposait en quelque sorte de tout un système de punitions, de tout un registre. Pour commencer, c'était la réprimande et l'explosion de colère — supportables parce que cela passait comme le tonnerre.

Ensuite, il y avait les diverses façons de pincer, de tordre, de tirer les oreilles, la gifle et la tape derrière les oreilles. Venait ensuite l'interdiction de rester dans la pièce, puis l'enfermement dans la cave. Ensuite : la personne de l'enfant était ignorée, honteusement humiliée par un silence réprobateur. On l'employait à faire n'importe quelles courses, on l'envoyait au lit ou on le condamnait à la corvée de charbon. Enfin, comme un couronnement solennel, venait le châtiment, le châtiment pur et dur, la punition exemplaire. C'était le châtiment du père, sa prérogative exclusive dont il usait implacablement. Il était infligé au nom de l'ordre, de l'obéissance et de l'humanité, afin que justice soit faite, et pour que cette justice soit bien inculquée à l'enfant, on l'inculquait à coups de bâton. L'espèce d'officier prenait sa badine et passait devant pour descendre à la cave. Derrière lui, suivait l'enfant, qui n'avait guère conscience de sa culpabilité. Il devait tendre les mains (les paumes tournées vers le haut) ou se pencher sur les genoux du père. Les coups tombaient impitoyablement, précis, comptés à voix haute ou tout bas, et sans délai. L'espèce d'officier exprimait son regret de se voir contraint à cette mesure, il prétendait en souffrir et en souffrait effectivement. Après le choc, venait la longue horreur : l'officier ordonnait de prendre un air joyeux. Et, avec une allégresse ostentatoire, il ouvrait la marche, donnant le bon exemple, dans une atmosphère à couper au couteau, et il se fâchait si l'enfant ne voulait rien savoir pour se montrer joyeux. Plusieurs jours de suite, juste avant le petit déjeuner, on répétait le châtiment dans la cave. Il devenait un véritable rite et l'allégresse une brimade.
Pendant le reste de la journée, il fallait oublier la punition. Il n'était pas question de faute ni de péché, et le bien et le mal étaient des sujets inabordables. De joie, pour les enfants, il n'y en avait pas. Pâles comme la craie, silencieux ou ravalant leurs larmes, fiers, tristes, blessés, amers et désemparés, ils étaient coincés — même la nuit — sous le poids de la justice. Elle s'abattait sur vous et elle donnait le dernier coup, elle avait le dernier mot par la bouche du père. L'espèce d'officier punissait même lorsqu'il était en permission, et il se sentait déprimé quand son enfant lui demandait s'il ne repartait pas à la guerre (p. 55-57).

L'expérience qui nous est décrite ici a constestablement

été vécue très douloureusement, la vérité subjective de chacune des phrases citées est manifeste. Quant à leur contenu objectif, ceux qui en douteraient, parce que les faits leur paraîtraient trop monstrueux, n'auraient qu'à se plonger dans les conseils de la « pédagogie noire » pour s'assurer de leur réalité. Il y a des théories analytiques hautement élaborées, selon lesquelles on pourrait considérer tout à fait sérieusement les perceptions de l'enfant, telles que Christoph Meckel nous les décrit ici, comme les projections de ses « pulsions agressives ou homosexuelles », et interpréter la réalité qui nous est présentée là comme l'expression du fantasme de l'enfant. Un sujet que l'emprise de la « pédagogie noire » a déjà rendu incertain de ce qu'il ressent se laisse aisément troubler et dominer encore par ce genre de théories, une fois qu'il est adulte, même si elles sont en contradiction criante avec sa propre expérience.

C'est donc toujours un miracle que des récits comme celui de Christoph Meckel soient possibles, et qu'ils le soient en l'occurrence en dépit de la « bonne éducation » reçue. Peut-être le doit-il au fait que cette éducation fut interrompue, au moins du côté paternel, pendant les quelques années de guerre et de captivité. Les êtres qui ont été traités constamment de cette façon, pendant toute leur enfance et toute leur jeunesse, n'ont guère de chances d'écrire des choses véridiques sur leur père, car, dans les années décisives, ils ont dû quotidiennement apprendre à se défendre de l'expérience des souffrances qui conduisent à la vérité. Ils finissent par douter de ce qui a été la vérité de leur enfance, et se rallient à des théories selon lesquelles l'enfant n'est pas la victime des projections de l'adulte, mais le seul sujet émettant des projections.

Les coups que peut donner brusquement un homme en fureur sont le plus souvent l'expression d'un profond désespoir, mais l'idéologie du châtiment corporel et la croyance selon laquelle il serait inoffensif ont pour fonctions de dissimuler les conséquences de l'acte et de les faire passer inaperçues ; la manière dont l'enfant est rendu sourd à la souffrance lui interdit sa vie durant l'accès à sa propre vérité. Seuls les sentiments vécus pourraient être

plus forts que ces barrières, mais précisément, ils n'ont pas le droit de se manifester...

Le mécanisme principal de la « pédagogie noire » : dissociation et projection

En 1943, Himmler fit son célèbre « discours de Poznan » où il exprimait au nom du peuple allemand, devant les troupes de S.S., sa reconnaissance pour l'extermination des juifs. Je cite la partie du discours qui m'a aidée à comprendre enfin, en 1979, un phénomène dont je cherchais désespérément l'explication psychologique depuis trente ans.

> « Je voudrais évoquer ici, en toute franchise, un chapitre bien pénible. Il faut absolument que nous en discutions bien sincèrement entre nous, et pourtant, nous n'en parlerons jamais en public... Je veux parler de l'évacuation des juifs, de l'extermination du peuple juif... Cela fait partie des choses dont on discute facilement. « Le peuple juif sera exterminé, déclare n'importe quel membre du parti, c'est bien évident, ça figure dans notre programme, la mise hors jeu des juifs, leur extermination, bon, on marche ». Et voilà qu'ils viennent **tous**, nos braves quatre-vingts millions d'Allemands, et **chacun** présente son bon juif. Oui, bien sûr, les autres sont des salauds, mais celui-là, c'est un juif formidable. Aucun de ceux qui parlent ainsi n'a rien vu ni compris. La plupart d'entre vous savent ce que cela veut dire cent, ou cinq cents, ou mille cadavres alignés. Avoir vu cela et être restés corrects — à l'exception de quelques faiblesses humaines —, voilà qui nous a forgé une âme d'acier. Voilà qui constitue une page glorieuse de notre histoire, une page qui n'a jamais été écrite et ne devra jamais l'être. Les richesses que possédaient les juifs, nous les leur avons prises. Mais ce n'était pas pour notre usage personnel. Ceux qui ont commis des fautes dans ce sens seront châtiés, conformément à l'ordre que j'ai donné dès le commencement : quiconque s'approprie ne serait-ce qu'un mark, est passible de la peine capitale. Quelques SS se sont rendus coupables — ils sont d'ailleurs peu

> nombreux —, eh bien ils seront condamnés à mort sans pitié. Nous avions moralement le droit, nous avions même le devoir vis-à-vis de notre peuple, d'exterminer ce peuple qui voulait nous anéantir. Mais nous n'avons pas le droit de nous enrichir ne serait-ce que d'un manteau de fourrure, d'une montre, d'un mark, d'une cigarette ou de quoi que ce soit d'autre... Jamais je ne tolérerai que la gangrène, si minime soit-elle, s'installe. Là où elle se manifestera, nous la cautériserons en commun. Mais dans l'ensemble nous pouvons dire que nous avons accompli cette tâche si difficile dans un esprit d'amour à l'égard de notre peuple. Nous n'en avons subi aucun dommage en nous-mêmes ni dans notre âme ni dans notre caractère. (J. Fest, 1963, p. 160-161.)

Ce discours contient tous les éléments du mécanisme psychodynamique complexe, que l'on peut désigner globalement comme la dissociation et la projection des parties du moi, et dont nous avons si souvent trouvé le reflet dans les textes de la « pédagogie noire. » L'éducation à une dureté absurde exige que toute faiblesse (c'est-à-dire aussi l'émotion, les larmes, la pitié, la compréhension de sa propre sensibilité et de celle des autres, les sentiments d'impuissance, d'angoisse, de désespoir) soit « impitoyablement » réprimée à l'intérieur du moi. Pour faciliter cette lutte contre tout ce qu'il y a d'humain à l'intérieur du moi, on fournit au citoyen du Troisième Reich un objet comme support de toutes ces réactions indésirables (parce qu'interdites dans la propre enfance du sujet et dangereuses) : le peuple juif. Un prétendu « Aryen » pouvait se sentir pur, fort et bon, il pouvait se sentir au clair avec lui-même et moralement irréprochable, libéré des émotions « mauvaises » parce que relevant d'incontrôlables réactions de faiblesse, à partir du moment où tout ce qu'il redoutait au plus profond de lui-même depuis son enfance était attribué aux juifs, et où l'on pouvait et devait mener contre eux une lutte collective inexorable et toujours renouvelée.

Il me semble que le risque de pareils crimes existera toujours autour de nous, tant que nous n'en aurons pas compris les causes ni analysé le mécanisme psychologique.

Plus le travail analytique progressait dans la description de la dynamique de la perversion, et plus la thèse souvent défendue depuis la fin de la guerre, selon laquelle l'holocauste aurait été l'œuvre de quelques personnalités perverses, me paraissait doûteuse. Les éléments caractéristiques des troubles de la perversion, comme l'isolement, la solitude, la honte et le désespoir faisaient totalement défaut chez les exterminateurs : ils n'étaient pas isolés mais au contraire soutenus par un groupe, ils n'avaient pas honte, mais au contraire ils étaient fiers, il n'étaient pas désespérés mais au contraire euphoriques ou imperturbables.

L'autre explication, selon laquelle c'étaient des hommes qui croyaient à l'autorité et qui étaient habitués à obéir, n'est pas fausse, mais elle ne suffit pas à expliquer un phénomène comme l'holocauste, si l'on entend par obéissance l'exécution d'ordres consciemment vécus comme des contraintes imposées de l'extérieur.

Des êtres sensibles ne se laissent pas transformer du jour au lendemain en exterminateurs. Mais dans l'application de la « solution finale », il s'agissait d'hommes et de femmes qui ne pouvaient pas être arrêtés par leurs propres sentiments, parce qu'ils avaient été éduqués dès le berceau à ne pas ressentir leurs propres émotions mais à vivre les désirs de leurs parents comme les leurs propres. Enfants, ils avaient été fiers d'être durs et de ne pas pleurer, d'accomplir « avec joie » toutes leurs tâches, de ne pas avoir peur, autrement dit, dans le fond : de ne pas avoir de vie intérieure.

Sous le titre *Le Malheur indifférent*, Peter Handke décrit sa mère qui s'est suicidée à l'âge de cinquante et un ans. La pitié et la compréhension de l'auteur pour sa mère sous-tendent tout le livre comme un fil rouge qui permet au lecteur de comprendre pourquoi, dans toutes ses œuvres, ce fils doit si désespérément chercher *L'Heure de la sensation vraie* (titre d'un autre ouvrage). Quelque part, au cimetière de son enfance, il a enterré les racines de ses sentiments, pour épargner cette mère fragile en des temps menacés. Handke décrit l'atmosphère du village où il a grandi dans les termes suivants :

> Il n'y avait rien à raconter sur soi-même ; même à l'église, à la confession de Pâques, quand pour une fois dans l'année on pouvait dire quelque chose sur soi-même, ce n'étaient que slogans du catéchisme qu'on marmottait et où le moi vous apparaissait vraiment plus étranger qu'un morceau de lune. Quand quelqu'un parlait de soi et ne se contentait pas de raconter des choses sur le ton de la blague, on le qualifiait d'« original ». La destinée personnelle, à supposer qu'elle ait jamais eu quelque chose d'original, était dépersonnalisée jusque dans les restes des rêves et consumée par les rites de la religion, des usages et des bonnes mœurs, de sorte qu'il n'y avait presque rien de l'homme dans les individus ; le mot « individu » n'était d'ailleurs connu que comme insulte.
> Vivre spontanément… c'était déjà se livrer à une sorte de débauche… Frustré de sa propre histoire et de ses propres sentiments, on devenait peu à peu « farouche », expression employée aussi pour les animaux domestiques, les chevaux par exemple : on devenait sauvage et on ne parlait presque plus ou bien on perdait la tête et on allait crier un peu partout. (P. Handke, p. 62-64.)

Cet idéal de l'insensibilité, commun à beaucoup d'auteurs, se retrouve jusqu'en 1975 environ dans le courant géométrique de la peinture abstraite. Dans la langue très particulière de Karin Struck, cela donne :

> Dietger ne peut pas pleurer. La mort de sa grand-mère l'aurait paraît-il beaucoup ébranlé, il l'aurait aimée intensément. En revenant de l'enterrement, il aurait dit, je me demande si je ne devrais pas écraser quelques larmes, écraser qu'il a dit… Dietger dit, je n'ai pas besoin de rêves. Dietger est fier de ne pas rêver. Il dit : je ne rêve jamais, j'ai un bon sommeil. Dietger nie ses réactions et ses sentiments inconscients, comme ses rêves. (K. Struck, 1973, p. 279.)

Dietger est un enfant de l'après-guerre. Et qu'en était-il de ce que ressentaient ses parents ? Nous en avons peu de témoignages parce que cette génération exprimait encore moins ses véritables sentiments que celle d'aujourd'hui.

Dans *Suchbild*, Christoph Meckel cite des notes de son

père, poète et écrivain libéral, pendant la dernière guerre mondiale :

> Dans le compartiment une femme, ... elle parle ..., des ... méthodes dont usent les Allemands de toutes parts dans l'administration. Corruption, prix prohibitifs et ainsi de suite, le camp de concentration d'Auschwitz, etc. — En tant que soldat, on est si loin de ces choses, et au fond, on ne s'y intéresse pas le moins du monde ; on est parti pour une tout autre Allemagne, et plus tard dans cette guerre, on ne voudra pas s'être enrichi, mais avoir la conscience propre. Je n'ai que mépris pour cette vermine de civils. On est peut-être bête, mais les soldats sont toujours les sots à qui l'on fait payer tout ça. Pour compenser nous avons un honneur, que personne ne peut nous enlever. (24.1.1944.)

> En faisant un détour pour aller déjeuner, témoin de l'exécution de vingt-huit Polonais, en public, devant la haie d'un terrain de sport. Il y en a des milliers qui bordent les routes et jonchent les berges du fleuve. Un entassement de cadavres, avec toute la laideur, l'horreur que cela comporte, et pourtant un spectacle qui me laisse extrêmement froid.
> Ceux que j'ai vus avaient attaqué et tué deux soldats et un civil allemand du Reich. Exemple de spectacle populaire de l'ère nouvelle. (27.1.1944.)

A partir du moment où la sensibilité a été étouffée, l'individu soumis fonctionne parfaitement et de façon parfaitement fiable, même là où il n'a à craindre aucun contrôle de l'extérieur :

> Je fais venir un colonel qui a quelque chose à me demander ; il s'extirpe de la voiture et approche. Il se plaint, avec l'aide d'un lieutenant qui baragouine, de ce qu'on les a laissés cinq jours sans pain et dit que ce n'est pas bien. Je réplique qu'il n'est pas bien non plus d'être officier à la solde de Badoglio, et je suis très bref. Avec un autre groupe d'officiers prétendument fascistes, qui me présentent tous les papiers possibles et imaginables, je fais chauffer la voiture et je me montre plus poli. (27.10.1943 ; Christoph Meckel, p. 62-63.)

Cette adaptation parfaite aux normes de la société, à ce qu'on appelle la « saine normalité », comporte bien évidemment le risque que le sujet en question puisse être utilisé à de nombreuses fins. Ce n'est pas une perte d'autonomie qui se produit ici, puisqu'il n'y a jamais eu d'autonomie, mais une interversion des valeurs, qui ne présentent en elles-mêmes de toute façon aucune importance pour l'individu considéré, aussi longtemps que le principe de l'obéissance domine tout son système de valeurs. On en est resté à l'idéalisation des parents et de leurs exigences, qui peut aisément être transposée au Führer ou à l'idéologie correspondante. Étant donné que les parents ont toujours raison dans ce qu'ils exigent, ce n'est pas la peine de se casser la tête à chaque fois, pour savoir si leur exigence ponctuelle est également juste. D'ailleurs, comment pourrait-on en juger, où trouverait-on les critères, quand on s'est toujours laissé dire ce qui était bien ou mal, que l'on n'a jamais eu l'occasion de faire l'expérience de ses propres sentiments, et qu'en outre toutes les velléités de critique que les parents ne supportaient pas présentaient un danger mortel ? Si l'adulte n'a rien bâti qui lui soit propre, il se voit livré pour le meilleur et pour le pire aux autorités, exactement comme le nourrisson aux mains de ses parents ; un « non » opposé aux détenteurs du pouvoir lui paraît à tout jamais mortellement dangereux.

Les témoins de brusques renversements politiques rapportent toujours l'étonnante facilité avec laquelle tant d'hommes réussissent à s'adapter à la situation nouvelle. Ils sont capables de se rallier du jour au lendemain à des doctrines radicalement opposées à celle qu'ils défendaient la veille — sans la moindre gêne. La réalité d'hier est totalement effacée à leurs yeux par le changement de pouvoir.

Et pourtant, même si cette observation vaut pour beaucoup, voire pour la majorité d'entre nous, elle ne vaut pas pour tous. Il y a toujours eu des individus isolés, qui ne se laissaient pas aussi vite, ou pas du tout, convertir. Avec nos connaissances psychanalytiques, nous pourrions essayer de nous demander ce qui fait cette différence capitale et déterminante, autrement dit ce qui fait que certains individus sont si portés aux rôles de meneurs ou

de « suiveurs », tandis que les autres sont complètement immunisés à cet égard.

Nous admirons ceux qui font de la résistance dans les États totalitaires, et nous nous disons : ils ont du courage ou une « morale solide », « ils sont restés fidèles à leurs principes, » ou quelque chose comme ça. Nous pouvons aussi nous moquer de leur naïveté en disant : « Ne s'aperçoivent-ils donc pas que leurs paroles ne serviront à rien contre ce pouvoir écrasant ? Et qu'ils vont payer très cher leur rébellion ? »

Mais les deux attitudes, aussi bien celle qui admire que celle qui méprise, passent très certainement à côté de la vérité : l'individu qui, au sein d'un régime totalitaire, refuse de s'adapter, ne le fait guère par sens du devoir, ni par naïveté, mais parce qu'il ne peut pas faire autrement que de rester fidèle à lui-même. Plus je me penche sur ces questions, plus j'ai tendance à penser que le courage, l'honnêteté et l'aptitude à aimer les autres ne doivent pas être considérés comme des « vertus », ni comme des catégories morales, mais comme les conséquences d'un destin plus ou moins clément.

La morale et le sens du devoir sont des prothèses auxquelles il faut recourir lorsqu'il manque un élément capital. Plus la répression des sentiments a été profonde dans l'enfance, plus l'arsenal d'armes intellectuelles et la réserve de prothèses morales doivent être importants, car la morale et le sens du devoir ne sont ni les sources d'énergie, ni le terrain propice aux véritables sentiments humains. Les prothèses ne sont pas des éléments vivants, on les achète et elles peuvent servir à diverses personnes. Ce qui passait hier pour le bien peut aujourd'hui, suivant les décisions du gouvernement et du parti, passer pour le mal et la corruption et vice versa. Alors qu'un individu qui a des sentiments vivants ne peut qu'être lui-même. Il n'a pas d'autre solution, s'il ne veut pas se perdre. Le refus, le rejet, la perte d'amour et les outrages ne lui sont pas indifférents, il les redoute donc, mais il ne veut pas perdre son soi, une fois qu'il s'est formé. Et lorsqu'il sent que l'on exige de lui quelque chose à quoi tout son être

dit « non », il ne peut pas le faire. Il ne le peut pas, c'est tout.

Il en va ainsi des êtres qui ont eu la chance d'être assurés de l'amour de leurs parents, même s'ils devaient opposer un « non » à leurs exigences. Ou bien des êtres qui n'ont certes pas eu cette chance, mais ont appris plus tard, par exemple, dans le cadre de l'analyse, à prendre le risque de la perte d'amour pour retrouver leur soi perdu. Et à aucun prix, ils ne seraient prêts à y renoncer à nouveau.

Le caractère de prothèse des lois morales et des règles de comportement apparaît mieux que partout ailleurs là où tous les mensonges et les dissimulations sont sans effet, dans la relation entre la mère et l'enfant. Le sens du devoir n'est certes pas un terrain propice au développement de l'amour, mais à celui de sentiments réciproques de culpabilité. Par des sentiments de culpabilité qui durent toute la vie et une reconnaissance qui le paralyse, l'enfant est à tout jamais lié à la mère. L'écrivain Robert Walser a dit quelque part : « Il y a des mères qui se choisissent parmi leurs enfants un favori, qu'elles endurcissent au besoin par des baisers et dont elles enterrent... l'existence. » S'il avait su, s'il avait eu conscience sur le plan *émotionnel*, qu'il décrivait là son propre destin, il n'aurait sans doute pas dû finir ses jours dans un hôpital psychiatrique.

Il est peu vraisemblable qu'un travail d'analyse et de compréhension purement intellectuelle, entrepris à l'âge adulte, puisse suffire à effacer le conditionnement très précoce de l'enfant. L'être qui a appris dès sa plus tendre enfance comme une nécessité vitale l'application de lois non écrites, et le renoncement à ses propres sentiments, sera d'autant plus prompt à obéir plus tard aux lois écrites, et ne trouvera pas en lui de quoi se protéger contre elles. Mais comme un être humain ne peut pas vivre totalement dénué de tout sentiment, il se rallie à des groupes par lesquels les sentiments qui lui ont été interdits jusqu'alors sont admis, voire encouragés, et peuvent donc enfin être vécus au sein d'un collectif.

Toute idéologie offre cette possibilité de décharge collective des affects accumulés couplée avec l'attachement à

des objets primaires idéalisés, qui est transféré à de nouveaux personnages de chef ou au groupe tout entier, comme substitut de la bonne symbiose avec la mère que le sujet regrette. L'idéalisation du groupe investi de façon narcissique garantit le caractère grandiose collectif. Étant donné que toute idéologie est en même temps un bouc émissaire pour tout ce qui est à l'extérieur du groupe grandiose, l'enfant méprisé depuis toujours et faible, qui fait partie du moi mais n'a jamais eu le droit de l'habiter vraiment, peut à nouveau y être méprisé et combattu. Le discours de Himmler sur le « bacille de la faiblesse », qu'il faut éliminer et brûler, fait très bien apparaître le rôle qui était échu aux juifs dans ce processus de dédoublement du grandiose.

De la même manière que la connaissance psychanalytique des mécanismes de dédoublement et de projection peut nous aider à comprendre le phénomène de l'holocauste, l'histoire du Troisième Reich nous fait apparaître plus clairement les conséquences de la « pédagogie noire » : sur le fond de la répression accumulée du caractère infantile dans notre éducation, on comprend assez facilement, ou presque, que des hommes et des femmes aient pu sans problèmes apparents conduire à la chambre à gaz un million d'enfants porteurs de ces parts de leur propre psychisme qu'ils redoutaient tant. On peut même se représenter qu'ils leurs aient hurlé dessus, qu'ils les aient battus ou photographiés et qu'ils aient enfin trouvé là un exutoire à leur haine de la petite enfance. Leur éducation visait dès le départ à exterminer tout ce qui relevait de l'enfance, du jeu et du vivant. Il fallait qu'ils reproduisent exactement de la même manière l'atrocité commise sur eux, le meurtre de l'âme perpétré sur les enfants qu'ils avaient été : chez ces enfants juifs qu'ils envoyaient à la chambre à gaz, ils ne faisaient jamais que reproduire inlassablement le meurtre de leur propre existence d'enfants.

Dans son ouvrage *Kindesmisshandlung und Kindesrechte* (Mauvais traitements et droits de l'enfant), Gisela Zens rapporte les travaux psychothérapiques de Steele et Pollock

sur des parents qui maltraitaient des enfants, à Denver. En l'occurrence, les enfants sont traités en même temps que les parents. La description de ces enfants peut nous aider à comprendre les origines du comportement des exterminateurs, qui avaient incontestablement été eux-mêmes des enfants battus.

Ces enfants n'étaient pratiquement jamais capables de développer des relations objectales correspondant à leur âge. Les réactions ouvertes et spontanées vis-à-vis des thérapeutes étaient rares, aussi bien que l'expression directe de l'affection ou de la colère. Seul un petit nombre d'enfants manifestait un intérêt direct pour la personne du thérapeute. Au bout de six mois de thérapie à raison de deux séances par semaine, un enfant pouvait se montrer incapable de se souvenir du nom de la thérapeute. Bien que les enfants se soient manifestement intéressés de plus en plus intensivement à la thérapeute et qu'ils aient été de plus en plus liés à elle, la relation s'interrompait de façon très brutale à la fin de chaque séance, et les enfants quittaient la thérapeute comme si elle ne représentait absolument rien à leurs yeux. Les thérapeutes pensaient que cela provenait en partie de la nécessité de réadaptation au milieu familial dans lequel il fallait retourner, en partie d'un manque de constance dans la relation objectale, qui se faisait également ressentir lors des interruptions de la thérapie du fait des vacances ou de maladies. Tous les enfants niaient presque uniformément l'importance de cette perte de l'objet qu'ils avaient pour la plupart déjà vécue à plusieurs reprises. Ce n'est que très lentement que quelques enfants parvinrent à reconnaître que la séparation de la thérapeute pendant les vacances représentait quelque chose à leurs yeux, qu'elle les attristait et les contrariait.

> Le phénomène le plus marquant est, d'après ces auteurs, l'incapacité de ces enfants à se détendre et à s'amuser. Il y en a qui passaient des mois sans rire une seule fois, et regardaient la salle où se déroulaient les séances comme de « sombres petits adultes », dont la tristesse et la dépression étaient seulement un peu trop visibles. Lorsqu'ils

participaient à des jeux, on avait l'impression que c'était plus pour faire plaisir à la thérapeute que pour leur propre amusement. Beaucoup d'enfants avaient l'air de ne presque pas connaître les jouets ni les jeux, en tout cas pas avec les adultes. Ils étaient tout étonnés de voir que la thérapeute prenait plaisir à jouer, et même à jouer avec des enfants. Et par identification avec elle, ils arrivaient à trouver eux-mêmes du plaisir à jouer.

La plupart de ces enfants avaient une vision extrêmement négative d'eux-mêmes, ils se décrivaient comme des enfants « bêtes », « que personne n'aimait », qui « ne savaient rien faire », et qui étaient « vilains ». Ils ne réussissaient pas à s'avouer fiers de quelque chose qu'ils savaient manifestement bien faire. Ils hésitaient à entreprendre quoi que ce fût de nouveau, avaient toujours peur de faire quelque chose de mal et avaient très vite honte. Certains semblaient n'avoir aucune conscience d'eux-mêmes. On peut voir en cela le reflet de la conception des parents qui ne perçoivent jamais l'enfant en tant que personne autonome mais uniquement en fonction de la satisfaction de leurs propres besoins. Les multiples changements de foyer semblaient également jouer un rôle important. On peut citer le cas d'une petite fille de six ans qui, ayant été successivement dans dix familles adoptives, ne comprenait pas pourquoi elle gardait toujours le même nom quelle que fût la maison dans laquelle elle se trouvait. Les dessins de personnages étaient tout à fait primitifs, et certains enfants étaient complètement incapables de se dessiner eux-mêmes, alors que leurs aptitudes en ce qui concernait le dessin d'objets inanimés correspondaient tout à fait à leur âge.

La conscience ou, pour mieux dire, le système de valeurs des enfants était extrêmement rigide et extrêmement primitif. Ils se montraient très critiques vis-à-vis d'eux-mêmes comme vis-à-vis des autres, et se révoltaient ou piquaient de très grandes colères lorsque d'autres enfants enfreignaient leurs règles absolues du bien et du mal. [...]

La colère ou l'agressivité vis-à-vis des adultes, ils étaient presque totalement incapables de l'exprimer directement. En revanche, les jeux et les histoires qu'ils racontaient étaient pleins d'agressivité et de brutalité. Les poupées et les personnages imaginaires y étaient constamment battus, torturés et tués. Certains enfants reproduisaient dans leur jeu les mauvais traitements qu'ils avaient eux-mêmes subis.

> Un enfant qui avait eu dans sa toute petite enfance, par trois fois une fracture du crâne, mimait constamment des histoires dans lesquelles des hommes ou des animaux étaient blessés à la tête. Un autre enfant, que sa mère avait tenté de noyer alors qu'il était bébé, commença sa première séance de thérapie par le jeu en noyant un poupon dans la baignoire et en faisant ensuite emmener la mère en prison par la police. Autant ces événements passés jouaient un rôle réduit dans les angoisses exprimées ouvertement par les enfants, autant ils les préoccupaient dans leur inconscient. Ils n'étaient pratiquement jamais en mesure d'exprimer verbalement cette préoccupation ; il y avait aussi une intense rancœur et un besoin de vengeance profondément ancrés en eux, mais ils étaient liés à une immense peur de ce qui pourrait advenir si ces pulsions se manifestaient. Avec le développement des relations de transfert, dans le cadre de la thérapie, des sentiments du même ordre s'orientaient également contre le thérapeute, mais presque toujours sous une forme passive-agressive indirecte : les accidents au cours desquels le thérapeute était touché par une balle devenaient de plus en plus fréquents, ou bien on abîmait « sans le vouloir » ses affaires. [...]
> En dépit du peu de contact avec les parents, les thérapeutes avaient la très nette impression que les relations parents-enfants étaient dans une très large mesure caractérisées par la perversion et la sexualisation. On peut citer le cas d'une mère qui couchait dans le lit de son fils âgé de sept ans dès qu'elle se sentait seule ou malheureuse, et beaucoup de parents exprimaient vis-à-vis de leurs enfants, alors bien souvent en pleine phase oedipienne, des besoins de tendresse très intenses et souvent concurrents. Une autre mère disait de sa fille, âgée de quatre ans, qu'elle était « sexy » et coquette, et elle prévoyait déjà qu'elle aurait certainement des aventures malheureuses auprès des hommes. On aurait dit que ces enfants, d'une façon générale, étaient là pour la satisfaction des besoins de leurs parents, et n'étaient même pas dispensés de la satisfaction de leurs besoins sexuels, qui retombaient le plus souvent sur les enfants sous la forme d'exigences déguisées et inconscientes. (G. Zens, 1979, p. 279 sq.)

On peut considérer que le « trait de génie » de Hitler

consista à donner aux Allemands, éduqués si tôt à la dureté, à l'obéissance et à la répression des sentiments, les juifs comme objets de leurs projections. Mais l'utilisation de ce mécanisme n'avait rien de nouveau. On a pu l'observer dans la plupart des guerres de conquête, dans l'histoire des croisades, de l'Inquisition, et même dans l'histoire la plus récente. Mais on n'a guère pris la peine de voir, jusqu'à présent, que ce que l'on nomme l'éducation de l'enfant repose en majeure partie sur ce mécanisme et, inversement, que l'exploitation de ce mécanisme à des fins politiques ne serait pas possible sans ce mode d'éducation. Le trait caractéristique de ces persécutions est qu'elles relèvent d'un domaine narcissique. C'est une partie du moi que l'on combat, et non pas un ennemi réellement dangereux, comme par exemple dans le cas d'un réel risque de mort. Il faut donc bien distinguer ce type de persécution de l'attaque d'une personne étrangère, extérieure au sens objectal du terme.

L'éducation sert dans bien des cas à empêcher que ne s'éveille à la vie chez son propre enfant ce que l'on a jadis tué en soi-même. Dans son ouvrage *Die Angst vor dem Vater* (La peur du père), Morton Schatzmann montre très bien que le système éducatif du pédagogue Daniel Gottob Moritz Schreber, célèbre en son temps, était lié au besoin de lutter contre certains aspects de son propre moi. Comme beaucoup de parents, Schreber poursuit chez ses enfants, ce qui en lui-même lui fait peur.

> Les germes de noblesse de la nature humaine s'épanouissent presque d'eux-mêmes dans toute leur pureté, si l'on écarte et si l'on élimine à temps la mauvaise herbe, le chiendent. Il faut le faire sans relâche et avec acharnement. C'est une erreur pernicieuse et trop fréquente de se laisser bercer par l'espoir que les mauvaises manières et les défauts de caractère des petits enfants s'effaceront d'eux-mêmes en grandissant. Certes, les pointes et les angles de tel ou tel défaut s'arrondissent suivant les circonstances mais, si on le laisse faire, le mal reste profondément enraciné, et il continue toujours plus ou moins à produire des instincts empoisonnés et à entraver ainsi la prospérité du noble arbre de vie. Ce qui relevait chez l'enfant de mauvaises

> manières devient chez l'adulte un véritable défaut de caractère qui ouvre la voie du vice et de la dépravation... Réprime tout chez l'enfant, éloigne-le de tout ce qui ne doit pas lui appartenir ; et guide-le constamment vers ce à quoi il doit au contraire s'accoutumer (cit. d'après Schatzmann, 1978, p. 24 sq.)

La nostalgie de la « véritable noblesse d'âme » justifie toute cruauté vis-à-vis de l'enfant et de ses imperfections, et malheur à lui s'il perce à jour l'hypocrisie.

Le principe pédagogique selon lequel il faudrait « orienter » dès le départ l'enfant dans une certaine direction naît du besoin de dissocier du soi les éléments inquiétants de sa propre intériorité et de les projeter sur un objet disponible. Le caractère malléable, souple, sans défense et disponible de l'enfant en fait l'objet idéal de ce type de projection. L'ennemi intérieur peut enfin être combattu à l'extérieur.

Les spécialistes de la recherche sur la paix sont de plus en plus conscients de ces mécanismes, mais tant qu'on n'en voit pas la source dans l'éducation des enfants, ou tant qu'on la dissimule, on ne peut pas entreprendre grand'chose pour y remédier. Car des enfants qui ont grandi investis des éléments exécrés de la personnalité de leurs parents, qu'il fallait combattre, ne peuvent pas espérer transférer ces éléments sur quelqu'un d'autre pour se sentir à nouveau bons, « moraux », nobles et proches des autres. Alors que ce type de projection peut aisément se faire sur n'importe quelle idéologie.

Existe-t-il une « pédagogie blanche » ?

La douce violence

Les moyens de répression du vivant chez l'enfant ne sont pas toujours liés à des mauvais traitements extérieurement tangibles. On peut le constater avec l'exemple d'une famille dont j'ai pu suivre l'histoire sur plusieurs générations.

A la fin du XIX[e] siècle, un jeune missionnaire se rendit avec sa femme en Afrique pour convertir au christianisme les adeptes d'autres croyances. Il réussit à se débarrasser ainsi de ses doutes sur la foi, qui l'avaient torturé toute sa jeunesse. Enfin, il était devenu, *lui*, un véritable chrétien qui employait toutes ses forces à tenter de rallier à sa foi d'autres hommes, comme l'avait fait jadis son père. Ce couple eut dix enfants, dont huit furent envoyés en Europe dès qu'ils eurent atteint l'âge scolaire. L'un de ces enfants était le père de Monsieur A., et il ne cessait de répéter à son fils, enfant unique, la chance qu'il avait de grandir à la maison. Lui-même n'avait pu revoir ses parents que lorsqu'il avait trente ans. Très anxieux, il avait attendu ces parents inconnus à la gare, et il ne les avait effectivement pas reconnus. Il avait souvent raconté cette scène, sans tristesse particulière, plutôt en souriant. Monsieur A. décrivait son père comme un homme gentil, affectueux, plein de compréhension, reconnaissant, heureux et profondément pieux. Tous les parents et amis admiraient également ces qualités en lui et, a priori, on ne voyait pas ce qui pouvait expliquer qu'avec un aussi bon père, le fils souffrît d'une grave névrose obsessionnelle.

Monsieur A. luttait depuis son enfance contre des pensées obsessionnelles aliénantes à caractère agressif, mais n'était pratiquement pas en mesure de vivre des sentiments d'irritation ni de mécontentement, sans parler de colère ni de fureur, comme réactions adéquates à un quelconque refus. Il souffrait également depuis son enfance de n'avoir

pas « hérité » de la piété « sereine, naturelle et tranquille » de son père, s'efforçait d'y parvenir par la lecture de textes religieux, mais en était constamment empêché par des pensées « mauvaises », parce que critiques, qui déclenchaient en lui une peur panique. Il fallut très longtemps pour que Monsieur A. réussisse, dans le cadre de son analyse, à formuler pour la première fois une critique sans éprouver le besoin de la déguiser sous la forme de phantasmes angoissants pour ensuite s'en défendre. Il y fut aidé par le fait que son fils entra juste à ce moment-là dans un mouvement d'étudiants marxistes. Monsieur A. n'eut alors aucune difficulté à découvrir chez son fils les contradictions, les limites et les intolérances de cette idéologie, ce qui lui permit ensuite de porter également un regard critique sur la psychanalyse en tant que « religion » de son analyste. Au cours des diverses phases du transfert, le caractère dramatique de sa relation au père apparut de plus en plus nettement dans son expérience vécue. Les déceptions se multiplièrent quant aux idéologies de certains personnages, idéologies dont la fonction de défense se dévoila de plus en plus. De violents affects de révolte éclatèrent contre toutes les mystifications possibles. Une fois éveillée, la colère de l'enfant grugé le conduisit finalement au doute vis-à-vis de toutes les religions et de toutes les idéologies politiques. Les obsessions diminuèrent, mais elles ne disparurent totalement que lorsque ces sentiments purent être ressentis en liaison avec le père qu'il avait connu dans son enfance et qui était mort depuis longtemps, mais qu'il avait intériorisé.

Dès lors, Monsieur A. vécut constamment dans son analyse la colère impuissante contre l'incroyable limitation de son existence qui avait résulté de l'attitude de son père. Du fait même que celui-ci était gentil, bon et reconnaissant, il fallait ne rien demander, ne pas verser de larmes, toujours voir le « côté positif » des choses, ne pas exercer de critique, ne jamais être mécontent et toujours penser à ceux pour qui tout allait encore « beaucoup plus mal. » Les sentiments jusqu'alors inconnus de la révolte firent découvrir à A. l'espace confiné de son enfance, d'où il fallait bannir tout ce qui ne s'inscrivait pas dans cet univers

« rayonnant » et pieux. Et ce fut seulement une fois qu'il eût réussi à vivre intérieurement cette révolte (qu'il avait d'abord dû dissocier de son moi et projeter sur son propre fils, pour la combattre en lui) et à en parler, qu'il découvrit l'autre côté de la personnalité de son père. C'est dans sa colère et dans son propre deuil qu'il le découvrit ; personne n'aurait pu le lui faire découvrir, parce que ce côté fragile du père ne s'était installé que dans le psychisme de son fils, dans sa névrose obsessionnelle, il y avait atrocement régné et avait paralysé le fils pendant quarante-deux ans. Par sa maladie, le fils contribuait à entretenir la piété du père.

A partir du moment où A. eut retrouvé le mode de sensibilité de son enfance, il put également éprouver ce qu'avait ressenti l'enfant qui avait été son père. Il se demanda : comment mon père a-t-il pu surmonter le fait que ses parents se soient séparés de huit enfants et les aient envoyés si loin, sans jamais venir les voir, pour prêcher en Afrique l'amour du prochain ? N'aurait-il pas dû douter de cet amour et du sens d'une pareille activité qui exige en même temps la cruauté vis-à-vis de ses propres enfants ? Mais, en fait, il n'avait pas le droit de douter, sinon la pieuse et sévère tante à qui il avait été confié ne l'aurait pas gardé auprès d'elle. Et que peut faire, tout seul, un petit enfant de six ans dont les parents vivent à des milliers de kilomètres ? Il doit croire à ce Dieu qui demande des sacrifices aussi incompréhensibles (moyennant quoi ses parents sont de fidèles serviteurs d'une bonne cause), il doit devenir quelqu'un de pieux et de serein, pour se faire aimer, et pour parvenir à survivre, il doit se montrer satisfait, reconnaissant, etc., avoir un caractère facile et rieur, pour ne fatiguer ni gêner personne.

Lorsque celui qui s'est développé ainsi devient père à son tour, il se heurte à des phénomènes qui risquent d'ébranler tout cet édifice péniblement élaboré : il a sous les yeux un enfant vivant, il voit comment est véritablement fait un être, comment il pourrait être, si on ne l'en empêchait pas. Mais ses propres angoisses interviennent alors : il ne le faut pas. Si on laissait l'enfant vivre tel qu'il est, cela ne signifierait-il pas que ses propres sacrifices

et sa propre négation de soi n'étaient pas nécessaires ? Se pourrait-il qu'un enfant se développe à son avantage sans la contrainte de l'obéissance, la répression de la volonté, et la lutte contre le caprice et l'égoïsme préconisée depuis des siècles ? Les parents ne peuvent pas admettre de telles pensées ; sinon ils sombreraient dans le plus profond désarroi et perdraient pied eux-mêmes, privés du soutien de l'idéologie traditionnelle selon laquelle la répression et la manipulation du vivant constituent des valeurs suprêmes. Et c'est ainsi que les choses s'étaient effectivement passées pour le père de Monsieur A.*

Déjà, chez le nourrisson, il avait essayé de parvenir à un contrôle absolu de toutes les fonctions naturelles, et il avait obtenu une intériorisation très précoce de ce contrôle. Il avait aidé la mère à éduquer l'enfant à la propreté, il avait appris à l'enfant à attendre « gentiment » qu'on lui donne à manger en le distrayant de manière à ce que les prescriptions concernant le rythme des repas soient parfaitement respectées. Tout petit, quand Monsieur A. n'aimait pas quelque chose, à table, qu'il mangeait trop « goulûment » ou se tenait « mal », on l'envoyait au coin, et il devait regarder son père et sa mère terminer tranquillement leur repas. Il faut croire que celui qui était au coin, c'était l'enfant envoyé en Europe, et qu'il se demandait toujours quels péchés il avait bien pu commettre pour être ainsi éloigné de ses chers parents.

Monsieur A. ne se souvenait pas d'avoir jamais été battu par son père. Néanmoins, sans le vouloir et sans le savoir, le père procédait avec son enfant de la même façon cruelle dont il avait usé avec l'enfant qui était en lui pour en faire un « enfant heureux ». Il avait systématiquement tout fait pour tuer tout ce qu'il y avait de vivant chez son premier enfant. Si le résidu vital ne s'était pas réfugié dans la névrose obsessionnelle pour crier de là sa misère, ce fils aurait véritablement été psychiquement mort, car il n'était

* La mère avait également été élevée dans cette idéologie ; mais je me limite au portrait du père, parce que le doute et en même temps le besoin compulsionnel de croire jouent ici un rôle particulier, et aussi parce que cette problématique était essentiellement liée à la personne du père.

en fait que l'ombre de l'autre, n'avait pas de besoins propres, ne connaissait plus aucune émotion spontanée, et ne vivait que le vide de la dépression et l'angoisse de ses obsessions. C'est seulement dans le cadre de l'analyse, à quarante-deux ans, qu'il découvrit l'enfant curieux, éveillé, intelligent et plein d'humour qu'il avait été et qui, pour la première fois, prenait vie en lui et suscitait des forces créatrices. Monsieur A. se rendit compte avec le temps d'une part que ses plus graves symptômes résultaient de la répression des principaux éléments vitaux de son moi, d'autre part qu'ils reflétaient les conflits inconscients et refoulés de son père. Les obsessions torturantes du fils trahissaient la fragilité de la foi du père et ses doutes non vécus et rejetés. Si ce dernier avait su les vivre consciemment, les exprimer et les intégrer, son fils aurait eu une chance de grandir sans cette entrave, et de vivre plus tôt et sans l'aide de l'analyse sa propre vie dans toute sa richesse.

C'est l'éducateur et non l'enfant qui a besoin de la pédagogie.

Le lecteur aura compris depuis longtemps qu'en fait les « principes » de la « pédagogie noire » sous-tendent toute la pédagogie, si bien voilés qu'ils puissent être aujourd'hui. Étant donné que des ouvrages comme celui d'Ekkehard von Braunmühl dénoncent très bien l'absurdité et la cruauté de la doctrine de l'éducation dans la vie actuelle, je crois pouvoir me contenter d'y renvoyer le lecteur (cf. bibliographie). Si j'ai plus de difficulté que lui à partager son optimisme, cela provient sans doute de ce que l'idéalisation de leur propre enfance par les parents me paraît un obstacle inconscient énorme à leur processus d'apprentissage.

Ma position antipédagogique n'est pas non plus orientée contre un certain type d'éducation mais contre l'éducation en soi, même lorsqu'elle est anti-autoritaire. Et cette

attitude repose sur des expériences que je relaterai plus tard. Pour commencer, je voudrais souligner qu'elle n'a rien en commun avec l'optimisme rousseauiste de la bonne « nature » humaine.

D'abord, je ne vois pas l'enfant grandir dans une entité abstraite qui serait la « nature », mais dans l'environnement concret de ses personnes de référence, dont l'inconscient exerce une influence considérable sur son développement.

Ensuite, la pédagogie de Rousseau est manipulatrice au plus haut degré. Il semble bien que parmi les pédagogues on ne s'en soit pas toujours rendu compte, mais Ekkehard von Braunmühl l'a étudié et prouvé de façon très pénétrante. Parmi les nombreux exemples qu'il donne, je citerai le passage suivant tiré d'*Émile ou De l'éducation* :

> Prenez une route opposée à celle de votre élève ; qu'il croye toujours être le maître et que ce soit toujours vous qui le soyez. Il n'y a point d'assujettissement si parfait que celui qui garde l'apparence de la liberté ; on captive ainsi la volonté même. Le pauvre enfant qui ne sait rien, qui ne peut rien, qui ne connoit rien, n'est-il pas à votre merci ? Ne disposez-vous pas, par rapport à lui, de tout ce qui l'environne ? N'êtes-vous pas le maître de l'affecter comme il vous plaît ? Ses travaux, ses jeux, ses plaisirs, ses peines, tout n'est-il pas dans vos mains sans qu'il le sache ? Sans doute, il ne doit faire que ce qu'il veut ; mais il ne doit vouloir que ce que vous voulez qu'il fasse ; il ne doit pas faire un pas que vous ne l'ayez prévu, il ne doit pas ouvrir la bouche que vous ne sachiez ce qu'il va dire. (cité par Braunmühl, p. 35 — *Emile* Livre II, p. 362, La Pléïade, *Œuvres complètes*, vol. IV).

Ma conviction de la nocivité de l'éducation repose sur les constatations suivantes :

Tous les conseils pour l'éducation des enfants trahissent plus ou moins nettement des besoins de l'adulte, nombreux et divers, dont la satisfaction n'est pas nécessaire au développement de l'enfant et de ce qu'il y a de vivant en lui, et par sucroît l'entrave. Cela vaut même pour les cas

où l'adulte est sincèrement persuadé d'agir dans l'intérêt de l'enfant.

Parmi ces besoins, il faut compter : premièrement, le besoin inconscient de reporter sur un autre les humiliations que l'on a soi-même subies dans le passé ; deuxièmement, le besoin de trouver un exutoire aux affects refoulés ; troisièmement, celui de posséder un objet vivant disponible et manipulable : quatrièmement, celui de conserver sa propre défense, c'est-à-dire de préserver l'idéalisation de sa propre enfance et de ses propres parents, dans la mesure où la valeur de ses propres principes d'éducation doit confirmer celle des principes parentaux ; cinquièmement, la peur de la liberté ; sixièmement, la peur de la réémergence du refoulé que l'on retrouve chez son propre enfant et qu'il faut à nouveau combattre chez lui, après l'avoir tué en soi, septièmement et pour finir, la vengeance pour les souffrances endurées. Étant donné que dans toute éducation l'une de ces motivations intervient, elle est tout au plus bonne à faire de l'enfant un bon éducateur. Mais en aucun cas elle ne peut l'aider à accéder à la liberté de la vie. Quand on éduque un enfant, il apprend à éduquer. Quand on fait la morale à un enfant, il apprend à faire la morale ; quand on le met en garde, il apprend à mettre en garde ; quand on le gronde, il apprend à gronder, quand on se moque de lui, il apprend à se moquer, quand on l'humilie, il apprend à humilier, quand on tue son intériorité, il apprend à tuer. Il n'a alors plus qu'à choisir qui tuer : lui-même, les autres, ou les deux.

Je ne veux pas dire pour autant que l'enfant puisse grandir à l'état complètement sauvage. Il a besoin, pour son développement, de respect de la part de sa personne de référence, de tolérance pour ses sentiments, de sensibilité à ses besoins et à ses susceptibilités, du caractère authentique de la personnalité de ses parents, dont c'est la propre liberté — et non des considérations éducatives — qui impose des limites naturelles à l'enfant.

C'est précisément ce dernier point qui crée de grosses difficultés aux parents et aux éducateurs, et ce pour les raisons suivantes :

1. Lorsque des parents ont dû appprendre très tôt dans leur existence à ignorer leurs propres sentiments, à ne pas les prendre au sérieux, à les mépriser même et à s'en moquer, il leur manque un sens essentiel dans les rapports avec leurs enfants. Pour y suppléer, ils recourent à des principes d'éducation qui sont des espèces de prothèses. C'est ainsi qu'ils auront par exemple peur de manifester leur tendresse, de crainte de gâter l'enfant, ou bien au contraire, dans d'autres cas, ils dissimuleront derrière le quatrième commandement leur propre sentiment d'avoir été offensés.
2. Des parents qui n'ont pas appris, quand ils étaient enfants, à ressentir leurs propres besoins et à défendre leurs propres intérêts, parce qu'on ne leur en avait pas laissé le droit, restent leur vie durant incapables de s'orienter eux-mêmes, et ils en sont donc remis à des règles d'éducation très strictes. Cette incapacité à s'orienter engendre malgré ces règles une très grande insécurité de l'enfant qui peut prendre indifféremment une tournure sadique ou masochiste. Nous allons en donner un exemple : un père qui a été dressé très tôt à obéir doit, dans certains cas, se montrer cruel et violent pour forcer son fils à obéir, parvenant ainsi à imposer pour la première fois de sa vie son besoin de respect. Mais ce comportement n'exclut pas que s'intercalent des périodes de comportement masochiste, au cours desquelles ce même père supporte tout, parce qu'il n'a jamais appris à défendre les limites de sa tolérance. Sous l'effet des sentiments de culpabilité qu'il éprouve à la suite de la correction injuste qu'il vient d'administrer, il se montre tout à coup inhabituellement permissif : il éveille ainsi l'inquiétude de l'enfant, qui ne supporte pas de ne pas savoir quel est le véritable visage de son père et adopte un comportement de plus en plus agressif et provoquant pour l'amener à perdre patience. C'est ainsi que l'enfant assume en définitive le rôle de partenaire sadique qui remplace les grands-parents, à la différence que le père peut le dominer. Ce type de situations — dans lesquelles « les choses sont allées trop loin » — est utilisé par le pédagogue comme preuve supplémentaire de la nécessité de la discipline et de la punition.

3. Étant donné que l'enfant est souvent utilisé par ses parents comme substitut de leurs propres parents, il est l'objet d'un nombre infini de désirs et d'espoirs contradictoires qu'il ne peut en aucune façon satisfaire. Dans les cas les plus extrêmes, la psychose, la toxicomanie ou le suicide sont les seules solutions. Mais bien souvent, cette impuissance entraîne une agressivité accrue qui confirme encore aux yeux de l'éducateur la nécessité de mesures plus sévères.
4. On aboutit à une situation analogue dans le cadre de l'éducation « anti-autoritaire » des années soixante, lorsque des enfants sont dressés à adopter un certain comportement, que leurs parents ont jadis souhaité pour eux-mêmes et qu'ils considèrent de ce fait comme généralement souhaitable. Pendant ce temps, les véritables besoins de l'enfant peuvent être complètement ignorés. Dans un cas que j'ai connu, on encouragea par exemple un malheureux enfant à casser un verre, dans un moment où tout ce dont il aurait rêvé était de grimper sur les genoux de sa mère. Lorsque des enfants se sentent ainsi perpétuellement incompris et manipulés, ils tombent dans un désarroi qui entraîne une agressivité compréhensible.

Contrairement à l'opinion généralement répandue, et quitte à horrifier les pédagogues, je ne vois pas quelle signification positive on pourrait trouver au terme « éducation ». Je n'y vois qu'une défense des adultes, une manipulation pour échapper à leur propre insécurité et à leur propre absence de liberté, que je peux certes comprendre mais dont je ne dois pas ignorer les dangers. Je peux par exemple comprendre que l'on mette les délinquants en prison, mais non croire que la privation de liberté et la vie en prison, qui n'est axée que sur l'adaptation, la soumission et la discipline, puissent véritablement contribuer à l'épanouissement du détenu. Il y a dans le mot « éducation » la représentation d'un certain nombre d'objectifs que l'enfant doit atteindre — et l'on influe par là-même sur ses possibilités de développement. Mais le renoncement honnête à toute manipulation et à la représentation de ces objectifs ne signifie pas que l'on abandonne l'enfant à lui-même. Car l'enfant a besoin d'être accompa-

gné physiquement et moralement par un adulte, il en a besoin à un très haut degré. Pour que cet accompagnement permette à l'enfant de se développer pleinement, il faut qu'il présente les caractéristiques suivantes :

1. Respect de l'enfant ;
2. Respect de ses droits ;
3. Tolérance pour ses sentiments ;
4. Volonté de tirer de son comportement un enseignement sur :

a) la nature de cet enfant en particulier ;

b) leur propre nature d'enfants, qui permette aux parents un véritable travail du deuil ;

c) sur les lois de la sensibilité, qui apparaissent bien plus nettement chez l'enfant que chez l'adulte, parce que l'enfant vit ses sentiments de façon bien plus intense et, dans les meilleurs des cas, de façon bien plus directe que l'adulte.

Les expériences de la nouvelle génération prouvent que cette disponibilité est possible même chez les êtres qui ont été eux-mêmes victimes de l'éducation.

Toutefois, on ne peut pas espérer que la libération de contraintes séculaires s'opère en l'espace d'une génération. L'idée qu'en tant que parents, nous puissions apprendre de chaque enfant qui naît davantage sur les lois de la vie que nous n'avons appris de nos propres parents, paraîtra sans doute absurde et ridicule à beaucoup de personnes d'un certain âge. Mais même chez les jeunes, elle peut susciter une certaine méfiance, car beaucoup d'entre eux ont été plongés dans l'insécurité par un mélange de littérature psychologique et de « pédagogie noire » intériorisée. C'est ainsi qu'un père intelligent et très sensible me demanda par exemple si ce n'était pas abuser de l'enfant qu'espérer en tirer un enseignement. Venant d'un homme né en 1942, qui avait par ailleurs surmonté de très loin les tabous de sa génération, cette question me fit mesurer à quel point il fallait prendre garde, dès l'instant où l'on écrit sur la psychologie, aux risques d'interprétations erronées et d'insécurité supplémentaire.

Le désir sincère de tirer un enseignement de l'enfant peut-il être un abus ? Sans ouverture à ce que l'autre nous

communique, il n'y a guère de véritable affection possible. Nous avons besoin de savoir comment s'articule la personnalité de l'enfant pour pouvoir le comprendre, le soutenir et l'aimer. D'un autre côté, l'enfant a besoin de sa liberté de mouvement pour pouvoir articuler sa personnalité de façon adéquate. Il ne s'agit pas là d'un décalage entre des buts et des moyens, mais plutôt d'un processus dialogique et dialectique. On apprend en écoutant, et l'on écoute d'autant mieux, et l'on comprend d'autant mieux l'autre, que l'on a appris en l'écoutant. Ou, si l'on veut s'exprimer autrement : pour apprendre ce qu'est un enfant, on a besoin d'une certaine empathie avec lui, et l'empathie augmente avec ce que l'on a appris sur lui. L'attitude de l'éducateur qui veut parvenir à posséder l'enfant, ou croit devoir y parvenir, et s'efforce à cette fin suprême de le modeler à son image se situe à l'opposé. Il empêche ainsi l'enfant d'articuler librement sa personnalité et manque en même temps l'occasion d'apprendre. C'est indiscutablement un abus souvent involontaire, non seulement commis à l'égard des enfants, mais qui, si l'on y regarde de plus près, sous-tend également toutes les relations humaines, parce que les partenaires ont fréquemment subi dans leur enfance ce mode d'abus et font inconsciemment ressortir ce qu'ils ont alors supporté.

Les ouvrages antipédagogiques (par ex. celui d'E. von Braunmühl) peuvent apporter une aide considérable aux jeunes parents, s'ils ne sont pas considérés comme une « éducation à l'art d'être parents », mais comme un apport d'information supplémentaire, un encouragement à de nouvelles expériences et une libération permettant un apprentissage sans préjugés.

Le dernier acte
du drame muet :
le monde reste épouvanté

Introduction

Il n'est pas facile de parler des mauvais traitements infligés aux enfants sans tomber dans un discours moralisateur. La révolte contre l'adulte qui bat l'enfant et la pitié pour l'enfant sans défense sont tellement naturelles que, si grande que soit la connaissance de la nature humaine, on est toujours tenté de juger et de condamner l'adulte pour sa brutalité et pour sa cruauté. Mais où a-t-on vu ces deux hommes exclusivement bons, alors que les autres seraient exclusivement mauvais ? Le fait qu'un individu maltraite ses enfants ne provient pas tant de son caractère et de son naturel que du fait qu'il a été lui-même maltraité dans son enfance, et qu'il n'a pas pu se défendre. Il y a d'innombrables êtres qui, à l'instar du père de Monsieur A., sont gentils, affectueux et très sensibles et qui infligent quotidiennement à leurs enfants des traitements cruels, au nom de ce qu'ils appellent l'éducation. Tant que les châtiments corporels étaient considérés comme nécessaires et utiles cette cruauté était légitimée. Aujourd'hui ces êtres souffrent, lorsque, par un besoin compulsionnel et un désespoir incompréhensible, « la main leur a échappé » et qu'ils ont grondé, humilié ou battu l'enfant, qu'ils voient ses larmes et sentent en même temps qu'ils ne pouvaient pas faire autrement et que ce sera pareil la prochaine fois. Et les choses doivent nécessairement se reproduire ainsi tant que l'histoire de leur propre enfance demeure idéalisée.

Paul Klee est connu comme le merveilleux peintre de tableaux extrêmement poétiques. Le fait qu'il y avait aussi un autre aspect de sa personnalité, son unique enfant fut peut-être seul à le savoir. Le fils du peintre, Felix Klee, aujourd'hui âgé de soixante-douze ans, a pu dire à un journaliste qui l'interviewait (Brückenbauer 29 février 1980) : « Il avait deux visages, il plaisantait volontiers, mais dans l'éducation, il pouvait aussi jouer énergiquement

du bâton. » Paul Klee, a fabriqué apparemment pour son fils de merveilleuses marionnettes dont trente ont été conservées. Et le fils rapporte : « Dans notre petit appartement, papa montait le théâtre dans l'embrasure de la porte. Quand j'étais à l'école, il avouait lui-même qu'il jouait quelquefois pour les chats... » Toutefois le père ne jouait pas seulement pour les chats, il jouait aussi pour son fils. Comment celui-ci lui en aurait-il voulu des coups ?

J'ai donné cet exemple pour aider le lecteur à se dégager des clichés des bons et des mauvais parents. Il y a des milliers de formes de cruauté que l'on ne connaît pas encore, parce que l'on ne s'est guère penché jusqu'à présent sur les souffrances de l'enfant ni sur leurs conséquences.

C'est à ces conséquences qu'est consacrée cette partie de notre ouvrage. Les principales étapes de la vie de la plupart des êtres consistent à :

1. subir dans sa petite enfance des offenses que personne ne considère comme telles ;
2. ne pas réagir à la douleur par la colère ;
3. manifester de la reconnaissance pour ces prétendus bienfaits ;
4. tout oublier ;
5. à l'âge adulte, décharger sur les autres la colère que l'on a accumulée ou la retourner contre soi-même.

La plus grande cruauté que l'on inflige aux enfants réside dans le fait qu'on leur interdit d'exprimer leur colère ou leur souffrance, sous peine de risquer de perdre l'amour et l'affection de leurs parents. Cette colère de la petite enfance s'accumule donc dans l'inconscient, et comme elle représente dans le fond un très sain potentiel d'énergie vitale, il faut que le sujet dépense une énergie égale pour le maintenir refoulé. Il n'est pas rare que l'éducation qui a réussi à étouffer le vivant, pour épargner les parents, conduise au suicide ou à un degré de toxicomanie qui équivaut à un suicide. Lorsque la drogue a servi à combler le vide créé par le refoulement des sentiments et l'aliénation du soi, la cure de désintoxication fait réapparaître ce vide. Et lorsque la cure de désintoxication ne s'accompagne pas

d'une récupération des facultés de vie on peut s'attendre à des rechutes. Christiane F., qui s'exprime dans l'ouvrage *Moi, Christiane F., 13 ans, droguée, prostituée...* nous montre très clairement le tragique bouleversant de ce type de vie.

La guerre d'extermination contre son propre moi

L'occasion manquée de la puberté

Avec leurs multiples moyens de domination, les parents réussissent généralement à dresser le petit enfant de telle sorte que, jusqu'à la puberté, il ne leur pose pas de problèmes. Le « refroidissement » des sentiments et des pulsions dans la période de latence répond à ce désir d'enfant qui ne pose pas de problème. Dans l'ouvrage *Der goldene Käfig* (La cage dorée) de Hilda Bruch, les parents de filles anorexiques expliquent à quel point leurs enfants étaient douées, épanouies, sages, adaptées et pleines d'égards ; ils disent qu'elles réussissaient, et ils ne comprennent pas ce brusque changement. Ils se retrouvent complètement désemparés devant une adolescente qui semble rejeter toutes les normes et dont le comportement autodestructeur échappe aussi bien à tous les arguments logiques qu'aux raffinements de la « pédagogie noire. »

Au moment de la puberté, l'adolescent se trouve confronté, bien souvent de façon tout à fait inattendue, à l'intensité de ses véritables sentiments, alors qu'il avait pu réussir à les tenir à l'écart durant la période de latence. Avec l'explosion de sa croissance biologique, ces sentiments (fureur, révolte, amour, désirs sexuels, fanatisme, joie, émerveillement, deuil) veulent être pleinement vécus, mais s'ils l'étaient cela risquerait le plus souvent de compromettre la santé psychique des parents. Un adolescent qui exprimerait ses véritables sentiments à l'état brut courrait le risque d'être emprisonné comme terroriste dangereux ou enfermé dans un hôpital psychiatrique. Dans notre société le Hamlet de Shakespeare et le Werther de Goethe ne pourraient sans doute finir qu'en hôpital psychiatrique, et Karl Moor courrait un risque analogue. C'est ainsi que le toxicomane tente de s'adapter à la société, en luttant contre ses

véritables sentiments ; mais comme dans la tempête de la puberté il ne peut pas se passer tout à fait d'eux, il cherche à retrouver ses émotions par l'intermédiaire de la drogue, ce à quoi il semble réussir — tout au moins au début. Mais la position de la société, doit conserver ses droits : vivre des sentiments intenses et violents conduit au mépris, à l'isolement, au rejet, au danger de mort, c'est-à-dire, en un mot, à l'autodestruction.

La nostalgie du moi véritable, qui est à vrai dire également justifiée et vitalement nécessaire, est sanctionnée par le drogué lui-même, de la même manière que les premières émotions vitales de la petite enfance ont été jadis sanctionnées — par le meurtre du vivant. Presque tous les héroïnomanes racontent qu'ils ont vécu au départ des sentiments d'une intensité jusqu'alors inconnue. Et la platitude et le vide de leur vie émotionnelle habituelle leur devient d'autant plus consciente.

Étant donné qu'ils ne peuvent pas se représenter, que cela soit également possible sans héroïne, ils éprouvent le besoin compréhensible de réitérer l'expérience. Car dans ces états exceptionnels, le jeune homme vit ce qu'il aurait pu être, il entre en contact avec son moi, et cette rencontre ne lui laisse bien évidemment plus aucun repos. Il ne peut plus « faire » sa vie à côté de son moi, en quelque sorte comme si ce dernier n'avait jamais été. Il sait désormais que ce moi existe. Mais en même temps il sait depuis sa plus tendre enfance que ce moi véritable n'a aucune chance de survie. Il fait donc un compromis avec son destin : il rencontrera de temps en temps son moi, sans que personne le sache. Il ne faut même pas que lui-même le sache, car c'est la « drogue » qui le « fait », l'effet « provient de l'extérieur » il est difficile à obtenir, il ne sera jamais intégré comme une partie constitutive du moi, le sujet ne pourra ni ne devra jamais assumer la responsabilité de ces sentiments. C'est ce que prouve son état dans les intervalles entre deux injections : apathie totale, léthargie, vide ou agitation et angoisse — le trip est passé comme un rêve oublié, qui ne peut pas avoir la moindre influence sur l'ensemble de l'existence.

Même la dépendance d'une obsession absurde a son histoire. Étant donné qu'elle a sous-tendu l'ensemble de l'existence, dès ses tout premiers temps, le sujet ne la remarque presque pas. Une jeune femme de vingt-quatre ans, héroïnomane depuis l'âge de seize ans, parle devant une caméra de télévision de la manière de se procurer de la drogue en faisant le trottoir, et de la nécessité d'avoir de la drogue pour « pouvoir supporter ces animaux ». Elle a un accent parfaitement authentique et tout ce qu'elle dit semble proche et compréhensible. Seul le naturel avec lequel elle présente ce cercle vicieux comme la seule forme de vie possible nous fait dresser l'oreille. Manifestement, cette femme ne peut se représenter absolument aucune autre forme de vie, indépendante de ce cercle vicieux, parce qu'elle n'a jamais vécu quoi que ce soit qui ressemble à un libre choix. La vie sous l'emprise d'une obsession destructrice est la seule forme de vie qu'elle ait jamais connue, et elle ne peut donc pas se rendre compte de son absurdité. Nous ne serons pas étonnés de constater que — comme bien souvent chez les toxicomanes — les deux figures parentales demeurent idéalisées. C'est la jeune femme elle-même qui se sent coupable d'être si faible, de faire si terriblement honte à ses parents, et de les avoir tellement déçus. Elle semble également penser que « la société est coupable » — ce qui n'est bien évidemment pas contestable. Mais le véritable drame, le conflit entre la nostalgie du moi véritable et la nécessité de s'adapter aux besoins des parents, n'est pas vécu, tant que le sujet veut protéger ses parents de ses propres reproches. Ce drame apparaît très clairement par exemple au travers du récit que fait Christiane F. de sa vie.

Quête et destruction du moi par la drogue
(La vie de Christiane F.)

Christiane F. passa les six premières années de sa vie à la campagne où elle était toute la journée à la ferme, nourrissait le bétail et s'amusait « avec les autres dans le foin. » Ensuite, la famille alla s'installer à Berlin, où elle

vécut avec ses parents et sa sœur cadette dans un deux/trois pièces au onzième étage d'un immeuble de la cité Gropius. La perte brutale de l'environnement campagnard, des camarades de jeu habituels et de la liberté de mouvement que l'on a à la campagne est en elle-même assez pénible pour un enfant ; elle est d'autant plus tragique quand il doit vivre tout cela dans la solitude et s'attendre constamment à des coups et à des punitions arbitraires et imprévisibles.

> Grâce à mes bêtes, je serais assez heureuse si ça n'allait pas de mal en pis avec mon père. Ma mère travaille. Lui, il reste à la maison. Le projet d'agence matrimoniale est tombé à l'eau. Mon père attend qu'on lui propose un boulot à sa convenance. Il passe ses journées assis sur le vieux divan râpé et il attend. Et ses explosions de fureur deviennent de plus en plus fréquentes.
> Le soir, en rentrant de son travail, ma mère m'aide à faire mes devoirs. Pendant un certain temps, j'ai eu du mal à distinguer la lettre H de la lettre K. Ma mère m'explique, avec une patience d'ange. Mais je l'écoute à peine, car je vois monter la colère de mon père. Je connais la suite : il va chercher la balayette dans la cuisine et me tape dessus. Après, il faut que je lui dise la différence entre le H et le K. Bien entendu, je mélange tout, j'ai droit à une fessée supplémentaire et on m'envoie au lit.
> Telle est sa manière de m'aider à faire mes devoirs. Il veut que je sois bonne élève, que je devienne « quelqu'un. » Après tout, son grand-père avait beaucoup d'argent, il possédait même une imprimerie et un journal, entre autres. Après la guerre, il a été exproprié par la R.D.A. (c'était en Allemagne de l'Est). Alors mon père est furieux quand il pense que ça ne marche pas bien à l'école.
>
> Je me souviens encore aujourd'hui de certaines soirées dans leurs moindres détails. Une fois, le devoir consistait à dessiner des maisons sur le cahier de calcul : six carreaux de large, quatre de haut. J'en ai fait une et je sais parfaitement comment m'y prendre. Soudain, mon père s'asseoit à côté de moi. Il me demande d'où à où doit aller la prochaine maisonnette. J'ai si peur que je ne compte plus les carreaux, je réponds au hasard. Quand je me trompe, je reçois une baffe. Bientôt, tout en larmes, je suis incapable de formuler la moindre réponse. Alors il se

lève, se dirige vers le caoutchouc. Je sais ce que cela signifie. Il prend le bambou qui sert de tuteur au caoutchouc et hop, sur mon derrière, jusqu'à ce que j'aie les fesses à vif.

Je commence à trembler dès qu'on se met à table. Si je fais une saleté c'est un drame, si je renverse quelque chose gare à mes fesses. C'est à peine si j'ose toucher mon verre de lait. J'ai si peur qu'il m'arrive un malheur à chaque repas, ou presque.

Tous les soirs, je demande très gentiment à mon père s'il va sortir. Il sort souvent et nous, les trois femmes, on respire alors un bon coup. Ces soirées-là sont merveilleusement paisibles. A son retour, il est vrai, il arrive que les choses se gâtent. La plupart du temps, il a bu. Au moindre prétexte — par exemple des jouets ou des vêtements mal rangés —, c'est l'explosion. Une des formules favorites de mon père, c'est que l'important dans la vie est d'avoir de l'ordre. Et si, rentrant au beau milieu de la nuit, il estime que mes affaires sont en désordre, il me tire du lit et me flanque une raclée. Après, c'est au tour de ma petite sœur. Ensuite il jette toutes nos affaires par terre et nous donne cinq minutes pour tout ranger impeccablement. En général nous n'y arrivons pas et les coups pleuvent à nouveau.

La plupart du temps, ma mère assiste à la scène, debout au seuil de la porte, en pleurant. Il est rare qu'elle ose prendre notre défense car il la bat, elle aussi. Seule Ajax, ma chienne s'interpose souvent. Elle se met à gémir, le regard plein de tristesse. C'est encore elle qui sait le mieux ramener notre père à la raison car, comme nous tous, il aime les chiens. Il lui est arrivé d'engueuler Ajax, mais il ne l'a jamais frappée.

Malgré tout, j'aime et je respecte mon père. Je le trouve de loin supérieur aux autres. J'ai peur de lui, mais son comportement me paraît somme toute normal. Les autres enfants de la cité Gropius ne sont pas mieux lotis. Ils ont même parfois des coquarts, et leur mère aussi. On trouve certains pères gisant ivres morts dans la rue ou sur le terrain de jeux. Mon père à moi ne se saôule jamais à ce point. On voit aussi, quelquefois, des meubles voler d'une fenêtre et s'écraser dans la rue, pendant que des femmes crient au secours et que quelqu'un appelle la police. Chez nous, ça n'est donc pas si grave que ça.

Mon père reproche constamment à ma mère de trop dépenser. Alors que c'est elle qui nous fait vivre. Parfois

elle riposte, elle lui dit que ses beuveries, ses femmes et la voiture mangent le plus clair de notre argent. Alors ils en viennent aux mains.
La voiture, la Porsche, c'est ce que mon père aime le plus au monde. Il l'astique tous les jours. C'est sûrement la seule Porsche de la cité Gropius. En tout cas, je ne vois pas d'autre chômeur roulant en Porsche.

A l'époque, bien sûr, je ne comprenais pas ce qu'avait mon père, la raison de ses crises répétées. Plus tard seulement, quand j'ai commencé à en parler un peu plus souvent avec ma mère, j'ai pressenti l'explication. Il n'était pas à la hauteur, tout simplement. Il était dévoré d'ambition, et il ratait tout. Son père le méprisait à cause de cela. Grand-père avait mis ma mère en garde dès avant son mariage. Il qualifiait son fils de vaurien. C'est qu'il avait nourri pour lui de grandes espérances : mon père devait restaurer la famille dans sa splendeur passée, d'avant l'expropriation. (p. 23.25.)
... Mon vœu le plus cher est de grandir vite, de devenir adulte, adulte comme mon père. D'exercer vraiment un pouvoir sur autrui. En attendant, je mesure celui que je détiens. [...]
Nous jouons presque tous les jours avec ma petite sœur. Au jeu que nous avons appris. Entre l'école et la maison, nous fouillons cendriers et poubelles pour ramasser les mégots. Nous les lissons du revers de la main et puis nous les fumons. Quand ma sœur demande à tirer une bouffée, nous lui tapons sur les doigts. Nous lui donnons nos ordres : faire la vaiselle, passer le chiffon à poussière, bref, effectuer les tâches ménagères dont nos parents nous ont chargées. Après quoi nous prenons nos poupées, nous enfermons la gamine dans l'appartement et nous allons nous promener. Nous ne libérons la petite que quand elle a fini tout le travail. (p. 27-28.)

Christiane, qui est souvent battue par son père pour des motifs qui lui restent incompréhensibles, finit par se comporter de telle sorte que son père « ait une bonne raison de la battre. » De cette manière elle le valorise, elle fait du père injuste et imprévisible au moins un père qui punit justement. C'est la seule possibilité qui lui reste pour sauver l'image du père aimé et idéalisé. Elle commence

également à provoquer d'autres hommes pour faire également d'eux des pères punisseurs, d'abord le concierge, puis les professeurs et enfin, dans la phase de la drogue, les policiers. C'est un moyen de déplacer le conflit avec le père sur d'autres personnes. Étant donné que Christiane ne peut pas parler de ces conflits avec son père, ni les régler avec lui, la haine originelle du père est refoulée de la conscience et accumulée dans l'inconscient. La lutte est menée de façon substitutive avec les autres autorités masculines et, pour finir, toute la colère accumulée par l'enfant humilié, méprisé, incompris et abandonné à la solitude se retourne vers le moi au travers de la toxicomanie. Dans la suite de son évolution, Christiane se fait subir à elle-même ce que son père lui a jadis fait subir : elle détruit systématiquement en elle toute dignité, manipule sa sensibilité avec des drogues, se condamne à l'absence de toute expression verbale (cette enfant particulièrement douée pour les langues) et à l'isolement, et ruine finalement aussi bien son corps que son esprit.

La description du monde de l'enfance de Christiane évoque parfois certaines descriptions de la vie dans les camps de concentration, par exemple dans les scènes suivantes :

> Évidemment, il s'agit en premier lieu d'embêter les autres enfants. On en attrape un, on l'enferme dans un ascenseur, et on appuie sur tous les boutons pendant qu'on immobilise l'autre ascenseur. Le prisonnier est obligé d'aller jusqu'au dernier étage, avec un arrêt à chaque étage. On m'a fait ça assez souvent, de préférence quand je rentrais de promener ma chienne et que j'étais pressée de remonter pour ne pas être en retard au dîner. Ça durait un temps fou jusqu'à ce qu'on arrive au onzième étage, et Ajax s'énervait drôlement.
> Là où ça devenait dégueulasse, c'était de faire « le coup de l'ascenceur » à un môme qui a envie d'aller aux cabinets. En général, il n'arrive pas à se retenir. Mais ce qui était plus dégueulasse encore, c'était de prendre leur cuillère de bois aux petits. La cuillère de bois est pour eux un accessoire indispensable : son long manche leur permet

d'atteindre les boutons de l'ascenseur, sans elle, on est perdu, il ne reste qu'à grimper ses huit, neuf, dix ou onze étages à pied. Car bien évidemment les autres enfants ne vous aident pas, et les adultes pensent qu'on veut juste s'amuser avec l'ascenseur et qu'on va le casser. (p. 33.)
... Un après-midi, une des souris file sur la pelouse interdite. Nous ne la retrouvons pas. Je suis un peu triste, mais je me console en pensant qu'elle est sûrement plus heureuse que dans une cage.

Juste ce soir-là, mon père vient dans notre chambre, regarde la cage à souris et s'exclame : « Mais elles ne sont que deux ! Où est la troisième ? » Je n'ai aucun pressentiment tant sa question me paraît drôle. Il n'a jamais aimé les souris et me dit tout le temps de m'en débarrasser. Je lui explique que la souris s'est sauvée du terrain de jeux.

Mon père me regarde d'un air absolument dément. Je comprends que d'ici trente secondes il ne se contrôlera plus. Il se met à hurler et à taper. Je suis au lit. Coincée. Impossible de se sauver. Et il tape. Il n'a jamais frappé aussi fort, je pense qu'il va me tuer. Quand il se détourne pour foncer sur ma sœur, je bondis instinctivement vers la fenêtre. Je crois que j'aurais sauté. Du onzième étage.
Mais mon père me rattrape et me jette sur le lit. Ma mère, pour changer, est debout, en larmes, sur le seuil de la porte. Je ne la vois même pas. Je ne la vois que quand elle se jette entre mon père et moi. Elle lui tape dessus à coups de poing.
Mon père perd complètement les pédales. Il traîne ma mère dans le couloir, sans arrêter de la tabasser. Brusquement, j'ai plus peur pour elle que pour moi. Elle essaie de lui échapper et de s'enfermer dans la salle de bains. Mais il l'empoigne par les cheveux. Comme tous les soirs, du linge trempe dans la baignoire — nous n'avons toujours pas de quoi nous payer une machine à laver. Mon père plonge la tête de ma mère dans la baignoire pleine d'eau. Je ne sais pas comment elle est arrivée à se dégager, si c'est mon père qui l'a lâchée ou si elle s'est libérée elle-même.
Mon père, livide, disparaît dans la salle de séjour. Ma mère ouvre le placard, prend son manteau et s'en va. Sans prononcer une parole.
Elle reste l'un des moments les plus terribles de mon existence, cette minute où j'ai vu ma mère partir, sans un

> mot, et nous laisser seules. Pendant quelques instants, je ne suis capable de penser qu'à une chose : il va remettre ça, recommencer à cogner. Mais rien ne bouge dans la salle de séjour. Le seul son perceptible est celui de la télévision. (p. 42.)

Personne ne peut sérieusement douter que les détenus d'un camp de concentration aient souffert des choses épouvantables. Mais lorsqu'on nous parle de mauvais traitements infligés à des enfants, nous réagissons de façon étonnamment molle, et nous disons, suivant notre idéologie, « c'est tout à fait normal, » « il faut bien les éduquer », « cela se faisait à l'époque », « s'ils ne veulent rien entendre, il faut le leur faire sentir », etc. J'ai entendu un jour un homme d'un certain âge raconter tout content dans une petite assemblée que quand il était enfant sa mère le balançait au-dessus d'un feu de paille spécialement préparé pour la circonstance : faire sécher son pantalon et lui faire passer l'habitude de mouiller sa culotte. « Ma mère était vraiment la meilleure personne que l'on puisse imaginer, mais c'était tout simplement la coutume chez nous à l'époque, » ajoutait-il. Cette absence de sensibilité aux souffrances que l'on a soi-même endurées dans son enfance fait que l'on reste aussi étonnamment sourd aux souffrances des autres enfants. Si ce qui m'a été fait, était nécessaire pour mon bien, ce traitement est à admettre comme faisant partie intégrante de la vie, et il n'y a pas lieu de le remettre en question.

Cette insensibilité prend sa source dans les mauvais traitements que le sujet a lui-même subis et dont le souvenir peut certes avoir été conservé, mais dont le contenu émotionnel, l'expérience profonde des coups et de l'humiliation, a dû être dans la majorité des cas totalement refoulé.

En cela réside toute la différence entre la torture d'un adulte et celle d'un enfant. Chez ce dernier, le moi n'est pas encore assez formé pour conserver une trace dans sa mémoire avec les sentiments qui s'y rattachent. On sait certes — et même pas toujours — que l'on a été battu et que c'était pour votre bien — comme l'ont dit les parents —

mais la souffrance résultant de ce mauvais traitement reste dans l'inconscient et empêche par la suite la sensibilité à la souffrance des autres. C'est ainsi que les anciens enfants battus deviennent des pères et des mères qui battent à leur tour leurs enfants, et parmi lesquels se recrutent également les bourreaux, surveillants de camps de concentration, capos, gardiens de prisons et tortionnaires. Ils frappent, maltraitent et torturent par besoin compulsionnel de répéter leur propre histoire, et ils peuvent le faire sans la moindre sympathie pour la victime parce qu'ils s'identifient intégralement à l'élément offensif. Ces êtres ont été eux-mêmes battus et humiliés si tôt qu'ils n'ont jamais eu la possibilité de ressentir consciemment en eux l'enfant attaqué et sans défense, car cela aurait demandé la présence à leurs côtés d'une personne adulte qui leur faisait défaut. A cette seule condition l'enfant pourrait se vivre pour ce qu'il est réellement dans le moment, à savoir un enfant faible, sans défense, battu et démuni, et intégrer cette partie de lui-même à son moi.

On pourrait théoriquement imaginer qu'un enfant ait été battu par son père mais qu'il ait pu ensuite aller pleurer tout son saoul auprès d'une tante, lui raconter ce qui lui était arrivé, et que cette tante n'ait pas essayé de faire oublier sa souffrance à l'enfant, ni de justifier le père, et qu'elle ait au contraire laissé à l'événement tout son poids. Mais il a rarement cette chance. Le partenaire conjugal de celui qui bat l'enfant est d'accord avec ses principes d'éducation ou en est lui-même victime, en tout cas, il ne peut pas se faire l'avocat de l'enfant. Et la « tante » que nous imaginions précédemment est une rare exception pour la bonne raison que l'enfant ne peut guère plus avoir la liberté intérieure qu'il faudrait pour la rechercher et recourir à elle. L'enfant préférera prendre sur lui l'effroyable isolement intérieur et le caractère conflictuel de ses sentiments plutôt que de « moucharder » ses parents. Les psychanalystes savent combien il peut falloir de temps pour qu'entre autres choses le reproche d'un enfant refoulé depuis trente, quarante, voire cinquante ans puisse être exprimé et vécu.

C'est entre autres choses aussi la raison pour laquelle la situation d'un petit enfant qui subit de mauvais traitements est pire et plus grave, quant aux conséquences qu'elle peut avoir pour la société, que la situation d'un adulte dans un camp de concentration. Certes l'ancien détenu des camps se trouvera aussi dans des situations où il sentira qu'il ne pourra jamais faire comprendre aux autres tout l'abîme de sa souffrance d'alors, et qu'on le regarde d'un air froid, sourd, indifférent, voire incrédule*, mais, à quelques rares exceptions près, lui-même ne doutera pas du tragique de ce qu'il a vécu. Il n'essaiera jamais de se faire prendre les atrocités qu'il a subies pour des bienfaits, ni de se faire croire que l'absurdité des camps était une mesure disciplinaire dont il avait besoin, ni d'essayer de rentrer dans le jeu des motivations de ses bourreaux. Il trouvera des hommes qui auront vécu des expériences analogues et partageront ses sentiments de révolte, de haine et de désespoir d'avoir subi de telles atrocités.

L'enfant maltraité n'a aucune de ces possibilités. Ainsi que je m'efforce de le montrer avec l'exemple de Christiane F., l'enfant est seul avec sa propre souffrance non seulement au sein de sa famille mais même à l'intérieur de son propre moi. Et comme il ne peut partager sa souffrance avec personne, il ne trouvera pas non plus en lui-même de lieu où épancher ses larmes. Il ne se crée pas une « bonne tante » imaginaire à l'intérieur du moi, il s'en tient à l'idéologie : « il faut serrer les dents et être courageux. » L'élément démuni et sans défense ne trouve pas à se loger au sein du moi, et il est persécuté ensuite partout dans le monde à travers l'identification avec l'agresseur.

Un être qui, avec ou sans châtiments corporels, a été contraint dès le départ à étouffer en lui l'enfant vivant, ou à le bannir, à le rejeter et à le persécuter, aura toute sa vie le souci de ne pas laisser cette menace intérieure se

* L'ouvrage de G. Niederlands, *Folgen der Verfolgung* (1980) (Les suites de la persécution) fournit au lecteur au travers de l'expertise psychiatrique une analyse très pénétrante de l'environnement de l'ancien détenu et de l'incompréhension que cet environnement lui oppose.

manifester à nouveau. Mais les forces psychiques sont d'une telle résistance qu'elles sont rarement étouffées définitivement. Elles cherchent perpétuellement des échappatoires pour pouvoir subsister sous une apparence déformée qui n'est pas toujours sans danger pour la société. L'une de ces formes est par exemple la projection de l'élément infantile à l'extérieur, dans le moi grandiose ; une autre en est la lutte contre le « mal » à l'intérieur de soi. La « pédagogie noire » montre que ces deux formes sont liées et que l'éducation religieuse traditionnelle les associe.

La comparaison entre les mauvais traitements infligés à un enfant et les mauvais traitements infligés à un adulte présente, en dehors du degré de maturité du moi, de la loyauté et de l'isolement, encore un autre aspect. Le détenu maltraité ne peut certes pas opposer de résistance, il ne peut pas se défendre contre les humiliations, mais il reste intérieurement libre de haïr ses geôliers. Cette possibilité de vivre ses sentiments, et même de les partager avec d'autres détenus, lui donne la chance de ne pas devoir renoncer à son moi. Mais cette chance-là, précisément, l'enfant ne l'a pas. Il ne lui est pas permis de haïr son père, parce que le quatrième commandement le lui interdit et qu'on le lui a enseigné depuis qu'il était tout petit ; il ne peut pas le haïr parce qu'il doit avoir peur de perdre son amour ; et il ne veut pas le haïr, parce qu'il l'aime. L'enfant ne se trouve donc pas comme le détenu d'un camp en face d'un bourreau qu'il exècre mais en face d'un bourreau qu'il aime, et c'est précisément cette dramatique complication qui aura l'influence la plus marquante sur la suite de sa vie. Christiane F. écrit :

> Au fond je ne l'ai jamais haï, j'en avais seulement peur. Et j'ai toujours été fière de lui : parce qu'il aimait les animaux, et parce qu'il avait cette puissante auto, sa Porsche 1962. (p. 44.)

Ces phrases sont bouleversantes parce qu'elles sont absolument vraies : c'est exactement ce que ressent un

enfant. Sa tolérance est sans limites, il est toujours fidèle et même fier que son père, qui le bat comme une brute, ne fasse jamais de mal à une bête ; et il est prêt à tout lui pardonner, à prendre toujours toute la faute sur lui, à n'éprouver aucune haine, à oublier vite ce qui s'est passé, à s'efforcer par son comportement d'éviter de recevoir encore des coups, à essayer de savoir pourquoi son père est mécontent, à le comprendre, etc. Inversement, il est très rare qu'un adulte — à moins qu'il ne soit psychothérapeute — se comporte ainsi vis-à-vis d'un enfant, alors que chez l'enfant sensible et dépendant, c'est pratiquement la règle. Mais qu'advient-il donc de tous les affects refoulés ? On ne peut pas tout simplement les faire disparaître. Il faut donc qu'ils soient détournés vers des objets de substitution, pour épargner le père. Sur ce point aussi, le récit de Christiane nous donne une image très claire lorsqu'elle parle de sa vie avec sa mère, entre-temps divorcée, et du nouvel ami de sa mère, Klaus :

> On a fini par se disputer. Pour des bricoles. Parfois, c'est moi qui le provoquais. Le plus souvent, c'est à cause de mes disques. Ma mère m'a offert un tourne-disques pour mon onzième anniversaire. Et, le soir, je mets un disque — j'ai quelques tubes, un peu de disco — et je le fais gueuler à en crever les tympans. Un soir, Klaus se pointe dans notre chambre et me dit de baisser le son. Je n'en fais rien. Il revient, enlève le bras de l'électrophone du disque. Je le remets et je me plante devant mon tourne-disques pour en barrer l'accès. Klaus me pousse. Je ne supporte pas que cet homme me touche. J'éclate.

Cette même enfant, qui supportait sans se défendre les traitements les plus brutaux de la part de son père, « éclate » immédiatement quand « cet homme la touche ». On observe très fréquemment un processus analogue dans le cadre de l'analyse. Des femmes qui souffrent de frigidité, ou éprouvent au cours de l'analyse un sentiment de dégoût pour tout contact avec leur mari, retrouvaient ainsi la trace de souvenirs très anciens d'abus sexuels commis sur elles par leurs pères ou par d'autres hommes de la famille. En règle générale, ces souvenirs ne réapparaissent que sous

une forme émotionnelle très atténuée, l'affect violent reste pour commencer attaché au partenaire actuel. C'est seulement avec le temps que toute la gamme des déceptions devant ce père bien-aimé se dévoile : la honte, l'humiliation, la colère, la révolte.

Dans le cadre de l'analyse, il n'est pas rare que des souvenirs-écrans des scènes analogues avec des personnes moins proches soient racontés avant que la connaissance de l'abus commis par le père lui-même réapparaisse au niveau de la conscience.

Qui était alors « l'homme » ? Si ce n'était pas le père lui-même, pourquoi l'enfant ne s'est-elle pas défendue ? Pourquoi n'en a-t-elle rien raconté à ses parents ? N'avait-elle pas vécu auparavant quelque chose de similaire avec son propre père, et n'avait-elle pas considéré alors le devoir de se taire comme allant de soi ? Le déplacement des affects « mauvais » sur des personnes plus indifférentes permet de sauvegarder la relation au père qui est considérée consciemment comme « bonne ». A partir du moment où Christiane peut avoir ses affrontements avec Klaus, son père lui paraît « n'être plus le même homme. [...] Il se montre extrêmement gentil avec nous. Il me fait cadeau d'un autre dogue, une femelle. » (p. 47.) Et un peu plus loin :

> Mon père s'est montré formidable et j'ai constaté qu'il m'aimait — à sa manière. Maintenant, il me traitait presque en adulte. Et même, il m'a emmenée quelquefois quand il sortait le soir avec son amie.
> Il était devenu tout à fait raisonnable. Il avait maintenant des amis de son âge et ne leur cachait pas qu'il avait été marié. Je ne l'appelais plus oncle Richard. J'étais sa fille. Et il paraissait fier de moi. Une seule ombre au tableau : il a — c'était bien lui — choisi la date des vacances en fonction de ce qui les arrangeait, lui et ses amis. A la fin de mes propres vacances. De sorte que je suis arrivée à ma nouvelle école avec deux semaines de retard. (p. 48-49.)

La résistance qui n'a jamais été opposée à la violence du père se manifeste alors contre les professeurs :

> Je ne me sens pas « quelqu'un » dans cette école. Les autres ont deux semaines d'avance. C'est beaucoup dans une nouvelle école. J'essaie la recette du primaire : je chahute, j'interromps les profs, je les contredis. Parfois parce que, à mon avis, ils se trompent, parfois par principe. Je suis repartie en guerre. Contre les profs et contre l'école. Je veux être quelqu'un. Exister. (p. 49.)

Cette lutte s'étend ensuite aux policiers. Les explosions de violences du père sont si bien oubliées, si profondément, que Christiane peut même écrire :

> Jusqu'à présent, je n'ai connu d'autres représentants de l'autorité haïssable que les gardiens d'immeuble, des gens qui vous tombent sur le paletot quand vous vous amusez. Les agents de police incarnent encore un monde intouchable. Et voilà que j'apprends qu'à la cité Gropius nous vivons dans un univers policier. Que les flics sont beaucoup plus dangereux que les gardiens d'immeuble. Et si Piet et Charly le disent, ce ne peut être que la stricte vérité. (p. 55.)

Les autres lui proposent du haschisch et il est évident à ses yeux qu'« elle ne peut plus refuser. »

> Charly commence à me peloter. Je ne sais plus si je suis toujours contente. (p. 56.)

Un enfant docile et bien conditionné ne doit pas éprouver ce qu'il ressent effectivement, mais se demande ce qu'il *devrait* ressentir :

> Je ne me défends pas. Je suis comme paralysée. J'ai horriblement peur. J'ai envie de me sauver à toutes jambes, mais je me dis : « Christiane, c'est le prix de ton admission dans la bande. » Je ne bouge pas et ne dis rien. Du reste, ce type m'impressionne terriblement. Seulement, lorsqu'il me demande de le caresser à mon tour et qu'il saisit ma main pour l'attirer vers lui, je me dégage et croise fermement mes mains sur mes genoux. (p. 58.)

Christiane a dû apprendre très tôt que l'amour et le

respect s'obtenaient par la négation de ses propres besoins, de ses émotions et de ses sentiments (que ce soit la haine, le dégoût, l'aversion, etc.), autrement dit par le sacrifice de soi. Tout son effort vise uniquement à atteindre ce sacrifice, autrement dit à être cool. Ce mot « cool » se retrouve d'ailleurs presque à chaque page de ce livre. Pour parvenir à cet état et ne pas éprouver d'émotions indésirables, il faut recourir au haschisch :

> [...] alors que les alcolos traînent leur stress au Club et se défoulent par l'agressivité, les gars de notre bande sont capables de tourner le bouton. Leur journée de travail terminée, ils font les trucs qui leur plaisent : fumer du dope, écouter de la musique cool... Et c'est la paix. Nous oublions toute la merde de la journée.
> Je ne me sens pas encore tout à fait comme les autres. Je suis trop jeune, je crois. Mais ils sont mes modèles. Je veux leur ressembler, apprendre d'eux à vivre cool, en se fichant des cons et de toute cette merde. (p. 59.)
> J'ai besoin d'être tout le temps un peu partie, un peu dans les vapes. Et j'en ai envie, pour échapper à toute cette merde, merde à l'école et merde à la maison. (p. 61.)
> Je veux avoir l'air mystérieux, personne ne doit pouvoir me percer à jour, personne ne doit se douter que je ne suis pas aussi cool que je m'efforce de le paraître. (p. 61.)
> Les problèmes, dans ma bande, ça n'existe pas. Nous ne parlons jamais de nos problèmes. Personne n'embête les autres avec ses emmerdements à la maison ou au boulot. Quand nous sommes ensemble, cette saloperie de monde extérieur n'existe plus. (p. 73.)

Le sujet prend conscience de son faux moi et il le construit et le perfectionne à grand peine. Un certain nombre de remarques illustrent très bien cet effort ;

> [...] des mecs tout ce qu'il y a de plus cool. [...] Je le trouve encore plus cool que les mecs de notre bande. (p. 77.)
> Une foule de gens, sans aucun contact entre eux. (p. 78.)
> C'est une bande très cool. (p. 82.)
> Dans l'escalier du Sound, je me cogne dans un garçon [...] l'air extraordinairement calme. (p. 81.)

Mais cet idéal du calme le plus parfait est précisément le plus difficile à atteindre pour un adolescent. C'est à l'âge de la puberté que l'homme vit ses sentiments de la façon la plus intense, et la lutte contre ces sentiments à l'aide de la drogue ----- équivaut à un meurtre de l'âme. Pour que le sujet puisse donc encore sauver une part de sa vitalité et de sa sensibilité, il faut qu'il utilise une autre drogue qui ne le calme pas mais au contraire l'excite, le « remonte » et lui redonne le sentiment d'être en vie. L'essentiel reste cependant de pouvoir tout régler, contrôler et manipuler soi-même. De la même manière que les parents réglementaient par les châtiments corporels les réactions émotionnelles de l'enfant en fonction de leurs propres besoins, à douze ans, l'enfant s'efforce de manipuler ses propres émotions à l'aide de la drogue :

> Au Sound, il y a de la drogue à gogo. Je prends de tout sauf de l'héroïne : valium, ephédrine, mandrakes. En plus, bien sûr, je fume des tas de joints et, au moins deux fois par semaine, je me paie un voyage. Nous avalons stimulants et barbituriques par poignées, tout ça se livre un combat acharné dans l'organisme, et c'est ce qui provoque ces sensations terribles. On peut choisir son humeur, il suffit de bouffer un peu plus de stimulants ou un peu plus de tranquillisants. Quand j'ai envie de faire la fête au Sound, de me démener, je force sur l'éphédrine. Si je préfère rester tranquillement dans mon coin ou voir un film au cinéma du Sound, j'ingurgite du valium et du mandrakes. Pendant quelques semaines, je nage de nouveau dans le bonheur. (p. 84.)

Et Christiane F. poursuit :

> Les jours suivants, je m'efforce de tuer en moi tout sentiment pour les autres. Je ne prends plus de comprimés, plus de LSD. Je fume un joint après l'autre et bois toute la journée du thé mélangé de haschisch. Au bout de quelques jours, je suis cool à nouveau. J'ai réussi à ne plus aimer rien ni personne excepté moi-même. Je pense avoir désormais la maîtrise de mes sentiments. (p. 89.)
>
> Je suis devenue très calme. Cela vient aussi du fait que je ne prends plus de stimulants, mais de plus en plus de

> tranquillisants. J'ai perdu toute ma vivacité. Je ne danse presque plus. Je m'agite juste encore un peu quand je n'ai pas pu trouver de valium.
> Je suppose que je suis beaucoup plus agréable à vivre pour ma mère et son ami. Je ne réponds plus, je ne me bats plus, je ne m'oppose plus à rien. Parce que j'ai renoncé à changer quoi que ce soit dans ma vie à la maison. Et je constate que ça simplifie la situation. (p. 90.)
> Je prends de plus en plus de comprimés.
> Un samedi où j'ai du fric, je vais trop loin. Comme je me sens complètement à plat, j'avale deux captagon, trois éphédrine, quelques coffies — des comprimés de caféine — en faisant descendre le tout avec une bière. Une fois totalement remontée je ne me plais pas non plus, alors j'ingurgite du mandrakes et une bonne dose de valium. (p. 93, 94.)

Elle assiste au concert de David Bowie, mais ne peut pas s'en réjouir et se sent obligée d'avaler auparavant une bonne dose de valium. « Pas pour planer, juste pour rester cool en écoutant David Bowie. » (p. 96.)

> David Bowie commence. C'est le pied. Presque autant que je l'ai imaginé. Fantastique. Mais, aux premières mesures de « It is too late », « C'est trop tard », je sombre. Brusquement me voilà à plat, comme une idiote. Ces dernières semaines déjà, quand je ne savais plus quoi ou qu'est-ce, cette chanson me donnait le cafard. Je trouve qu'elle décrit exactement ma situation. J'aurais bien besoin de mon valium. (p. 97.)

Lorsque les vieux moyens ne suffisent plus à assurer le contrôle voulu, à treize ans, Christiane passe à l'héroïne ; et au départ tout se déroule comme elle le souhaite :

> De temps en temps une pensée m'effleure : « Merde, tu n'as que treize ans et t'en es déjà à l'H. » Mais je la chasse tout de suite, je me sens trop bien pour réfléchir. Au début, il n'y a pas de crise de manque. Je me sens merveilleusement cool toute la semaine. A la maison, pas une dispute. A l'école, je prends les choses très relax, je travaille un peu et récolte de bonnes notes. Au cours des semaines suivantes, ma moyenne remonte. Je me sens

> vraiment cool dans la vie, réconciliée avec les gens et les choses. (p. 101.)

Les êtres qui n'ont pas pu apprendre dans leur enfance à se familiariser avec ce qu'ils ressentaient vraiment, et à y réagir librement, ont des difficultés considérables au moment de la puberté.

> [...] Mais je traîne tout le temps des tas de problèmes, sans même bien savoir lesquels. Quand je sniffe les problèmes s'envolent, mais il y a longtemps qu'un sniff ne me fait plus la semaine. (P. 111)
> J'ai perdu tout sens des réalités. Pour moi, la réalité est irréelle. Ni hier ni demain ne m'intéressent. Je n'ai pas de projets, seulement des rêves. Mon sujet de conversation préféré, c'est d'imaginer ce que nous ferions, Detlev et moi, si nous avions beaucoup d'argent. On s'achèterait une grande maison, une grosse voiture, et des meubles tout ce qu'il y a de plus classe. On rêve de tas de trucs — sauf d'héroïne. (P. 114)

Avec le premier cold turkey la possibilité de manipulation et l'indépendance vis-à-vis de ses propres sentiments disparaissent. C'est une régression totale au stade du nourrisson.

> Me voilà dépendante. De l'héroïne et de Detlev. Ce qui m'effraie le plus, c'est de dépendre de Detlev. Qu'est-ce qu'un amour où l'un dépend totalement de l'autre ? Que va-t-il se passer si je suis obligée de supplier Detlev qu'il me donne un peu de drogue ? J'ai déjà vu des fixers en crise de manque, je les ai vus mendier, s'abaisser, prêts à subir toutes les humiliations. Moi, je n'ai jamais su demander. Et je ne vais pas commencer avec Detlev. Surtout pas. S'il me laisse le supplier, ça sera fini nous deux. (P. 135.)
> Je pense à la manière dont j'ai traité les junkies en manque. Je ne comprenais pas ce qui leur arrivait. J'avais seulement remarqué qu'ils étaient vachement sensibles, totalement désarmés, et très vulnérables. Un toxico en manque, c'est tellement annihilé que ça n'ose même pas vous contredire. Il m'est arrivé d'assouvir sur eux mes appétits de puissance. Quand on sait s'y prendre on peut les démolir complètement. Il suffit de taper au bon endroit, de retourner

> patiemment le fer dans la plaie, et ils s'écroulent. Quand on est en manque, on est assez lucide pour se rendre compte qu'on est une loque. La façade cool s'est écroulée, on ne se juge plus au-dessus de tout et de tous.
> Je me dis : « Maintenant c'est à toi d'en baver quand tu vas être en manque. Ils vont s'apercevoir que tu es moche et tarte. (P. 136.)

Dans cette angoisse du manque, il n'y a personne à qui Christiane puisse parler ; car sa mère « se trouverait mal si elle allait lui raconter ça. » « Tu ne peux pas lui faire ça », se dit Christiane, qui continue à supporter sa tragique solitude d'enfant pour épargner cette adulte qu'est sa mère.

Elle repense à son père au bout de très longtemps, la première fois qu'elle va « faire le tapin » et qu'elle veut le cacher à son ami Detlev.

> « Où as-tu pris ça ? T'as fais le tapin ? » Je le prends de très haut : « Tu rêves. Moi, un truc pareil ? J'arrêterais plutôt de me piquer. C'est mon père qui m'a donné de l'argent de poche, il s'est tout à coup rappelé qu'il avait une fille. »

Si le haschisch laissait encore l'espoir d'une libération et d'une indépendance « cool », avec l'héroïne il apparaît très vite qu'il faut s'attendre à une totale dépendance. Le « dope », la drogue dure, prend en définitive la fonction du père irascible et violent à qui l'on était entièrement livré dans son enfance comme à l'héroïne maintenant. Et de la même manière qu'alors le moi des parents devait rester caché, la véritable vie se vit là en secret, de façon clandestine, elle est cachée au début aussi bien à l'école qu'à la mère.

> Nous devenons tous de plus en plus agressifs. L'héro, l'agitation dans laquelle nous vivons, la bataille quotidienne pour le fric et pour l'H, le stress à la maison — il faut sans cesse se cacher, inventer de nouveaux mensonges à servir aux parents — mettent nos nerfs en compote. On accumule tant d'agressivité qu'on n'arrive plus à se dominer, même entre nous. (P. 156.)

Le retour du père dans la dynamique psychique est très nettement visible, peut-être pas pour Christiane mais pour tout observateur, lorsqu'elle décrit sa première rencontre avec Max-le-Bègue. Ce récit simple et sincère suscite chez le lecteur plus de compréhension pour la nature et le drame d'une perversion que beaucoup de traités psychanalytiques ne seraient en mesure de le faire. Chritiane raconte :

> Detlev m'a raconté la triste histoire de Max-le-Bègue. Il est manœuvre, va sur ses quarante ans et vient de Hamburg. Sa mère était une prostituée. Enfant, il a été battu comme plâtre. Par sa mère et ses maquereaux, et aussi dans les institutions où il a été placé. On lui a tant tapé dessus qu'il n'a jamais pu apprendre à parler convenablement, et que maintenant il a besoin d'une raclée pour arriver à la satisfaction sexuelle.
> Nous allons chez lui. Je lui réclame tout de suite le fric, bien qu'il soit un habitué avec qui il n'est pas nécessaire de prendre cette précaution. Il me donne effectivement cent cinquante marks, et je suis assez fière de lui prendre tant de fric d'une manière si cool.
> J'enlève mon T.shirt, et il me tend un fouet. On se croirait au cinéma. J'ai l'impression de ne plus être moi-même. Au début, je ne frappe pas fort. Mais il me supplie de lui faire mal. Alors j'y vais. Il crie « Maman ! » et je ne sais plus quoi. Je n'écoute pas, et j'essaie aussi de ne pas regarder. Mais je vois tout de même les marques sur son corps, et puis ça enfle, et même la peau éclate à certains endroits. C'est répugnant et ça dure presque une heure.
> Quand c'est enfin terminé, je remets mon T.shirt et je me sauve en courant. Je dévale l'escalier à toute allure. Mais, à peine dehors, mon estomac ne veut plus rien savoir, je vomis juste devant la maison. Après, c'est fini. Je ne pleure pas, et je ne m'apitoie pas sur moi-même. Je sais très bien que si je suis dans la merde, je n'ai à m'en prendre qu'à moi-même.
> Je vais au métro Zoo. Detlev est là. Je ne lui raconte pas grand-chose. Juste que je m'en suis tirée toute seule avec Max-le-Bègue, et je lui montre les cent cinquante marks. (P. 147.)
> Max-le-Bègue est notre client attitré commun, à Detlev et à moi. On va chez lui tantôt ensemble, tantôt séparément. Au fond, c'est un brave type, qui nous aime bien tous les

> deux. Évidemment, avec son salaire de manœuvre, il ne peut pas continuer à nous payer cent cinquante marks. Mais il se débrouille toujours pour nous donner quarante marks, le prix d'un shoot. Une fois, il a même cassé sa tirelire et, en ajoutant quelques pièces qui traînaient dans une soucoupe, m'a compté, sou pour sou, quarante marks. Quand je suis pressée, je peux faire un saut chez lui, lui demander une avance de vingt marks. Quand il les a, il me les file.
> Max-le-Bègue a toujours quelque chose pour nous. Pour moi, c'est du jus de pêche, ma boisson préférée. Pour Detlev, c'est du pouding à la semoule — il adore ça. Max le fait lui-même, et il y en a toujours dans le frigo. et comme il sait que j'aime bien manger quelque chose après le boulot, il achète un assortiment de yaourts Danone et du chocolat. La flagellation est devenue pour moi une affaire de pure routine. Une fois cette formalité expédiée, je mange, je bois et je bavarde avec Max.
> Le pauvre maigrit de plus en plus. On lui coûte tout son fric, et il n'a plus de quoi manger à sa faim. Il s'est tellement habitué à nous, il est tellement heureux avec nous, qu'il ne bégaie presque plus quand on est ensemble. (P. 149.)
> Peu de temps après, il perd son boulot. Il ne s'était jamais drogué, même pas pour essayer, et le voilà complètement esquinté. Démoli par les camés. Nous, il nous supplie de venir le voir, juste pour lui rendre visite. Mais il ne faut pas demander ça à un fixer, ce n'est pas son genre. D'abord, il est incapable d'un tel mouvement vers autrui. Ensuite, et peut-être surtout, il n'a vraiment pas le temps, il cavale toute la journée après le fric dont il a besoin pour sa drogue. Detlev explique tout ça à Max-le-Bègue qui nous jure de nous donner plein de fric dès qu'il en aura. « Un toxico, lui dit Detlev sèchement, c'est comme un homme d'affaires. Il doit veiller chaque jour à ce que ses comptes soient en équilibre. Il ne peut pas faire crédit sous prétexte de sympathie ou d'amitié. » (P. 150.)

Christiane et son ami Detlev se comportent ici comme des parents qui travaillent, qui exploitent l'amour et la dépendance de leur enfant (le prétendant) et finissent par le détruire. D'un autre côté, le touchant choix de yaourts chez Max-le-Bègue correspondait très certainement à une

mise en scène de son « bonheur de l'enfance ». On peut bien imaginer que sa mère se souciait toujours de bien lui donner à manger après l'avoir battu. Mais en ce qui concerne Christiane — sans ce qu'elle avait antérieurement vécu avec son propre père, cette première rencontre avec Max-le-Bègue n'aurait jamais pu « exister » ainsi. A ce moment là, c'est en effet le père en elle qui bat son client non seulement sur ordre mais avec toute l'accumulation de détresse d'un enfant battu. Cette identification avec l'agresseur l'aide encore à refouler sa faiblesse, à se sentir au contraire forte aux dépens de l'autre et à survivre, tandis que l'être véritable de Christiane, celui de l'enfant éveillée, sensible, intelligente, pleine de vitalité et encore dépendante étouffe de plus en plus :

> Quand l'un de nous deux est en manque, l'autre n'a aucun mal à l'écrabouiller complètement. On a beau se retrouver ensuite blottis dans les bras l'un de l'autre comme deux enfants, ça n'y change pas grand-chose. C'est que chacun voit désormais en l'autre l'image de sa propre déchéance. On se fait horreur car on se trouve moche, alors on tombe sur l'autre qui fait la même chose, histoire de se prouver qu'on n'est pas si moche que ça.
> Cette agressivité se décharge aussi, bien entendu, sur les inconnus. (P. 160.)
> Avant, j'avais peur de tout. De mon père, et puis de l'ami de ma mère, de cette saloperie d'école et des profs, des gardiens d'immeuble, des agents de la circulation et des contrôleurs de métro. Maintenant, je me sens invulnérable. Même les flics en civil qui traînent quelquefois sur les quais du métro me laissent de glace, et jusqu'à présent j'ai échappé à toutes les rafles. (P. 190.)

Ce vide intérieur, ce gel des sentiments finit par rendre la vie complètement absurde et conduit à des idées de suicide :

> Les toxicos meurent seuls. Le plus souvent dans des chiottes puantes. J'ai vraiment envie de mourir. Au fond, je n'attends rien d'autre. Je ne sais pas pourquoi je suis au monde. Avant non plus je ne le savais pas bien. Mais un fixer, pourquoi ça vit ? Pour se démolir et démolir les

> autres ? Je me dis, cet après-midi là, qu'il vaudrait mieux que je meure, rien que par amour pour ma mère. De toute manière, je ne sais plus si j'existe ou non. (P. 213.)
> J'ai envie de mourir, mais j'ai une trouille terrible avant chaque piqûre. Peut-être aussi la vue de mon chat m'impressionne-t-elle. C'est moche de mourir quand on n'a pas encore vécu. (P. 215.)

C'est une grande chance que les deux journalistes du *Stern*, Kai Hermann et Horst Rieck, aient mené avec Christiane un long entretien qui se poursuivit deux mois durant. Le fait qu'il lui ait été donné, dans cette phase décisive de la puberté, après l'horreur de ce qu'elle avait vécu, l'occasion de sortir de son terrible isolement psychologique et de trouver des êtres prêts à l'écouter, à la comprendre, à s'intéresser à elle, et qui lui aient permis de s'exprimer et de raconter son histoire, peut avoir une importance déterminante pour le reste de sa vie.

La logique cachée du comportement absurde

Chez un lecteur capable d'émotion, le récit de Christiane F. doit susciter un tel désespoir et un si profond sentiment d'impuissance qu'il ne peut rêver que d'oublier tout cela le plus vite possible, comme une histoire inventée. Mais il ne le peut pas, parce qu'il sent que ce qui lui est raconté là est précisément la pure vérité. Si l'on ne s'en tient pas à l'histoire, et si l'on se pose tout au long de cette lecture la question du *pourquoi*, on y trouve une explication exacte non seulement de la nature de la toxicomanie, mais aussi de celle des autres formes de comportement humain qui nous choquent par leur absurdité et que notre logique n'arrive pas à comprendre. Devant un héroïnomane en train de ruiner sa vie, nous ne sommes que trop enclins à recourir à des arguments raisonnables ou, ce qui est pire, à vouloir intervenir avec des mesures éducatives. Beaucoup de thérapies de groupe travaillent même dans ce sens. Ils tombent de Charybde en Scylla sans éveiller chez le sujet le moindre intérêt pour le rôle que joue véritablement la

drogue dans sa vie, ni pour ce qu'il cherche inconsciemment à transmettre par là à son entourage. Nous allons tenter de l'illustrer par exemple :

Au cours d'une émission de la deuxième chaîne de la télévision allemande (Z.D.F.) le 23 mars 1980, un ancien héroïnomane guéri depuis cinq ans raconte sa vie du moment. On sent très bien son humeur dépressive et même presque suicidaire. Il a environ vingt-quatre ans, il a une amie et raconte qu'on lui a permis d'aménager le grenier de la maison de ses parents en appartement, et qu'il va y apporter tout le confort bourgeois avec tous les raffinements possibles et imaginables. Ses parents, qui ne l'ont jamais compris et qui ont considéré sa toxicomanie comme une sorte de maladie mortelle, ont désormais besoin d'aide, dit-il, et tiennent à ce qu'il continue à habiter chez eux. Ce personnage se raccroche à la valeur de tous les petits objets qu'il peut posséder et pour lesquels il doit faire le sacrifice de son autonomie. Il va vivre dans une cage dorée, et l'on comprend très bien qu'il parle constamment du risque de rechute dans l'héroïnomanie. Si ce jeune homme avait suivi une thérapie, au cours de laquelle la possibilité lui ait été donnée de vivre la rancœur accumulée dans sa petite enfance contre des parents autoritaires, qui le limitaient et réprimaient ses sentiments, il ne se serait pas laissé enfermer dans une cage et aurait malgré tout fourni à ses parents une aide plus réelle et plus authentique. Cette aide ne peut être librement offerte qu'à condition de ne pas se rendre dépendant comme un petit enfant. Si on se rend dépendant des parents, il y a toutes chances pour qu'on cherche ensuite à les punir par la toxicomanie ou par un suicide. Ces mises en scènes racontent en fait la véritable histoire de l'enfance qui a été tue toute la vie.

En dépit de son énorme appareil de pouvoir, la psychiatrie classique demeure fondamentalement impuissante tant qu'elle essaie de remédier aux sévères dommages subis dans l'éducation de la petite enfance par de nouvelles mesures éducatives. Tout le système de sanctions des hôpitaux psychiatriques, les formes les plus raffinées

d'humiliation du patient, ont pour but, tout comme l'éducation, de faire taire enfin les modes d'expression codée du malade. Cela apparaît très bien dans l'exemple de l'anorexie. Que raconte en fait une anorexique, qui a grandi dans une famille aisée, entourée de biens matériels et intellectuels, et brusquement fière que son poids ne dépasse pas trente kilos ? Interrogés, les parents affirment l'harmonie de leur couple, et s'avouent bouleversés par ce refus de manger alors qu'ils n'ont précisément jamais eu de difficultés avec cette enfant qui a toujours, au contraire, parfaitement répondu à leur attente. J'aurais tendance à penser que, dans le tourbillon d'émotions de la puberté, cette enfant n'est plus en mesure de fonctionner comme un automate, mais qu'étant donné ce qu'a été jusqu'alors son histoire, elle n'a aucune chance non plus de vivre les sentiments qui montent brusquement en elle. Elle raconte donc, par la façon dont elle se réduit en esclavage, se restreint et se suicide lentement, ce qui lui est arrivé dans la petite enfance. Cela ne signifie pas que les parents aient été fondamentalement mauvais : ils ont simplement voulu éduquer leur enfant de telle sorte qu'elle devienne ce qu'elle est effectivement devenue plus tard : une petite fille qui fonctionnait bien, qui travaillait bien, que beaucoup admiraient. Bien souvent, ce n'étaient même pas les parents, mais les gouvernantes. En tout cas l'anorexie trahit tous les éléments d'une éducation rigoureuse : inflexibilité, dictature, système de surveillance, contrôle, incompréhension et manque de sensibilité aux véritables besoins de l'enfant. A cela vient s'ajouter l'abus de tendresse alternant avec le rejet et l'abandon (orgies de nourriture et vomissements). La loi suprême de ce système de police dit : tous les moyens sont bons pour que tu deviennes telle que nous avons besoin de t'avoir, et ce n'est qu'ainsi que nous pouvons t'aimer. C'est ce qui se reflète ultérieurement dans la terreur anorexique. Le poids est contrôlé à cinq grammes près, et le coupable puni chaque fois qu'il dépasse la limite.

Même le meilleur des psychothérapeutes est contraint de faire remonter le poids de ces malades extrêmement menacées s'il veut qu'une conversation soit possible. Mais

tout le problème est de savoir s'il explique à la malade qu'il est nécessaire de reprendre du poids en considérant la compréhension de son propre moi comme l'objectif de la thérapie, ou s'il consièdre le fait de reprendre du poids comme le seul objectif de la thérapie. Dans ce dernier cas, le médecin ne fait que reprendre à son compte le système de contrainte de l'éducation, et il peut s'attendre à une rechute ou à un changement de symptômes. Si aucun de ces deux effets ne se produit, la deuxième éducation a également réussi, et pourvu que le cap de la puberté soit passé, une absence permanente de vie est assurée.

Tout comportement absurde a son origine dans la petite enfance, et la cause en demeure introuvable tant que la manipulation des besoins physiques et psychiques de l'enfant n'est pas considérée par les adulte comme de la cruauté, mais comme une mesure éducative nécessaire. Étant donné que même les spécialistes ne sont pas à l'abri de cette erreur, ce que l'on nomme plus tard thérapie n'est parfois que la continuation involontaire de la cruauté initiale. Il n'est pas rare qu'une mère donne du valium à un enfant d'un an pour qu'il dorme tranquillement quand elle veut sortir le soir. Il se peut que la chose ait été nécessaire une fois. Mais si le valium devient un moyen de manipulation du sommeil enfant, c'est un équilibre naturel qui est détruit, en même temps qu'est causé très tôt un trouble des fonctions végétatives. On peut aussi imaginer que, rentrant tard à la maison, les parents auront encore un peu envie de jouer avec leur enfant, puisqu'ils n'auront plus besoin d'avoir peur. Le valium fausse non seulement la faculté qu'a l'enfant de s'endormir naturellement mais aussi ses facultés perceptives. Très tôt, il est interdit à cet enfant de savoir qu'il est seul dans l'appartement, il ne peut pas ressentir sa peur et, une fois adulte, il ne saura peut-être pas non plus décrypter en lui-même les signaux de danger.

Pour éviter un comportement absurde et autodestructeur chez l'adulte, les parents n'ont pas besoin de faire de grandes études de psychologie. S'ils réussissent à éviter de manipuler l'enfant en fonction de leurs propre besoins,

d'abuser de lui et de troubler son équilibre végétatif, l'enfant trouvera dans son propre organisme la meilleure protection contre les exigences indues. Le langage de son corps et ses signaux lui sont familiers dès le départ. Si les parents réussissent en outre à vouer à leur propre enfant le même respect et la même tolérance qu'ils ont eux-mêmes voués à leurs parents, ils créent les conditions optimales pour la suite de sa vie. Non seulement le sentiment qu'il aura de sa propre valeur, mais même la liberté de développer ses facultés innées, dépendent de ce respect. Et, comme nous l'avons dit, pour apprendre ce respect, nous n'avons pas besoin de manuels de psychologie mais d'une révision de l'idéologie de l'éducation.

On se traite soi-même, sa vie durant, de la même façon que l'on a été traité dans la petite enfance. Et les plus torturantes souffrances sont souvent celles que l'on s'inflige ultérieurement. Il n'y a plus aucun moyen d'échapper au tortionnaire que l'on porte en soi et qui souvent se déguise en éducateur. Dans les cas pathologiques, comme par exemple celui de l'anorexie, il exerce une domination absolue. Il en résulte un total asservissement de l'organisme et une terrible exploitation de la volonté. La toxicomanie débute par une tentative de se soustraire à la domination des parents, par un refus de répondre à leurs exigences, mais elle conduit en définitive, par une compulsion de répétition, à un effort constant pour rassembler des sommes énormes et se procurer la « dope » nécessaire : c'est en fait une forme d'asservissement tout à fait « bourgeois ».

En lisant les histoires de Christiane F. avec la police et les trafiquants, je revis brusquement le Berlin de 1945 les multiples moyens illégaux de s'approvisionner, la peur des soldats occupants, le marché noir — les « trafiquants » d'alors. Je ne sais pas si c'est une association que je suis seule à établir. Pour beaucoup de parents de jeunes toxicomanes d'aujourd'hui, ce monde était le seul possible, car leurs yeux d'enfants n'en connaissaient pas d'autre. Il n'est pas exclu que, sur le fond du vide intérieur créé par la répression des sentiments, le décor de la toxicomanie soit aussi en relation avec le marché noir des années

quarante. Contrairement à beaucoup de choses que je dis ici, cette idée ne repose pas sur des donnée scientifiquement vérifiables mais sur une inspiration personnelle et une association subjective dont je n'ai pas vérifié de plus près la validité. Je la mentionne simplement parce que l'on voit paraître de toutes parts des études psychanalytiques sur les conséquences tardives de la guerre et du régime nazi à la deuxième génération, et que l'on se trouve constamment confronté au fait assez étonnant que les enfants, fils ou filles, remettent en scène inconsciemment le destin de leur parents avec d'autant plus d'intensité qu'ils le connaissent moins bien. A partir des quelques bribes d'information qu'ils ont pu rassembler dans leur enfance sur le traumatisme subi par leurs parents à cause de la guerre, ils développent, en fonction de leur propre réalité, des fantasmes, qui sont souvent abréagis dans des groupes au moment de la puberté. C'est ainsi que Judith Kestenberg rapporte le cas d'adolescents qui, dans les années soixante, en pleine période de paix et de prospérité, disparurent dans la forêt ; il se révéla ultérieurement, au cours de la thérapie, que leurs parents avaient vécu la guerre comme partisans dans les pays d'Europe de l'Est, mais qu'ils ne l'avaient jamais raconté en détail à leurs enfants. (Cf. *Psyche* 28, pp. 249-265.)

J'ai reçu un jour en consultation une anorexique de dix-sept ans, qui était très fière de peser exactement le même poids que sa mère, trente ans auparavant, quand elle avait été libérée d'Auschwitz. Il ressortit de l'entretien que ce détail était le seul que la fille connût du passé de sa mère, car cette dernière se refusait à parler de cette période et demandait au reste de la famille de ne pas lui poser de questions. C'est précisément ce qui reste mystérieux, ce que taisent les parents, ce qui touche à leurs sentiments de honte, de culpabilité et d'angoisse, qui inquiète les enfants. L'une des principales possibilités d'échapper à cette menace est l'activité fantasmatique ou le jeu. Le fait de pouvoir jouer avec les accessoires des parents donne à l'adolescent le sentiment de pouvoir avoir sa part de leur passé.

Ne se pourrait-il pas que cet univers en ruine qu'est le psychisme de Christiane remonte aux ruines de 1945 ? Si

c'est le cas, comment en est-elle venue à cette répétition ? Le lien passe vraisemblablement par la réalité psychique des parents, qui ont grandi à une époque d'extrême dénuement matériel et pour qui l'assurance de la vie matérielle est donc le principe suprême de l'existence. L'enrichissement croissant a toujours servi à se défendre de l'angoisse de se retrouver jamais sur un champ de ruines comme un enfant affamé et impuissant. Mais en fait, il n'est pas de luxe qui puisse vous débarrasser de cette angoisse. Tant qu'elle reste inconsciente, elle poursuit sa propre existence. Et les enfants quittent ces appartements luxueux où ils ne se sentent pas compris, parce que les sentiments et l'angoisse n'y sont pas admis ; ils passent dans le milieu de la drogue où ils occupent une fonction de trafiquant, comme leur père dans le cadre de la grande économie officielle, ou bien ils s'asseyent sur le trottoir et restent là, comme ces petits enfants démunis et menacés sur un champ de ruines, ces enfants que leurs parents ont été réellement jadis, mais qui n'ont jamais eu le droit de parler avec personne de cette réalité. L'enfant des champs de ruines a été banni à tout jamais de leurs appartements luxueux et voilà qu'il réapparaît comme un esprit malfaisant chez leurs fils et leurs filles dépravés, avec leurs vêtements effrangés, leurs visages apathiques, leur désespoir, leur étrangeté et leur haine pour tout ce luxe accumulé.

Il n'est que trop évident que les parents ne peuvent pas avoir la moindre compréhension pour cet adolescent en face duquel ils se trouvent brusquement, car tout homme est plus capable de se soumettre aux lois les plus rigoureuses, d'assumer les plus lourdes charges, de fournir les plus incroyables efforts, de faire la plus brillante carrière, que d'avoir un mouvement d'amour et de compréhension envers l'enfant démuni et malheureux qu'il a jadis été et qu'il a ensuite banni à tout jamais de lui-même. Lorsque cet enfant réapparaît malgré lui sous l'apparence de son fils ou de sa fille sur le beau parquet ciré de son luxueux salon, il ne peut pas s'attendre à être compris. Tout ce qu'il peut espérer trouver là, c'est l'étrangeté, la révolte, les conseils ou les sanctions, peut-être aussi la haine, mais surtout un véritable arsenal de mesures éducatives, à l'aide

desquelles les parents se défendent de la résurgence du moindre souvenir de leur propre enfance malheureuse pendant la guerre.

Il y a aussi des cas où la confrontation qui a lieu, au travers des enfants, avec un passé non surmonté exerce sur toute la famille un effet bénéfique :

Brigitte, née en 1936, très sensible, mariée, mère de deux enfants, était en dépression, se cherchait un deuxième analyste. Son angoisse des catastrophes était manifestement en relation thématique avec les attaques aériennes vécues dans son enfance, mais elles subsistaient, en dépit de tous les efforts d'analyse, jusqu'au jour où — avec l'aide d'un de ses enfants — la patiente découvrit un point sensible, une blessure qui n'avait pu jusqu'alors être cicatrisée pour la bonne raison qu'on ne l'avait pas vue, et par conséquent pas soignée.

Lorsque son fils eut dix ans, exactement l'âge où elle-même avait vu son père revenir du front de l'Est, il se mit avec quelques camarades de classe à peindre des croix gammées sur les murs de l'école et à s'amuser avec d'autres accessoires de la tragédie hitlérienne. La façon dont ce type d'« actions » était à la fois caché et fait pour être découvert dénotait évidemment un appel, et le drame de l'enfant était très nettement sensible. La mère eut néanmoins beaucoup de mal à l'appréhender et à la comprendre dans le dialogue avec son fils. Ces jeux lui faisaient horreur, elle ne voulait rien avoir à faire avec tout cela ; en tant qu'ancienne militante d'un groupe d'étudiants antifascistes elle se sentait offensée par son enfant, et réagissait malgré elle de manière hostile et autoritaire. Les raisons idéologiques conscientes de son attitude ne suffisaient pas à expliquer les violents sentiments de rejet qu'elle éprouvait vis-à-vis de son fils. En profondeur, c'était la continuation de quelque chose qui lui était jusqu'alors resté inaccessible — même dans la première analyse. Grâce aux nouvelles aptitudes sensibles développées au cours de la seconde analyse, elle put retrouver émotionnellement la trace de toute cette histoire. Pour commencer il se passa la chose suivante : plus la mère

manifestait d'incompréhension et de révolte devant les jeux de son enfant, plus elle se donnait de mal pour les « faire disparaître », et plus ils prenaient d'ampleur et de fréquence. Le jeune garçon avait de moins en moins confiance dans ses parents et se liait de plus en plus étroitement à son groupe, ce qui suscitait les crises de désespoir de sa mère. Le transfert permit de découvrir les racines de cette fureur, ce qui modifia l'ensemble de la situation familiale. Pour commencer, la patiente fut brusquement comme assaillie de questions torturantes sur la personne et sur le passé de son analyste. Elle s'en défendait désespérément, de peur de devoir perdre si elle les exprimait, ou craignant de recevoir des réponses qui la forceraient à le mépriser.

L'analyste la laissa patiemment formuler ses questions dont il comprenait le poids et l'importance, mais sans y répondre ; comme il sentait qu'en fait ce n'était pas lui qu'elles concernaient, il n'avait pas de raisons de les repousser par des explications prématurées. Et c'est alors qu'apparut très nettement la petite fille de dix ans, qui en son temps n'avait pas eu le droit de poser de questions à son père. La patiente se disait qu'en fait à l'époque elle n'y avait pas pensé. Et pourtant il paraît assez évident qu'une enfant de dix ans qui a attendu toutes ces longues années le retour d'un père bien-aimé lui demande : « Où étais-tu ? Qu'as-tu fait ? Qu'as-tu vu ? Raconte-moi une histoire ! Raconte-moi ce qui s'est vraiment passé. » D'après Brigitte, rien de tout cela n'avait été fait. Dans la famille, « ces choses » étaient marquées d'un tabou, on n'en parlait jamais avec les enfants, et ces derniers sentaient qu'ils n'avaient pas le droit de s'enquérir du passé de leur père. Le sentiment de curiosité réprimé alors consciemment, mais déjà paralysé dans les phases antérieures par la prétendue « bonne éducation », se manifestait dans toute sa vivacité et avec toute son insistance dans la relation à l'analyste. Il avait certes été paralysé mais pas complètement anéanti. Et quand il put renaître, la dépression disparut. Pour la première fois, au bout de trente ans, la patiente put s'entretenir avec son père de ce qu'il avait vécu pendant la guerre, ce qui fut, pour lui aussi, un grand

soulagement. Car la situation était désormais différente : elle était assez forte pour pouvoir l'entendre exprimer ses opinions sans devoir se nier elle-même, et elle n'était plus l'enfant dépendante. Mais, à l'époque, ces conversations n'auraient pas été possibles. Brigitte comprit qu'enfant sa peur, de perdre le père bien-aimé en lui posant des questions n'avait pas été sans fondement, car son père aurait alors été incapable de parler de ce qu'il avait vécu sur le front. Il s'était toujours efforcé de liquider par l'oubli les traces de toute cette époque. Sa fille s'était parfaitement adaptée à ce besoin et elle était arrivée à n'avoir sur le Troisième Reich qu'une information lacunaire et purement intellectuelle. Elle défendait la théorie selon laquelle il fallait juger cette période objectivement et « sans émotion », comme un ordinateur, qui compterait les morts de tous les côtés sans en avoir d'image et sans éprouver de sentiment d'horreur.

Or, Brigitte n'était précisément pas un ordinateur mais une personne extrêmement sensible avec une pensée très nuancée. Et comme elle devait réprimer tout cela, elle souffrait de dépression, d'un sentiment de vide intérieur (elle avait souvent l'impression de se trouver devant « un mur tout noir »), d'insomnies et de la dépendance vis-à-vis des médicaments qui étaient censés réprimer sa vitalité naturelle. La curiosité et le besoin de recherche de cette enfant intelligente, qui avaient été transférés à des problèmes purement intellectuels, resurgirent presque littéralement comme « le diable que l'on a chassé de son jardin ressurgit dans le jardin de son fils »*, d'où elle essaya également de les chasser, le tout uniquement parce que, dans une compulsion de répétition, elle s'efforçait toujours d'épargner son père introjecté et l'insécurité émotionnelle de ce père. Les représentations que l'enfant se donne du « mal » découlent toujours des attitudes de défense de ses parents : est « mal » ou risque de l'être tout ce qui augmente l'insécurité des parents. Il en résulte des sentiments de culpabilité qui résistent à toute analyse ultérieure

* Pestalozzi : « Chasse le diable de ton jardin, tu le retrouveras dans le jardin de ton fils. »

tant que leur histoire n'a pas été vécue consciemment. Brigitte eut la chance que ce « diable » en elle, autrement dit l'enfant vivant, curieux, intéressé et critique, fût plus fort que son adaptation, et elle put intégrer cet élément originel à sa personnalité.

A ce moment là, les croix gammées perdirent leur pouvoir de fascination sur son fils, et il apparut très clairement qu'elles remplissaient une fonction multiple. D'une part, elles avaient servi à « abréagir » la volonté de savoir refoulée chez Brigitte, et de l'autre elles avaient transféré sur l'enfant le sentiment de déception éprouvé vis-à-vis du père. A partir du moment où elle put vivre tous ces sentiments dans sa relation avec l'analyste, elle n'eut plus besoin d'utiliser l'enfant à cette fin.

Brigitte me raconta son histoire après avoir écouté une de mes conférences. Quand je lui demandai l'autorisation de la publier, elle me la donna volontiers, car elle éprouvait le besoin, comme elle me le dit elle-même, de communiquer son expérience à d'autres et « non plus de la taire ».

Nous étions toutes deux persuadées que son malheur était le reflet de la situation de toute une génération qui avait été éduquée au silence et qui consciemment ou (le plus souvent) inconsciemment en souffrait. Étant donné qu'en Allemagne, jusqu'au congrès des psychanalystes de langue allemande de Bamberg (1980), la psychanalyse ne s'est guère préoccupée de ces problèmes, seuls des individus isolés ont eu jusqu'à présent la possibilité de se libérer de ce tabou du silence, non seulement intellectuellement mais aussi, comme par exemple dans le cas de Klaus Theweleit, sur le plan émotionnel (cf. *Männerphantasien* — Fantasmes masculins —).

C'est ainsi que les réactions violentes de la deuxième génération à la diffusion télévisée du film *Holocauste* fut comme une émeute en prison… C'était la prison du silence, de l'interdiction d'interroger, de l'interdiction de ressentir, de l'idée aberrante que l'on pouvait surmonter de pareilles horreurs « sans émotion ». Serait-il donc souhaitable de faire de nos enfants des êtres qui pourraient sans difficulté

entendre parler du passage à la chambre à gaz d'un million d'enfants sans tolérer en eux-mêmes des sentiment de révolte ni de souffrance au sujet de cette tragédie ? A quoi nous servent des savants qui peuvent écrire des livres d'histoire à ce propos, en se souciant uniquement de l'exactitude historique objective ? A quoi serait donc censée servir une telle aptitude à la froide objectivité devant l'horreur ? Nos enfants ne risqueraient-ils pas alors de tomber sous le joug de n'importe quel nouveau régime fasciste ? Puisqu'ils n'auraient rien d'autre à perdre que le vide intérieur. Au contraire : un tel régime leur donnerait l'occasion d'orienter vers une nouvelle victime les sentiments refoulés dans l'objectivité scientifique et non vécus, et de décharger enfin au sein d'un groupe grandiose ces sentiments archaïques indomptés parce qu'enfermés en prison.

La forme collective du comportement absurde est bien la plus dangereuse, car personne ne s'aperçoit plus de son absurdité et elle finit par passer pour la « normalité ». Pour la grande majorité des enfants de l'après-guerre en Allemagne, il allait de soit qu'il aurait été incorrect ou tout au moins inconvenant de poser à leurs parents des questions précises sur la réalité du Troisième Reich ; souvent même c'était carrément défendu. Le silence sur cette période, c'est-à-dire sur le passé des parents, faisait partie des « bonnes manières » au même titre que la négation de la sexualité au début du siècle.

L'influence de ce nouveau tabou sur le développement des formes actuelles de névrose ne serait pas difficile à prouver empiriquement, mais le système de théories traditionnelles n'en continue pas moins à résister à cette expérience, car non seulement les patients mais même les analystes sont victimes de ce tabou. Il leur est plus facile de poursuivre avec les patients les compulsions et les interdits sexuels découverts depuis longtemps par Freud, et qui ne sont peut-être même plus les nôtres, que les interdits de notre temps, c'est-à-dire aussi de leur propre enfance. L'histoire du Troisième Reich nous apprendrait pourtant entre autres choses que la monstruosité réside

bien souvent dans le « normal », dans ce que la grande majorité considère comme « parfaitement normal et naturel ».

Les Allemands qui ont vécu, enfants ou adolescents, la période des victoires du Troisième Reich et ont voulu, dans la suite de leur vie, rechercher honnêtement leur propre vérité, ont forcément eu de considérables difficultés à cet égard. Ils ont découvert une fois adultes l'atroce réalité du système national-socialiste et ils ont intégré ce savoir intellectuellement. Et pourtant la résonance des chants, des discours, des foules en délire perçue très tôt et liée à d'intenses émotions de l'enfance continuait à vivre en eux — inaltérée par tout le savoir acquis ultérieurement. Dans la plupart des cas, ces impressions étaient associées à des sentiments de fierté, d'enthousiasme et d'heureux espoir.

Comment un individu pourrait-il concilier ces deux mondes — la connaissance émotionnelle héritée de l'enfance et la connaissance opposée acquise ultérieurement — sans nier une part importante de son moi ? La paralysie des sentiments comme l'avait tentée Brigitte, et la perte de ses racines semblent souvent la seule solution pour résoudre ce conflit et ne pas sentir cette tragique ambivalence.

Je ne connais pas d'œuvre dans laquelle précisément cette ambivalence, qui est celle d'une grande partie de toute une génération en Allemagne, s'exprime mieux que le film de Hans-Jürgen Syberberg, *Hitler — Un film d'Allemagne* qui dure sept heures. Syberberg n'a rien voulu d'autre que présenter sa vérité subjective et, se laissant aller à ses sentiments, à ses fantasmes et à ses rêves, il a brossé un tableau d'histoire contemporaine dans lequel beaucoup se retrouveront parce qu'il donne les deux perspectives : celle de l'être clairvoyant, celle de l'illusion séductrice.

La fascination de l'enfant doué devant la musique wagnérienne, la solennité des défilés, les vociférations du Führer à la radio, incompréhensibles mais chargées d'émotion ; la vision de Hitler comme une marionnette à la fois puissante et inoffensive — tout cela a sa place dans ce film. Mais tout cela a sa place à côté de la révolte, de

l'horreur et surtout de la souffrance authentique de l'adulte, que l'on n'avait guère sentie jusqu'alors dans les films sur le même sujet, parce que cela supposait l'abandon du schéma pédagogique de l'accusation et de l'amnistie. Dans plusieurs scènes du film, on sent la souffrance — non seulement pour les victimes de la persécution, mais aussi pour les victimes de l'illusion et peut-être plus encore pour l'absurdité des idéologies *en général*, qui prennent la succession des parents éducateurs de la petite enfance.

Seul un homme qui avait pu vivre la façon dont il s'était laissé prendre à cette illusion, sans le nier, pouvait le représenter avec l'intensité de deuil que l'on ressent chez Syberberg. Ce film vit par l'expérience du deuil et, sur le plan émotionnel, il en apprend davantage au spectateur sur le caractère totalement creux de l'idéologie national-socialiste — au moins dans quelques scènes particulièrement puissantes — que beaucoup d'ouvrages objectifs et très bien documentés. C'est également l'une des rares tentatives qui aient été faites de vivre avec un passé incompréhensible plutôt que d'en nier la réalité.

L'enfance d'Adolf Hitler : De l'horreur cachée à l'horreur manifeste

> « Ma pédagogie est dure. Il faut éliminer la faiblesse. Dans mes Ordensburgen, nous formerons une jeunesse dont le monde aura peur. Je veux une jeunesse violente, dominatrice, courageuse et cruelle. Il faut qu'elle sache endurer la souffrance. Elle ne doit rien avoir de faible ni de tendre. Que l'éclat de la bête féroce libre et magnifique brille à nouveau dans ses yeux. Je veux que ma jeunesse soit forte et belle... c'est ainsi que je pourrai créer l'ordre nouveau. »
>
> (Adolf Hitler)

Introduction

L'envie de m'informer plus précisément sur l'enfance d'Adolf Hitler me vint seulement au cours de la rédaction de ce livre et elle m'étonna passablement. Je voulus savoir si la conviction — acquise dans ma pratique psychanalytique — de l'origine réactionnelle (et non pas innée) du caractère destructeur de l'homme pourrait être confirmée par le cas d'Adolf Hitler, ou serait au contraire entièrement remise en question, si Erich Fromm et quelques autres étaient dans le vrai. L'enjeu me paraissait assez important pour effectuer cette démarche ; pourtant j'ai profondément douté, au départ, qu'il me fût possible d'éprouver la moindre empathie pour cet homme, le plus grand criminel que je connaisse. L'empathie, autrement dit la tentative de revivre un destin d'enfant comme il a pu être vécu par un enfant, et non pas de le juger avec des yeux d'adulte bien éduqué, est mon seul instrument de compréhension, et sans elle toute ma recherche aurait été vaine et dénuée de sens. J'ai été très heureuse de constater que j'avais enfin réussi à ne pas perdre cet instrument, et à considérer Hitler comme un être humain.

Pour ce faire, il me fallut me dégager de la cathégorie

traditionnelle et idéalisatrice de l'« humain » fondée sur la dissociation et la projection du mal, et voir que l'homme et la « bête » ne s'excluaient pas forcément l'un l'autre (cf. citation de Fromm p. 206). Jamais un animal n'éprouve la tragique compulsion de se venger, des dizaines d'années après, de blessures narcissiques infligées dans la petite enfance, comme on peut le voir, par exemple, dans la vie de Frédéric le Grand. En tout cas, je ne connais pas assez bien la dimension de l'inconscient ni de l'historicité chez l'animal pour pouvoir en parler. Jusqu'à présent, je n'ai jamais rencontré l'extrême bestialité que dans le domaine humain, et ce n'est donc que dans ce domaine que je peux en suivre les traces et en chercher les raisons. Mais je ne peux pas renoncer à cette interrogation, tant que je ne veux pas me faire instrument de l'horreur, autrement dit tant que je ne veux pas en être le porteur et l'intermédiaire non averti (et par conséquent innocent, mais aveugle).

Si nous tournons le dos à l'incompréhensible et que, désarmés, nous le qualifions d'« humain », nous renonçons véritablement à le comprendre. Et nous risquons d'autant plus d'y prêter encore notre soutien la prochaine fois, en toute innocence et en toute naïveté.

D'innombrables publications sur la vie d'Adolf Hitler sont parues au cours des trente-cinq dernières années. J'ai incontestablement entendu dire plusieurs fois que Hitler avait été battu par son père, je l'ai même lu il y a quelques années dans la monographie de Helm Stierlin, sans que cette information m'ait touchée particulièrement. Mais depuis que je suis sensibilisée au problème de l'humiliation de l'enfant dans les premières années de sa vie, l'information acquise antérieurement a pris un poids bien plus considérable pour moi. Je me pose la question suivante : comment a pu être l'enfance de cet homme, pour qu'il ait été toute sa vie possédé par la haine, et qu'il ait si aisément réussi à entraîner les autres dans cette haine ? Grâce à la lecture de *Schwarze Pädagogik* (La pédagogie noire) et des sentiments qui s'éveillèrent en moi à cette occasion, je suis brusquement parvenue à me représenter et à ressentir ce qui avait pu se passer dans la maison de la famille Hitler,

alors qu'Adolf Hitler était tout petit. Le film en noir et blanc que j'avais dans la tête se changea en film en couleur, qui se mêla progressivement à mes propres expériences de la dernière guerre au point de n'être plus un film mais la vie même : non seulement une vie qui s'était déroulée à un moment donné et dans un cadre donné mais une vie qui, par ses conséquences et l'éventualité de sa répétition, nous concerne aussi tous ici et aujourd'hui, me semble-t-il. Car l'espoir que l'on puisse réussir, à long terme, à éviter la mort de l'humanité par les armes nucléaires à l'aide d'accords raisonnables est une pure illusion, irrationnelle et contraire à toute expérience. Au moins sous le Troisième Reich, sinon à plusieurs reprises dans les époques antérieures, nous avons pu constater que la raison ne constituait qu'une petite partie de l'homme et même pas la plus puissante. Il a suffi de la folie d'un Führer, et il a suffi de quelques millions de citoyens bien éduqués, pour anéantir en quelques années la vie d'innombrables innocents. Si nous ne faisons pas tout ce que nous pouvons pour comprendre la genèse de cette haine, les accords stratégiques les mieux élaborés ne nous sauveront pas non plus. L'accumulation d'armes nucléaires n'est qu'un symbole des sentiments de haine accumulés, et de l'incapacité dont ils s'accompagnent de percevoir et d'exprimer les véritables besoins.

L'exemple de l'enfance d'Adolf Hitler nous permet d'étudier la genèse d'une haine dont les effets firent des millions de victimes. La nature de cette haine destructrice est bien connue des psychanalystes depuis longtemps, mais on ne peut guère attendre d'aide de la psychanalyse tant qu'elle conçoit cette haine comme l'expression de la pulsion de mort. Même les disciples de Melanie Klein, qui décrivent très précisément la haine de la petite enfance, mais la considèrent comme innée (pulsionnelle) et non réactionnelle, ne font pas exception sur ce point. C'est sans doute Heinz Kohut qui appréhende le mieux ce phénomène de la haine — avec sa notion de fureur narcissique que je mets en relation avec la réaction du nourrisson à la non-disponibilité de l'objet primaire (1979).

Mais pour comprendre la genèse d'une haine insatiable qui dure toute une vie, comme celle d'Adolf Hitler, il faut faire un pas de plus. Il faut quitter le terrain familier de la théorie des pulsions et vouloir bien se poser la question de ce qui se passe chez l'enfant qui est, d'un côté, humilié et rabaissé par ses parents et qui a, d'un autre côté, le devoir impératif d'aimer et de respecter la personne qui l'offense et de n'exprimer en aucun cas ses souffrances. Alors que l'on n'attendrait jamais quelque chose d'aussi absurde d'un adulte (sauf dans les cas de relations sado-masochistes caractérisées), c'est ce que les parents attendent dans la plupart des cas de leurs enfants, et dans les générations passées, cette attente était rarement déçue. Dans ces premières années de la vie, on parvient encore à oublier les pires cruautés et à idéaliser l'offenseur. Mais toute la mise en scène ultérieure trahit le fait que l'histoire de la persécution de la petite enfance a été enregistrée quelque part ; elle se déroule alors devant les spectateurs et leur est rapportée avec une incroyable précision, mais précédée d'un autre signe : l'enfant torturé devient dans la nouvelle version le tortionnaire. Dans le cadre du traitement psychanalytique, cette histoire se joue dans le cadre du transfert et du contre-transfert.

Si la psychanalyse voulait bien se libérer de son attachement à l'hypothèse de la pulsion de mort, avec le matériau dont elle dispose sur le conditionnement de la petite enfance, elle pourrait apporter une contribution bien plus importante à la recherche sur la paix. Malheureusement, il semble que la plupart des analystes ne se soucient pas de savoir ce que les parents ont fait de leurs enfants, et abandonnent ce thème aux thérapeutes du groupe familial. Étant donné que ces derniers, à leur tour, ne travaillent pas en utilisant le phénomène de transfert, et s'attachent essentiellement à modifier l'interaction entre les membres de ce groupe, ils arrivent rarement à connaître les événements de la petite enfance comme on le fait au cours d'une analyse approfondie.

Pour montrer comment l'humiliation, les mauvais traitements et le viol psychique d'un enfant s'expriment dans

tout le reste de sa vie, il suffirait de raconter minutieusement une seule analyse. Mais cela n'est guère possible pour des raisons de discrétion. Inversement, la vie de Hitler a été, jusqu'à son dernier jour, observée de si près, par de si nombreux témoins qui en ont rendu compte, qu'il n'est pas difficile de retrouver dans ces documents la mise en scène de la situation de la petite enfance. En dehors des déclarations de témoins et des faits historiques qui ont illustré son action, sa pensée et sa sensibilité se sont exprimées, même si c'est sous une forme codée, dans ses nombreux discours et dans son livre Mein Kampf (Mon combat). Il serait extrêmement fructueux et intéressant d'essayer d'expliquer toute l'activité politique de Hitler en fonction de l'histoire des souffrances de sa petite enfance. Mais c'est une tâche qui dépasserait le cadre de ce livre où il nous importe essentiellement de trouver des illustrations des effets de la « pédagogie noire ». C'est la raison pour laquelle je me limiterai à quelques points de cette biographie, en accordant toutefois un intérêt tout particulier à certaines expériences de l'enfance auxquelles les biographes n'ont guère prêté d'attention jusqu'à présent. Étant donné que les historiens s'occupent des faits extérieurs et les psychanalystes du complexe d'Œdipe, il semble que peu d'entre eux se soient sérieusement demandé ce que cet enfant avait pu *ressentir*, ce qu'il avait *emmagasiné* en lui alors qu'il était dès son plus jeune âge quotidiennement battu et humilié par son père.

D'après les documents dont nous disposons, nous pouvons assez facilement nous faire une image de l'atmosphère dans laquelle Adolf Hitler a grandi. La structure de sa famille pourrait être considérée comme le prototype du régime totalitaire. La seule autorité incontestée et souvent brutale y est le père. La femme et les enfants sont totalement soumis à sa volonté, à ses caprices et à ses humeurs ; ils doivent accepter les humiliations et les injustices sans poser de question et même avec reconnaissance ; l'obéissance est leur premier principe de vie. La mère a certes son domaine dans l'entretien de la maison, où elle tient lieu d'autorité vis-à-vis des enfants quand le

père n'est pas là, où elle peut, autrement dit, se venger sur encore plus faible qu'elle des humiliations qu'elle a elle-même subies. Dans l'État totalitaire, cette fonction est à peu près celle des forces de sécurité, ce sont les gardiens d'esclaves, qui sont eux-mêmes des esclaves, qui exécutent les désirs du dictateur, le représentent en son absence, terrorisent et punissent en son nom, et règnent sur tous ceux qui n'ont aucun droit.

Ceux qui n'ont aucun droit, ce sont les enfants. Si jamais ils ont des cadets, il s'ajoute encore un domaine où ils peuvent abréagir leur propres humiliations. Dès lors qu'il y a plus faible ou plus démuni que soi, on n'est plus le dernier esclave. Mais parfois, comme dans le cas de Christiane F., on occupe en tant qu'enfant un rang encore inférieur à celui du chien, car on n'éprouve pas le besoin de battre le chien, si l'on a déjà l'enfant pour ce faire !

Cette hiérarchie, que nous pouvons étudier très précisément dans l'organisation des camps de concentration (avec les gardiens, les capos, etc.) est parfaitement légitimée par la « pédagogie noire », et elle est sans doute même encore maintenue dans certaines familles. Les résultats que cela peut donner chez un enfant doué apparaissent très précisément dans le cas d'Adolf Hitler.

Le père — son destin et sa relation au fils

En ce qui concerne les origines et la vie d'Aloïs Hitler avant la naissance d'Adolf, Joachim Fest écrit :

> Le 7 juin 1837, dans la maison du paysan Johann Trummelschlager au numéro 13 à Strones, la fille de ferme Anna Schicklgruber, célibataire, accoucha d'un enfant qui fut baptisé le jour même du prénom d'Aloïs. Dans le registre paroissial de Dollersheim, la case dans laquelle devait figurer l'identité du père demeura vide. Aucune modification ne fut apportée à ce document lorsque, cinq ans plus tard, la mère épousa l'ouvrier meunier Johann Georg Hiedler, chômeur « indigent ». Bien plus, la même année, elle confia son fils à un frère de son mari, le paysan Johann Nepomuk Hüttler, de Spital, sans doute parce

qu'elle craignait de ne pouvoir élever l'enfant convenablement. Quoi qu'il en soit, si l'on en croit la tradition, les Hiedler étaient si pauvres « qu'ils ne possédaient même pas de lit et couchaient dans une auge à bestiaux. »

L'ouvrier meunier Johann Georg Hiedler et son frère, le paysan Johann Nepomuk Hüttler, figurent parmi les pères putatifs d'Aloïs Schicklgruber. Si l'on en croit une assertion plutôt hasardeuse, mais provenant néanmoins du proche entourage d'Hitler, le troisième serait un juif de Graz nommé Frankenberg, au domicile duquel travaillait Maria Anna Sckicklgruber au moment de sa grossesse.

Quoi qu'il en soit, Hans Frank, qui fut pendant de nombreuses années l'avocat d'Hitler avant de devenir gouverneur général en Pologne, a apporté dans le cadre de ses dépositions devant le tribunal de Nuremberg un témoignage sur ce point. Il a certifié qu'en 1930 Hitler avait reçu d'un fils de son frère consanguin une lettre qui pouvait être une manœuvre de chantage. Le signataire y faisait d'obscures allusions à « certaines circonstances bien précises de l'histoire de notre famille ». Ayant reçu mandat de tirer confidentiellement la chose au clair, Frank trouva quelques arguments en faveur de l'hypothèse selon laquelle Frankenberger aurait été le grand-père d'Hitler. Mais l'absence de tout document écrit sur ce point la fait paraître éminemment douteuse, même s'il est peu vraisemblable qu'à Nuremberg Frank ait pu être tenté d'attribuer un ancêtre juif à son « Führer ». Des recherches récentes ont encore affaibli ces présomptions, de sorte qu'aujourd'hui cette thèse n'est plus guère défendable. D'ailleurs, sa plausibilité importe peu ; ce qui lui confère une certaine importance, en particulier sur le plan psychologique, c'est qu'à la suite des découvertes de Frank, Hitler fut contraint de nourrir des doutes sur son ascendance. De nouvelles recherches entreprises par la Gestapo sur l'ordre d'Himmler en août 1942 ne permirent pas de résoudre l'énigme. La version qui fait de Johann Nepomuk Hüttler le père répond à certaines combinaisons d'amour-propre, mais elle comporte autant de lacunes que toutes les autres théories formulées au sujet du grand-père. Les unes et les autres baignent dans l'obscurité de circonstances confuses qui portent l'empreinte de la misère, de l'abrutissement et de la bigoterie paysanne. En fait, Adolf Hitler ne savait pas qui était son grand-père.

Vingt-neuf ans après la mort à Klein-Motten, près de

Strones, de Maria Anna Schicklgruber, qui avait succombé à une « hydropisie pulmonaire », et dix-neuf ans après la mort de son mari, Johann Nepomuk Hüttler, frère du précédent, se présenta en compagnie de trois témoins chez l'abbé Zahnschirm, curé de Dollersheim. Il sollicitait la légitimation de son « fils adoptif », l'employé de douanes Aloïs Schicklgruber, qui entre-temps avait presque atteint la quarantaine. A vrai dire, il n'était pas lui-même le père. Cette paternité incombait à feu son frère, Johann Georg, qui en avait d'ailleurs fait l'aveu, ainsi que pouvaient le certifier ses compagnons.

Trompé ou convaincu par ses interlocuteurs, l'abbé céda à leur insistance. Dans le vieux registre paroissial, il remplaça le mot « illégitime » qui figurait à la date du 7 juin 1837 par la mention « légitime », il remplit la case réservée au père comme on le lui demandait et il ajouta faussement dans la marge : « que Georg Hitler figure comme le père, les témoins mentionnés ci-dessous certifiant que l'intéressé avait reconnu être le père de l'enfant Aloïs, né de Anna Schicklgruber et avait sollicité l'inscription de son nom dans le présent registre. + + + Josef Romeder, témoin ; + + + Johann Breiteneder, témoin ; + + + Engelbert Paukh. » Comme les trois hommes ne savaient pas écrire, ils signèrent de trois croix et l'abbé ajouta leurs noms. Mais il négligea d'écrire la date, de même sa propre signature faisait défaut, tout comme celle des parents (décédés depuis longtemps). Bien que contraire à la loi, la légitimation fut effective : à partir de janvier 1877, Aloïs Schicklgruber se nomma Aloïs Hitler.

L'initiative de cette intrigue villageoise incombait sans aucun doute en partie à Johann Nepomuk Hüttler, car il avait élevé Aloïs et il en était fier. Aloïs venait d'être promu et il était arrivé à une fonction que jamais un Hüttler ou un Hiedler n'avait exercée avant lui. Rien n'était donc plus compréhensible que le désir de perpétuer son propre nom par l'entremise de son fils adoptif. Mais Aloïs était également fondé à souhaiter un changement de nom, car ayant fait entre-temps une carrière respectable, cet homme énergique et consciencieux pouvait éprouver le désir de lui donner l'assise solide et sûre d'un nom « honorable ». Placé en apprentissage dès l'âge de treize ans, il avait cependant résolu d'abandonner son métier pour entrer dans l'administration autrichienne des Finances. Il avait avancé rapidement et, en fin de compte, il avait été

promu en qualité de fonctionnaire des douanes dans la classe la plus élevée qui lui fût accessible, compte tenu de sa première instruction. Il était particulièrement heureux de représenter les autorités dans les manifestations officielles, et il attachait de l'importance à ce qu'on lui donnât correctement son titre. L'un de ses collègues à l'Office des douanes a déclaré qu'il était « strict, minutieux et même pédant ». A un parent qui sollicitait son avis pour le choix de la carrière de son fils, il répondit que le service des finances exigeait une obéissance totale et un esprit consciencieux. Ce n'était pas une profession qui pouvait convenir « à des ivrognes, des prodigues, des joueurs et autres gens à la conduite immorale ». Ses photographies, qu'il fit exécuter, principalement à l'occasion de ses promotions, ont conservé l'image d'un homme imposant qui permet de déceler, sous les traits méfiants du fonctionnaire, une solide vitalité et un désir de respectabilité bourgeoise. Avec son uniforme aux boutons étincelants, il se présente à l'observateur comme un caractère qui ne manque pas de dignité et de suffisance. (J. Fest, p. 7.)

A cela il faut ajouter, qu'après la naissance de son fils, Maria Schicklgruber a reçu pendant quatorze ans (quatorze années durant) une pension alimentaire du commerçant juif dont parle J. Fest. Dans sa biographie de Hitler parue en 1973, Fest ne cite plus le rapport de Frank dans ses termes exacts, mais il le citait dans son ouvrage antérieur, paru en 1963 où l'on peut lire :

« Le père d'Hitler était l'enfant illégitime d'une cuisinière du nom de Schickelgruber, originaire de Leonding près de Linz et travaillant chez un ménage de Graz. Cette demoiselle Schickelgruber, grand-mère d'Adolf Hitler, était employée chez des Juifs du nom de Frankenberger au moment où elle mit au monde son enfant (plus exactement : au moment où elle devint enceinte.) (N. de l'A.) Pour son fils qui avait à l'époque près de dix-neuf ans (l'affaire se situe vers les années 30 du siècle dernier), ce Frankenberger paya à la fille Schickelgruber, depuis la naissance de l'enfant jusqu'à sa quatorzième année, une pension alimentaire. La famille Frankenberger et la grand-mère d'Hitler entretinrent pendant des années une correspondance dont il semble ressortir que tous les intéressés savaient et

> reconnaissaient tacitement que l'enfant de la fille Schickelgruber avait été conçu dans des circonstances qui faisaient obligation aux Frankenberger de payer une pension alimentaire... » (J. Fest, 1963, p. 22.)

Si tout le monde le savait si bien au village qu'on le racontait encore cent ans après, il est impensable qu'Aloïs lui-même n'en ait rien su. On ne voit pas très bien non plus comment les gens de son entourage auraient pu croire à une telle générosité sans raison particulière. Quoi qu'il en soit, Aloïs était marqué d'une multiple opprobre :

1. celle de la pauvreté ;
2. de la naissance illégitime ;
3. de la séparation de la mère à l'âge de cinq ans et
4. du sang juif.

Sur les trois premiers points, il n'y avait aucun doute ; le quatrième n'était peut-être qu'une rumeur, mais cela ne rendait pas les choses plus faciles. Comment se défendre d'un bruit qui court, de quelque chose dont personne n'ose parler ouvertement et qu'on ne fait que murmurer ? Il est plus facile de vivre avec des certitudes, même les pires. On peut par exemple faire une telle ascension dans sa carrière professionnelle qu'on efface toute trace de pauvreté. Et Aloïs y réussit effectivement. Il réussit également à mettre enceintes ses deux futures épouses avant le mariage, de manière à faire revivre activement chez ses enfants le destin d'enfant illégitime dont il avait souffert et à s'en venger inconsciemment. Mais la question de sa propre origine resta toute sa vie sans réponse.

L'incertitude sur sa propre origine, si elle n'est ni vécue consciemment ni consciemment soumise à un travail de deuil, peut plonger l'individu dans l'angoisse et le trouble les plus profonds, surtout lorsqu'elle est liée à un bruit honteux que l'on ne saurait ni confirmer ni réfuter entièrement.

On m'a raconté récemment l'histoire d'un homme de près de quatre-vingts ans, émigré d'Europe de l'Est, vivant depuis trente-cinq ans en Europe occidentale avec sa femme et ses enfants, qui eut la stupéfaction de recevoir il y a

peu de temps, d'Union soviétique, une lettre de son fils naturel, alors âgé de cinquante-trois ans et qu'il croyait mort depuis cinquante ans. L'enfant était avec sa mère au moment où celle-ci avait été fusillée. Le père avait ensuite été détenu comme prisonnier politique et, persuadé que l'enfant était mort, il n'avait jamais eu l'idée de le rechercher. Mais le fils, qui portait le nom de la mère, écrivait dans sa lettre qu'il n'avait pas eu de répit depuis cinquante ans et que, de bureau d'information en bureau d'information, il avait toujours formé de nouveaux espoirs qui s'étaient effondrés tour à tour. Cependant, au bout de cinquante ans, il avait quand même réussi à retrouver ce père dont il ignorait au départ jusqu'au nom. On peut imaginer l'idéalisation de ce père inconnu et les espoirs mis dans les retrouvailles. Car il avait nécessairement fallu une énergie énorme pour parvenir à retrouver un homme en Europe occidentale à partir d'une petite ville de province en Union soviétique.

Cette histoire montre qu'il peut être d'une importance vitale pour un individu de tirer au clair le problème de son origine, et de rencontrer celui de ses parents qu'il ne connaît pas. Il n'est guère vraisemblable qu'Aloïs Hitler ait pu vivre consciemment ce type de besoins ; en outre, il ne pouvait guère idéaliser le père inconnu alors que le bruit courait que celui-ci aurait été juif, ce qui signifiait dans son entourage l'opprobre et l'isolement. La procédure du changement de nom à quarante ans, avec ses multiples actes manqués, telle que nous la décrit Joachim Fest, montre bien que la question de son origine était extrêmement importante en même temps que conflictuelle pour Aloïs.

Or les conflits émotionnels ne s'éliminent pas avec des documents officiels. Tout ce poids de trouble intérieur combattu par l'effort, la place de fonctionnaire, l'uniforme et le comportement arrogant se répercutaient sur les enfants.

John Toland écrit :

> Aloïs dut boire plus que de coutume et devint à coup sûr querelleur et irritable. Sa tête de Turc était Aloïs junior.

> Depuis quelque temps le père, qui exigeait une obéissance absolue, ne s'entendait plus avec le fils, qui refusait de la lui témoigner. Par la suite, Aloïs junior se plaignit amèrement que son père le battait souvent « sans pitié avec un fouet énorme » ; mais dans l'Autriche de cette époque, il n'était pas rare que l'on rouât de coups les enfants « pour leur bien. » Une fois, le garçon fit l'école buissonnière pendant trois jours pour achever la construction d'un bateau-jouet. Le père, qui avait encouragé ce type d'activité, fouetta le jeune Aloïs, puis le tint « contre un arbre par la peau du cou » jusqu'à ce qu'il perdît connaissance. On racontait aussi qu'il fouettait Adolf, quoique moins souvent, et qu'il « battait fréquemment le chien jusqu'à ce qu'il rampât sur le sol en mouillant le plancher. » Cette violence, si l'on en croit Aloïs junior, s'étendait même à la docile Klara, ce qui, si la chose est vraie, doit avoir fait sur Adolf une impression ineffaçable. (J. Toland, 1979, p. 29.)

Il est assez intéressant de constater que Toland nous dit « si ces indications sont exactes », alors qu'il possède lui-même un témoignage de la sœur de Hitler, Paula, qu'il ne publie pas dans son ouvrage, mais à laquelle se réfère Helm Stierlin dans sa monographie en renvoyant aux archives J. Toland. Ce témoignage nous dit :

> C'était surtout mon frère Adolf qui provoquait la rigueur de mon père et il recevait chaque jour sa part de coups. C'était un garnement grossier et effronté et tous les efforts de son père pour lui faire passer l'insolence à force de coups et le convaincre d'entreprendre une carrière de fonctionnaire restèrent nuls et non avenus. » (Helm Stierlin, 1980, p. 28.)

Si la sœur de Hitler, Paula, a personnellement raconté à John Toland que son frère, Adolf, « recevait chaque jour sa part de coups », il n'y a pas de raison d'en douter. Mais tous les biographes ont la même difficulté à s'identifier avec l'enfant, et ils minimisent inconsciemment les mauvais traitements infligés par les parents. Le passage suivant, de Franz Jetzinger, est très significatif à ce sujet :

> On a écrit également que le gamin aurait été rudement battu. On se refère à ce sujet à une prétendue déclaration d'Angela qui aurait dit : « Rappelle-toi, Adolf, comme avec notre mère, nous retenions le père par les pans de son uniforme quand il voulait te battre ! » Mais cette prétendue déclaration est très suspecte. Depuis l'époque de Hafeld, le père ne portait plus d'uniforme depuis longtemps ; la dernière année où il avait porté son uniforme, il n'était pas dans la famille ; il aurait donc fallu que ces scènes se fussent déroulées entre 1892 et 1894, alors qu'Adolf n'avait que quatre ans et Angela à peine douze ans ; alors, elle n'aurait jamais osé retenir un aussi redoutable père par les pans de son uniforme. Cela a dû être inventé par quelqu'un qui n'était pas très au fait de la chronologie !
>
> Le « Führer » lui-même racontait à ses secrétaires, à qui il aimait bien conter des sornettes, que son père lui avait administré un jour trente coups sur les reins ; mais il a été prouvé que le Führer racontait parfois dans ces cercles des choses qui n'étaient pas vraies ; et ce récit est d'autant moins crédible qu'il l'associait à des histoires d'Indiens et se vantait qu'à l'instar des Indiens, il avait subi ce traitement sans broncher. Il se peut bien que ce gamin docile et frondeur se soit fait administrer de temps en temps une correction ; il le méritait bien ; mais en aucun cas on ne peut dire qu'il faisait partie des enfants battus ; son père était fondamentalement un homme de progrès. Avec ce genre de théories forgées de toutes pièces, on ne résout pas l'énigme de Hitler, on ne fait que la compliquer. On a au contraire bien l'impression, que le père de Hitler, qui avait déjà plus de soixante et un ans à l'époque où il vivaient à Leonding, laissait faire beaucoup de choses et ne se souciait guère de l'éducation de l'enfant. (Jetzinger, 1957, p. 94.)

Si les témoignages historiques de Jetzinger sont exacts, et il n'y a aucune raison d'en douter, il ne fait que confirmer, par sa « démonstration », ma conviction profonde qu'Adolf ne fut pas uniquement battu une fois grand, mais l'était déjà tout petit, à moins de quatre ans. En fait, on n'aurait même pas besoin de ces éléments, car toute la vie d'Adolf en fait la preuve. Ce n'est pas par hasard que, dans *Mein Kampf*, il parle lui-même très souvent de l'enfant (« disons ») de trois ans. Jetzinger

pense manifestement que tout cela n'était pas possible. Pourquoi, en fait ? Combien de fois le petit enfant n'est-il pas la victime du mal dont l'adulte se défend en lui-même ?* Dans les traités d'éducation que nous avons cités précédemment et dans les ouvrages du Dr. Schreber, très populaires en leur temps, le châtiment corporel du tout-petit est explicitement préconisé. Et l'on ne cesse de rappeler qu'il n'est jamais trop tôt pour extirper le mal afin que « le bien puisse se développer sans encombres ». Par ailleurs, il suffit de lire les journaux pour savoir que des mères battent leurs nourrissons, et nous en saurions peut-être encore plus sur ce point si les pédiatres parlaient librement de ce qu'ils constatent tous les jours ; mais jusqu'à une date récente (au moins en Suisse) le secret médical leur interdisait formellement de le faire, et actuellement ils continuent sans doute à se taire par habitude ou « par correction ». Si quelqu'un doutait donc qu'Adolf Hitler ait subi très tôt des châtiments corporels, le passage de la biographie de Jetzinger que nous venons de citer lui fournirait sur ce point une information objective, bien que Jetzinger cherche en fait à prouver le contraire — tout au moins au niveau conscient. Inconsciemment il a perçu autre chose, et cela se ressent dans la contradiction flagrante du récit. Car ou bien Angela devait avoir peur de ce « terrible père », auquel cas Aloïs n'était pas aussi doux que Jetzinger veut le faire paraître, ou bien il était ainsi, auquel cas Angela n'aurait pas eu besoin d'avoir peur.

Si je me suis arrêtée aussi longtemps sur ce passage, c'est qu'il me permet de montrer à quel point les biographes sont déformés par le désir d'épargner les parents. Il est très significatif que Jetzinger parle de « sornettes » là où Hitler raconte l'amère vérité de son existence, affirme que Hitler ne faisait « en aucun cas » partie des « enfants

* Les travaux publiés par *Ray E. Helfer* et *C. Henry Kempe* (1979) sous le titre *The Battered Child* n'apprennent guère au lecteur la compréhension et la connaissance des motivations des châtiments corporels infligés aux tout petits.

battus » et que ce gamin insolent et désobéissant avait bien « mérité ses coups ». Car son père était un homme « *tout à fait* progressiste ». On pourrait discuter de ce que Jetzinger entend par progressiste, mais indépendamment de cela il y a des pères qui extérieurement semblent avoir une pensée très progressiste, et qui vis-à-vis de leurs enfants, voire d'un de leurs enfants, celui qu'ils ont élu pour cela, ne font que répéter l'histoire de leur enfance. L'attitude pédagogique, qui se fixe pour objectif principal de protéger les parents des reproches de l'enfant peut donner lieu aux interprétations psychologiques les plus curieuses. C'est ainsi que Fest pense par exemple que ce seraient seulement les rapports de Frank sur les origines juives de son père qui auraient déclenché chez Hitler une agressivité contre le père. Ma thèse selon laquelle la haine du père, fondée dans l'enfance, aurait trouvé chez Adolf Hitler un exutoire dans la haine des juifs, est à l'opposé de celle de Fest selon laquelle ce serait à l'âge adulte, en 1938, qu'Adolf Hitler aurait commencé à haïr son père après avoir appris par l'intermédiaire de Frank qu'il était peut-être d'ascendance juive. Fest écrit :

> Nul ne peut dire quelles réactions la découverte de ces faits provoqua chez le fils qui s'apprêtait à prendre le pouvoir en Allemagne ; mais certains indices laissent à penser que la sourde agressivité qu'il avait toujours éprouvée à l'égard de son père se changea désormais en une haine déclarée. Dès le mois de mai 1938, quelques semaines après l'annexion de l'Autriche, il fit transformer en champ de manœuvres la localité de Döllersheim et ses environs. Le lieu de naissance de son père et le cimetière où reposait sa grand-mère furent rasés par les chars de la Wehrmacht. (J. Fest, 1963, p. 22.)

Une telle haine du père ne peut pas être seulement le produit d'un esprit adulte, ce ne peut pas être uniquement une sorte d'antisémitisme « intellectuel » ; une pareille haine a nécessairement des racines profondes dans l'obscurité du vécu de l'enfance. Il est assez significatif que Jetzinger pense lui aussi que la « haine politique » contre les juifs s'est « changée » après les révélations de Frank

en « haine personnelle » contre le père. (Cf. Jetzinger, p. 54.)

A la mort d'Aloïs, la *Linzer Tagepost* du 8 janvier 1903 publia une notice nécrologique dans laquelle on pouvait lire :

> « Les propos tranchants qui tombaient parfois de ses lèvres ne sauraient démentir le cœur chaleureux qui battait sous ce rude extérieur... En toute occasion champion énergique de le loi et de l'ordre, de culture universelle, il faisait autorité sur tous les sujets qui se présentaient à lui. » Sur la pierre tombale, un portrait oblong de l'ancien fonctionnaire aux douanes, les yeux fixés devant lui avec détermination. (J. Toland, 1979, p. 35.)

Smith parle même de « son profond respect des droits des autres et de son souci de leur bonheur ». (Stierlin, p. 23.)

Le « dehors un peu frustre » de ces « personnes pleines de respect » peut être pour leurs propres enfants un véritable enfer. J. Toland nous en donne lui aussi un exemple :

> Au cours d'une crise de rébellion, Adolf résolut de s'enfuir. Averti de ces projets, Aloïs boucla l'enfant dans sa chambre, à l'étage. Durant la nuit, Adolf essaya de se glisser entre les barreaux de la fenêtre. N'y parvenant pas tout à fait, il ôta ses vêtements. Il entendit les pas de son père dans l'escalier, et, s'étant retiré en hâte, drapa sa nudité dans un tapis de table. Cette fois, Aloïs ne lui donna pas le fouet mais éclata de rire et cria à Klara de monter voir le « garçon à la toge ». Le ridicule blessa Adolf plus que n'importe quelle cravache, et il lui fallut « longtemps pour se remettre de cet épisode », devait-il confier à Hélène Hanfstaengl.
> Des années plus tard, il dit à l'une de ses secrétaires qu'il avait lu dans un roman d'aventures que le fait de ne pas exprimer sa douleur constituait une preuve de courage. « Je décidai alors de ne plus jamais pleurer quand mon père me fouetterait. Quelques jours plus tard, j'eus l'occasion de mettre ma volonté à l'épreuve. Ma mère, effrayée, se

> réfugia devant la porte. Quant à moi, je comptai silencieusement les coups de bâton qui me cinglaient le postérieur. » A partir de ce jour, prétendait Hitler, son père ne le toucha plus jamais. (J. Toland, p. 32.)

Tous les passages de ce style donnent bien l'impression qu'Aloïs reportait sur son fils la fureur aveugle qu'avaient éveillée en lui les humiliations de son enfance, et les lui faisait payer en le battant. Il éprouvait manifestement le besoin compulsif de reporter plus particulièrement sur cet enfant les humiliations et les souffrances de son enfance.

Une autre histoire pourrait nous aider ici à comprendre les arrière-plans d'un tel besoin compulsif. Au cours d'une émission de télévision américaine, un groupe de jeunes mamans parlent des mauvais traitements qu'elles ont infligés à leurs tout jeunes enfants. L'une d'elle raconte qu'un jour, ne pouvant plus supporter d'entendre l'enfant pleurer, elle l'a arraché à son berceau et l'a brusquement frappé contre le mur. Elle fait ressentir très profondément au spectateur le désespoir qu'elle a éprouvé alors et raconte ensuite que, ne sachant plus que faire, elle a recouru au service téléphonique qui existe manifestement aux États-Unis pour ce genre de cas. La voix qui lui répond au téléphone demande qui elle a véritablement voulu battre. A sa propre stupéfaction, la jeune femme s'entend répondre : « moi-même », et elle éclate en sanglots.

Je voudrais expliquer par là comment je comprends les mauvais traitements infligés par Aloïs à son fils. Tout cela ne change rien au fait qu'Adolf, qui ne pouvait rien savoir de tout cela alors qu'il était enfant, vivait sous une perpétuelle menace et dans un véritable enfer, dans l'angoisse permanente et le traumatisme réel ; qu'il était en même temps forcé de réprimer tous ces sentiments, et ne pouvait même sauver sa fierté qu'en réussissant à cacher sa souffrance et à la rejeter elle aussi.

Quelle jalousie inconsciente et irrépressible ne fallait-il pas que l'enfant ait suscitée chez Aloïs, ne serait-ce que par sa seule existence ? Enfant « légitime » d'un couple marié, fils d'un employé des douanes, et d'une mère qui

n'était pas forcée de le confier à d'autres parce qu'elle était trop pauvre, vivant avec un père qu'il connaissait (dont il pouvait même ressentir physiquement la présence, de façon si concrète et si durable qu'il ne devait même pas l'oublier de toute sa vie), n'était-il pas très exactement ce qu'Aloïs avait souffert toute sa vie de ne pas être, et qu'il n'était jamais arrivé à être en dépit de tous ses efforts, parce que l'on ne parvient jamais à changer le destin de l'enfance ? On ne peut que l'accepter et vivre avec la vérité du passé, ou le renier complètement et faire souffrir les autres pour compenser.

Beaucoup d'entre nous ont des difficultés à admettre la triste vérité qui veut que la cruauté frappe le plus souvent des innocents. Il faut dire que l'on apprend dès sa plus tendre enfance à considérer toutes les cruautés de l'éducation comme des punitions de ses propres fautes. Une enseignante m'a raconté qu'à la suite de la projection d'Holocauste à la télévision plusieurs élèves de sa classe pensaient que « Les juifs avaient dû faire quelque chose de mal, sinon on ne les aurait pas punis comme ça ».

C'est ainsi qu'il faut comprendre tous les efforts des biographes pour attribuer au petit Adolf tous les péchés possibles et imaginables, essentiellement la paresse, l'insolence et le mensonge. Un enfant naît-il menteur ? Et le mensonge n'est-il pas quelquefois le seul moyen de survivre avec un père pareil et de sauvegarder un reste de sa dignité ? Quand on est entièrement livré aux caprices de quelqu'un, comme c'était le cas d'Adolf Hitler (et de bien d'autres), la dissimulation et les mauvaises notes à l'école ne constituent-ils pas les seuls moyens de s'assurer en secret un peu d'autonomie ? C'est pourquoi il y a toutes les raisons de penser que les récits, faits ultérieurement par Hitler, d'une discussion franche et ouverte avec son père à propos du choix de son métier sont une version révisée de la réalité, non pas parce que le fils était « lâche de nature », mais parce qu'avec ce père il n'y avait pas de discussion possible. Ce passage de Mein Kampf correspond sans doute davantage à la réalité des choses :

> Je pouvais m'arranger pour garder pour moi ce que je pensais intérieurement, je n'avais pas toujours besoin de répondre. Il me suffisait d'avoir moi-même pris la ferme décision de ne jamais devenir fonctionnaire pour me tranquilliser intérieurement. (Cité d'après K. Heiden, 1936, p. 16.)

Il est très significatif que le biographe Konrad Heiden qui cite ce passage conclue : « donc, un petit cachottier. » Or nous attendons précisément d'un enfant qu'il s'exprime ouvertement et sincèrement dans un régime totalitaire, et en même temps qu'il obéisse au doigt et à l'œil, qu'il ait de bonnes notes, qu'il ne réponde pas à son père et qu'il fasse toujours son devoir.

A propos des difficultés scolaires de Hitler, le biographe Rudolf Olden écrit lui aussi (1935) :

> La mauvaise volonté et l'inaptitude se renforcent très vite mutuellement. Avec la brusque disparition du père, un puissant moteur disparaît (!) (R. Olden, 1935, p. 18.)

Les coups devaient donc être le moteur du travail scolaire. C'est d'autant plus étonnant que c'est ce que déclare le même biographe, qui écrit un peu plus haut, à propos d'Aloïs :

> Même retraité, il avait conservé la fierté caractéristique de l'officier de la fonction publique et exigeait qu'on s'adressât à lui en lui disant Monsieur et en l'appelant par son titre. Les paysans et les journaliers se tutoient. Par dérision, ils accordèrent à cet étranger l'honneur qu'il réclamait. Mais il n'établit pas de bons rapport avec son entourage. Pour compenser, il avait instauré dans son propre foyer une sorte de dictature familiale. La femme lui était soumise, et pour les enfants, il avait la main rude. C'était surtout Adolf qu'il ne comprenait pas. Il le tyrannisait. Quand il voulait le faire venir, l'ancien sous-officier sifflait avec ses six doigts dans la bouche. (Olden, p. 12.)

Pour autant que je sache, cette scène rapportée en 1935, alors que beaucoup de gens qui avaient connu la famille Hitler vivaient encore à Braunau et qu'il n'était pas encore

trop difficile d'obtenir des informations, ne se retrouve pas dans les biographies de l'après-guerre. L'image de l'homme qui appelle son enfant et le fait rentrer en le sifflant, comme on appelle un chien, évoque tellement les descriptions des camps de concentration qu'il ne faut pas s'étonner si les biographes récents l'ont omise — par une gêne compréhensible. A cela il faut ajouter la tendance commune à toutes les biographies de minimiser la brutalité du père en laissant entendre que les châtiments corporels étaient alors la norme, voire en essayant de réfuter ces « calomnies » contre le père, comme le tente par exemple Jetzinger. Malheureusement, les minutieuses vérifications de Jetzinger ont été l'une des principales sources des travaux ultérieurs. or, ses thèses psychologiques ne se différencient guère de celles d'un Aloïs !

La manière dont Hitler enfant avait véritablement vu son père, il la montra, en reprenant inconsciemment son comportement et en le rejouant activement dans l'histoire mondiale. Le dictateur aux gestes saccadés, un peu ridicule, avec son uniforme, tel que Chaplin l'a représenté dans son film ou tels que le voyaient ses ennemis, c'était Aloïs sous le regard critique de son fils. Le grand Führer, aimé et admiré du peuple allemand, c'était l'autre Aloïs, celui qu'aimait et admirait Klara, la mère soumise, dont le tout petit Adolf avait incontestablement partagé le respect et l'admiration. Ces deux aspects intériorisés de son père apparaissent si nettement dans les mises en scène ultérieures de la vie d'Adolf (que l'on songe seulement au salut « Heil Hitler », à l'enthousiasme des foules, etc.) que l'on a véritablement l'impression que ses dons d'artiste l'auraient poussé avec une force irrésistible à représenter et à mettre en scène dans toute la suite de sa vie les premières visions du père tyrannique, demeurées, inconscientes mais profondément gravées en lui. Elles sont restées inoubliables pour tous ceux qui ont vécu cette époque, bien qu'une partie des contemporains aient vécu en lui le dictateur dans l'horreur de l'enfant maltraité et une autre partie dans le plein dévouement et le plein assentiment de l'enfant innocent. Tout grand artiste puise son inspiration dans

l'inconscient de son enfance, et l'œuvre d'Adolf Hitler aurait pu aussi être une œuvre d'art, si elle n'avait pas coûté la vie de millions d'hommes, si tant de victimes n'avaient pas dû subir ses souffrances non vécues et refoulées dans le moi grandiose. Mais en dépit de l'identification avec l'agresseur, certains passages de *Mein Kampf* montrent aussi directement comment Adolf Hitler avait vécu son enfance.

> Dans deux pièces d'une cave habite une famille de sept travailleurs. Sur les cinq enfants, un marmot de trois ans. C'est l'âge où un enfant prend conscience. [...] L'étroitesse et l'encombrement du logement sont une gêne de tous les instants : des querelles en résultent. Ces gens ne vivent pas ensemble mais sont tassés les uns sur les autres. Les minimes désaccords qui se résolvent d'eux-mêmes dans une maison spacieuse occasionnent ici d'incessantes disputes. [...] Quand il s'agit des parents, les conflits quotidiens deviennent souvent grossiers et brutaux à un point inimaginable. Et les résultats de ces leçons de choses se font sentir chez les enfants. Il faut connaître ces milieux pour savoir jusqu'où peuvent aller l'ivresse, les mauvais traitements. Un malheureux gamin de six ans n'ignore pas des détails qui feraient frémir un adulte. Empoisonné moralement, et physiquement sous-alimenté, ce petit citoyen s'en va à l'école publique et y apprend tout juste à lire et à écrire. Il n'est pas question de travail à la maison, où on lui parle de sa classe et de ses professeurs avec la pire grossièreté. Aucune institution humaine n'y est d'ailleurs respectée, depuis l'école jusqu'aux plus hauts corps de l'État ; religion, morale, nation et société, tout est traîné dans la boue. [...] Mais cela finit mal, lorsque l'homme tire de son côté dès le début de la semaine et que la femme entre en conflit avec lui pour les enfants mêmes . Les querelles commencent, et, à mesure que l'homme se détache de sa femme, il se rapproche de l'alcool. Chaque samedi, il s'enivre ; luttant pour elle et pour ses enfants, la femme lui arrache quelques sous, le plus souvent en le poursuivant sur le chemin de l'usine à la taverne. Quand la nuit le ramène enfin à la maison, le dimanche ou le lundi, ivre et brutal, mais les poches vides, des scènes pitoyables se déroulent...

J'ai assisté cent fois à des histoires semblables. » (Cit. Stierlin, 1980, p. 30.)

Bien que la blessure profonde et durable de sa dignité ait interdit à Adolf Hitler de se représenter la situation de cet enfant (« disons ») de trois ans comme la sienne, à la première personne, il ne peut subsister aucun doute sur le contenu vécu de cette description.

Un enfant que son père n'appelle pas par son nom mais en le sifflant comme un chien a au sein de la famille le même statut anonyme et dénué de tout droit que « le juif » sous le Troisième Reich.

Hitler a véritablement réussi, par une compulsion inconsciente de répétition, à transférer son propre traumatisme familial à l'ensemble du peuple allemand. L'instauration des lois raciales contraignait tous les citoyens à prouver leurs origines en remontant jusqu'à la troisième génération et à en tirer les conséquences. Des origines mauvaises ou simplement douteuses pouvaient valoir pour commencer l'opprobre et l'humiliation et plus tard la mort — et ce en pleine paix, dans un État qui se voulait un État de droit. C'est un phénomène qui ne se retrouve nulle part. Car l'Inquisition par exemple poursuivait les juifs pour leur croyance, mais elle leur laissait la possibilité du baptême pour survivre. Sous le Troisième Reich il n'y avait pas de comportement, d'effort ni de mérite qui pût être de quelques secours que ce soit — en tant que juif on était, de par son origine, condamné à l'humiliation et plus tard à la mort. Ne trouve-t-on pas là un double reflet du destin de Hitler ?

1. Le père de Hitler n'avait pas la possibilité non plus, en dépit de tous ses efforts, de sa réussite, de son ascension sociale et professionnelle du statut de cordonnier à celui de fonctionnaire des douanes, d'effacer la « tache » de son passé, de la même manière qu'il était plus tard interdit aux juifs de se défaire de l'étoile jaune. Cette tache était restée, et elle l'avait opprimé toute sa vie. Il se peut qu'outre les raisons professionnelles, les nombreux déménagements (onze d'après Fest) aient eu aussi cette motivation-là : le besoin d'effacer les traces. Cette tendance est également

très nette dans la vie d'Adolf : « Lorsqu'en 1942 on lui annonça que dans le village de Spital (région d'origine de son père — A.M.) on avait érigé un monument, il eut un de ses accès de fureur épouvantables », rapporte Fest.

2. En même temps, l'instauration des lois raciales était la répétition du drame de sa propre enfance. De la même manière que le juif n'avait plus aucune chance de s'échapper, l'enfant Adolf n'avait jadis aucune chance de se dérober aux coups qu'il recevait de son père, car la cause de ces coups résidait dans les problèmes du père non résolus, dans le refus du deuil de sa propre enfance, et non dans le comportement de l'enfant. Ces pères ont pour habitude d'arracher de leur lit les enfants endormis quand ils n'arrivent pas à surmonter une humeur (quand ils se sont sentis incertains ou mal à l'aise quelque part en société, par exemple), et ils battent alors l'enfant pour rétablir leur propre équilibre narcissique (cf. Christiane F., p. 25).

Le juif avait la même fonction sous le Troisième Reich, qui voulait se remettre à ses dépens de la honte de la République de Weimar : c'est exactement la fonction qu'avait eu Adolf toute son enfance. Il fallait qu'il attendît à tout instant à ce qu'un orage éclatât au-dessus de sa tête, sans qu'aucune idée ni aucun effort ait pu le détourner ou lui permettre de l'éviter.

Étant donné qu'aucune tendresse ne liait Adolf à son père (il est assez significatif que dans *Mein Kampf* il l'appelle « Monsieur Père »), la haine se développa en lui de façon continue et univoque. Ce n'est pas la même chose pour les enfants dont les pères ont des accès de fureur mais peuvent entre-temps jouer de nouveau très gentiment avec leurs enfants. La haine ne peut plus alors être cultivée à l'état pur. Ces êtres ont des difficultés d'un autre type : iis recherchent des partenaires présentant une structure tendant aux extrêmes, se sentent liés à eux par mille chaînes, ne peuvent pas les quitter et attendent toujours que le bon côté triomphe durablement pour désespérer à chaque nouvel éclat. Les liens sado-masochistes de ce type, qui trouvent leur origine dans la personnalité double d'un

des parents, sont plus forts que les liens d'une relation amoureuse, ils sont indestructibles et équivalent à une autodestruction permanente.

Adolf, lui, était sûr que les châtiments continueraient. Quoi qu'il fît, cela ne changeait rien aux coups auxquels il pouvait quotidiennement s'attendre. Il ne lui restait donc plus qu'à nier la douleur, autrement dit à se nier lui-même et à s'identifier avec l'agresseur. Personne ne pouvait l'aider, pas même sa mère qui se serait alors mise elle-même en péril, puisqu'elle aussi était battue. (cf. Toland, p. 28)

Cette situation de perpétuelle menace se reflétait très exactement dans celle des juifs sous le Troisième Reich. Essayons d'imaginer une scène : un juif est dans la rue, il va chercher du lait, par exemple, brusquement un homme qui porte le brassard des S.A. se précipite sur lui, et cet homme à le droit de lui faire tout ce qu'il veut, tout ce que son imagination du moment lui suggère et tout ce que réclame dans le moment son inconscient. Le juif ne peut plus avoir aucune influence sur tout cela — pas plus que jadis l'enfant Adolf. Si le juif se défend, on risque de le piétiner à mort et on a le droit de le faire, comme jadis avec le petit Adolf âgé de onze ans quand il s'était enfui pour échapper à la violence paternelle, avec trois autres camarades, sur un radeau bâti de leurs propres mains qui devait se laisser porter au fil de la rivière. Pour la seule idée d'une fugue, on l'aurait presque battu à mort. (Cf. Stierlin, p. 28). Les juifs n'ont désormais, eux non plus, plus aucune possibilité de s'enfuir, toutes les voies leur sont barrées et mènent à la mort, comme les rails s'arrêtaient à l'entrée de Treblinka ou d'Auschwitz, là s'arrêtait la vie. C'est exactement ainsi que se sent un enfant quotidiennement battu et qui seulement pour avoir pensé à s'enfuir, a failli se faire tuer.

Dans la scène que je viens de décrire et qui, sous de multiples variantes, s'est produite d'innombrables fois entre 1933 et 1945, le juif devait tout subir comme un enfant impuissant. Il devait supporter que cette créature hurlante et hors d'elle-même, véritablement changée en monstre avec son brassard de S.A., lui verse le lait sur la

tête, en appelle d'autres pour les faire rire (de même qu'Aloïs se moquait de la toge d'Adolf) et se sente incroyablement puissant à côté de cet autre être humain entièrement livré à lui et à son pouvoir. Si ce juif aime la vie, il ne prend alors aucun risque pour se prouver son courage et sa fermeté d'âme. Il se tient tranquille, intérieurement plein d'horreur et de mépris pour son agresseur, exactement comme jadis Adolf, qui commençait avec le temps à percer à jour la faiblesse de son père et amorçait une vengeance avec ses échecs scolaires qui vexaient le père.

Joachim Fest pense que la cause de l'échec scolaire d'Adolf ne résiderait pas dans sa relation à son père, mais que c'était plutôt l'élévation du niveau à Linz, où il n'était plus à la hauteur d'enfants issus de familles bourgeoises. D'un autre côté, Fest écrit qu'Adolf était un « élève éveillé, plein de vitalité et apparemment doué ». (P. 9.) Pourquoi un enfant de ce type échouerait-il, si ce n'est pour les raisons qu'il donne lui-même, mais auxquelles Fest ne veut pas croire, lui prêtant une « répugnance précoce à tout travail régulier » et une très nette tendance à l'indolence ». (P. 9.) Aloïs aurait pu s'exprimer ainsi, mais que son plus grand biographe, qui apporte ensuite dans des milliers de page la preuve des capacités de Hitler, s'identifie avec le père contre l'enfant, on pourrait s'en étonner, si ce n'était la règle. Presque tous les biographes reprennent à leur compte les critères de valeur de l'idéologie de l'éducation, selon laquelle les parents ont toujours raison, tandis que les enfants sont paresseux, gâtés, « obstinés » et capricieux (p. 9), dès lors qu'ils ne fonctionnent pas exactement et dans tous les domaines comme on le voudrait. Et si les enfants ont le malheur d'exprimer une critique à l'égard des parents, ils sont souvent suspectés de mensonge ; Fest écrit :

> Par la suite, afin d'ajouter quelques retouches impressionnantes et sombres à ce tableau (comme s'il en avait été besoin ! A.M.), il (Hitler) en (son père) fit même un ivrogne qu'il était contraint d'arracher par des supplications

> et des menaces « à des salles de café puantes et enfumées » pour le ramener à la maison après des scènes « d'une honte affreuse ». (P. 9.)

Pourquoi y aurait-il là un noircissement artificiel du tableau ? Parce que les biographes sont d'accord pour reconnaître que le père buvait au café puis rentrait faire des scènes à la maison, mais affirment tous qu'il « n'était pas alcoolique ». Ce diagnostic, « pas alcoolique », suffit à effacer tout ce que faisait le père et à démentir l'importance de l'expérience vécue de l'enfant, à savoir la honte et l'humiliation au spectacle de ces horribles scènes.

Il se produit un phénomène analogue, lorsqu'au cours de leur analyse, des patients cherchent à parler avec d'autres membres de leur famille de leurs parents décédés. Ces parents, déjà parfaits de leur vivant, se voient aisément promus par la mort au rang d'anges et abandonnent leurs enfant dans un enfer de remords. Étant donné qu'il n'y a pratiquement pas une personne de leur entourage qui confirmerait les sensations éprouvées par ces hommes, et ces femmes dans leur enfance, ils sont les seuls à en porter le poids et se croient de ce fait très mauvais. Les choses ne se passèrent certainement pas différemment pour Adolf Hitler lorsqu'il perdit son père à l'âge de treize ans et qu'il ne rencontra plus dès lors dans son entourage que la figure idéalisée du père. Qui aurait pu lui confirmer alors la cruauté et la brutalité d'Aloïs si les biographes se donnent encore aujourd'hui tant de mal pour présenter sous un jour anodin les châtiments qu'il infligeait quotidiennement à l'enfant ? Dès l'instant où Adolf Hitler réussit à transposer son expérience du mal sur le « juif en soi », il réussit également à rompre son isolement.

On ne peut guère imaginer entre les peuples d'Europe de lien plus sûr que celui de l'antisémitisme. Il a toujours constitué un moyen de manipulation très apprécié des détenteurs du pouvoir, et se prête de toute évidence admirablement à la dissimulation des intérêts les plus divers, de sorte que les groupes extrémistes les plus opposés s'entendent parfaitement sur la menace que représentent

les juifs, et sur leur bassesse. Hitler adulte le savait puisqu'il dit un jour à Rauschning : « Si le juif n'existait pas, il aurait fallu l'inventer. »

D'où l'antisémitisme tire-t-il son éternelle faculté de renaissance ? Ce n'est pas très difficile à comprendre. On hait le juif non pas parce qu'il est ou fait ceci ou cela. Tout ce que sont ou font les juifs se retrouve également chez les autres peuples. On hait le juif, parce que l'on porte en soi une haine qui n'est pas permise, et que l'on éprouve le besoin de la légitimer. Or, le peuple juif se prête tout particulièrement bien à cette légitimation. Sa persécution ayant été perpétuée depuis deux millénaires par les plus hautes autorités de l'Église et de l'État, on n'avait pas honte de son antisémitisme, même lorsqu'on avait été élevé suivant les principes moraux les plus rigoureux et que l'on avait honte par ailleurs des mouvements de l'âme les plus naturels qui soient. (cf. p. 113 et sq.) Un enfant élevé dans le carcan des vertus imposées trop précocement se précipitera sur le seul exutoire permis, « prendra » son antisémitisme (c'est-à-dire son droit à la haine) et le conservera toute sa vie. Mais cet exutoire n'était sans doute pas aussi aisément accessible à Adolf, parce qu'il touchait un tabou de la famille. Plus tard, à Vienne, il put savourer le plaisir de lever cet interdit tacite et, parvenu au pouvoir, il lui suffit d'ériger en vertu suprême de la race arienne la seule haine permise et légitime dans la tradition occidentale.

Ce qui me fait supposer que la question de l'ascendance était tabou dans la famille Hitler, c'est l'importance démesurée qu'il accorda ultérieurement à cet élément. Sa réaction au rapport de Frank en 1930 me renforce dans cette idée. Elle trahit le mélange de savoir et d'ignorance très caractéristique de la situation de l'enfant, et reflète le trouble qui régnait dans la famille à ce sujet. On peut lire entre autres choses dans ce rapport :

> Adolf Hitler lui-même savait que son père n'était pas né des rapports sexuels de Maria Schicklgruber avec le juif de Graz, il le savait par les récits de son père et de sa grand-mère. Il savait que son père était issu des relations

> de sa grand-mère avec son futur mari avant le mariage. Mais ces deux-là étaient pauvres, et le juif paya pendant des années à ce ménage misérable une pension alimentaire qui était très attendue. Comme il pouvait payer, on l'avait fait passer pour le père, et le juif paya sans faire de procès parce qu'il aurait redouté l'exposé de la procédure et la transformation de la chose en une affaire publique. (Cité d'après Jetzinger, p. 30.)

Jetzinger commente la réaction de Hitler dans les termes suivants :

> Ce passage retranscrit manifestement les réactions de Hitler aux révélations de Frank. Il était naturellement profondément bouleversé, mais il ne pouvait pas le laisser paraître devant Frank et fit donc comme si ce qu'on lui rapportait n'était pas tout à fait nouveau pour lui ; il dit qu'il savait par les récits de son père et de sa grand-mère que son père n'était pas le fils du juif de Graz. Mais, dans le trouble de l'instant, Adolf s'est complètement égaré ! Sa grand-mère était dans la tombe depuis plus de quarante ans, elle ne pouvait donc rien lui avoir raconté ! Quant à son père ? Il aurait fallu qu'il le lui ait raconté alors qu'Adolf n'avait même pas quatorze ans, puisque c'est alors que son père était mort ; on ne dit pas ce genre de choses à un gamin de cet âge et on ne lui dit surtout pas : « Ton grand-père n'était pas juif ! » quand, de toute façon, il ne peut pas être question de grand-père juif ! Hitler répondit ensuite qu'il savait que son père était issu des relations entre sa grand-mère et son futur mari avant leur mariage. Pourquoi avait-il donc écrit des années auparavant dans son livre que son père était fils d'un pauvre petit paysan journalier ? L'ouvrier meunier qui était le seul avec qui sa grand-mère eut pu avoir des relations prémaritales, uniquement après qu'elle fût revenue vivre à Dollersheim, n'avait jamais été charpentier de sa vie ! Et accuser la grand-mère d'avoir eu la malhonnêteté d'indiquer comme père celui qui pouvait payer, que ce fût l'initiative de Hitler ou de Frank, correspond à un mode de raisonnement sans doute courant chez les sujets dépravés, mais ne dit rien de l'origine ! En fait, Adolf Hitler ne savait absolument rien de ses origines ! On n'éclaire

généralement pas les enfants sur ce genre de choses. (Jetzinger, p. 30 et sq.)

Un embrouillement aussi insupportable dans la famille peut entraîner des difficultés scolaires chez un enfant (parce que le savoir est interdit, autrement dit menaçant et dangereux). En tout cas, par la suite, Hitler voulut savoir très exactement pour chaque citoyen jusqu'à la troisième génération quelles étaient ses origines et s'il ne « se cachait pas là derrière » quelque ancêtre juif.

A propos de l'échec scolaire d'Adolf, Fest fait plusieurs observations, disant en particulier qu'il se prolongea au-delà de la mort du père, ce qui est censé à ses yeux apporter la preuve que cet échec n'était pas en relation avec le père. A cela on peut opposer un certain nombre d'arguments :

1. Les citations de la *Pédagogie noire* montrent très clairement que les maîtres prennent volontiers la succession des pères dans le châtiment des enfants, et montrent aussi le bénéfice qu'ils en tirent pour la stabilisation narcissique de leur moi.
2. Lorsque le père d'Adolf mourut, il avait été intériorisé depuis longtemps par son fils, et les maîtres se présentèrent comme des substituts du père, dont on pouvait essayer de se défendre avec plus de succès. L'échec scolaire fait partie des rares moyens que l'on a de punir le père-maître.
3. A onze ans, Adolf a été presque battu à mort pour avoir voulu se libérer par la fuite d'une situation qui lui devenait insoutenable. C'est également à cette époque que mourut son frère Edmund, le seul être plus faible que lui, auprès de qui il avait sans doute pu faire encore l'expérience d'un peu de pouvoir. Nous n'en savons rien. C'est en tout cas à ce moment là que commence l'échec scolaire, tandis que l'enfant avait jusqu'alors de bonnes notes. Qui sait ? Peut-être que cet enfant éveillé et doué aurait trouvé un autre moyen, un moyen plus humain, de traiter la haine qu'il avait accumulée si l'école avait su fournir plus de matière à sa curiosité et à sa vitalité. Mais la découverte des valeurs de l'esprit lui fut également rendue impossible

par cette première relation au père profondément dégradée qui se reporta sur les maîtres et sur l'école.

Dans une fureur identique à celles du père, l'enfant d'alors ordonne ultérieurement de brûler les livres des êtres qui pensent librement. C'était des livres qu'Adolf haïssait et n'avait jamais lus, mais qu'il aurait peut-être pu lire et comprendre, si on lui avait permis dès le départ de développer ses aptitudes. La destruction des livres et l'anathème jeté sur les artistes étaient également des moyens de se venger du fait que cet enfant doué avait été privé du plaisir de l'école. Ce que je veux dire ici peut s'éclairer par une anecdote.

J'étais un jour assise sur un banc de jardin public, dans une grande ville que je ne connaissais pas. A côté de moi vint s'asseoir un vieil homme, qui me dit par la suite avoir quatre-vingt-deux ans. Je le remarquai à cause de la façon pleine d'intérêt et respectueuse dont il s'adressait aux enfants en train de jouer, et j'engageai avec lui une conversation au cours de laquelle il me raconta ses expériences de soldat pendant la première guerre mondiale. « Vous savez, » me dit-il, « j'ai en moi un ange gardien qui m'accompagne partout. » Il m'est arrivé si souvent de voir mes camarades tomber, touchés par une grenade ou par une bombe, alors que je me trouvais à leurs côtés, que je restais vivant et que je n'étais même pas blessé. » Peu importe que dans le détail les choses se soient exactement passées comme il le disait, mais cet homme exprimait dans l'image qu'il donnait de son moi une grande confiance dans son destin. Et je ne fus pas étonnée, lorsque je lui demandai ce qu'étaient devenus ses frères et sœurs, qu'il me réponde : « Ils sont tous morts, j'étais le benjamin. » Sa mère aimait beaucoup la vie, racontait-il. Quelquefois, au printemps, elle l'éveillait le matin pour écouter le chant des oiseaux dans la forêt avant qu'il aille à l'école. C'étaient ses plus beaux souvenirs. Lorsque je lui demandai si on l'avait battu, il me répondit : « Battu, pratiquement pas, peut-être que mon père avait quelquefois la main trop leste, et chaque fois cela me mettait très en colère, mais il ne le faisait jamais en présence de ma mère,

elle ne l'aurait pas toléré. Mais vous savez, poursuivit-il, une fois j'ai été horriblement battu — par un maître. Dans les trois premières années d'école, j'étais le meilleur élève. La quatrième année, il arriva un nouveau maître. Celui-ci m'accusa un jour d'une faute que je n'avais pas commise. Il me prit dans son bureau et me battit, et me battit en criant comme un possédé : Tu finiras par dire la vérité ? Mais, comment aurais-je pu la dire ? Pour lui, il aurait fallu que je mente, ce que je n'avais encore jamais fait parce que je n'avais pas besoin d'avoir peur de mes parents. Je supportai donc les coups un quart d'heure durant, mais à partir de ce moment-là je ne me suis plus intéressé à ce que l'on faisait en classe et je suis devenu un mauvais élève. J'ai souvent regretté de n'avoir pas passé le baccalauréat. Mais je crois qu'à l'époque je n'avais pas le choix. »

Cet homme semblait avoir bénéficié d'un tel respect de la part de sa mère, qu'il respectait ses propres sentiments et était en mesure de les vivre. C'est ainsi qu'il s'apercevait de sa colère quand son père avait la main trop leste, qu'il s'apercevait que le maître voulait le pousser au mensonge et l'humilier, et il ressentait aussi le deuil d'avoir à le payer par le renoncement à une bonne formation scolaire parce qu'il n'y avait alors pas d'autre voie. J'avais été frappée par le fait qu'il ne disait pas comme la plupart des gens « ma mère m'aimait beaucoup », mais « ma mère aimait beaucoup la vie », et je m'étais souvenu que j'avais écrit cela un jour à propos de la mère de Goethe. Ses plus beaux moments, cet homme les avait vécus avec sa mère en sentant le plaisir qu'elle éprouvait à écouter chanter les oiseaux et qu'elle partageait avec lui. Cette chaleureuse relation à la mère rayonnait toujours dans les yeux du vieillard, et le respect que sa mère avait éprouvé pour lui s'exprimait infailliblement dans la façon dont il s'adressait maintenant aux enfants en train de jouer. Il n'y avait dans son attitude rien de supérieur ni de condescendant mais simplement de l'attention et du respect.

Si je me suis arrêtée si longuement sur les difficultés scolaires de Hitler, c'est qu'elles illustrent dans leurs causes

comme dans leurs effets ultérieurs le cas de millions d'autres hommes. Le nombre de partisans enthousiastes qu'il réunit a su prouver qu'ils étaient à peu près structurés et avaient été éduqués comme lui. Les biographes actuels montrent encore combien nous sommes loin d'avoir compris à quel point un enfant a droit au respect. Joachim Fest, qui a fourni un travail énorme et très approfondi pour décrire la vie de Hitler, ne croit pas le fils quand il dit ce qu'il a souffert du fait de son père, et il pense qu'Adolf « dramatise » ces difficultés, comme si quelqu'un pouvait seulement prétendre en savoir davantage sur ce point qu'Adolf Hitler lui-même.

On ne s'étonnera plus de l'effort de Fest pour épargner les parents si l'on songe à la place qu'il tient dans la psychanalyse. Tant que ses tenants croient ne devoir lutter que pour la libération de la sexualité — à peu près dans le sens de Wilhelm Reich —, ils négligent des aspects décisifs. Ce qu'un enfant qui n'a jamais bénéficié du moindre respect, et n'a donc pas non plus pu en développer pour lui-même, fait d'une sexualité « libérée », nous le voyons avec la prostitution des adolescents et la toxicomanie. On y apprend entre autres choses la dépendance épouvantable (vis-à-vis des autres et vis-à-vis de l'héroïne) à laquelle conduit la « liberté » des enfants tant qu'elle va de pair avec leur propre dégradation.

Non seulement les châtiments corporels infligés aux enfants, mais même leurs suites sont si bien intégrés à notre vie que nous n'en remarquons même plus l'absurdité. La « disposition héroïque » des jeunes à partir faire la guerre (et ce à l'aube de leur vie !) et à se faire tuer pour les intérêts des autres, est peut-être également liée au fait qu'au moment de la puberté, la haine refoulée de la petite enfance est encore une fois réactivée. Les jeunes peuvent la détourner de leurs parents, si on leur donne une image concrète d'un ennemi qu'ils ont alors toute liberté de haïr. C'est la raison pour laquelle, au cours de la première guerre mondiale, tant de jeunes peintres et poètes sont volontairement partis au front. L'espoir de se libérer de l'oppression familiale leur faisait savourer la musique militaire. L'héroïne est un substitut qui remplit entre

autres choses également cette fonction, sauf que la fureur destructrice se retourne en l'occurrence contre son propre corps et contre son propre moi.

Lloyd de Mause qui, en tant qu'historien de la psychologie, s'intéresse essentiellement aux motivations et aux fantasmes de groupe qui sont à la base de ces motivations, a recherché par quels fantasmes étaient commandés les peuples qui déclaraient la guerre. En revoyant ses documents, il fut frappé par le fait que, dans de nombreux discours des dirigeants de ces peuples, on retrouvait constamment des images rappelant le phénomène de la naissance. Il y était souvent question d'une situation d'étranglement dans laquelle se trouvait le peuple qui déclarait la guerre et dont il espérait enfin se libérer par cette guerre même. L. de Mause pense que ce fantasme reflète la situation réelle de l'enfant au moment de la naissance, restée gravée en chacun d'entre nous comme un traumatisme et donc soumise à une compulsion de répétition. (Cf. L. de Mause, 1979.)

Une observation pourrait s'inscrire à l'appui de cette thèse : le sentiment d'être étouffé et de devoir se libérer ne se manifeste pas chez les peuples réellement menacés, comme par exemple en Pologne en 1939, mais là où ce n'est pas réellement le cas, comme par exemple en Allemagne en 1914 et en 1939 ou chez Kissinger pendant la guerre du Vietnam. Il s'agit donc indubitablement, lors d'une déclaration de guerre, de la libération d'une menace, d'un étouffement et d'un rabaissement *fantasmatiques*. De ce que je sais aujourd'hui de l'enfance, et que j'essaie en particulier de montrer avec l'exemple d'Adolf Hitler, je déduirais cependant plutôt que sont revécues dans le désir de guerre non pas le traumatisme de la naissance mais d'autre expériences. Même la plus difficile des naissances reste un traumatisme unique, fini, qu'en dépit de notre faiblesse et de notre taille à cette époque nous avons surmonté activement ou avec l'aide de tierces personnes. Au contraire l'expérience du châtiment corporel, de l'humiliation psychologique et de la cruauté qui se répète inlassablement, à laquelle on ne peut pas échapper et dans

laquelle il n'y a pas de main tendue parce que personne ne veut voir l'enfer en tant que tel, est un état permanent et constamment revécu, qui ne se termine pas par un cri libérateur, et qui ne peut s'oublier qu'à l'aide de la dissociation et du refoulement. Ce sont ces expériences non dominées qui doivent trouver à s'exprimer dans la compulsion de répétition. Dans l'enthousiasme de celui qui déclare la guerre vit l'espoir de se venger enfin des humiliations passées et, sans doute aussi, du soulagement de pouvoir enfin haïr et crier. L'enfant de jadis saisit la première occasion de pouvoir enfin être actif et de ne plus devoir se taire. Là où le travail du deuil n'a pas été possible, on essaie, au travers de la compulsion de répétition, de faire que le passé n'ait pas été et de gommer la tragique passivité d'alors par l'activité présente. Mais comme l'on ne peut pas y réussir, parce que le passé ne se change pas, ces guerres ne conduisent pas l'agresseur à une libération, mais en définitive à la catastrophe, même dans les cas de victoire provisoire.

En dépit de ces dernières remarques, on peut aussi imaginer que le fantasme de la naissance joue un rôle ici. Pour un enfant qui est quotidiennement battu et qui doit le supporter en se taisant, la naissance est peut-être le seul événement de son enfance dont il est sorti vainqueur, non seulement dans ses fantasmes mais réellement : sinon, il n'aurait tout simplement pas survécu. Il a franchi le goulot d'étranglement, il a pu ensuite crier et il a quand même été soigné par des mains secourables. Ce bonheur est-il comparable à ce qui s'est passé ensuite ? Il n'y aurait rien d'étonnant à ce que nous tentions d'utiliser ce grand triomphe pour surmonter les défaites et le sentiment d'abandon des périodes ultérieures. C'est dans ce sens qu'il faudrait entendre les associations avec le traumatisme de la naissance dans les déclarations de guerre : comme un refus du traumatisme réel et caché qui n'est pris au sérieux nulle part dans la société et qui demande donc à être remis en scène. Dans la vie d'Adolf Hitler, les guerres des Boers à l'école, *Mein Kampf* et la deuxième guerre mondiale constituent la partie visible de l'iceberg. L'origine cachée

d'une telle évolution ne peut pas se trouver dans l'expérience du passage par le canal de la naissance, que Hitler a en commun avec tous les hommes. En revanche, tous les hommes n'ont pas été torturés comme lui tout au long de leur enfance.

Qu'est-ce que ce fils n'a pas entrepris pour oublier le traumatisme des agressions paternelles : il a su dominer la classe dirigeante allemande, il a gagné les masses, mis à ses pieds les gouvernements des autres pays d'Europe. Il est parvenu à un pouvoir presque illimité. Mais la nuit, dans le sommeil, là où l'inconscient fait revivre à l'homme les expériences de la petite enfance, il n'y avait plus d'échappatoire : le père terrifiant lui apparaissait et l'horreur se déployait. Rauschning écrit (pp. 284-285) :

> Ce qui est plus grave et indique déjà le dérangement de l'esprit, ce sont les phénomènes de persécution et de dédoublement de la personnalité. Son insomnie n'est vraiment pas autre chose que la surexcitation du système nerveux. Il s'éveille souvent la nuit. Il faut alors qu'on allume la lumière. Dans ses derniers temps, il fait venir des jeunes gens qu'il oblige à partager avec lui ses heures d'épouvante. A certains moments, ces états morbides prennent un caractère d'obsession. Une personne de son entourage m'a dit qu'il s'éveillait la nuit en poussant des cris convulsifs. Il appelle au secours. Assis sur le bord du lit, il est comme paralysé. Il est saisi d'une panique qui le fait trembler au point de secouer le lit. Il profère des vociférations confuses et incompréhensibles. Il halète comme s'il était sur le point d'étouffer. La même personne m'a raconté une de ces crises, avec des détails que je me refuserais à croire si ma source n'était aussi sûre. Hitler était debout, dans sa chambre, chancelant, regardant autour de lui d'un air égaré. — « C'est lui ! C'est lui ! il est venu ici. » gémissait-il. Ses lèvres étaient bleues. La sueur ruisselait à grosses gouttes. Subitement, il prononça des chiffres sans aucun sens, puis des mots, des bribes de phrases. C'était incroyable. Il employait des termes bizarrement assemblés, tout à fait étranges. Puis de nouveau, il était redevenu silencieux, mais en continuant de remuer les lèvres. On l'avait alors frictionné, on lui avait

> fait boire quelque chose. Puis subitement, il avait rugi : « Là ! là ! dans le coin. Qui est là ? » Il frappait du pied le parquet et hurlait. On l'avait rassuré en lui disant qu'il ne se passait rien d'extraordinaire et alors il s'était calmé un peu. Ensuite, il avait dormi pendant de longues heures et était redevenu à peu près normal et supportable pour quelques temps.

Bien que la plupart des personnes de l'entourage de Hitler aient été d'anciens enfants battus (ou bien précisément pour cette raison), personne n'a compris le lien entre sa peur panique et ses « chiffres » incompréhensibles. L'angoisse refoulée dans l'enfance pendant qu'il comptait les coups assaillait brusquement l'adulte au sommet de sa gloire sous la forme de cauchemars auxquels il ne pouvait échapper dans la solitude de la nuit.

L'extermination du monde entier n'aurait pas suffi à éloigner le père d'Adolf Hitler de sa chambre, car la destruction du monde ne suffit pas à détruire son propre inconscient, elle ne l'aurait pas pu, même si Hitler avait vécu plus longtemps, car la source de sa haine était intarissable — elle coulait même dans son sommeil...

Pour ceux qui n'ont jamais ressenti les forces de l'inconscient, il peut paraître naïf de vouloir expliquer l'œuvre de Hitler par son enfance. Il y a encore beaucoup d'hommes (et de femmes) pour penser que « les affaires de gosses sont des affaires de gosses », que la politique est une affaire sérieuse, une affaire d'adultes et non pas un jeu d'enfants. Ils trouvent ces associations établies avec l'enfance bizarres ou ridicules parce qu'ils veulent oublier — et c'est bien compréhensible — la vérité de cette période. Si la vie de Hitler se prête si bien à la démonstration d'une thèse, c'est que la continuité y apparaît mieux que partout ailleurs. Dès la petite enfance, il vit dans le désir de se libérer du joug paternel en jouant à la guerre. Il mène d'abord les Indiens, puis les Boers au combat contre les oppresseurs : « Cette grande bataille historique ne mit pas longtemps à devenir mon principal souci personnel », écrit-il dans *Mein Kampf*, et d'ailleurs on voit s'esquisser

l'inquiétante progression qui va du besoin de l'enfance au danger du sérieux : « Dès lors, je m'enthousiasmai de plus en plus pour tout ce qui se trouvait lié de façon quelconque avec la guerre ou, par conséquent, avec le métier des armes ». (*Mein Kampf*, cité par J. Toland, p. 33.)

Le professeur d'allemand de Hitler, Huemer, rapporte qu'adolescent « il accueillait bien souvent les leçons et les remarques de ses maîtres avec un mécontentement mal dissimulé ; mais que, de ses camarades, il exigeait une soumission inconditionnelle ». (Cf. J. Toland.) L'identification précoce avec le père tyrannique fit que, d'après un des témoins de Braunau, tout petit déjà, monté sur le sommet d'une colline, Adolf « tenait de longs discours passionnés* ». Braunau, Hitler y vécut les trois premières années de sa vie, l'ascension du Führer a donc commencé très tôt. Tenant ces discours, l'enfant vivait les discours du père grandiose, tel qu'il le voyait alors et il se vivait en même temps lui-même dans l'assistance comme l'enfant admiratif des premières années.

Les grands rassemblements de masses organisés ultérieurement avaient aussi cette fonction, c'était l'élément de la petite enfance du Führer qui s'y manifestait. L'unité narcissique et symbiotique du Führer avec son peuple s'exprime très clairement dans les paroles de son ami de jeunesse Kubizek, devant qui Hitler tint de nombreux discours. John Toland écrit :

> Ces Harangues [...] évoquaient pour Kubizek un volcan en éruption ; l'on se serait cru au théâtre. « Je ne pouvais que rester bouche bée, passif, en oubliant d'applaudir. » Il lui fallut un certain temps pour se rendre compte que son ami ne jouait pas la comédie mais qu'il était « parfaitement sincère ». Il s'aperçut aussi que Hitler ne tolérait que l'approbation, et Kubizek, plus captivé par l'éloquence d'Adolf que par ce qu'il disait, ne la lui ménageait pas... Adolf semblait deviner les sentiments de son camarade. « Il savait toujours ce dont j'avais besoin,

* Communication orale de Paul Moor.

ce que je voulais. Quelquefois, j'avais le sentiment qu'il vivait ma vie aussi bien que la sienne propre. » (P. 40.)

On ne peut guère imaginer de meilleur commentaire du légendaire pouvoir de séduction de Hitler en matière d'éloquence : tandis que les juifs représentaient la partie humiliée et battue de son moi de l'enfance, qu'il cherchait à éliminer par tous les moyens, le peuple allemand à ses genoux, représenté ici par Kubizek, était la part noble de son âme, celle qui aimait le père et était aimée de lui. Le peuple allemand et le camarade de classe reprennent le rôle d'Adolf, enfant sage. Le père protège la pure âme enfantine des menaces qu'il porte en lui-même, en faisant déporter et exterminer les juifs, afin que la parfaite unité entre le père et le fils puisse enfin être rétablie.

Ces considérations ne sont bien évidemment pas écrites pour ceux qui pensent que les « rêves ne sont que du vent », et que l'inconscient est une invention de l'« esprit dérangé ». Mais il ne me paraît pas exclu que même ceux qui se sont déjà penchés sur les problèmes de l'inconscient éprouvent un sentiment de méfiance ou d'indignation devant ma tentative d'expliquer toute l'action de Hitler à partir de son enfance, parce qu'en fait ils ne veulent pas s'occuper de toute « cette histoire inhumaine ». Mais peut-on vraiment imaginer, que le bon Dieu ait brusquement eu l'idée de faire descendre sur terre un « monstre nécrophile » à peu près au sens où le pense Erich Fromm lorsqu'il écrit :

> Comment expliquer que ces deux êtres moyens, équilibrés, tout à fait normaux et en aucun cas destructeurs, aient pu mettre au monde ce futur monstre ? (Cité par Stierlin, p. 47.)

Je suis absolument persuadée que derrière tout crime se cache une tragédie personnelle. Si nous nous efforcions de reconstituer plus exactement l'histoire et la préhistoire des crimes, nous ferions peut-être davantage pour en éviter de nouveaux qu'avec notre indignation et nos sermons. On m'objectera peut-être que tous les enfant battus ne devien-

nent pas des meurtriers, sinon tous les hommes le seraient. C'est vrai dans un certain sens. Mais les choses ne se passent pas aussi paisiblement que cela entre les hommes, et l'on ne peut jamais savoir ce qu'un enfant fera et sera contraint de faire vis-à-vis de l'injustice qu'il a subie, il y a d'innombrables « techniques » de comportement à cet égard. Et surtout nous ne savons pas encore comment se présenterait le monde si les enfants étaient élevés sans humiliations et s'ils étaient respectés et pris au sérieux par leurs parents comme des êtres humains à part entière. Pour ma part, je ne connais en tout cas pas un exemple d'être qui ait bénéficié dans son enfance de ce respect* et qui ait éprouvé par la suite le besoin de tuer.

Mais nous ne savons pas encore ce que c'est que la dégradation de l'enfant. Le respect de l'enfant et la connaissance de ce que peut être son humiliation ne sont pas des notions intellectuelles. Sinon, il y a longtemps qu'elles seraient généralement établies. Ressentir avec l'enfant ce qu'il ressent lorsqu'il est dépouillé, blessé, humilié, c'est en même temps revoir comme dans un miroir les souffrances de sa propre enfance, ce dont beaucoup d'hommes se défendent parce qu'ils en ont peur, alors que d'autres l'admettent et en éprouvent le deuil. Les êtres qui ont suivi ce chemin du deuil en savent ensuite davantage sur la dynamique du psychisme qu'ils n'auraient jamais pu en apprendre dans les livres.

La chasse aux hommes d'origine juive, la nécessité de prouver sa « pureté raciale » jusqu'à la troisième génération, la gradation des interdictions en fonction de la pureté des origines paraissent au premier abord grotesques. En effet, on ne peut en comprendre le sens que si l'on se représente que, dans les fantasmes inconscients d'Adolf Hitler, elles matérialisaient deux puissantes tendances : d'un côté, son père était le juif haï qu'il méprisait, faisait chasser, persécuter par ses prescriptions et terroriser, car son père aurait aussi été frappé par les lois raciales s'il

* Par respect de l'enfant, je n'entends en aucun cas l'éducation prétendument anti-autoritaire, dans la mesure où celle-ci est un endoctrinement de l'enfant et méprise donc son propre univers. (cf. p. 121)

avait encore vécu. Mais en même temps — et c'était l'autre tendance —, les lois raciales scellaient la rupture d'Adolf avec son père et avec ses origines. A côté de la vengeance contre le père il y avait, parmi les principales motivations des lois raciales, la terrible incertitude de la famille Hitler : il fallait que le peuple tout entier prouvât la pureté de ses origines en remontant jusqu'à la troisième génération parce qu'Adolf Hitler aurait bien voulu savoir avec certitude qui avait été son grand-père. Et surtout, le juif devint porteur de tous les traits méprisables et mauvais que l'enfant avait pu découvrir chez son père. La représentation qu'avait Hitler de la judéité, avec son mélange très caractéristique de grandeur et de pouvoir démesurés et diaboliques (la coalition des juifs prêts à détruire le monde) d'un côté et la faiblesse et la fragilité du juif dans toute sa laideur, de l'autre, reflète la toute-puissance que même le plus faible des pères possède sur son fils : le fonctionnaire des douanes faisant des scènes pour exprimer son insécurité profonde et détruisant véritablement l'univers de l'enfant.

Il arrive fréquemment qu'au cours d'une analyse, la première pointe de critique du père soit amenée par le souvenir refoulé d'un tout petit incident dérisoire. Par exemple le père, grand et qui prend des proportions démesurées aux yeux de l'enfant, était complètement ridicule en chemise de nuit. L'enfant n'avait jamais eu un contact étroit avec son père, il avait toujours eu peur de lui, mais dans cette image du père avec sa chemise de nuit courte s'est réservée dans ses fantasmes une part de vengeance qui est utilisée, lorsque l'ambivalence se manifeste dans l'analyse, comme arme contre le monument divin. C'est à peu près de la même manière que Hitler diffuse dans le Stürmer sa haine et son dégoût contre le juif « puant » pour inciter les gens à brûler les œuvres de Freud, d'Einstein et d'innombrables autres intellectuels juifs qui avaient une véritable grandeur. L'apparition de cette idée, qui permet le transfert de la haine accumulée contre le père sur les juifs en tant que peuple, est très significative ; elle est décrite dans un passage de *Mein Kampf* de la façon suivante :

Depuis que j'avais commencé à m'occuper de cette question

> et que mon attention avait été attirée sur les juifs, je voyais Vienne sous un autre aspect. Partout où j'allais, je voyais des juifs et plus j'en voyais, plus mes yeux apprenaient à les distinguer nettement des autres hommes. Le centre de la ville et les quartiers situés au nord du canal du Danube fourmillaient notamment d'une population dont l'extérieur n'avait déjà plus aucun trait de ressemblance avec celui des Allemands... Tous ces détails n'étaient guère attrayants, mais on éprouvait de la répugnance quand on découvrait subitement sous leur crasse la saleté morale du peuple élu. Car était-il une saleté quelconque, une infamie sous quelque forme que ce fût, surtout dans la vie culturelle, à laquelle un juif au moins n'avait pas participé ? Sitôt qu'on portait le scalpel dans un abcès de cette sorte, on découvrait, comme un ver dans un corps en putréfaction, un petit youpin tout ébloui par cette lumière subite... Je me mis peu à peu à les haïr. (Cité par J. Fest, p. 35.)

Lorsqu'on réussit à diriger toute la haine accumulée contre un même objet, c'est au départ un grand soulagement. (« Partout où j'allais, je voyais des juifs... »). Les sentiments jusqu'alors interdits et évités peuvent se donner libre cours. Plus on en a été empli et plus ils ont été oppressifs, plus on est heureux d'avoir enfin trouvé un objet de substitution. Le père, lui, resté épargné par la haine, et l'on peut rompre les digues sans pour autant risquer d'être battu.

Mais le plaisir de substitution ne rassasie pas — nulle part cela ne se prouve mieux qu'avec l'exemple d'Adolf Hitler. Pratiquement jamais aucun homme n'a eu le pouvoir qu'avait Hitler d'anéantir impunément tant de vies humaines, et tout cela ne lui valut pourtant aucun repos. Son testament le montre très explicitement.

On est stupéfait de voir à quel point l'enfant a fait sienne la manière d'être de son père quand on a vécu la seconde guerre mondiale et qu'on lit le portrait que fait Stierlin du père d'Adolf :

> Cependant il ne semble pas que cette ascension sociale se soit faite sans problèmes pour lui-même ni pour les autres. Aloïs était certes travailleur et consciencieux, mais il

> était aussi relativement fragile sur le plan psychologique, excessivement agité et peut-être même, dans certaines périodes, carrément atteint de troubles mentaux. Nous disposons au moins d'un document qui semble dire qu'il avait fait un séjour dans un asile d'aliénés. Selon un psychanalyste, il présentait également un certain nombre de traits psychopathologiques, comme par exemple son aptitude à tourner et à exploiter les règlements à son profit tout en conservant l'apparence de la légalité : en résumé, il alliait à une grande ambition une conscience morale extrêmement accommodante. (Par exemple, lorsqu'il demanda une dispense du pape pour son mariage avec Klara — qui légalement était sa cousine —, il souligna l'existence des deux jeunes orphelins qui avaient besoin des soins maternels de Klara mais omit fort habilement de mentionner qu'elle était enceinte.) (Stierlin, p. 88-89.)

Seul l'inconscient d'un enfant peut copier si fidèlement l'un de ses deux parents, que chaque trait de son caractère se retrouve chez lui, même si les biographes ne s'en soucient pas.

La mère — sa position dans la famille et son rôle dans la vie d'Adolf

Tous les biographes s'entendent à dire que Klara « aimait beaucoup son fils et qu'elle le gâtait ». Notons pour commencer que cette formule renferme en elle-même une contradiction, si aimer signifie être ouvert et sensible aux véritables besoins de l'enfant. C'est précisément dans le cas inverse que l'enfant est gâté, c'est-à-dire comblé de faveurs et de cadeaux dont il n'a pas besoin, à titre de substitut de ce que, du fait de ses propres manques, on n'est pas en mesure de lui donner. L'excès dans ce sens trahit donc un véritable manque que la suite de la vie confirme. Si Adolf Hitler avait véritablement été un enfant aimé, il aurait à son tour été capable d'amour. Or, ses rapports avec les femmes, ses perversions (cf. Stierlin, p. 41) et d'une façon générale son rapport distancé et froid

aux autres montrent bien que d'aucune façon il n'a connu l'amour.

Avant la naissance d'Adolf, Klara avait eu trois enfants, morts de diphtérie en l'espace d'un mois. Les deux premiers étaient sans doute tombés malades avant la naissance du troisième qui était mort lui aussi dans les trois jours. Adolf naquit treize mois plus tard. Je reprends ici le tableau très complet de Stierlin :

	Naissance	Décès	Age du décès
1. Gustav (diphtérie)	17/5/1885	8/12/1887	2ans et sept mois
2.Ida (diphtérie)	23/9/1886	2/1/1888	1 an et 4 mois
3. Otto (diphtérie)	1887	1887	2 ou 3 jours
4. Adolf	20/4/89		
5. Edmund (rougeole)	24/3/1894	2/2/1900	près de 6 ans
6. Paula	21/1/1896		

La légende fait de Klara une tendre mère qui, après la mort de ses trois premiers enfants, aurait reporté toute son affection sur Adolf. Ce n'est peut-être pas un hasard si tous les biographes qui ont tracé cet adorable portrait de madone étaient des hommes. Une femme d'aujourd'hui, sincère, et qui a elle-même été mère, peut sans doute se représenter de façon un peu plus réaliste les événements qui avaient précédé la naissance d'Adolf, et se faire une image plus exacte de l'environnement psychologique dans lequel la première année de sa vie, toujours déterminante pour la sécurité de l'enfant, a pu se dérouler.

A l'âge de seize ans, Klara Pötzl vient s'installer au foyer de son « oncle Aloïs » où elle doit s'occuper de sa femme malade et de ses deux enfants. Avant même que sa femme soit morte le maître du logis la met enceinte et quand elle a vingt-quatre ans, Aloïs, qui en a quarante-huit, l'épouse ; elle met alors au monde trois enfants en l'espace de deux ans et demi et perd ces trois enfants en

l'espace de quatre à cinq semaines. Essayons de nous représenter la chose un peu plus précisément : le premier enfant, Gustav, est atteint de diphtérie en novembre ; Klara ne peut guère le soigner, parce qu'elle est déjà sur le point d'accoucher du troisième enfant, Otto, qui, très vraisemblablement contaminé par Gustav, meurt au bout de trois jours. Peu après, avant Noël, Gustav disparaît à son tour et trois semaines plus tard la petite Ida. Klara a donc dû vivre en quatre à cinq semaines une naissance et la mort de trois enfants. Il n'est pas besoin qu'une femme soit particulièrement sensible pour être déséquilibrée par un choc pareil, surtout avec un mari autoritaire et exigeant, alors qu'elle-même sort à peine de l'adolescence. Peut-être cette catholique pratiquante vécut-elle ce triple décès comme un châtiment divin pour les relations extra-conjugales qu'elle avait eues avec Aloïs ; peut-être se reprocha-t-elle de n'avoir pu soigner suffisamment Gustav à cause de sa grossesse. En tout cas, il faudrait qu'une femme soit de bois pour ne pas être ébranlée par ces coups du sort ; or Klara n'était pas de bois. Mais personne ne pouvait l'aider à vivre le deuil, ses devoirs conjugaux subsistaient auprès d'Aloïs ; l'année même de la mort d'Ida, elle est à nouveau enceinte, et en avril de l'année suivante elle met au monde Adolf. Du fait même que dans ces conditions elle n'avait pas pu vivre le travail du deuil, la naissance d'un nouvel enfant devait nécessairement réactiver le traumatisme récent, et susciter en elle les pires angoisses et un profond sentiment de doute sur ses aptitudes à la maternité. Quelle femme, avec un passé pareil, n'aurait pas eu dès la grossesse l'angoisse d'une nouvelle expérience identique ? Il n'est guère pensable que, dans la première période de symbiose avec la mère, son fils ait sucé avec le sein maternel le repos, la satisfaction et la tranquillité. Il est au contraire vraisemblable que l'inquiétude de la mère, le souvenir tout récent des trois enfants morts, réactivé par la naissance d'Adolf, et l'angoisse consciente ou inconsciente de voir cet enfant mourir à son tour se soient transmis au nourrisson comme dans des vases communiquants. La rancœur contre son mari égocentrique, qui la laissait seule avec sa souffrance psychique, Klara ne

pouvait pas non plus la vivre consciemment ; elle dut la faire ressentir d'autant plus vivement à l'enfant dont elle n'avait pas besoin d'avoir peur comme d'un maître et seigneur.

Tout cela est le destin ; il serait vain de chercher le coupable. Beaucoup d'hommes connurent un destin analogue. Par exemple Novalis, Hölderlin, Kafka, qui vécurent la mort de plusieurs frères et sœurs, en furent profondément marqués, mais ils eurent la possibilité d'exprimer leur souffrance.

Dans le cas d'Adolf Hitler, il vint s'y ajouter le fait qu'il ne pouvait partager avec personne ni ses sentiments, ni la profonde inquiétude résultant du trouble de la relation avec la mère, qu'il était contraint de les réprimer et de faire en sorte que son père n'en remarquât rien pour ne pas s'attirer encore des coups. Il ne lui restait donc plus d'autre possibilité que celle de l'identification avec l'agresseur.

Un autre élément intervient encore, qui résulte lui aussi de cette situation familiale particulière : les mères qui mettent au monde un enfant après en avoir perdu un idéalisent souvent l'enfant disparu (comme les occasions manquées d'une vie malheureuse). L'enfant vivant se sent donc obligé de faire des efforts particuliers et des choses extraordinaires pour ne pas être inférieur à celui qui est mort. Mais le véritable amour de la mère va le plus souvent au défunt idéalisé, qui présente dans son imagination toutes les qualités — si seulement il avait survécu. Van Gogh a connu le même destin, alors qu'il n'avait perdu qu'un frère.

J'ai reçu un jour en consultation un patient qui me parla sur un ton de nostalgie particulièrement ardente du bonheur et de l'harmonie de son enfance. Je suis habitué à ces modes d'idéalisation, mais en l'occurrence je trouvai dans le ton quelque chose que je ne comprenais pas. Dans le courant de l'entretien, il se révéla que cet homme avait eu une sœur qui était morte à l'âge de deux ans à peine, et qui avait manifestement des capacités extraordinaires pour son âge : elle pouvait prétendument soigner sa mère, lorsque celle-ci était malade, elle lui chantait des chansons,

« pour la calmer », elle savait des prières tout entières par cœur, etc. Lorsque je demandai à cet homme s'il pensait vraiment que c'était possible à cet âge, il me regarda comme si j'avais commis le pire des sacrilèges et me dit : « normalement non, mais elle était ainsi faite — c'était une enfant véritablement extraordinaire. » Je lui fis remarquer que les mères idéalisaient très souvent leurs enfants décédés, je lui racontai l'histoire de Van Gogh et j'ajoutai que c'était parfois très difficile pour l'enfant survivant d'être constamment comparé à une représentation aussi grandiose qu'il n'avait aucune chance de pouvoir jamais égaler. L'homme recommença à parler mécaniquement des capacités extraordinaires de sa sœur en répétant qu'il était horrible qu'elle soit morte. Mais brusquement, il s'arrêta, ébranlé par le deuil de la mort de sa sœur — c'était tout au moins son interprétation —, qui remontait à trente-cinq ans en arrière. J'eus l'impression que c'était peut-être la première fois qu'il versait des larmes sur son propre destin d'enfant, car ces larmes étaient vraies. Ce fut seulement alors que je compris le ton étranger et artificiel qui m'avait frappée au début de la consultation. Peut-être avait-il inconsciemment été contraint de me montrer comment sa mère aurait parlé de sa première enfant. Il parlait de sa propre enfance avec la même grandiloquence que la mère aurait eue à propos de sa fille décédée, mais par la fausseté du ton, il me communiquait la vérité que cela cachait à propos de son propre destin.

Je pense souvent à cette histoire lorsque je reçois la visite de personnes qui ont eu une constellation familiale analogue. Quand je les interroge sur ce point, elles me parlent toujours de tout le culte que l'on entretient autour des tombeaux des enfants disparus, un culte qui se poursuit souvent des décennies durant. Plus l'équilibre narcissique de la mère est fragile, plus elle voit de chances gâchées par la mort de l'enfant. Cet enfant aurait compensé tous ses propres manques, toutes les souffrances de sa vie conjuguale et toutes les difficultés suscitées par les autres enfants. Il aurait été pour elle la « mère » idéale qui l'aurait protégée de tous les maux — si seulement il avait vécu.

Étant donné qu'Adolf vint au monde après trois autres enfants décédés, je ne peux pas imaginer que la relation que sa mère eut avec lui puisse être conçue comme une pure relation d'« amour et de don de soi », ainsi que les biographes nous la présentent. Ils semblent tous penser qu'Adolf Hitler aurait été trop aimé par sa mère (ils voient dans son attitude un excès d'amour) et que ce serait la raison de son intense besoin d'admiration et de prestige. Parce qu'il aurait eu une symbiose trop profonde et trop durable avec sa mère, il aurait constamment cherché à la recréer dans la fusion narcissique avec les masses. On trouve parfois aussi des phrases de ce type dans les histoires de la maladie en psychanalyse.

Il me semble que c'est encore un principe d'éducation profondément ancré en nous qui est à l'œuvre dans ce genre d'interprétations. Les traités d'éducation conseillent toujours de ne pas « gâter » les enfants par trop d'amour et de délicatesse (ce qu'ils appellent « l'amour mièvre »), mais au contraire de les endurcir pour les préparer dès le départ à la vraie vie. Les psychanalystes l'expriment différemment en disant qu'il faut « préparer l'enfant à supporter des frustrations », comme si un enfant ne pouvait pas l'apprendre tout seul dans l'existence. En fait, c'est exactement l'inverse : un enfant qui a reçu une véritable affection arrivera mieux à s'en passer, une fois adulte, que quelqu'un qui n'en a jamais bénéficié. Lorsqu'une personne est « avide » d'affection, c'est donc toujours le signe qu'elle cherche quelque chose qu'elle n'a jamais eu et non qu'elle ne veut pas renoncer à quelque chose qu'elle a eu en trop grande abondance dans son enfance.

Quelque chose peut de l'extérieur paraître une faveur sans en être une. Un enfant peut être comblé de nourriture, de jouets, de soins (!) sans pour autant avoir jamais été reconnu et respecté pour ce qu'il était. En ce qui concerne Hitler, on peut bien imaginer qu'il n'aurait jamais pu être aimé par sa mère en tant qu'enfant qui haïssait son père, ce qu'il était pourtant en réalité. Si sa mère a jamais été capable d'aimer, et non pas uniquement de faire scrupuleusement son devoir, la condition était nécessairement qu'il fût un enfant sage, qu'il « pardonne et oublie »

tout ce que lui faisait son père. Un passage très significatif de Smith montre bien que la mère de Hitler aurait été bien incapable de le soutenir dans ses difficultés avec son père :

> C'était essentiellement l'attitude dominatrice du maître du logis qui inspirait à sa femme et à ses enfants le plus profond respect. Même après sa mort, la vision de ses pipes suspendues dans la cuisine imposait la déférence et lorsque sa veuve voulait souligner quelque chose dans la conversation, elle montrait d'un signe les pipes, comme pour invoquer l'autorité du maître. (Cité par Stierlin, p. 25.)

Si Klara avait transféré aux pipes suspendues au mur le « respect » qu'elle portait de son vivant à son mari, on ne peut guère imaginer que son fils ait jamais pu lui confier ce qu'il ressentait réellement. Surtout que dans les fantasmes de sa mère, ses trois frères et sœurs décédés avaient certainement toujours été des « enfants sages » et que, du fait qu'ils étaient au ciel, ils ne pouvaient vraiment plus rien faire de mal.

Adolf ne pouvait donc bénéficier de l'affection de ses parents qu'au prix d'une totale dissimulation et de la négation de ses véritables sentiments. De là était issue l'attitude qui fut la sienne tout au long de sa vie et que Fest détecte comme un fil rouge dans toute son histoire. Au début de sa biographie de Hitler, il écrit les quelques phrases suivantes qui sont capitales et parfaitement pertinentes :

> Toute sa vie, il s'est efforcé de dissimuler et d'idéaliser son propre personnage. Il n'y a guère d'exemple dans l'histoire qu'un homme ait apporté une application aussi méthodique et aussi méticuleuse à styliser son image et à la rendre humainement indéchiffrable. La représentation qu'il se faisait de lui-même ressemblait moins au portrait d'un homme qu'à un monument derrière lequel il a perpétuellement cherché à se cacher. (Fest, p. 3)

Un être qui a été aimé par sa mère n'éprouve jamais le besoin de se dissimuler ainsi.

Adolf Hitler cherchait systématiquement à rompre tout contact avec son passé ; il ne permettait pas à son demi-frère Aloïs de l'approcher ; il força sa sœur Paula qui s'occupait de sa maison à changer de nom. Mais sur la scène politique internationale il fit rejouer inconsciemment le véritable drame de son enfance — précédé d'un autre signe. C'était *lui* désormais le seul dictateur, comme jadis son père, le seul qui avait quelque chose à dire. Les autres n'avaient qu'à se taire et obéir. C'était lui qui inspirait la peur, mais qui avait aussi l'amour de tout un peuple à ses pieds, comme jadis Klara, soumise, était aux pieds de son mari.

On sait quelle fascination Hitler exerçait sur les femmes. Il incarnait à leurs yeux la figure du père qui sait exactement ce qui est bien et ce qui est mal, et il leur offrait en outre un exutoire pour la haine qu'elles avaient accumulée dans leur enfance. Ce fut cette combinaison qui valut à Hitler les foules d'hommes et de femmes qui se rallièrent à lui. Car tous ces êtres avaient été formés à l'obéissance, ils avaient été élevés dans le sentiment du devoir et des vertus chrétiennes ; ils avaient dû apprendre très tôt à réprimer leur haine et leurs besoins. Et voilà qu'arrivait un homme, qui ne remettait pas en question cette morale bourgeoise qui était la leur, qui pouvait au contraire tirer profit de la discipline qu'on leur avait apprise, qui ne suscitait donc en eux ni problèmes ni crises intérieures d'aucune sorte, et mettait au contraire entre leurs mains un moyen de vivre sous une forme parfaitement légale la haine accumulée en eux depuis le premier jour de leur vie. Qui n'en aurait pas fait usage ? Le juif fut dès lors considéré comme coupable de tout, et les véritables persécuteurs, les parents souvent véritablement tyranniques, purent en tout bien et tout honneur demeurer protégés et idéalisés.

Je connais une femme qui n'avait jamais été en contact avec un juif, jusqu'au jour où elle entra au « Bund Deutscher Mädel » (Ligue des jeunes Allemandes). Elle avait reçu une éducation très sévère, ses parents avaient besoin d'elle à la maison pour s'occuper du ménage, tandis que ses autres frères et sœurs (deux frères et une sœur) étaient déjà partis. Elle ne put donc pas apprendre de

métier, bien qu'elle eût des ambitions professionnelles très précises et les capacités requises pour les réaliser. Elle me raconta beaucoup plus tard avec quel émerveillement elle avait découvert dans *Mein Kampf* « les crimes des juifs » et quel soulagement elle avait éprouvé de savoir qu'il y avait là des gens que l'on pouvait franchement haïr. Elle n'avait jamais pu envier ouvertement ses frères et sœurs qui pouvaient poursuivre la carrière qu'ils voulaient. Mais ce banquier juif à qui son oncle avait dû payer des intérêts pour un emprunt, c'était, *lui*, un exploiteur qui vivait aux dépens du pauvre oncle avec lequel elle s'identifiait. En fait, elle était exploitée par ses parents et elle enviait ses frères et sœurs, mais une jeune fille bien ne devait pas éprouver de tels sentiments. Et voilà que se présentait une solution inespérée et tout à fait simple : on avait le droit de haïr tant qu'on voulait et l'on restait malgré tout, ou précisément à cause de cela, l'enfant bien-aimée de son père et la fille parfaite au service de la patrie. En outre, on pouvait projeter l'enfant « méchant » et faible que l'on avait toujours appris à mépriser en soi sur les juifs, qui étaient effectivement faibles et désarmés pour ne plus se sentir que fort, pur (aryen) et bon.

Et Hitler lui-même ? C'est là que commençait toute la mise en scène. Pour lui aussi il est vrai qu'il maltraitait en la personne du juif l'enfant désarmé qu'il avait jadis été de la même manière que son père l'avait maltraité. Et de la même manière que son père ne s'arrêtait jamais, le battait tous les jours davantage et avait failli le tuer alors qu'il avait onze ans, Adolf n'en avait jamais assez et dans son testament, alors qu'il avait fait exterminer six millions de juifs, il écrivait encore qu'il fallait exterminer le reste.

Comme chez Aloïs, et chez tous les pères qui battent leurs enfants, c'est l'angoisse de la résurrection et du retour possible des parties dissociées du moi qui se manifeste là. C'est la raison pour laquelle ce besoin de battre n'en finit jamais — au-delà se cache l'angoisse d'une renaissance de l'impuissance, de l'humiliation et du désarroi auxquels le sujet a essayé d'échapper toute sa vie à l'aide du moi grandiose : Aloïs avec sa fonction de fonctionnaire des douanes, Adolf en devenant le Führer, d'autres peut-être

en tant que psychiatres ne jurant que par les électrochocs ou en tant que médecins spécialisés dans les transplantations de cerveau de singe, en tant que professeurs prescrivant des opinions ou tout simplement en tant que pères éduquant leurs enfants. Dans tous ces efforts, ce ne sont pas les autres qui sont en question (ni les singes), tout ce que font ces hommes lorsqu'ils méprisent ou rabaissent les autres, vise en fait à éliminer leur propre impuissance passée et à éviter le travail du deuil.

Dans son intéressante étude sur Hitler, Helm Stierlin part de l'idée qu'Adolf était inconsciemment « délégué » par sa mère pour la sauver. L'Allemagne opprimée serait alors un symbole de la mère. C'est peut-être vrai, mais dans l'acharnement de la poursuite de son action s'expriment indubitablement aussi d'autres intérêts inconscients qui lui sont propres. C'est un gigantesque combat pour libérer son propre moi des traces d'une humiliation sans bornes dans lequel l'Allemagne est engagée à titre symbolique.

Mais l'un n'exclut pas l'autre : sauver sa mère est aussi pour un enfant une façon de lutter pour sa propre existence. Autrement dit : si la mère d'Adolf avait été une femme forte, elle ne l'aurait pas exposé — tout au moins dans les fantasmes de l'enfant — à ces souffrances, à l'angoisse permanente et à la peur de la mort. Mais comme elle était elle-même humiliée et complètement soumise à son mari, elle ne pouvait pas protéger l'enfant. Maintenant il fallait qu'il sauve la mère (l'Allemagne) de l'ennemi, pour avoir ensuite une mère pure, forte, débarrassée de tout sang juif, qui lui apporte la sécurité. Les enfants imaginent très souvent, dans leurs fantasmes, qu'ils doivent libérer ou sauver leur mère pour qu'elle soit enfin vis-à-vis d'eux celle dont ils auraient jadis eu besoin. Cela devient parfois même une occupation à plein temps dans la suite de l'existence. Mais étant donné que jamais un enfant n'a la possibilité de sauver sa mère, la compulsion de répétition de cette impuissance, conduit immanquablement à l'échec, voire à la catastrophe, quand elle n'est pas vécue et identifiée à sa source. On pourrait poursuivre la pensée de Stierlin dans cette optique, et en langage symbolique cela

donnerait à peu près le résultat suivant : la libération de l'Allemagne, et la destruction du peuple juif jusqu'au dernier de ses représentants, autrement dit l'élimination *totale* du mauvais père, auraient été pour Hitler les conditions qui auraient fait de lui un enfant heureux, grandissant dans la paix et la tranquillité auprès de sa mère bien-aimée.

Cet objectif symbolique inconscient revêtait naturellement un caractère illusoire puisqu'on ne peut pas modifier le passé, mais toute illusion a son sens que l'on décèle aisément quand on connaît la situation de l'enfance. Les anamnèses et les renseignements fournis par les biographes, qui pour des raisons de défense passent bien souvent sous silence des éléments essentiels, déforment fréquemment ce sens. C'est ainsi que l'on a beaucoup écrit et fait de nombreuses recherches pour savoir si le père d'Aloïs était alcoolique.

Mais la réalité psychique de l'enfant a souvent fort peu de rapport avec les données dont les biographes « prouvent » ultérieurement l'exactitude factuelle. Le *soupçon* de la présence de sang juif dans la famille pèse beaucoup plus lourdement sur un enfant qu'une certitude. Or, Aloïs avait déjà dû souffrir de cette incertitude, et Adolf a forcément perçu ces bruits, même si l'on n'en parlait guère ouvertement. C'est précisément ce que les parents veulent taire qui préoccupe le plus les enfants, surtout lorsqu'il s'agit d'un traumatisme fondamental de la vie de leur père.

La persécution des juifs « permit » à Hitler de « rectifier » son passé dans ses fantasmes. Elle lui permit :
1. de *se venger* de son père, devenu suspect comme demi-juif ;
2. de *libérer* sa mère (l'Allemagne) de ses persécuteurs ;
3. *d'obtenir l'amour de la mère* avec moins de sanctions morales et davantage de vrai moi (c'est en tant qu'antisémite virulent que Hitler fut aimé du peuple allemand et non en tant que bon enfant catholique, ce qu'il devait être pour sa mère) ;
4. *d'inverser les rôles* — c'était *lui* désormais le dictateur,

c'est *à lui* que tout devait obéir, comme tout devait jadis obéir à son père, qui organisait, *lui*, les camps de concentration dans lesquels les hommes étaient traités comme il l'avait été dans son enfance. (Il y a peu de chances pour qu'un être invente quoi que ce soit de monstrueux, sans le connaître d'une façon ou d'une autre par expérience. Seulement, nous avons tendance à minimiser les expériences de l'enfance).

5. En outre, la persécution des juifs permettait à Hitler de *persécuter* en lui-même la faiblesse de l'enfant qu'il projetait sur ses victimes, pour ne pas vivre le travail du deuil pour la souffrance passée, parce que la mère n'avait jamais pu l'y aider. En cela, comme dans la vengeance inconsciente contre les bourreaux de la petite enfance, Hitler rejoignait un grand nombre d'Allemands, qui avaient grandi dans la même situation.

Dans la constellation familiale d'Adolf Hitler telle que nous la décrit Stierlin, la mère bien-aimée qui délègue la fonction salvatrice à l'enfant est malgré tout encore là pour le protéger de la violence du père. Même dans la version œdipienne de Freud, il y a toujours cette figure de la mère aimée, aimante et idéalisée. Dans son ouvrage *Männerphantasien,* Klaus Theleweit approche beaucoup plus de la réalité de ces mères, bien qu'il n'ait pas peur de tirer des textes qu'il cite leurs conséquences ultimes. Il constate que chez les représentants de l'idéologie fasciste qu'il a analysés, on retrouve toujours l'image du père sévère, qui inflige des châtiments corporels, et celle de la mère tendre et protectrice. C'est « la meilleure femme du monde », le « bon ange », la femme « intelligente, forte de caractère, serviable et profondément religieuse » (cf. Theleweit vol. 1, p. 133). Chez les mères des camarades ou chez leurs belles-mères, on admire en outre un trait de caractère, dont on souhaite en même temps de toute évidence que sa propre mère ne le possède pas : la dureté, l'amour de la patrie, l'attitude prussienne (« un Allemand ne pleure pas »), — la mère de fer qui « apprend sans broncher la mort de ses fils ».

Voici une citation de Theleweit :

> Ce ne fut cependant pas cette nouvelle qui donna le coup de grâce à la mère. La guerre lui dévora quatre fils, elle le surmonta ; et quelque chose de dérisoire, à côté, la tua. Le fait que la Lorraine devint française et avec elle les mines de fer. (p. 135.)

Mais qu'advenait-il lorsque sa propre mère présentait en même temps les deux aspect ?

Hermann Ehrhardt raconte :

> Une nuit d'hiver je dus passer quatre heures dehors dans la neige, jusqu'à ce que ma mère déclare enfin que j'avais été assez puni. (Ibid. p. 133.)

Avant de « sauver » son fils en admettant qu'il a « été assez puni », la mère le fait quand même attendre quatre heures dans la neige. Un enfant ne peut pas comprendre pourquoi sa mère qu'il aime tant lui fait tant de mal, il ne peut pas se représenter que cette femme géante à ses yeux a peur de son mari comme une toute petite fille, et fait inconsciemment payer à son petit garçon les humiliations qu'elle a elle-même subies dans son enfance. Un enfant souffre nécessairement de cette dureté. Mais il n'a pas le droit de vivre ni de montrer cette souffrance. Il ne lui reste plus qu'à la dissocier de son moi et à la projeter sur d'autres, autrement dit à attribuer à des mères étrangères ces aspects de dureté de sa propre mère et à aller encore l'admirer chez elles.

Comment Klara Hitler aurait-elle pu aider son fils alors qu'elle était elle-même la servante docile et soumise de son mari ? De son vivant, elle l'appelait « oncle Aloïs », et après sa mort elle regardait respectueusement ses pipes suspendues au mur de la cuisine chaque fois que quelqu'un prononçait son nom.

Que se passe-t-il chez un enfant, lorsqu'il voit constamment cette même mère qui lui parle d'amour et d'affection, lui prépare soigneusement à manger et lui chante de belles chansons, se changer en statue de sel et assister impassible au spectacle de ce fils battu jusqu'au sang par son père ?

Que doit-il ressentir alors qu'il espère toujours en vain son aide ; comment doit-il se sentir alors que dans sa torture il espère toujours qu'elle fera intervenir son pouvoir qui est à ses yeux immense ? Or cette intervention salvatrice n'a pas lieu. La mère regarde son enfant humilié, moqué, torturé, sans prendre sa défense, sans rien faire pour le libérer, elle se rend par son silence solidaire des tortionnaires, elle livre son fils. Peut-on attendre d'un enfant qu'il le comprenne ? Et peut-on s'étonner que son amertume s'étende aussi à la vision qu'il a de sa mère, même s'il la refoule dans l'inconscient ? Consciemment, cet enfant aura sans doute le sentiment d'aimer intensément sa mère ; et plus tard, dans ses rapports avec les autres, il aura toujours le sentiment d'être livré, exploité et trahi.

La mère de Hitler n'est certainement pas une exception, c'est au contraire très vraisemblablement encore bien souvent la règle, sinon même l'idéal de beaucoup d'hommes. Mais une mère qui n'est elle-même qu'esclave peut-elle vouer à son enfant le respect dont il a besoin pour développer sa vitalité ? Dans cette description des masses tirée de *Mein Kampf* on devine le modèle de féminité qu'Adolf Hitler a pu se donner :

> « L'âme de la masse, écrit-il, n'est accessible qu'à tout ce qui est entier et fort.
> De même que la femme est peu touchée par des raisonnements abstraits, qu'elle éprouve une indéfinissable attirance sentimentale pour une atitude entière et qu'elle se soumet au fort tandis qu'elle domine le faible, la masse préfère le maître au suppliant, et se sent plus rassurée par une doctrine qui n'en admet aucune autre près d'elle que par une libérale tolérance. La tolérance lui donne un sentiment d'abandon ; elle n'en a que faire. Qu'on exerce sur elle un impudent terrorisme intellectuel, qu'on dispose de sa liberté humaine, cela lui échappe complètement et elle ne pressent rien de toute l'erreur de la doctrine. Elle ne voit que les manifestations extérieures voulues d'une force déterminée et d'une brutalité auxquelles elle se soumet toujours... »
> (Cité par Fest, 1974, p. 51.)

Dans cette description de la masse, Hitler décrit très

précisément sa mère et la soumission dont elle faisait preuve. Ses principes politiques fondamentaux s'appuient sur des expériences acquises très précocement : la brutalité l'emporte toujours.

Fest souligne également le mépris de Hitler pour les femmes, mépris qui s'explique très bien par la situation familiale. Fest écrit :

> Sa théorie de la race reflétait des complexes d'envie et une misogynie invétérée. La femme, affirmait-il a introduit le péché dans le monde et la facilité avec laquelle elle cède aux artifices lubriques du sous-homme proche de l'animalité est la principale cause de la pollution du sang nordique. (Fest, p. 36.)

Peut-être Klara appelait-elle son mari « oncle Aloïs » par une profonde timidité. Mais en tout cas il le tolérait. Peut-être même l'exigeait-il, de même qu'il exigeait de ses voisins qu'ils s'adressent à lui en lui disant « vous » et non pas « tu » ? Adolf aussi l'appelle « Monsieur mon père », dans *Mein Kampf*, ce qui venait peut-être d'une exigence du père intériorisée très tôt. Il est vraisemblable qu'Aloïs cherchait par ce type d'exigences à compenser le malheur de sa petite enfance (transmis par la mère, pauvre, célibataire, et d'origine inconnue) pour se sentir enfin le *maître* (Herr : monsieur, maître). De cette idée à celle que ce serait la raison pour laquelle les Allemands durent se saluer douze années durant par « Heil Hitler », il n'y a qu'un pas. L'Allemagne tout entière devait se plier aux exigences les plus extrêmes et les plus spéciales du Führer comme jadis Klara et Adolf au père tout-puissant.

Hitler flattait la femme « allemande de pure race germanique » parce qu'il avait besoin de ses hommages, de ses voix aux élections et de ses services. Il avait aussi eu besoin de sa mère. mais il n'avait jamais eu de véritable intimité ni de rapport chaleureux avec elle. Stierlin écrit :

> N. Bromberg (19761) analyse comme suit les pratiques sexuelles de Hitler : « ... pour arriver à la pleine satisfaction sexuelle, il fallait que Hitler regarde une jeune femme

> accroupie au-dessus de lui qui urinait ou déféquait sur son visage. » Il relate ensuite un épisode « de masochisme érogène au cours duquel Hitler se jeta aux pieds d'une jeune actrice allemande et lui demanda de lui donner des coups de pied. Comme elle s'y refusait, il la conjura d'accéder à sa demande. En même temps il se couvrait lui-même d'accusations et se tordait à ses pieds d'une telle façon qu'elle finit par lui céder. Quand elle lui donna des coups de pieds, il s'excita, et comme elle accepta de lui en donner encore plus parce qu'il le réclamait, son excitation s'accrut encore. La différence d'âge entre Hitler et les jeunes femmes avec lesquelles il eut une quelconque forme de relation sexuelle correspondait approximativement aux vingt-trois ans qui séparaient son père et sa mère... (Stierlin, note p. 41.)

Il est totalement impensable qu'un homme qui aurait été tendrement aimé par sa mère dans son enfance, comme l'affirment la plupart des biographes de Hitler, ait pu souffrir de compulsions sado-masochistes de ce type qui dénotent un trouble très ancien. Mais il faut croire que notre conception de l'amour maternel ne s'est pas encore complètement détachée de l'idéologie de la « pédagogie noire ».

Résumé

Si quelque lecteur devait prendre ces considérations sur la petite enfance d'Adolf Hitler pour du sentimentalisme, voire pour une tentative d'« excuser » ses crimes, il aurait bien évidemment le droit de comprendre ce qu'il aurait lu, ou ce que j'ai écrit, dans le sens où il le peut ou s'y sent obligé. Les personnes qui ont dû apprendre très tôt à « serrer les dents » ressentent, dans leur identification avec l'éducateur, toute compréhension pour un enfant comme da la mièvrerie ou du sentimentalisme. En ce qui concerne le problème de la culpabilité, j'ai précisément choisi Hitler parce que je ne connais pas d'autre criminel qui ait autant de vies humaines sur la conscience. Mais lorsqu'on a dit « coupable », on n'a encore rien dit. Nous avons bien

évidemment tout à fait le droit et il est même nécessaire d'incarcérer les meurtriers qui mettent notre vie en péril. Jusqu'à présent, on n'a pas trouvé d'autre moyen de s'en défendre. Mais cela ne change rien au fait que la pulsion de meurtre est l'expression d'un tragique destin de l'enfance, et la prison est une façon tragique de sceller ce destin.

Si au lieu de rechercher de nouveaux faits, on en recherche la signification dans l'ensemble de l'histoire qui nous est connue, on découvre dans l'étude de Hitler de véritables mines qui n'ont encore pratiquement pas été exploitées et que le public ignore donc encore. Pour autant que je sache par exemple, le fait extrêmement important que la sœur de Klara Hitler, bossue et schizophrène, la tante Johanna, ait vécu depuis sa naissance et tout au long de son enfance dans le même foyer n'a pratiquement pas été pris en considération. Dans les biographies que j'ai lues, en tout cas, je n'ai jamais vu cet élément mis en relation avec la loi de l'euthanasie sous le Troisième Reich. Pour remarquer ce lien, il faut pouvoir ressentir, les sentiments qui se développent chez un enfant exposé quotidiennement à un comportement absurde et inquiétant, et à qui il est en même temps interdit de manifester son angoisse ou sa colère, et même d'exprimer ses questions. Même la présence dans la maison d'une tante schizophrène peut être exploitée positivement par un enfant, mais seulement à la condition qu'il puisse communiquer librement avec ses parents sur le plan émotionnel et qu'il puisse leur parler de ses angoisses.

Dans un entretien avec Jetzinger, Franziska Hörl, l'employée de maison au moment de la naissance d'Adolf dit que c'est à cause de cette tante qu'elle n'a pas pu supporter l'atmosphère de cette maison plus longtemps, et que c'est à cause d'elle qu'elle est partie. Elle déclara tout simplement : « Je ne pouvais plus rester chez cette cinglée de bossue. » (Cf. Jetzinger, p. 81.)

L'enfant de la famille, lui, n'a pas le droit de dire des choses pareilles, il doit tout supporter ; il ne peut pas partir. Une fois adulte et parvenu au pouvoir, Adolf Hitler trouva le moyen de se venger au centuple de cette

malheureuse tante et de son propre malheur : il fit éliminer en Allemagne tous les malades mentaux qui étaient selon lui (autrement dit, selon lui, enfant) des êtres « inutilisables » pour une société « saine ». Adulte, Hitler n'était plus tenu de supporter quoi que ce fût, il pouvait même « débarrasser » l'Allemagne tout entière de la malédiction des malades mentaux et des faibles d'esprits, et il n'était pas le moins du monde embarrassé pour trouver des alibis idéologiques à cette vengeance toute personnelle.

Si je n'ai pas traité dans ce chapitre de l'origine de la loi sur l'euthanasie, c'est qu'il m'importait essentiellement ici de montrer les conséquences de l'humiliation active d'un enfant à travers un exemple très explicite. Étant donné que ce type d'humiliation, associé à l'interdiction de parler, est un facteur de base de l'éducation et se rencontre partout, on néglige souvent son influence sur la suite de l'évolution de l'enfant. En disant que les châtiments corporels sont habituels ou même en étant convaincu qu'ils sont nécessaires, pour inciter à apprendre, on ignore l'ampleur du drame de l'enfance. Et comme on ne voit pas le lien avec les crimes commis ultérieurement, le monde peut en être scandalisé en négligeant d'en rechercher les origines, comme si les meurtriers tombaient du ciel.

J'ai seulement pris ici Hitler comme exemple pour montrer :

1. que même le plus grand criminel de tous les temps n'est pas venu au monde comme criminel ;
2. que le fait de comprendre le destin d'un enfant n'empêche pas de mesurer l'horreur de la cruauté ultérieure (cela vaut aussi bien pour Aloïs que pour Adolf) ;
3. que la persécution repose sur le mécanisme de défense contre le rôle de victime ;
4. que l'expérience consciente de son propre rôle de victime protège mieux du sadisme, c'est-à-dire du besoin compulsionnel de torturer et d'humilier les autres, que la défense contre ce rôle ;
5. que l'obligation de ménager ses parents, issue du quatrième commandement et de la « pédagogie noire »,

conduit à ignorer des facteurs décisifs de la petite enfance et de l'évolution ultérieure d'un être ;
6. qu'un adulte ne résout pas ses problèmes par les accusations, l'indignation et les sentiments de culpabilité mais doit chercher à comprendre les corrélations ;
7. que la véritable compréhension sur le plan émotionnel n'a rien à voir avec une pitié ni un sentimentalisme de bas étage ;
8. que le fait qu'une corrélation soit générale ne nous dispense pas de l'analyser, bien au contraire, puisqu'elle est ou risque d'être le destin de tous ;
9. que l'abréaction de la haine est le contraire de son expérience vécue. L'expérience est une réalité intrapsychique, l'abréaction est une action qui peut coûter aux autres la vie. Lorsque la voie de l'expérience consciente est barrée par les interdits de la « pédagogie noire » ou par les insuffisances des parents, la seule solution est l'abréaction. Celle-ci peut se présenter sous la forme destructrice, comme chez Hitler, ou autodestructrice, comme chez Christiane F. Mais elle peut aussi, comme chez la plupart des criminels qui atterrissent en prison, signifier à la fois la destruction du moi et celle de l'autre. C'est ce qui apparaît très clairement au travers de l'exemple de Jürgen Bartsch dont je traiterai dans le prochain chapitre.

Jürgen Bartsch
Comprendre une vie par la fin

« Mais il y a quand même une question qui restera toujours posée et à laquelle aucune culpabilité ne change rien : pourquoi faut-il seulement qu'il y ait des êtres ainsi faits ? Sont-ils pour la plupart nés ainsi ? Mon Dieu, quel crime faut-il donc qu'ils aient commis avant la naissance ? »
(Extrait d'une lettre de prison
de Jürgen Bartsch)

Introduction

Ceux qui ne jurent que par les études statistiques et tirent de là leurs connaissances psychologiques considèreront tous mes efforts pour essayer de comprendre le cas d'enfants comme Christiane F. ou Adolf Hitler comme inutiles et déplacés. Il faudrait pouvoir leur prouver statistiquement que tant et tant de cas de mauvais traitements infligés à des enfants ont donné par la suite presque le même nombre de meurtriers. Mais cette démonstration est infaisable, et ce pour les raisons suivantes :
1. Les mauvais traitements sont toujours infligés en cachette, et il est difficile d'en apporter la preuve. L'enfant lui-même déguise et refoule ce type d'expériences.
2. Même lorsque les témoins oculaires sont nombreux, il se trouve toujours un certain nombre de personnes pour dire le contraire. Et, bien que les témoignages soient alors contradictoires, comme dans le cas de Jetzinger, on croit plutôt les gens extérieurs que l'enfant lui-même, parce qu'ils aident à sauvegarder l'idéalisation des parents.
3. Étant donné que le rapport entre les mauvais traitements subis par des enfants, parfois même de tout jeunes enfants, et les crimes commis ultérieurement n'est pratiquement pas établi ni pris en considération par les criminologues, ni par la plupart des psychologues, les études statistiques

faisant ressortir ce type de facteurs ne sont pas très fréquentes. Toutefois, il y en a quelques-unes.

Seulement, ces études statistiques ne me paraissent pas une source absolument fiable, même lorsqu'elles confirment mes propres thèses, car elles partent souvent de formules et de critères admis qui sont insignifiants (« une enfance protégée »), flous et ambigus (« un enfant très aimé ») falsificateurs (« un père sévère mais juste ») ou encore porteurs de contre-vérités flagrantes (« il fut aimé et gâté »). Je refuse donc de m'en remettre à un tissu réticulaire de concepts dont les trous sont si gros que la vérité passe au travers ; je préfère, comme dans le chapitre consacré à Hitler, essayer d'emprunter un autre chemin. Au lieu de l'objectivité de la statistique, je recherche la subjectivité de la victime concernée dans toute la mesure où ma sensibilité me permet de la comprendre. Et alors, je découvre le jeu de l'amour et de la haine ; d'un côté le manque de respect et d'intérêt pour l'être autrefois dépendant des besoins de ses parents, l'abus, la manipulation, la restriction de la liberté, l'humiliation et les mauvais traitements, et de l'autre, les caresses, les gâteries et les tentatives de séduction, dans la mesure où l'enfant est ressenti comme une partie de soi-même. La valeur scientifique de cette thèse est garantie par le fait qu'elle est vérifiable, repose sur un appareil théorique minimum, et que même le profane peut la confirmer ou la réfuter. Les représentants des tribunaux ne sont-ils pas des profanes en matière de psychologie ?

On voit assez mal comment des études statistiques transformeraient des juristes indifférents en êtres sensibles, à l'écoute des autres. Et pourtant, par sa mise en scène, tout criminel hurle son besoin de compréhension. Les journaux relatent quotidiennement ce type d'histoires, mais ils n'en retiennent malheureusement que le dernier épisode. La connaissance des causes réelles du crime est-elle susceptible d'apporter un changement dans la mise en œuvre de la sanction ? Non, tant qu'il s'agit de déterminer la culpabilité et de punir. Mais cela pourrait au moins servir à faire comprendre que l'accusé n'est jamais le seul coupable, comme on le verra mieux que partout ailleurs

dans le cas de Jürgen Bartsch, mais qu'il est la victime d'un enchaînement de circonstances tragiques. La sanction et l'incarcération n'en seront pas évitées pour autant, dans la mesure où il faut protéger la collectivité. Mais il y a une certaine différence entre appliquer toujours le principe de la « pédagogie noire », et punir le criminel en lui infligeant une peine d'emprisonnement, et percevoir la tragédie d'un être humain à qui l'on permet alors d'entreprendre une psychothérapie en prison.

On pourrait par exemple, sans lourdes charges financières, permettre aux détenus de peindre ou de faire de la sculpture en groupe. Ils auraient ainsi éventuellement une chance d'exprimer de façon créative les aspects les plus cachés de leur passé le plus ancien, les mauvais traitements endurés et les sentiments de haine refoulés, ce qui réduirait sans doute le besoin de remettre en scène ce passé et d'en tenter une brutale abréaction.

Cependant, pour se débarrasser d'une telle attitude, il faut avoir compris qu'en fait, lorsqu'on prononce une condamnation, il ne se passe rien. Nous sommes tellement prisonniers du schéma de la culpabilisation que nous avons peine à imaginer quoi que ce soit d'autre. C'est la raison pour laquelle on interprète ma pensée en disant que selon moi les parents « sont coupables de tout », et en même temps on me reproche de trop parler de « victimes », de « disculper » les parents en oubliant que chacun doit malgré tout être responsable de ses actes. Ces reproches sont eux aussi des symptômes de la « pédagogie noire », et ils montrent bien l'emprise des culpabilisations initiales. Il doit être très difficile à comprendre que l'on puisse voir la tragédie d'un criminel, ou d'un meurtrier, sans pour autant minimiser l'horreur de son crime ni le danger qu'il représente. Si je devais renoncer à l'une ou à l'autre de ces deux attitudes, je m'inscrirais plus facilement dans le schéma de la « pédagogie noire ». Mais mon souci est précisément d'échapper à ce schéma en me limitant à informer et en renonçant à moraliser.

Les pédagogues ont énormément de mal à comprendre ma façon de voir les choses car, comme ils le disent, ils ne peuvent « s'accrocher à rien » dans ce que j'écris. Si c'était

à leur bâton ou à leurs méthodes d'éducation qu'ils s'accrochaient jusqu'alors, ce changement ne serait pas une grande perte. Le renoncement à ses principes d'éducation permettrait peut-être au pédagogue lui-même de vivre les angoisses et les sentiments de culpabilité qui lui ont été jadis inculqués à coups de bâton ou par les méthodes les plus raffinées, dès lors qu'il ne les détournerait plus sur les autres et plus particulièrement sur les enfants. Et la résurgence de ces sentiments refoulés lui fournirait précisément une assise plus authentique et plus sûre que les principes d'éducation. (Cf. A. Miller, 1979).

Le père d'un analysant, qui avait eu lui-même une enfance très dure, sans jamais en avoir parlé, torturait parfois d'une manière abominable son fils, en qui il se retrouvait. Mais ni le père ni le fils ne s'étaient rendu compte de cette cruauté qu'ils considéraient tous deux comme une « mesure éducative » normale. Lorsque le fils, atteint de graves symptômes pathologiques, entama une analyse, il était très « reconnaissant » à son père, comme il le disait lui-même, de l'éducation rigoureuse et de la « discipline rigoureuse » que ce dernier lui avait imposées. Le fils, qui s'était inscrit pour faire des études de pédagogie, découvrit au cours de l'analyse Ekkehard von Braunmühl et ses écrits anti-pédagogiques qui l'enthousiasmèrent. Au cours de cette période, il rendit visite à son père et s'aperçut très clairement pour la première fois que son père lui infligeait de perpétuelles vexations, soit en ne l'écoutant pas, soit en se moquant de tout ce qu'il lui racontait et en le tournant en dérision. Lorsque le fils le lui fit remarquer, le père, qui avait été lui-même professeur de pédagogie, lui répondit le plus sérieusement du monde : « Tu peux m'en être reconnaissant. Plus d'une fois dans ta vie tu auras à supporter que l'on ne fasse pas attention à toi, ou que l'on ne prenne pas au sérieux ce que tu dis. Si tu l'as appris auprès de moi, tu y seras déjà habitué. Ce que l'on apprend jeune, on s'en souvient toute la vie. » Le fils, alors âgé de vingt-quatre ans, en fut interloqué. Combien de fois n'avait-il pas entendu ce type de discours sans mettre le moins du monde en question son contenu. Cette fois cependant, il fut pris de colère et, citant une phrase

qu'il avait lue chez Braunmühl, il dit : « Si tu voulais vraiment continuer à m'éduquer suivant ces principes, en fait, tu devrais aussi me tuer, car un jour ou l'autre il faudra que je meure. Et c'est comme ça que tu pourrais m'y préparer le mieux ! » Le père lui reprocha certes son insolence et sa présomption, mais pour le fils ce fut un événement décisif. Ses études s'orientèrent dès lors dans une tout autre voie.

Il serait difficile de dire si cette anecdote s'inscrit parmi les exemples de la « pédagogie noire » ou de la « pédagogie blanche ». Elle m'est venue à l'esprit parce qu'elle me paraît faire une transition intéressante avec l'affaire Jürgen Bartsch. Au cours de son analyse, cet étudiant de vingt-quatre ans était en effet torturé de si épouvantables fantasmes sadiques qu'il avait la terreur de finir par commettre un infanticide. Mais, grâce à la perlaboration de ces fantasmes dans le cadre de l'analyse et à la prise de conscience des relations initiales au père et à la mère, ces angoisses disparurent en même temps que d'autres symptômes, faisant place à une évolution plus saine et enfin libérée. Les fantasmes de vengeance dans lesquels il se voyait toujours assassinant un enfant s'expliquèrent comme la transfiguration de la haine du père qui l'empêchait de vivre, en même temps que comme une identification avec l'agresseur voulant assassiner l'enfant qu'il était lui-même. J'ai choisi cet exemple avant de traiter du cas de Jürgen Bartsch parce que je suis frappée en l'occurrence par l'analogie entre la dynamique psychologique de ces deux vies, bien que les issues aient été dans les deux cas si différentes.

« Tombé du ciel ? »

Je me suis entretenue avec de nombreuses personnes qui, ayant lu l'ouvrage de Katharina Rutschky sur la « pédagogie noire », étaient horrifiées de la cruauté avec laquelle les enfants étaient élevés « autrefois ». Les gens avaient généralement l'impression que la « pédagogie

noire » remontait à une époque incontestablement révolue, au moins à l'enfance de leurs grands-parents.

Vers la fin des années soixante, se déroula, en République fédérale, un procès qui fit beaucoup de bruit ; il s'agissait d'une série de « meurtres pulsionnels » commis par un certain Jürgen Bartsch. Ce jeune homme, né en 1946, avait commis entre seize et vingt ans plusieurs infanticides d'une indescriptible cruauté. Dans son livre paru en 1972 et malheureusement épuisé (*Das Selbstporträt des Jürgen Bartsch* — autoportrait de Jürgen Bartsch), Paul Moor rapporte les faits suivants :

> Le 6 novembre 1946, Karl-Heinz Sadrozinski — le futur Jürgen Bartsch —, fils naturel d'une veuve de guerre tuberculeuse et d'un travailleur saisonnier hollandais, fut abandonné par sa mère à l'hôpital qu'elle quitta subrepticement avant la date prévue. Quelques mois plus tard, Gertrud Bartsch, femme d'un riche boucher d'Essen, fut hospitalisée dans le même établissement pour subir une « opération totale ». Elle décida avec son mari de prendre l'enfant chez elle, malgré les réticences des responsables des adoptions aux services de l'enfance, réticences pourtant si fortes que la véritable adoption ne se fit que sept ans plus tard. Les nouveaux parents étaient très sévères, et isolèrent complètement leur fils adoptif des autres enfants sous prétexte qu'il ne devait pas apprendre qu'il avait été adopté. Lorsque le père acheta une seconde boucherie (afin que Jürgen eût le plus tôt possible son propre magasin) et que Madame Bartsch dut la prendre en charge, ce fut d'abord la grand-mère puis toute une série de bonnes qui s'occupèrent de l'enfant.
> A l'âge de dix ans, Jürgen Bartsch fut placé dans une institution d'enfants de Rheinbach qui comptait une vingtaine de pensionnaires. De cette atmosphère relativement agréable, l'enfant passa à douze ans dans un établissement catholique où trois cents enfants, parmi lesquels un certain nombre de cas déjà considérés comme difficiles, étaient soumis à la discipline militaire la plus rigoureuse.
> Jürgen Bartsch a tué de 1962 à 1966 quatre petits garçons, et il estime lui-même qu'il a fait dans la même période plus d'une centaine de tentatives qui n'ont pas abouti. Chaque meurtre présentait de légères variantes, mais corres-

> pondait en gros au même schéma : après avoir attiré un petit garçon dans un ancien abri anti-aérien vide de la Heegerstrasse à Langenberg, tout près de la maison des Bartsch, il le forçait à lui obéir en le battant, l'attachait avec de la ficelle de charcutier, manipulait ses parties génitales, tout en se masturbant dans certains cas, tuait l'enfant en l'étranglant ou en l'assommant, coupait le corps en morceaux, vidait les entrailles et la cage thoracique, et enterrait les restes. Les variantes intervenaient dans la manière de découper le cadavre, selon qu'il lui arrachait les membres, le décapitait, le castrait, lui arrachait les yeux, découpait des morceaux de chair dans les fesses ou dans les cuisses (pour les sentir ensuite) ou tentait vainement un rapport anal. Dans les récits extrêmement détaillés que Jürgen Bartsch fit lui-même au cours de l'instruction et du procès, il soulignait qu'il atteignait le comble de l'excitation sexuelle non pas en se masturbant, mais en découpant le corps, ce qui lui procurait une sorte d'orgasme ininterrompu. Lors de son quatrième et dernier meurtre, il réussit ce qui lui était toujours apparu comme l'objectif suprême : ayant attaché sa victime à un poteau, il découpa l'enfant qui hurlait sans l'avoir préalablement tué. (p. 22 et sq.)

Lorsque de pareils crimes sont portés à la connaissance de l'opinion publique, ils soulèvent, et c'est bien compréhensible, une vague de révolte, de désarroi et d'horreur. On s'étonne en même temps qu'une telle cruauté soit possible, et ce chez un jeune garçon aimable, sympathique, sensible et intelligent qui ne présentait pas les traits d'un redoutable meurtrier. A cela venait s'ajouter le fait, en l'occurrence, que son histoire et celle de son enfance ne présentaient à première vue rien de particulièrement insupportable ; il avait grandi dans une famille bourgeoise classique, qui ressemblait à beaucoup d'autres, une famille avec une foule d'animaux en peluche, avec qui l'on pouvait s'identifier. Beaucoup de gens pouvaient se dire : « Nous n'avons pas été élevés autrement, tout cela n'a rien d'anormal et si l'enfance jouait un rôle dans cette affaire, nous devrions tous devenir criminels. » Il fallait donc que cet enfant fût « né anormal », on ne voyait pas d'autre explication. Même les rapports des neurologues soulignaient

que Jürgen Bartsch n'était pas issu d'un milieu particulièrement défavorisé mais d'une bonne famille qui s'occupait bien de lui, qu'il avait vécu dans des conditions « bien protégées » et qu'il portait donc seul la responsabilité entière de ses actes.

Nous avons donc une fois de plus, comme dans le cas d'Adolf Hitler, le tableau de parents corrects et inoffensifs à qui, pour d'incompréhensibles raisons, le Bon Dieu ou le diable ont envoyé un monstre dans leur berceau. Mais les monstres ne tombent pas du ciel ou de l'enfer dans les salles-à-manger bourgeoises. Une fois que l'on connaît les mécanismes d'identification avec l'agresseur, de scission du moi, de projection et de transfert de ses propres problèmes de l'enfance sur son enfant, qui font de l'éducation une véritable persécution, on ne peut plus se contenter d'explications moyenâgeuses. Lorsqu'on sait, en outre, la puissance de ces mécanismes sur l'individu, l'intensité et le caractère pulsionnel qu'ils revêtent, on voit dans la vie de chacun de ces « monstres » la suite logique de son enfance. Nous nous efforcerons d'illustrer cette proposition par la vie de Jürgen Bartsch.

Auparavant, la question qui se pose est de savoir pourquoi il est si difficile de faire accéder l'opinion publique à une approche psychanalytique de l'homme. Paul Moor, qui a grandi aux États-Unis et vit depuis trente ans en R.F.A., s'étonna beaucoup de la conception de l'homme qui semblait être celle des fonctionnaires compétents au cours du premier procès. Il n'arrivait pas à comprendre que tous ceux qui participaient à ce procès n'aient pas remarqué ce qui lui avait immédiatement sauté aux yeux, à lui, étranger. Il est bien évident que toute salle de tribunal reflète les normes et les tabous d'une société. Ce qu'une société ne doit pas voir, ses juges et ses avocats ne le voient pas non plus. Mais il est un peu trop facile de parler de « la société », car les rapporteurs et les juges sont aussi des hommes. Ils ont sans doute été élevés à peu près comme Jürgen Bartsch, ils ont idéalisé ce système dès leur plus jeune âge et trouvé des moyens d'abréaction adéquats. Comment pourraient-ils brusque-

ment prendre conscience de l'horreur de cette éducation sans que tout l'édifice s'effondre ? L'un des objectifs principaux de la « pédagogie noire » est précisément d'empêcher dès le départ de voir, de sentir et de juger ce que l'on a subi dans son enfance. Une formule très caractéristique revient dans tous les rapports qui dit que « bien d'autres ont été élevés de cette manière », sans commettre pour autant des crimes sexuels. On justifie le système d'éducation en vigueur, en montrant que seuls des individus isolés, « anormaux », en sont sortis criminels.

Il n'y a pas de critères objectifs qui nous permettraient de considérer une enfance plutôt qu'une autre comme « particulièrement malheureuse ». La manière dont un enfant vit son destin dépend de sa sensibilité, et celle-ci varie d'un individu à l'autre. Il y a en outre toujours dans une enfance d'infimes chances, ou au contraire des circonstances catastrophiques, qui ne sont pas visibles de l'extérieur. Ces facteurs de la destinée de chacun ne sont guère modifiables.

Mais ce qui peut se modifier, et qui se modifiera, c'est la connaissance des conséquences de notre action. Dans le domaine de la protection de l'environnement, il n'est plus question non plus d'altruisme ni de « bonne conduite » depuis que nous savons que la pollution atmosphérique et la pollution des eaux mettent en péril notre propre survie. C'est seulement à partir de là que peuvent être édictées des lois qui mettent un terme à la pollution à outrance de l'environnement. Ce n'est plus une question de morale mais d'autodéfense.

Des principes analogues peuvent s'appliquer en ce qui concerne la psychanalyse. Tant que l'enfant est considéré comme une poubelle dans laquelle on peut déverser impunément tous les « déchets d'affects », la pratique de la « pédagogie noire » ne se modifiera guère. Et dans le même temps, nous nous étonnerons de la multiplication des psychoses des névroses, des cas de toxicomanie dans la jeunesse, nous nous révolterons en nous avouant désarmés contre les perversions sexuelles et les actes de violence, et nous nous exercerons à considérer les guerres d'extermination comme faisant partie intégrante de notre existence.

Mais dès lors que les connaissances psychanalytiques auront pénétré dans l'opinion publique — ce qui se produira certainement un jour ou l'autre grâce à de jeunes êtres qui grandiront plus libres —, la loi de la « puissance parentale » fondée sur l'absence de tout droit de l'enfant dans l'intérêt de l'humanité ne sera plus défendable. Il ne sera plus considéré comme naturel que des parents déchargent sans retenue leur colère et leur rancœur sur l'enfant, alors qu'ils exigent de lui dès son plus jeune âge la domination de ses affects.

Il faudra bien que quelque chose change dans l'attitude des parents lorsqu'ils s'apercevront que ce qu'ils ont pratiqué de bonne foi jusqu'à présent en le considérant comme « l'éducation nécessaire » n'est au fond qu'une histoire de vexations, d'humiliations et de mauvais traitements. De plus, l'opinion publique s'ouvrant de plus en plus à l'idée du rapport entre crime et expérience de la petite enfance, le fait que tout crime révèle une histoire cachée, que l'on peut lire dans chacun des détails et dans la mise en scène de l'acte, ne restera plus un secret entre spécialistes. Mieux nous étudierons ces corrélations, mieux nous attaquerons le rempart derrière lequel de futurs criminels sont jusqu'à présent impunément produits. L'origine de l'acte de vengeance ultérieur réside dans le fait que l'adulte peut laisser libre cours à son agressivité contre l'enfant, alors que les réactions affectives de l'enfant, encore plus intenses que celles de l'adulte, sont réprimées avec la plus grande violence et punies des plus rigoureuses sanctions.

Lorsqu'on sait, à travers la pratique psychanalytique, par quelles retenues d'agressivité et à quel prix, du point de vue de la santé, les êtres normaux, qui passent inaperçus, doivent vivre, on peut se dire que c'est une grande chance, et non pas la chose la plus naturelle du monde, de n'être pas devenu criminel. Il y a certes d'autres moyens de vivre avec ces refoulements, comme par exemple la psychose, la toxicomanie ou l'adaptation parfaite qui permet encore la délégation des refoulements à son propre enfant, mais il y a dans l'histoire du crime sexuel des facteurs spécifiques qui interviennent bien plus fréquemment qu'on ne veut

habituellement l'admettre. Ils se manifestent aussi très souvent dans le cadre de l'analyse sous la forme de fantasmes qui n'ont pas besoin d'être transposés en actes, précisément parce que l'expérience de ces affects permet leur intégration et leur maturation.

Que nous apprend un meurtre sur l'enfance du meurtrier ?

Non seulement Paul Moor a entretenu avec Jürgen Bartsch une très longue correspondance pour essayer de le comprendre, mais il a en outre cherché à recueillir des renseignements auprès de tous ceux qui étaient susceptibles de lui apprendre quelque chose à son sujet et qui se montraient disposés à le faire. En ce qui concerne la première année de l'enfant, ses recherches donnèrent les résultats suivants :

> Dès le jour de sa naissance, le 6 novembre 1946, Jürgen Bartsch se trouva dans un milieu pathogène. Immédiatement après l'accouchement on sépara l'enfant de sa mère, tuberculeuse, qui devait mourir quelques semaines plus tard. Il n'y avait pas de mère de remplacement pour ce bébé. A l'hôpital Wöchner, à Essen, j'ai trouvé Anni, qui est encore en service aujourd'hui, et qui se souvient encore très bien de Jürgen : « Il était très rare que l'on garde les enfants plus de deux mois à l'hôpital. Mais Jürgen resta onze mois chez nous. » La psychologie moderne nous a appris que la première année de vie était la plus importante pour un individu. La chaleur maternelle et le contact humain ont une valeur irremplaçable pour le développement ultérieur de l'enfant.
> Mais à la crèche de l'hôpital, déjà, la position économique et sociale des futurs parents adoptifs commença à déterminer la vie du bébé. Écoutons encore ce qu'en dit cette même infirmière : « Madame Bartsch a payé spécialement pour que l'enfant reste ici. Elle avait décidé avec son mari de l'adopter, mais les responsables hésitaient parce qu'ils avaient quelques incertitudes sur les origines de l'enfant. Sa mère avait aussi été une enfant naturelle. Elle avait aussi été prise en charge un certain temps par l'assistance

publique. On ne savait pas exactement qui était le père. Normalement, au bout d'un certain délai, on envoyait les enfants orphelins dans un autre établissement, mais Madame Bartsch ne voulait pas en entendre parler. Dans l'autre institution, il y avait des enfants de toutes origines, même de parents asociaux. Je me souviens encore des yeux rayonnants qu'avait cet enfant. Il avait commencé à sourire très tôt, il suivait du regard, levait la tête, il avait appris tout cela très, très tôt. Un jour il avait découvert qu'il pouvait faire venir l'infirmière en appuyant sur un bouton, et cela l'amusait beaucoup. Il n'avait aucune difficulté alimentaire. C'était un enfant parfaitement normal, épanoui, agréable. »
D'un autre côté, il y avait des développements d'une précocité pathologique. Les infirmières avaient dû mettre au point des méthodes d'exception puisqu'un enfant d'un âge aussi avancé constituait déjà en lui-même une exception. A mon grand étonnement j'appris que les infirmières avaient réussi à rendre l'enfant « propre » avant même qu'il eût atteint l'âge de onze mois. L'infirmière Anni trouva mon étonnement assez étrange. « Il ne faut pas oublier ce qu'était la situation à l'époque, juste un an après la guerre que l'on venait de perdre. Il n'y avait pas d'équipes pour nous. » Aux questions que je lui posai pour savoir comment elle et ses collègues avaient réussi à obtenir ce résultat, elle me répondit avec une certaine impatience. « Nous l'avons tout simplement mis sur le pot. On commençait à six ou sept mois. Nous avions des enfants ici, à l'hôpital, qui marchaient déjà à onze mois, et eux aussi ils étaient déjà presque 'propres'. » Il faut croire que l'on ne pouvait pas espérer d'une infirmière allemande de cette génération, même aussi gentille que celle-là [...], des méthodes d'éducation progressistes.
Au bout de onze mois de cette existence pathogène, l'enfant qui se prénommait désormais Jürgen arriva chez ses parents adoptifs, dans la famille Bartsch. Tous ceux qui connaissent assez bien Madame Bartsch savent que c'est une « obsédée de propreté ». Peu après la sortie de l'hôpital l'enfant régressa par rapport à son anormale précocité et redevint sale. Madame Bartsch en était dégoûtée.
Les amis et connaissances des Bartsch virent bien que le bébé avait toujours des traces de blessures. Madame Bartsch avait toujours une nouvelle explication pour ces bleus, mais elles n'étaient guère convaincantes. Au moins

> une fois au cours de cette période, le père, éprouvé, Gerhard Bartsch, confessa à un ami qu'il songeait à un divorce : « Elle bat le petit d'une telle façon que je ne peux tout simplement plus le supporter. » Une autre fois, en s'en allant, Monsieur Bartsch voulant se faire excuser de partir si précipitamment dit : « Il faut que je rentre, sinon elle me le tuera à force de le battre. » (Moor, 1972, p. 80 et sq.)

Jürgen lui-même ne peut bien évidemment rien raconter de cette époque mais les nombreuses angoisses dont il se souvient ne sont certainement pas sans rapport avec ces coups : « Tout petit, j'avais déjà terriblement peur du tapage que faisait mon père. Et, une chose que j'avais déjà remarquée à l'époque : je ne l'ai presque jamais vu sourire. »

> « Pourquoi cette peur dont j'ai parlé ? Ce n'était pas tant de l'aveu que des autres enfants. Je n'ai sans doute pas dit que j'étais le souffre-douleur du cours enfantin ! Tout ce qu'ils ont pu me faire endurer ! Se défendre ? Essayez un peu de vous défendre, quand vous êtes le plus petit de la classe ! J'avais tellement peur que je ne pouvais ni chanter ni faire de la gymnastique à l'école ! Les raisons ? Pour commencer les enfants que l'on ne voit pas en dehors des heures de classe ne sont pas reconnus, suivant la maxime : « Il se croit mieux que nous ! » Que l'enfant en question ne puisse pas ou ne veuille pas se joindre à eux, les autres ne font aucune différence. Pour ma part, je ne pouvais pas. Je passais certaines après-midi chez mon professeur, Monsieur Hünnemeier, certains jours à Werden chez ma grand-mère où je dormais au grenier, les autres après-midi à Katenberg dans le magasin. Résultat : partout et nulle part chez moi, pas de camarades, pas d'amis parce qu'on ne connaît personne. Ce sont les principales raisons. Mais il faut y ajouter quelque chose : jusqu'à l'entrée à l'école, je suis presque toujours resté enfermé dans la vieille prison avec les fenêtres à barreaux et la lumière artificielle toute la journée. Des murs de trois mètres de haut, tout sur place. Interdiction de sortir autrement qu'en donnant la main à ma grand-mère. Interdiction de jouer avec les autres enfants. Six années durant. J'aurais risqué de me salir, en plus : « un tel et un tel ne sont pas les

gens qu'il te faut ! » On reste donc docilement à la maison, mais là, on gêne, et on vous bouscule d'un coin à un autre, on reçoit des coups alors qu'on ne les mérite pas et on n'en reçoit pas lorsqu'on en mériterait. Papa et maman n'ont pas le temps. Papa, on en a peur, parce qu'il se met tout de suite à crier, et maman, elle était déjà complètement hystérique à l'époque. Mais surtout : n'avoir aucun contact avec les gens de son âge, parce que, comme nous l'avons dit, c'était défendu ! Comment s'intégrer alors ? Chasser la terreur de ce qui peut vous arriver en jouant ? Au bout de six ans, c'est trop tard. » (p. 56 et sq.)

Cette séquestration jouera par la suite un rôle important. L'adulte entraînera des petits garçons dans un bunker souterrain et c'est là qu'il les tuera. N'ayant personne dans son enfance qui comprenne sa souffrance, il ne peut pas la vivre, il est contraint de la réprimer et de « ne rien laisser paraître ».

« Je n'étais pas lâche du tout, et je l'aurais été si j'avais laissé paraître ma souffrance aux yeux de qui que ce soit. Il se peut que cela ait été une erreur, mais c'était en tout cas ce que je croyais. Car tout enfant a sa fierté, vous devez le savoir. Non, je ne pleurais pas chaque fois que je recevais des coups, j'aurais trouvé ça 'lâche', et sur ce point au moins j'étais courageux : je ne laissais rien paraître. Mais en fait, sérieusement, vers qui est-ce que j'aurais pu me tourner, auprès de qui m'épancher ? Mes parents ? Pour autant qu'on les aime, on est bien forcé de se rendre compte avec horreur que dans ce domaine, jamais, jamais au grand jamais, ils n'ont pu développer le moindre atome de compréhension. J'ai dit ils n'ont pu le faire, je ne me suis pas contenté de dire qu'ils ne l'avaient pas fait, j'espère que vous saurez y voir un signe de mon indulgence ! Et, encore une chose qui n'est pas un reproche mais un simple fait : je suis fermement persuadé, j'en ai même fait l'expérience sur mon propre corps, que mes parents n'ont jamais su comment on devait traiter des enfants. » (p. 59.)

C'est seulement en prison que Jürgen adresse pour la première fois des reproches à ses parents :

« Vous n'auriez jamais dû me couper pareillement des autres enfants, c'est ce qui a fait qu'à l'école je n'étais qu'un malheureux froussard. Ensuite vous n'auriez jamais dû m'expédier chez ces sadiques en soutane et une fois que je m'étais enfui parce que le supérieur avait abusé de moi, vous n'auriez jamais dû me ramener au pensionnat. Mais bien sûr vous ne le saviez pas. Maman n'aurait jamais dû jeter dans le poêle le livre d'éducation sexuelle que devait me donner tante Martha quand j'avais onze ou douze ans. Pourquoi, en vingt ans, n'avez-vous pas joué une seule fois avec moi ? Mais peut-être que tout ça aurait pu arriver aussi à d'autres parents. Pour vous au moins j'étais un enfant désiré. Même si pendant vingt ans je n'ai pas pu m'en rendre compte, et si je ne m'en aperçois qu'aujourd'hui, c'est diablement tard ! »
« Lorsque ma mère poussait le rideau sur la droite et revenait comme un dragon de la boutique en balayant tout sur son passage, si je me trouvais sur son chemin, vlim, vlam je prenais une paire de claques. Uniquement parce que j'étais sur son passage, trop souvent c'était la seule et unique raison. Quelques minutes après j'étais de nouveau le gentil petit garçon qu'il fallait prendre dans ses bras et embrasser. Alors elle s'étonnait que je m'en défende et que j'aie peur. Tout petit déjà, j'avais peur de cette femme, exactement comme j'avais peur de mon père, mais lui, je le voyais encore moins. Tout ce que je me demande aujourd'hui, c'est comment il pouvait supporter ça. Parfois il travaillait de quatre heures du matin à dix ou onze heures du soir, sans interruption, le plus souvent à préparer de la charcuterie. Lui, je ne le voyais pas de la journée, et si jamais je le voyais ou l'entendais, c'était quand il passait comme un ouragan, en hurlant. Mais tout petit, quand je faisais encore dans mes couches, c'était lui qui s'occupait de moi. Il me le racontait lui-même : « C'est moi qui lavais et changeais tes couches. Ma femme ne l'a jamais fait. Elle en était incapable, elle n'a jamais pu y arriver. » Je n'ai jamais voulu déprécier ma mère. J'aime bien ma mère, je l'aime beaucoup, mais je ne crois pas que ce soit quelqu'un capable de comprendre grand-chose. Ma mère doit m'aimer beaucoup. C'est absolument étonnant, sinon elle ne ferait pas tout ce qu'elle fait pour moi. Avant, j'ai pris pas mal de coups. Elle a cassé des portemanteaux sur mon dos, quand par exemple je ne faisais pas bien mes devoirs, ou pas assez vite.

Le bain était un rituel établi. Ma mère m'a toujours baigné. Elle n'a jamais arrêté et je n'ai jamais protesté alors que quelquefois j'aurais bien eu envie de dire : « Mon Dieu, maintenant... » Mais je ne sais même pas, il se peut très bien que j'ai considéré ça jusqu'au bout comme tout naturel. En tout cas il n'aurait pas fallu que mon père entre. Là alors, j'aurais hurlé.
Et cela a duré jusqu'à mes dix-neuf ans, jusqu'à ce que je sois arrêté : je me lavais moi-même les pieds et les mains, et ma mère me lavait la tête, le cou et le dos. Tout cela aurait peut-être encore été normal, mais elle descendait aussi sur le bas-ventre et sur le haut des cuisses, elle me lavait pratiquement tout, de haut en bas. Elle en faisait beaucoup plus que moi. La plupart du temps, je ne faisais même absolument rien, alors qu'elle disait : « Lave-toi les pieds et les mains. » Ni ma mère ni mon père ne m'ont jamais dit qu'il fallait que je me nettoie le sexe sous le prépuce. Et, en me lavant, ma mère ne s'en occupait pas non plus.
Si je ne trouvais pas tout cela un peu bizarre ? C'est un sentiment que l'on sent monter en soi périodiquement pendant quelques secondes ou quelques minutes et qui est sur le point de percer, mais il n'arrive jamais tout à fait à la surface. Je l'ai bien ressenti, mais pas directement. Je ne l'ai ressenti qu'indirectement, si toutefois on peut ressentir quelque chose indirectement.
Je ne peux pas me souvenir d'avoir jamais été tendre avec ma mère, de l'avoir prise dans mes bras et d'avoir essayé d'être doux avec elle. Je me souviens confusément que quelquefois le soir, en regardant la télévision, quand j'étais dans le lit entre mon père et ma mère, elle m'a pris tendrement comme ça, mais cela n'a pas dû arriver plus de deux fois en quatre ans, et d'ailleurs, je m'en défendais plutôt. Ma mère n'en a jamais été très heureuse, mais j'ai toujours éprouvé une espèce d'horreur à son égard. Je ne sais pas comment il faudrait appeler ça, peut-être l'ironie du destin, ou quelque chose d'encore plus triste. Tout petit, quand je rêvais de ma mère, ou bien elle me vendait, ou bien elle se précipitait sur moi avec un couteau. La deuxième chose s'est malheureusement effectivement produite par la suite.
C'était en 1964 ou 1965. Je crois que c'était un mardi, parce qu'à ce moment-là c'était seulement le mardi et le jeudi que ma mère était au magasin, à Katernberg. Pendant

la pause de midi, on déplaçait les morceaux de viande et on lavait les tables. Ma mère en lavait la moitié et moi l'autre. On lavait aussi les couteaux qui se trouvaient dans un seau. Je dis que j'avais fini, mais elle était dans un mauvais jour et répondit : « Tu es loin d'avoir fini ! » « Non ! » « Regarde, reprit-elle, regarde s'il te plaît les glaces, elles sont toutes à refaire. » Je répondis « Je ne les referai pas parce qu'elles sont déjà impeccables. » Elle était au fond, près de la glace. J'étais à trois ou quatre mètres d'elle. Elle se pencha vers le seau. Je me demandai ce qui se passait. Alors elle en sortit un beau couteau de boucher, bien long, et elle me le lança à peu près à hauteur des épaules. Je ne sais plus s'il cogna contre une balance ou ailleurs, en tout cas il atterrit sur une planche. Si je ne l'avais pas évité au dernier moment, elle m'aurait touché.
J'étais raide comme un morceau de bois. Je ne savais plus du tout où j'en étais. Tout était d'une certaine façon tellement irréel. Ensuite, elle se précipita sur moi, me cracha au visage et commença à hurler en disant que j'étais de la merde. Et ensuite elle ajouta encore : « Je vais appeler Monsieur Bitter — c'était le directeur des services de l'assistance publique à Essen — pour qu'il vienne te rechercher et que tu retournes là d'où tu es venu puisque c'est là ta place ! » J'ai couru dans la cuisine où était la vendeuse, Madame Ochskopp, qui faisait la vaisselle du déjeuner. Je me suis planté devant l'armoire et je m'y accrochais en disant : « Elle m'a lancé un couteau. » « Tu es fou, me répondit-elle, ça ne va pas dans ta tête. » J'ai dévalé l'escalier, je me suis enfermé dans les cabinets, et là, assis, j'ai pleuré comme une vache. Quand je suis remonté, ma mère allait et venait dans la cuisine. Elle avait ouvert l'annuaire du téléphone. Sans doute qu'elle avait véritablement cherché le numéro de Monsieur Bitter. Pendant un certain temps, elle ne m'a plus parlé. Sans doute pensait-elle que j'étais un être mauvais, qui se laisse lancer un couteau et se contente de l'éviter, je ne sais pas. »

« Je voudrais que vous entendiez mon père ! Il a un organe tout à fait extraordinaire, une véritable voix d'adjudant-chef, de chef mécanicien, une voix de militaire. Différentes choses peuvent la déclencher — sa femme ou quoi que ce soit d'autre qui lui déplaît. Quelquefois c'était des braillements effroyables, mais je suis sûr qu'il est à cent lieues de le ressentir lui-même ainsi. Il ne peut pas

faire autrement. Quand j'étais petit, pour moi, c'était épouvantable. J'ai une foule de souvenirs de cet ordre.
Et il avait toujours des ordres d'adjudant et des blâmes à distribuer. Il ne peut tout simplement rien y faire, je l'ai déjà dit. Mais il a quelque chose dans la tête, c'est sûr, et donc on ne peut pas lui en vouloir.
Au cours du premier procès, le président du tribunal a demandé à mon père : « Monsieur Bartsch, comment se fait-il qu'à Marienhaussen il y ait eu tant de châtiments corporels, puisqu'il paraît qu'il y régnait une pareille brutalité ? » Mon père a répondu, mot pour mot : « Mais, en définitive, ils ne l'ont pas tué. » C'était une réponse claire.
Pratiquement, dans la journée, je ne pouvais avoir aucun contact avec mes parents. Bien sûr, ma mère passait de temps en temps devant moi comme une fusée, mais jamais un enfant n'aurait pu lui adresser la parole. Je n'osais même pas ouvrir la bouche, car je sentais que je gênais partout, et ce qu'on appelle la patience, ma mère n'en a jamais fait preuve extraordinairement. Bien souvent, j'ai reçu des coups pour la simple raison que j'avais voulu poser une question ou demander quelque chose et que ce faisant je la gênais.
Intérieurement je ne l'ai jamais comprise. Je sais qu'elle m'aimait et qu'elle m'aime encore beaucoup, mais il faut qu'un enfant le sente, c'est en tout cas ce que j'ai toujours pensé. Pour ne donner qu'un exemple (mais ce n'est absolument pas une exception, j'ai souvent vécu des choses de ce genre) ma mère ne voyait rien d'anormal à me prendre un instant dans ses bras pour m'embrasser et, une minute après, en s'apercevant que j'avais oublié de quitter mes chaussures, à attraper un portemanteau dans l'armoire pour me le casser sur le dos. Il se passait beaucoup de choses de ce genre, et chaque fois quelque chose se brisait en moi. Cette façon de vous traiter, ces choses, je n'ai jamais pu les oublier et je ne pourrai jamais, je suis là et c'est plus fort que moi. Certains ne manqueront pas de dire que je n'ai pas de reconnaissance. Ce n'est pas très vrai, car tout cela est ni plus ni moins que l'impression vécue, que j'ai éprouvée, et la vérité devrait quand même mieux valoir que de pieux mensonges.
Pour commencer, mes parents n'auraient jamais dû s'épouser. Quand deux êtres à peu près aussi incapables l'un que l'autre d'éprouver des sentiments fondent une famille, il

me semble que cela ne peut rien produire d'autre que des catastrophes. Le mot d'ordre était toujours le même : « Silence, tu es le plus jeune, tu n'as de toute façon rien à dire ; en tant qu'enfant, tu n'as pas à parler tant qu'on ne te demande rien. »
« C'est à la maison que je suis le plus triste, tout y est d'une si parfaite hygiène, on a l'impression qu'on devrait marcher sur la pointe des pieds, tellement c'est propre, surtout le soir de Noël, quand je descends dans la salle à manger. Il y a beaucoup de cadeaux pour moi, c'est rudement bien, et au moins ce soir-là, ma mère maîtrise un tant soit peu son tempérament de la douche écossaise, de sorte qu'on se dit, peut-être que tu (moi, en l'occurrence) pourras oublier un peu ta propre bassesse ce soir, et pourtant il y a quelque chose comme de l'électricité dans l'air qui fait que l'on sait que ce sera encore de la merde ; si seulement on pouvait chanter un chant de Noël, et ma mère dit : « Chante donc un chant de Noël ! » et je réponds : « Non, non, je ne sais pas et puis je suis trop grand pour ça ! », mais en réalité je pense : « Tueur d'enfants chantant Noël, s'il n'y a pas de quoi devenir fou ! » J'ouvre mes paquets et je me réjouis, ou en tout cas, je fais semblant. Ma mère ouvre aussi ses paquets, mes cadeaux et elle est réellement contente. Entre-temps, le dîner est prêt, une poule au pot, avec la poule, et mon père arrive, deux heures après moi, il a travaillé jusqu'à cette heure-là. Il jette un appareil de cuisine quelconque aux pieds de ma mère, elle en a les larmes aux yeux d'émotion, et il grommelle quelque chose qui pourrait vouloir dire « Joyeux Noël ! ». Il s'assied à table : « Alors, qu'est-ce qui se passe ? Vous venez ou non ? » On ingurgite la soupe en silence, on ne touche même pas à la poule.
Pendant tout ce temps, on n'échange pas un seul mot. Il n'y a que la radio qui marche doucement, comme tout le reste de la journée. « L'espoir de stabilité nous apporte force et réconfort en ces temps... » Le dîner est terminé. Mon père s'asseoit et braille de toutes ses forces : « Bon et alors maintenant qu'est-ce qu'on fait ? » le plus fort qu'il peut, vraiment grossier. « On ne fait rien » répond ma mère et elle s'enfuit dans la cuisine en pleurant. Je me dis : « Qu'est-ce qui me punit, le destin ou Dieu ? » mais je m'aperçois tout de suite que ce ne peut être ça, et il me revient à l'esprit un sketch que j'ai vu à la télévision :

« La même chose que l'année dernière, Madame ? »
« — La même chose que *tous les ans*, James. »
Je demande timidement : « Tu ne veux pas regarder ce que nous t'avons offert ? » « Non ! » Il est assis là et fixe la nappe d'un regard vide. Il n'est pas encore huit heures. Je n'ai plus rien à faire en bas ; je m'éclipse et je remonte dans ma chambre et je me demande sérieusement : « Tu te jettes par la fenêtre ou non ? » Pourquoi est-ce que je dois vivre l'enfer ici, pourquoi vaudrait-il mieux être mort que vivre une chose pareille ? Parce que je suis un meurtrier ? Ce ne peut pas être la vraie raison, parce que ce n'était pas différent cette année de toutes les autres années. Ce jour-là a toujours été le pire, surtout bien sûr dans les dernières années, où j'étais toujours à la maison. Il arrive un jour où tout, mais alors vraiment tout s'accumule.
Bien sûr, mon père (et ma mère aussi, bien entendu) fait partie des gens qui sont persuadés que l'éducation des nazis avait aussi ses bons côtés. « Bien sûr », aurais-je presque envie de dire, que j'ai déjà entendu mon père déclarer (dans des conversations avec des gens de la même génération, qui pensent en fait presque *tous* comme ça), « là au moins il y avait encore de la discipline, il y avait de l'ordre, et il ne leur venait pas de mauvaises idées quand on les avait mis au pas » etc... Je crois que la plupart des jeunes de mon âge doivent renoncer à aborder dans la famille le thème du Troisième Reich parce qu'ils doivent tous redouter d'apprendre alors des choses que l'on n'a pas envie de savoir.
L'histoire avec le couteau dans le magasin, je suis certain que c'était après le troisième crime, mais il s'était passé des choses analogues (bien sûr toujours avec ma mère), pas tout à fait aussi terribles, auparavant. A peu près tous les six mois, même avant le premier crime. C'était toujours quand elle me frappait. Elle était furieuse quand j'évitais les coups. Il fallait que je reste impassible pendant qu'elle me tapait dessus. A seize ans et demi, à dix-neuf ans, quand elle voulait me frapper avec quelque chose qu'elle tenait à la main, je le lui prenais tout simplement. Pour elle, c'était le pire. Elle le ressentait comme une révolte alors que ce n'était qu'une défense forcée, parce qu'elle n'est pas particulièrement faible. Et dans le moment, je n'avais même pas peur de me blesser. C'est quelque chose qu'on remarque.

> C'était toujours parce que j'avais enfreint la consigne (« j'ai nettoyé la pièce, personne n'entre ») ou parce que j'avais répondu. » (Moor, 1972, pp. 63-79.)

J'ai laissé parler Jürgen Bartsch un moment sans l'interrompre pour faire ressentir au lecteur ce que pouvait être l'atmosphère d'une séance d'analyse. On est assis là et on écoute, et si l'on croit ce que dit le patient, sans chercher à l'éduquer, sans lui proposer aucune théorie, on s'aperçoit qu'il s'ouvre dans le milieu familial bien protégé un véritable enfer, dont ni les parents ni le patient lui-même n'ont soupçonné jusqu'alors l'existence.

Pourrait-on dire que les parents de Jürgen Bartsch auraient été de meilleurs parents s'ils avaient su que le comportement ultérieur de leur fils aurait révélé au public leur propre comportement ? Ce n'est pas exclu, mais on peut aussi penser que, du fait de leurs propres compulsions inconscientes, ils n'auraient de toute façon pas pu le traiter autrement. Toutefois il est vraisemblable que, s'ils avaient été mieux informés, ils ne l'auraient pas sorti du bon pensionnat pour le placer à Marienhausen, qu'ils ne l'auraient pas forcé à y retourner alors qu'il s'était enfui. Ce que Jürgen Bartsch raconte au sujet de Marienhausen dans ses lettres à Paul Moor, et ce que les déclarations des témoins ont fait apparaître au cours du procès, montre bien que la « pédagogie noire » domine encore notre présent. En voici quelques citations :

> « En comparaison, et même indépendamment du PaPu, Marienhausen était l'enfer, un enfer catholique, mais cela n'arrange pas les choses. Je me souviens seulement des coups distribués en permanence par ces hommes en soutane, que ce soit pendant les heures de classe, à la chorale, et même, ça ne les gênait pas, à l'église. Les punitions complètement sadiques (rester debout en pyjama, tous en rond dans la cour, jusqu'à ce que le premier s'effondre), au travail par grosse chaleur dans les champs, alors qu'il est interdit de faire travailler des enfants (retourner le foin, ramasser les pommes de terre, les betteraves, et les coups de bâton pour ceux qui allaient trop lentement), l'impitoyable condamnation (nécessaire au développe-

ment !) des « cochonneries » épouvantables entre gamins, le « silence » complètement antinaturel à table, à partir d'une certaine heure, etc... et les remarques troublantes, complètement anormales adressées à des enfants : « Le premier qui regarde seulement une des filles de cuisine sera battu. » (p. 105.)
Un jour le diacre Hamacher, dans le dortoir (parce que j'avais parlé alors qu'il régnait le plus rigoureux silence) m'a donné une telle claque que je suis allé rouler quelques lits plus loin. Peu de temps auparavant, le « père catéchète » m'avait cassé sur le derrière une grosse règle de bois et il comptait sérieusement que je la rembourse.
Une fois, en première, j'avais la grippe et j'étais à l'infirmerie avec le père catéchète. Non seulement il enseignait le catéchisme, mais en même temps il était infirmier. A côté de moi, il y avait un garçon qui avait beaucoup de fièvre. Le catéchète entra, lui mit le thermomètre quelque part, sortit, revint quelques minutes après, reprit le thermomètre, le regarda et battit l'enfant comme plâtre. Le garçon, qui avait quand même une terrible fièvre, se tordait dans tous les sens en criant. Je ne sais pas s'il s'en est seulement rendu compte. En tout cas, il s'agitait dans tous les sens. Le catéchète, en braillant : « Il a mis le thermomètre sur le chauffage. » — Il oubliait que ce n'était pas l'hiver et que le chauffage n'était pas allumé. » (p. 106.)

Il faut que l'enfant apprenne à supporter sans broncher les absurdités et les sautes d'humeur de ses éducateurs, sans éprouver de sentiments de haine, et en même temps qu'il parvienne à bannir et à étouffer en lui le besoin de proximité physique et affective d'un être qui le soulagerait de ce poids. C'est en fait une performance surhumaine que l'on exige des enfants mais que l'on n'attendrait jamais d'un adulte.

« Pour commencer PaPu a dit : « Si jamais nous en attrapons deux ensemble ! » Et quand c'est arrivé, il y a eu d'abord la volée de coups habituelle, simplement sans doute encore pire qu'à l'habitude, et ce n'est pas peu dire. Ensuite, bien évidemment, le lendemain, le renvoi. Mon Dieu, en fait on avait moins peur de ce renvoi que des coups. Et enfin les discours habituels à ce sujet, comment

on reconnaissait les garçons de cette espèce, etc... du genre, un garçon qui a les mains moites est homosexuel et fait des cochonneries, et qui fait ce genre de cochonneries est déjà un criminel. On nous disait pratiquement ça sur ce ton et surtout, on nous disait que ces saletés criminelles venaient immédiatement après le meurtre — même très exactement en ces termes : immédiatement après le meurtre. PaPu en parlait presque tous les jours, et il ne fallait pas croire que la tentation ne pût pas l'atteindre lui aussi. Il disait que c'était en soi quelque chose de naturel, que, pour reprendre sa propre expression, « la sève montait »... J'ai toujours trouvé cette expression épouvantable... Mais il n'avait jamais succombé à Satan, et il en était fier. On entendait ça pratiquement tous les jours, pas dans les cours, mais toujours entre-temps.

Le matin, on se levait à six heures ou six heures et demie. Silence absolu, Ensuite il fallait se préparer en silence, et toujours en rang par deux, bien sagement, descendre l'escalier pour se rendre à la chapelle et célébrer la messe. On sortait de la messe, toujours en silence, et toujours en rang deux par deux. (P. 108 et sq.)

Les contacts personnels, les amitiés en tant que telles étaient interdits. Qu'un élève joue trop souvent avec l'un de ses camarades, c'était interdit. Ils considéraient que toute amitié en tant que telle était suspecte, parce qu'ils pensaient que si on se faisait un ami, on lui mettrait forcément la main à la braguette. Derrière le moindre regard, ils soupçonnaient toujours quelque chose de sexuel. On peut inculquer pas mal de choses à des enfants à coups de bâton. Et ça reste. On le conteste aujourd'hui, mais si les choses sont faites comme il faut, si l'on sait qu'il faut que ça reste, ça reste effectivement, et pour moi, beaucoup de choses sont restées jusqu'à aujourd'hui. (P. 111.)

Lorsque PaPu voulait arriver à savoir quelque chose, à savoir qui avait fait telle ou telle chose, il nous faisait faire le tour de la cour en courant sans arrêt, jusqu'à ce que les premiers suffoquent et s'effondrent.

Il parlait souvent (plus que souvent), dans tous les détails, des horribles pratiques d'extermination des juifs sous le Troisième Reich, il nous montrait des photographies de ça. Et on avait l'impression qu'il en parlait sans déplaisir. (P. 118.)

A la chorale, PaPu aimait à frapper au hasard, le premier qu'il attrapait, et il en avait l'écume aux lèvres. Souvent il

cassait le bâton sur le dos de celui qu'il frappait, et là aussi il avait cette fureur incompréhensible et l'écume aux coins de la bouche. » (p. 120.)

Ce même individu, qui met toujours en garde contre les périls de la sexualité et prodigue des menaces, attire Jürgen dans son lit, un jour où l'enfant est malade :

« Il voulait que je lui rende son poste de radio. Les lits étaient assez éloignés les uns des autres. Je me suis levé, avec ma fièvre, et je lui ai apporté le poste. Et alors, tout d'un coup il a dit : « Puisque tu es venu jusque là, viens donc dans mon lit. »
Je n'ai pas encore compris. On est resté allongé l'un à côté de l'autre un certain temps, jusqu'au moment où il m'a attiré contre lui en glissant la main par derrière dans mon pantalon. C'était assez nouveau en soi, mais en même temps, l'un dans l'autre, pas si nouveau que ça. Le matin, dans la galerie à l'église, je ne sais plus combien de fois, peut-être quatre fois, peut-être sept, quand nous étions assis l'un à côté de l'autre, il faisait, comme par inadvertance, un mouvement quelconque pour arriver à toucher ma culotte. Ce jour-là au lit, il avait glissé la main dans mon pantalon et il m'a « caressé ». Il a fait la même chose devant et puis il a essayé de me masturber, mais ça ça n'a pas marché, tout simplement à cause de la fièvre. (p. 120.)
Je ne sais plus exactement quelle formule il a employé, mais en tout cas il m'a dit qu'il me casserait la gueule si je ne savais pas la fermer. » (p. 122.)

On peut imaginer la difficulté que peut avoir un enfant à sortir d'une telle situation sans aucune aide extérieure. Et pourtant, Jürgen ose tenter une fuite qui lui fera pourtant sentir, de façon encore plus nette, que sa situation est désespérée et qu'il est entièrement seul au monde :

« A Marienhausen, avant cette histoire avec PaPu, en fait, je n'avais jamais eu la nostalgie de la maison, mais brusquement, une fois que mes parents m'y eurent ramené, je fus pris d'un cafard épouvantable. J'étais très souvent en rapport avec PaPu et je ne pouvais imaginer de devoir rester là. J'étais parti de Marienhausen et je ne pouvais

> pas imaginer qu'il fallût y revenir. D'un autre côté, je l'avais tout à fait prévu : si tu rentres à la maison maintenant, tu vas prendre une terrible raclée. C'est pour ça que j'avais peur. Je ne pouvais plus ni avancer, ni reculer.
> Près de la maison, il y a une grande forêt ; c'est là que je me suis réfugié. J'y suis resté pratiquement de l'après-midi jusqu'au soir. Mais brusquement, j'y ai vu arriver ma mère. Quelqu'un avait dû me voir. Je l'ai vue derrière un arbre. Elle appelait : 'Jürgen, Jürgen, où es-tu ?' Et alors je suis allé avec elle. Bien sûr l'engueulade et les hurlements ont commencé aussitôt.
> Mes parents ont alors téléphoné immédiatement à Marienhausen. Je ne leur ai rien raconté. Ils ont passé des jours à téléphoner à Marienhausen, puis ils sont venus me trouver et ils m'ont dit : 'Bon, ils veulent bien quand même te donner une chance ! Tu peux y retourner.' Bien sûr j'ai prié et supplié : 'Je ne veux pas y retourner.' Mais quand on connaît mes parents, on sait que là, il n'y avait rien à faire.

Jürgen Bartsch ne parle pas uniquement de ce qu'a été Marienhausen pour lui, il raconte par exemple aussi ce qui s'y est passé pour un de ses camarades :

> C'était un bon camarade. Il était à Marienhausen bien avant moi. Il était de Cologne et, dans notre classe, c'était lui le plus petit. Sa ville de 'Cologne', il ne fallait pas lui en dire du mal. Le nombre de fois où il s'est battu parce que quelqu'un avait insulté sa ville, je ne saurais le dire. Comme ce n'est jamais d'une 'ville' dont il est question mais toujours des êtres qui l'habitent, cela signifie qu'il avait toujours le mal du pays.
> Il faut dire qu'il y était depuis plus longtemps que moi. Dans le chœur, comme il était le plus petit, il se retrouvait irrémédiablement au premier rang, ce qui veut dire que pratiquemment à chaque répétition il recevait sa part de coups sur les reins ou sur la figure. Mon dieu, bien plus que sa part, car il y avait aussi le dernier rang qui était relativement protégé. Le nombre de fois où il a pu recevoir des gifles et des coups de pieds, je ne saurais pas non plus le dire. Il ne s'agit pas de chanter ici les héros, il ne nous le pardonnerait pas. Car il n'était pas un héros et n'avait

jamais voulu en être un. Lorsque PaPu ou le gros catéchète l'avaient dans le colimateur, il criait plus fort que tous les autres, il hurlait sa souffrance si fort qu'on aurait cru que ces murs saints et exécrés allaient s'effondrer.
En 1960, au cours d'un camp à Rath près de Niedeggen, un soir d'été, le Père Pützlich (PaPu) décida qu'on allait le 'perdre'. Ce devait être un jeu, très amusant. Mais Herbert n'en savait rien car personne ne le lui avait dit. On le traîna au fond de la forêt, on le ficela, on le bâillonna, on le mit dans un sac de couchage blanc et on le laissa là. Il y resta jusqu'à minuit. Ce qu'il a dû ressentir, je ne saurais le dire. Après minuit, il eut droit aux moqueries et aux gros rires, c'était un jeu, très amusant.
Quelques années après qu'il eut quitté Marienhausen, mais alors qu'il était encore loin d'être adulte, au cours d'une randonnée en montagne, il s'est tué. Il était né pour être battu et torturé et pour mourir 'ensuite'. C'était le plus petit de notre classe. Il s'appelait Herbert Grewe. Et c'était un bon camarade. (p. 126.)

Marienhausen n'est qu'un exemple parmi tant d'autres…

« Au début des années 1970 au Dom-Bosco-Heim de Cologne il s'est produit une sorte de scandale qu'ont fait connaître la presse et la télévision. Les pratiques qui, à l'époque, à Marienhausen, n'étonnaient personne ont fait aujourd'hui que les services de l'assistance publique de Cologne ont retiré tous leurs enfants du Dom-Bosco-Heim où ils étaient placés, apparemment parce qu'ils ne peuvent plus se permettre de les y laisser. On dit que les maîtres faisaient rouler les enfants en bas des escaliers en les battant, qu'ils les piétinaient carrément avec les chaussures, qu'ils leur enfonçaient la tête dans la cuvette des cabinets, etc., les mêmes plaisanteries qu'avec nous à Marienhausen. Exactement la même chose, même dans ce Dom-Bosco-Heim dirigé par les bons pères salésiens. On disait également dans les rapports que quatre maîtres avaient constamment abusé des enfants qui leur étaient confiés. Or le Père Pützlich a été éducateur précisément dans cet établissement de Cologne après 1960. » (p. 130.)

Dans cet enfer, Jürgen Bartsch trouve aussi quelque chose de positif dont il est encore reconnaissant : pour la

première fois il n'est plus le seul souffre-douleur comme c'était le cas à la maison et à l'école. Enfin, il y a là une solidarité « contre les éducateurs sadiques » :

> « Le bon côté était si important pour moi, que j'aurais peut-être même enduré des choses encore pires. L'essentiel restait d'avoir vécu enfin l'expérience merveilleuse de n'être plus exclu. Il y avait une extraordinaire solidarité des élèves contre les éducateurs sadiques. J'ai lu un jour un proverbe arabe qui dit : 'L'ennemi de mon ennemi est mon ami.' J'aurais voulu que vous connaissiez ça, cet extraordinaire sentiment de solidarité, cette union entre nous. Le souvenir embellit sans doute les choses, mais en l'occurrence je ne crois pas que je le fasse. Pour une fois je n'étais pas un paria. Nous nous serions tous plutôt fait couper en morceaux que de trahir un camarade. C'était totalement exclu. » (p. 131.)

La répression des « mauvais instincts » continue par l'intervention psychiatrique qui, estimant qu'il ne peut pas dominer ses instincts « trop violents », tente de lui venir en aide par une opération de castration des suites desquelles il meurt en 1977. L'idée est presque grotesque si l'on songe qu'à onze mois, Jürgen était propre. Il fallait que ce soit un enfant particulièrement doué pour avoir réussi cette performance, et cela dans un hôpital, où il n'y avait même pas de personne de référence. Pour ce qui était de « dominer ses instincts », Bartsch avait prouvé par là qu'il en était particulièrement capable. Mais c'était précisément là le drame. S'il ne s'était pas dominé si bien ni si longtemps, ses parents adoptifs ne l'auraient peut-être pas adopté, ou ils l'auraient confié à quelqu'un qui aurait peut-être montré plus de compréhension.

Les dons de Jürgen l'ont aidé, pour commencer, à s'adapter aux données de l'environnement pour arriver à survivre : tout supporter en silence, accepter sans révolte de rester enfermé dans la cave et obtenir quand même de bons résultats à l'école. Mais devant l'explosion de l'affectivité au moment de la puberté, ses mécanismes de défense n'étaient plus assez forts. C'est exactement ce que

nous observons dans le monde de la drogue. On serait presque tenté de dire « heureusement », si les conséquences de cet effondrement n'entraînaient pas la suite de la tragédie :

> « Bien sûr, j'ai dit plus d'une fois à ma mère : 'Attends seulement que j'aie vingt et un ans !' Cela encore, j'osais le dire. Alors ma mère répondait évidemment : 'Oui, oui, imagine-toi ça, d'abord tu es de toute façon trop bête pour pouvoir vivre ailleurs que chez nous. Ensuite, si vraiment tu t'en allais, tu verrais bien, au bout de deux jours, tu serais de nouveau là.' Et comme elle le disait, à ce moment-là, je le croyais. Moi-même je n'aurais pas pensé pouvoir vivre plus de deux jours tout seul à l'extérieur. Pourquoi, je n'en sais rien. Et je savais bien aussi qu'à vingt et un ans, je ne m'en irais pas. C'était clair comme de l'eau de roche, seulement j'avais quand même besoin de laisser échapper un peu de pression. Mais, que je l'aie sérieusement envisagé, ce serait totalement absurde de le dire. Je ne l'aurais jamais fait.
> Quand j'ai commencé à travailler, je n'ai pas dit : 'ça me plaît', je n'ai pas non plus dit : 'c'est horrible !'. En fait, j'y ai très peu réfléchi. » (p. 147.)

C'est ainsi que tout espoir de vie autonome est étouffé en germe. Comment appeler ça autrement qu'un meurtre de l'âme ? C'est une catégorie de meurtre dont la criminologie ne s'est jusqu'à présent jamais préoccupée, elle ne l'a même pas perçue, dans la mesure où elle est parfaitement légalisée. Seul le dernier acte d'un long enchaînement est passible des sanctions des tribunaux, et ce dernier acte représente souvent très précisément, mais sans que le sujet lui-même en ait conscience, la préhistoire du crime.

La description précise de ses « actes » que Jürgen Bartsch adresse à Paul Moor montre bien que ces crimes n'ont, dans le fond, pratiquement rien à voir avec la « pulsion sexuelle », même si Jürgen Bartsch lui-même était persuadé du contraire et opta de ce fait en définitive pour une castration. L'analyste peut tirer de ces lettres une certaine information sur l'origine narcissique d'une perversion

sexuelle, une information, que les études spécialisées n'ont pas encore exploitée suffisamment.

Jürgen Bartsch lui-même ne comprend pas véritablement, et se demande à plusieurs reprises pourquoi son instinct sexuel est séparé de ce qui se produisait là. Il y avait des camarades de son âge qui l'attiraient, qu'il aimait et dont il aurait voulu obtenir l'amitié, mais tout cela est nettement différent de ce qu'il faisait avec les petits enfants. Il écrit aussi qu'il ne se masturbait pratiquemment pas avec eux. Ce qu'il remettait en scène là, c'était une situation d'humiliation profonde de menace, d'anéantissement de la dignité, d'aliénation et de terreur infligées à ce petit garçon en culotte de peau qu'il avait été autrefois. Il éprouvait une excitation particulière à plonger son regard dans les yeux apeurés, soumis et désarmés de sa victime où il se rencontrait lui-même, rejouant dans la plus profonde excitation la destruction de son moi — non plus cette fois en tant que victime démunie mais en tant que tortionnaire puissant.

L'ouvrage de Paul Moor étant aujourd'hui épuisé, je citerai ici de longs passages du récit que fait Jürgen Bartsch de ses propres actes. Ses premières tentatives, il les fait avec Axel, un petit garçon du voisinage.

> « Quelques semaines plus tard, ce fut exactement la même chose. 'Viens avec moi dans la forêt' et Axel me dit : 'Non, là ça va te reprendre !' Je l'ai quand même emmené en lui promettant de ne rien lui faire. Mais évidemment, cela m'a repris. J'ai déshabillé l'enfant de force, et alors tout d'un coup j'ai eu une idée diabolique. Je lui ai à nouveau crié : 'Comme tu es là, tu te couches sur mes genoux, les fesses vers le haut ! Tu peux bouger les jambes si tu as mal, mais ne remue pas les bras ni le reste ! Je vais te donner treize coups sur le derrière en allant de plus en plus fort ! Si tu ne veux pas je te tue !' C'était encore une menace creuse, tout au moins j'en étais moi-même encore persuadé !
> 'D'accord ? !'
> Bien sûr — que pouvait-il faire d'autre ? Une fois qu'il a été dans la position que je lui avais indiquée sur mes

genoux j'ai fait exactement ce que je venais de dire. J'ai frappé et frappé, de plus en plus fort, et l'enfant s'agitait tant qu'il pouvait avec les jambes, mais pour le reste il ne bronchait pas. Je ne me suis pas arrêté à treize coups mais lorsque ma main m'a fait si mal que je ne pouvais plus taper.

Ensuite, la même chose : complètement dégrisé, un sentiment d'humiliation terrible vis-à-vis de soi-même et de quelqu'un d'autre, que l'on aime quand même beaucoup, le désespoir à pleurer en quelque sorte. Du reste, Axel ne pleurait pas, même à ce moment-là il ne se montrait pas non plus particulièrement terrorisé. Il est seulement resté longtemps, très longtemps silencieux.

Je lui ai demandé de me battre. Il aurait pu me battre à mort, je ne me serais pas défendu, mais il ne voulait pas. A la fin, c'est moi qui pleurais. 'Maintenant, tu ne voudras sans doute plus entendre parler de moi,' lui ai-je dit en retournant à la maison. Pas de réponse.

Le lendemain, dans l'après-midi, il est quand même revenu me voir, il est entré, mais pour ainsi dire plus doucement, plus peureusement que d'habitude. 'Je t'en prie, plus jamais,' m'a-t-il seulement dit. Vous ne le croirez peut-être pas, je ne l'ai pas cru moi-même au départ, mais il ne m'en voulait pas ! On a encore joué souvent ensemble, jusqu'à ce qu'il déménage, mais si j'ai bien compris, je m'étais tellement fait peur à moi-même au cours de ce dernier épisode, que je viens de raconter, que j'ai eu la paix un moment. Un 'tout petit moment' comme il est si bien dit dans la Bible. » (p. 135.)

« Pour les pires choses, tout ce que je peux dire, c'est que j'ai toujours eu l'impression, à partir d'un certain moment (l'âge de treize ou quatorze ans), de n'avoir plus d'influence directe dessus, de ne pouvoir vraiment pas faire autrement. J'ai prié, j'ai espéré, cru que cela au moins pourrait servir à quelque chose, mais cela non plus n'a servi à rien. »

« Ils étaient tous si petits, bien plus petits que moi. Ils avaient tous tellement peur qu'ils ne se défendaient pas le moins du monde. » (p. 137.)

« Jusqu'à 1962, il ne s'agissait que de déshabiller, de manipuler, et ainsi de suite. Plus tard, quand il y a eu le besoin de tuer, il s'est presque tout de suite accompagné de celui de découper. D'abord je n'avais que des lames de rasoir en tête, mais après la première fois j'ai commencé à penser aux couteaux, à nos couteaux. » (p. 139.)

Il n'est pas inutile de retenir à titre de remarque annexe ce qui suit :

> « Quand j'aime quelqu'un pour sa personne, comme un garçon aimerait une fille, c'est bien plus que quand il correspond comme victime à la représentation idéale de l'objet que je recherche instinctivement. Ce n'est pas qu'il me faille alors faire un effort pour me retenir d'une façon ou d'une autre, ça ne voudrait rien dire. Dans ce cas, l'instinct disparaît automatiquement. » (p. 155.)

Avec les petits garçons, c'était tout différent :

> « Au moment même, j'aurais beaucoup aimé que l'enfant se défende, même si l'impuissance de ces enfants constituait en général un attrait pour moi. Mais j'étais sincèrement persuadé que le petit garçon n'aurait eu aucune chance contre moi.
> Frese, j'ai essayé de l'embrasser, mais cela ne correspondait pas à un plan préétabli. C'était en quelque sorte provoqué par la situation. Je ne sais pas comment, d'une seconde à l'autre, ce désir était là. Il me semblait qu'entre-temps ce ne serait pas mal. Pour moi, c'était quelque chose d'entièrement nouveau. Viktor et Detlef, je ne les avais jamais embrassés. Si je dis aujourd'hui qu'il avait envie de se faire embrasser on me répondra : 'Ordure, si tu t'imagines que quelqu'un va te croire !' — pourtant c'est la vérité. D'après moi, ça s'explique uniquement par le fait que je l'avais terriblement battu avant. Si j'essaie de me représenter ce qu'il en était pour lui, de me mettre dans sa situation, il me semble que la seule chose qui lui importait était de savoir où était le pire, qu'est-ce qui faisait le plus mal. Je veux dire que me faire embrasser par quelqu'un qui me fait horreur m'est encore relativement moins insupportable que de recevoir par derrière, de ce même individu, des coups de pieds dans les couilles. Quand on réfléchit, c'est compréhensible. Mais au moment j'étais assez sidéré. Il disait : 'Encore, encore,' alors en définitive j'ai continué. Je crois que ce doit être vrai, que la seule chose qui lui importait, c'était ce qui était le moins insupportable. » (p. 175.)

On ne peut pas manquer d'être frappé par le fait que

Jürgen Bartsch, qui raconte si souvent et de façon si détaillée les tortures qu'il a infligées à des enfants, sachant très bien quels sentiments il éveille chez les autres, ne raconte qu'à contrecœur, brièvement, sans précision et d'une manière toujours contrainte, les souvenirs de scènes où c'est *lui* qui était la victime impuissante. A huit ans, il fait l'objet d'abus sexuels de la part de son cousin âgé de treize ans, et à treize ans il se retrouve dans le lit de son maître et surveillant. Le décalage entre réalité subjective et réalité sociale apparaît là de façon particulièrement criante. Dans le système de valeurs du petit garçon, Jürgen Bartsch se perçoit dans la scène de meurtre comme le plus fort, avec une puissante conscience de soi, bien qu'il se sache maudit aux yeux de tous. Alors que dans les autres scènes, c'est la souffrance refoulée de la victime humiliée qui remonte en lui et suscite une honte insupportable. C'est, entre autres choses, aussi la raison pour laquelle tant de personnes ne se souviennent pas du tout des coups reçus dans leur enfance, ou s'en souviennent sans les sentiments qui s'y rattachent, autrement dit de façon totalement indifférente et « cool ».

Si je raconte ici l'histoire de l'enfance de Jürgen Bartsch dans ses propres termes, ce n'est pas pour le « disculper », comme les juges le reprochent à la psychanalyse, ni même pour accuser ses parents, mais pour montrer que tout acte isolé a un sens, et que pour le découvrir il faut d'abord se libérer de la compulsion de ne pas voir les corrélations. Ce que j'ai pu lire dans les journaux sur Jürgen Bartsch m'a certes bouleversée, mais pas désarmée moralement, car je sais que ce que Jürgen Bartsch a fait se présente souvent chez certains patients sous la forme de fantasmes lorsque la possibilité leur est donnée de faire réapparaître au niveau de la conscience les rancœurs refoulées de la petite enfance (cf. p. 233). Mais c'est précisément parce qu'ils ont la possibilité d'en parler et de confier à quelqu'un leurs sentiments de haine et de fureur qu'ils peuvent se dispenser de transposer leurs fantasmes en action. Cette possibilité, Jürgen Bartsch ne l'a absolument jamais eue. Dans la première année de sa vie, il n'a pas eu de personne

de référence, jusqu'à son entrée à l'école, il n'a pas eu le droit de jouer avec d'autres enfants, ses parents n'ont pas non plus joué avec lui, et à l'école il est vite devenu le souffre-douleur. Il est assez compréhensible qu'un enfant isolé de cette façon, et à qui l'on a appris l'obéissance dans sa famille à coups de bâton, ne soit pas parvenu à se faire une place dans la communauté des autres enfants du même âge. Il avait des angoisses épouvantables et se trouvait donc d'autant plus persécuté par les autres enfants. La scène qui fait suite à l'évasion de Marienhausen montre bien la solitude infinie de cet adolescent, entre la famille bourgeoise « bien protégée » et l'institution religieuse. Le besoin de tout raconter à la maison, et la certitude que personne ne l'aurait cru, la peur de se présenter chez ses parents et le désir d'aller s'épancher auprès d'eux — n'est-ce pas la situation de milliers d'adolescents ?

A l'internat, Jürgen se soumet en fils docile de ses parents aux interdits du lieu, c'est pourquoi il réagit avec stupéfaction et colère lorsqu'un de ses anciens camarades de classe raconte, au cours du procès, qu'il avait « naturellement » couché avec un autre garçon. Il était certes possible de contourner les interdits, mais pas pour des enfants qui avaient appris dès le berceau à obéir sous la menace. Ces enfants-là s'estiment heureux de pouvoir servir la messe, et de pouvoir approcher ainsi au moins un être vivant en la personne du prêtre.

La combinaison de violence et d'excitation sexuelle dont le tout petit enfant fait l'objet auprès de ses parents, qui l'utilisent comme leur propriété, s'exprime souvent sous la forme de perversions ou de délinquance. Même les meurtres de Jürgen Bartsch reflètent avec une effroyable exactitude de nombreux éléments de son enfance :

1. L'abri souterrain dans lequel il assassine les enfants rappelle les descriptions que fait Bartsch de sa séquestration dans la cave avec les barreaux et les murs de trois mètres de hauteur.
2. L'acte est précédé d'une « recherche ». Lui aussi a fait l'objet d'une « recherche » avant l'adoption, et par la suite il a été (non pas tout de suite mais très lentement) empêché de vivre.

3. C'est avec un couteau, avec « nos couteaux », comme il dit, qu'il découpe ses victimes.
4. Il est excité lorsqu'il plonge son regard dans les yeux épouvantés et impuissants de la victime. Dans ces yeux, c'est lui-même qu'il rencontre, avec les sentiments qu'il a dû réprimer. En même temps, il se vit dans le rôle de l'adulte excité et perverti aux mains de qui il a autrefois été livré.

De multiples choses s'expriment dans les actes meurtriers de Jürgen Bartsch :
1. La tentative désespérée d'obtenir en cachette, et d'arracher au destin, la « satisfaction des pulsions » interdites.
2. L'évacuation de la haine accumulée et condamnée par la société contre les parents et les éducateurs, qui lui ont interdit de faire l'expérience de quoi que ce fût de vivant et ne se sont jamais intéressés qu'à son comportement.
3. La mise en scène de la dépendance totale vis-à-vis de la violence des parents et des éducateurs, projetée sur le petit garçon en culotte de cuir (comme Jürgen Bartsch en portait quand il était petit).
4. La provocation compulsionnelle de l'horreur et du dégoût dans l'opinion publique, sentiments que sa mère avait autrefois éprouvés, lorsque dans sa deuxième année Jürgen avait recommencé à se souiller.

Dans la compulsion de répétition — comme dans beaucoup de perversions —, le sujet recherche le regard de la mère. Les « actes » de Jürgen Bartsch suscitent une profonde horreur (*justifiée*) dans l'opinion publique, de la même manière par exemple que les provocations de Christiane, faites pour tenter de manipuler son père, qui était un être imprévisible, causent *en réalité* des difficultés au concierge, à ses professeurs et aux policiers.

Si l'on ne peut concevoir comme motivation de l'infanticide qu'une « sexualité pathologique », on reste incapable de comprendre un grand nombre d'actes de violence de notre temps, et totalement impuissant devant eux. Je rapporterai brièvement ici un cas dans lequel la sexualité ne joue pas de rôle particulièrement important, mais qui

en revanche reflète de façon assez tragique l'histoire de l'enfance.

Le journal *Die Zeit* du 27 juillet 1979 a publié un article sur une enfant de onze ans, Mary Bell, condamnée en 1968 par un tribunal anglais à la détention à perpétuité pour deux meurtres. Elle a aujourd'hui vingt-deux ans, elle est en prison et n'a pas bénéficié jusqu'à présent d'un traitement psychothérapeutique.

Je cite cet article :

> Deux petits garçons, de deux et trois ans, ont été assassinés. Le président de la chambre de Newcastle prie l'accusée de se lever. La fillette répond qu'elle est déjà debout. Mary Bell, accusée de deux infanticides, a en tout et pour tout onze ans.
> Le 26 mai 1957, Betty Mc C., âgée de dix-sept ans, a donné le jour au Dilson Hall Hospital de Corbridge, Gateshead, à une enfant prénommée Mary. « Enlevez-moi cette bestiole » se serait écriée Betty avec un mouvement de recul lorsque, quelques minutes après la délivrance, on voulait lui mettre l'enfant dans les bras. Lorsque Mary eut atteint l'âge de trois ans, sa mère Betty s'en alla un jour faire une promenade avec elle — secrètement suivie par sa sœur interloquée. Betty conduit Mary a une agence d'adoptions. Du bureau où ont lieu les entretiens sort une femme en larmes qui dit que l'on n'a pas voulu lui donner de bébé parce qu'elle est prétendument trop jeune et qu'elle va partir en Australie. Betty lui dit : « J'ai amené celle-ci pour la faire adopter, prenez-la donc ! » Betty abandonne ainsi la petite Mary à l'inconnue et elle s'en va. [...] A l'école, Mary se faisait toujours remarquer parce qu'elle bousculait les autres enfants, qu'elle les battait et les griffait. Elle étranglait les pigeons, elle avait aussi précipité son petit cousin au fond d'un abri anti-aérien de deux mètres de haut, sur une dalle de béton. Le lendemain elle serra dangereusement le cou à trois petites filles sur un terrain de jeu. A neuf ans, elle entra dans une nouvelle école, où deux des maîtres qui l'avaient eue comme élève déclarèrent ultérieurement : « Il vaut mieux ne pas trop aller fouiller dans sa vie ni dans ses origines. » Plus tard encore, une fonctionnaire de police qui avait connu Mary au cours de la détention préventive dit : « Elle s'ennuyait. Elle était à la fenêtre et regardait un chat qui grimpait le

> long de la gouttière, alors elle m'a demandé si elle pouvait le faire entrer.
> Nous avons ouvert la fenêtre ; elle a pris le chat et elle a commencé à jouer avec lui par terre avec un bout de laine... Puis j'ai levé les yeux et j'ai vu qu'elle tenait le chat par la peau du cou, sur la nuque. Mais ensuite je me suis aperçue qu'elle le serrait tellement que l'animal ne pouvait plus respirer et qu'il en avait la langue pendante. Je m'y suis précipitée et je le lui ai arraché des mains en lui disant : 'Tu ne peux pas faire ça, tu lui fais mal.' Et elle m'a répondu : 'Mais, il ne le sent pas, et de toute façon j'aime faire du mal aux petites choses qui ne sont pas capables de se défendre !' »
> Mary a raconté a une autre surveillante qu'elle aimerait bien devenir infirmière — 'parce qu'alors je pourrais planter des aiguilles dans les gens. J'aime bien faire mal aux gens.' La mère de Mary, Betty, épousa avec le temps Billi Bell, mais elle entretenait par ailleurs une clientèle assez particulière. Après le procès de Mary, Betty expliqua à un policier sa 'spécialité' : 'Je les fouette', lui dit-elle sur un ton qui trahissait l'étonnement de constater qu'il ne le savait pas. 'Mais j'ai toujours tenu les fouets hors de portée des enfants !'

Le comportement de Mary Bell ne laisse guère de doute sur le fait que sa mère, qui l'avait mise au monde et rejetée à dix-sept ans et exerçait le métier que l'on vient de voir, a torturé, menacé et vraisemblablement tenté d'assassiner Mary, exactement comme celle-ci l'a fait avec le chat et avec les deux enfants, simplement il n'y avait pas de loi pour le lui interdite.

Une psychothérapie est onéreuse, on le lui reproche assez souvent. Mais est-il moins onéreux d'incarcérer une enfant de onze ans pour le restant de ses jours ? Il faut qu'un enfant qui a été maltraité si jeune ait la possibilité de raconter d'une façon ou d'une autre l'injustice qu'il a subie. S'il n'a personne à qui la dire, il ne trouve pas le langage qu'il faudrait, et il ne peut le raconter qu'en refaisant exactement ce qui lui a été fait. C'est ce qui nous fait horreur. Mais, en réalité, nous devrions éprouver cette horreur devant le premier meurtre, celui qui a été commis en secret et impunément, peut-être pourrions-nous alors

aider malgré tout l'enfant à vivre consciemment son histoire sans plus avoir besoin de la raconter au travers de redoutables mises en scène*.

Les murs du silence

J'ai relaté l'histoire de Jürgen Bartsch pour montrer, à partir d'un exemple concret, ce que les détails d'une mise en scène de meurtre nous donnaient comme clés de la compréhension du meurtre psychologique subi dans l'enfance. Plus ce meurtre psychologique se situe à une date précoce, plus le sujet a de difficultés à le saisir, moins il est en mesure d'en témoigner par des souvenirs et des paroles, et plus il en est réduit à la mise en scène pour s'exprimer. C'est la raison pour laquelle je m'attache essentiellement aux premières expériences de la vie lorsque je cherche à comprendre les racines profondes d'un comportement de délinquance. En dépit de cet intérêt tout particulier, il m'est arrivé la chose suivante : après avoir rédigé tout ce chapitre et contrôlé les passages que j'avais retenus dans le livre, je m'aperçus que j'avais sauté le passage le plus important pour moi. C'était la citation sur les coups que recevait le bébé.

L'omission de ce passage, qui revêtait pourtant pour moi une importance considérable puisqu'il confirmait ma thèse, m'a semblé prouver la difficulté que nous avions à nous représenter une mère en train de battre un bébé, à ne pas nous défendre de cette image et à en assumer pleinement les effets émotionnels. C'est sans doute la raison pour laquelle même les psychanalystes s'occupent si peu de ces choses, et pour laquelle les conséquences de ces expériences de l'enfance ont été si peu étudiées.

Ce serait mal comprendre mon propos et le déformer que de voir dans ce chapitre un acte d'accusation de

* Au moment même où je relis les épreuves de ce livre, j'apprends dans les journaux que Mary Bell a été libérée de prison, qu'elle est devenue entre-temps une « femme séduisante » et « a exprimé le désir d'habiter à proximité de sa mère. »

Madame Bartsch. Je voudrais précisément, au contraire, échapper à tout discours moralisateur pour montrer uniquement des liens de cause à effet, montrer plus précisément que les enfants battus battent à leur tour, que les menacés menacent, que les humiliés humilient et que ceux qui ont subi un meurtre psychique perpétuent le même meurtre. En ce qui concerne la morale, il faudrait dire qu'il y a toujours une cause pour qu'une mère batte un tout petit enfant. Étant donné que nous ignorons tout de l'enfance de Madame Bartsch, les causes demeurent obscures. Mais elles existent incontestablement, comme elles existaient pour Aloïs Hitler. Condamner une mère qui bat son enfant et évacuer ainsi l'ensemble du problème est certes plus facile que de faire apparaître la vérité entière, mais c'est le signe d'une morale douteuse. Car notre impuissance morale isole encore davantage les parents qui maltraitent leurs bébés et elle accentue le drame qui les entraîne à cette violence. Ces parents éprouvent le besoin compulsif d'utiliser l'enfant comme soupape, précisément parce qu'ils ne peuvent pas comprendre leur propre drame.

Comprendre ce drame ne signifie pas non plus que l'on doive contempler en silence des parents qui ruinent l'existence de leurs enfants, aussi bien sur le plan psychique que physique. Il devrait aller de soi qu'on leur retire la garde et la responsabilité légale de leurs enfants en leur offrant la possibilité d'un traitement psychothérapique.

L'idée de traiter du cas Jürgen Bartsch n'est pas de moi. Je la dois à une lectrice du *Drame de l'enfant doué* que je ne connais pas encore et qui m'écrivit une lettre dont je me permets de citer ici des passages, avec son accord :

> « Certes les livres ne peuvent pas faire ouvrir les prisons, mais il est des livres qui redonnent courage pour s'y attaquer avec des forces neuves. Votre livre a été pour moi de ceux-là.
> Quelque part dans ce livre, vous parlez des châtiments corporels infligés aux enfants (je ne trouve pas le passage à l'instant et je ne peux donc pas m'y référer précisément), et vous dites ne pas pouvoir en parler en ce qui concerne l'Allemagne parce que vous n'avez pas d'information

> suffisante*. Je peux vous tranquilliser sur ce point, et confirmer vos pires soupçons. Croyez-vous que les camps de concentration nazis auraient été possibles si la terreur physique et tous ses accessoires, bâton, verges, fouet, n'avaient pas été de règle dans toutes les chambres d'enfants en Allemagne ? Moi-même, j'ai aujourd'hui trente-sept ans, je suis mère de trois enfants, et c'est avec des résultats inégaux que je m'efforce encore de surmonter les effets désastreux de cette sévérité des parents, ne serait-ce que pour que mes enfants grandissent un peu plus libres.
> Dans une 'lutte héroïque' qui dure maintenant depuis près de quatre ans, je ne réussis pas à chasser de ma structure intérieure ni à rendre humaine la figure du père qui agresse et punit. Dans une éventuelle réédition de votre livre, je crois que vous pouvez donner à l'Allemagne la toute première place en ce qui concerne les mauvais traitements d'enfants. C'est dans nos rues que meurent le plus d'enfants de tous les pays d'Europe, et ce qui se perpétue de génération en génération dans les chambres d'enfants reste enfermé derrière un épais mur de silence et de défense. Et ceux qui, par un besoin intérieur, et encouragés par une analyse, se sentent obligés de regarder derrière le mur se tairont à leur tour, parce qu'ils savent très bien que nul ne les croirait s'ils racontaient ce qu'ils y ont vu. Pour que vous ne tiriez pas de conclusions fausses : ce n'est pas dans une misérable cité pour asociaux que j'ai reçu mes corrections, mais dans le cadre bien rangé d'une « famille harmonieuse » de la bonne bourgeoisie. Mon père était pasteur. »

C'est cette lectrice qui a attiré mon attention sur l'ouvrage de Paul Moor et je lui dois de m'être penchée sur l'histoire de ce cas qui m'a beaucoup appris. A cette occasion, j'ai également beaucoup appris sur mes propres défenses. A l'époque, j'avais certes entendu parler du procès de Jürgen Bartsch, mais je ne m'en étais pas préoccupée davantage. Seule la lettre de cette lectrice m'a engagée dans une voie où je n'avais plus d'autre solution que de poursuivre jusqu'au bout.

* Ma pensée n'est pas retraduite ici exactement (cf. A.M. *Le drame de l'enfant doué* p. 89).

Sur cette voie, j'ai appris également qu'il était totalement erroné de croire que les enfants subissaient davantage de mauvais traitements en Allemagne qu'ailleurs. Quelquefois, comme nous avons du mal à supporter une vérité atterrante, nous nous en défendons par des illusions. Et l'une des formes les plus fréquentes de défense est le déplacement dans l'espace et dans le temps. C'est ainsi que nous avons par exemple moins de difficulté à nous représenter que les enfants des siècles passés ou de pays lointains aient pu subir de mauvais traitements qu'à nous représenter la même chose ici et maintenant. Il y a aussi un autre espoir : lorsqu'une personne, comme par exemple la lectrice dont nous venons de parler, se décide courageusement à ne plus se dérober à la vérité de son histoire et à s'y exposer entièrement au nom de ses propres enfants, peut-être aimerait-elle au moins garder l'idée que la vérité n'est pas partout aussi atterrante, et qu'en d'autres temps, dans d'autres pays, les choses se passaient ou se passent mieux et plus humainement que chez elle. Sans aucun espoir, nous ne pourrions pratiquement pas vivre, et l'espoir suppose sans doute un certain degré d'illusion. Persuadée que le lecteur saura conserver les illusions dont il a besoin, je donnerai ici quelques indications sur l'idéologie de l'éducation qui est encore tolérée et protégée par le silence, de nos jours dans un pays comme la Suisse (par conséquent, pas uniquement en Allemagne). Je ne citerai que quelques exemples extraits d'une documentation importante du « Sorgentelephon » d'Aefligen, canton de Berne, documentation qui fut envoyée à plus de 200 journaux, dont seulement deux consacrèrent chacun un article aux faits rapportés ici*.

> 5.2., Aargau : Un petit garçon de 7 ans subit de mauvais traitements de la part de son père (coups de poing, martinet, séquestration, etc.). La mère déclare qu'elle reçoit aussi des coups. Les causes : alcool et difficultés financières.
> St Gall : Une petite fille de 12 ans ne peut plus supporter

* J'apprends en relisant les épreuves qu'entre-temps trois revues de parents se sont décidées à publier ces documents.

de vivre à la maison, chaque fois qu'il se passe quelque chose, ses parents la battent à coups de ceinture.
Aargau : Une petite fille de 12 ans reçoit de son père des coups de poing et des coups de ceinture. La raison : elle ne doit pas avoir d'amis parce que son père la veut pour lui tout seul.
7.2., Berne : Une petite fille de 7 ans s'est enfuie de chez elle. La raison : pour la punir sa mère la bat avec l'instrument qui lui sert à battre les tapis. D'après la mère, jusqu'à l'âge de l'entrée à l'école, on peut battre les enfants, car jusqu'à cet âge-là, psychologiquement, cela ne leur fait aucun mal.
8.2., Zurich : Une fille de 15 ans est élevée très sévèrement. Pour la punir on lui tire les cheveux ou on lui tord en même temps les deux oreilles. Les parents pensent que leur fille doit être traitée durement parce que la vie est dure et qu'un enfant doit sentir cette dureté très tôt si l'on ne veut pas qu'il devienne trop mou.
14.2., Lucerne : Un père couche son fils de 14 ans le dos sur ses genoux et le plie jusqu'à ce qu'il entende un craquement de colonne vertébrale (« faire la banane »). Le certificat médical atteste un déplacement de vertèbres. Raison de cette punition : le fils a volé un couteau de poche dans un supermarché.
15.2., Thurgau : Une petite fille de 10 ans est désespérée. Pour la punir, son père a tué son hamster et l'a coupé en morceaux sous ses yeux.
16.2., Solothurn : Un garçon de 14 ans se voit formellement interdire de se masturber. Sa mère le menace de lui couper le sexe s'il recommence. D'après sa mère, tous ceux qui font ça vont en enfer. Depuis qu'elle a découvert ce comportement chez son propre mari, elle utilise « tous les moyens possibles » pour lutter contre cette honte.
Graubünden : Un père frappe sa fille de 15 ans de toutes ses forces sur la tête. L'enfant perd conscience. Le certificat médical fait état d'une fracture du crâne. Cause : la fille était rentrée une demi-heure trop tard à la maison.
17.2., Aargau : Un garçon de 13 ans est forcé à un commerce sexuel avec son oncle. Le jeune garçon a envie de se suicider, non seulement à cause de la chose en elle-même, mais parce qu'il a peur maintenant d'être homosexuel. Il ne peut rien dire à ses parents, cela ne lui rapporterait que des coups.
Basel-Land : Une fillette de 13 ans a été battue par son

> ami (18 ans) et contrainte à coucher avec lui. Comme l'enfant a terriblement peur de ses parents, elle veut tout garder pour elle.
> Bâle : Un petit garçon de 7 ans souffre d'angoisses terribles. La peur le gagne toujours vers midi et dure jusqu'à la fin de l'après-midi. La mère ne veut pas envoyer son fils consulter un psychologue : d'abord, ils n'ont pas d'argent, ensuite, il ne sait pas ce qu'il dit. Elle se fait quand même un peu de souci, car il déjà tenté à deux reprises de se jeter par la fenêtre.
> 20.2., Aargau : Un père bat sa fille et menace de lui arracher les yeux si elle continue de « fréquenter » son ami. La raison : les deux jeunes gens étaient partis pendant deux jours.
> 21.2., Zurich : Un père suspend son fils de 11 ans pendant quatre heures par les pieds à un mur. Ensuite il plonge l'enfant dans un bain froid. L'enfant a volé dans un supermarché.
> 27.2., Berne : Un maître donne toujours des gifles à ses élèves à titre d'exemple ; après chaque gifle, l'enfant doit faire une culbute. L'effet douloureux provient de la répétition ininterrompue jusqu'à ce que l'enfant ne puisse plus se relever.
> 29.2., Zurich : Une fille de 15 ans est battue par sa mère depuis six ans (avec le balai, des couverts, un câble électrique). Elle est désespérée et veut quitter sa mère.

Depuis deux ans que cet organisme (le Sorgentelephon) existe, on a enregistré les types de mauvais traitements suivants :

> Coups : la gifle : coup violent et répété d'une main sur l'oreille, ou bien avec le poing, ou avec la main tendue le pouce replié. Gifle-sandwich : gifle des deux mains, avec le poing, avec les deux poings alternativement sur différentes parties du corps. Double : coups de poing des deux mains. Avec les coudes : violents coups de coude donnés dans le corps de la victime.
> Avec les bras : coups donnés avec les bras et avec les coudes sur tout le corps.
> Coups sur la tête : coups ponctuels ou prolongés avec l'alliance. Ampoules : les maîtres d'écoles ne sont pas les seuls à frapper aujourd'hui encore à coups de règle, les

parents en usent également. On tape avec une règle sur la paume de la main ouverte, sur le dos de la main, sur les doigts, sur le bout des doigts réunis et tournés vers le haut. Plus rarement : ampoules faites avec le bord de la règle.

Courant électrique : certains enfants ont déjà senti « des verges brûlantes sortant de la prise de courant », par une brève mise en relation avec le courant électrique ou par une électrification de la poignée de la porte de leur chambre.

Plaies : certains coups produisent des plaies : avec la main ouverte (plaies occasionnées par les ongles) avec le poing (plaies ouvertes par l'alliance), avec la fourchette, le couteau, le bord du couteau, la cuillère, le fil électrique, des cordes de guitare (utilisées comme des verges). Piqûres qui forment des plaies : avec des aiguilles, aiguilles à tricoter, des ciseaux. Fractures provoquées en faisant tomber la victime sur le dos, en la jetant par la fenêtre, en la précipitant au bas des escaliers, en refermant sur elle une portière de voiture, en lui piétinant le corps ou la cage thoracique (côtes cassées), par des coups de poing sur la tête (fracture du crâne), des coups donnés avec l'arête de la main.

Brûlures : avec des cigarettes que l'on éteint sur le corps, des allumettes emflammées que l'on éteint sur le corps, des tisons incandescents, de l'eau bouillante, par une décharge électrique, avec un briquet.

Strangulation : à main nue, avec un fil électrique, une fenêtre de voiture (on remonte la vitre, la tête de l'enfant se trouvant prise dans l'ouverture).

Hématomes : sous l'effet de coups, fermeture de portières de voiture, un doigt, une main, un membre tout entier ou la tête d'un enfant se trouvant dans l'embrasure. Coups de pieds, coups de poing. Cheveux arrachés : par touffes sur la tête, sur la nuque, sur les côtés, dans la moustache, sur la poitrine ou dans la barbe (chez les adolescents).

Suspendre : des enfants ont rapporté que leur père les suspendait par les pieds du mur et les y laissait pendant des heures.

Torsions : tordre une oreille ou les deux oreilles en même temps, faire croiser les bras derrière le dos et serrer ; « masser » les tempes avec les articulations des phalanges, les clavicules, le tibia, le sternum, sous les oreilles, la nuque ; faire craquer : coucher l'enfant le dos sur ses

genoux et le plier en arrière jusqu'à ce que la colonne vertébrale craque (« banane »).
Saignée (rare) : une petite fille de 10 ans s'est vu ouvrir la veine du coude et on a laissé couler le sang jusqu'à ce qu'elle perdît connaissance. A ce moment-là, ses fautes furent pardonnées.
Refroidissement (rare) : les enfants sont plongés dans un bain d'eau froide. Le retour à la température normale est douloureux.
Immersion : pour punir des enfants qui éclaboussent la salle de bains, on leur enfonce plusieurs fois la tête sous l'eau.
Privation de sommeil (rare) : comme punition, une fillette de 11 ans fut empêchée de dormir tranquillement pendant deux jours entiers. Toutes les trois heures on la réveillait, ou on la plongeait dans l'eau tout endormie. Les enfants souffrant d'énurésie sont également punis en étant privés de sommeil. Un appareil placé dans le lit de l'enfant l'éveille dès qu'il mouille sa literie. On peut citer le cas d'un petit garçon qui ne dormit pas une seule nuit sans interruption en trois ans. Par ailleurs on « calmait » sa nervosité avec des médicaments. Ses résultats scolaires s'en ressentirent. La mère ne lui donna plus les médicaments que de temps en temps. A ce moment-là, l'enfant se montra de plus en plus perturbé dans son comportement social : nouvelle source de châtiment corporel.
Travail forcé : méthode utilisée principalement dans les zones rurales. Comme punition, l'enfant doit travailler toute la nuit, nettoyer la cave jusqu'à épuisement, une semaine ou un mois durant, travailler tous les soirs après la classe jusqu'à 23 heures et le matin à partir de 5 heures (même le dimanche).
Alimentation : l'enfant est contraint de manger ce qu'il a vomi. Après qu'il ait mangé, on force l'enfant à se mettre le doigt dans la bouche pour se faire vomir. Il doit ensuite manger ce qu'il vient de régurgiter.
Piqûres : injections de solutions de sel dans les fesses dans les bras ou dans les cuisses (rares). On peut citer le cas d'un dentiste qui a déjà utilisé cette méthode.
Aiguilles : à plusieurs reprises des enfants ont raconté que leurs parents emmenaient des aiguilles, quand ils allaient faire des courses. Lorsqu'ils voulaient prendre quelque chose sur les rayons, une douce main leur caressait la tête et terminait en leur piquant la nuque.

Cachets : pour résoudre le problème du coucher, les enfants se voient administrer des somnifères et des suppositoires à haute dose. Un enfant de 13 ans raconte qu'il s'éveillait tous les matins engourdi et avait beaucoup de difficultés à apprendre.
Alcool : on met parfois de la bière, du schnaps ou d'autres alcools forts dans le biberon des tout petits. Les enfants dorment mieux et ne gênent pas les voisins en pleurant.
Livres (rare) : les enfants sont contraints de tenir un ou deux livres à bout de bras au-dessus de la tête, jusqu'à ce qu'ils aient une « crampe ». Une petite fille raconte qu'en même temps elle devait s'agenouiller sur une bûche.
Coups de tête : un jeune garçon raconte que son père mettait sa tête le plus près possible de la sienne. Au bout d'un moment il la cognait à petits coups contre celle de son fils. Le père se vantait de cette technique, à laquelle il fallait s'exercer pour ne pas se faire mal soi-même.
Contre-coup : c'est une méthode consistant à simuler un accident. On appelle l'enfant pour transporter un objet lourd. En le transportant, l'adulte lâche brusquement. Le contre-coup blesse souvent les doigts, la main ou le pied de l'enfant lorsque le poids s'abat sur lui.
Torture : un petit garçon et sa grand-mère ont rapporté que le père avait installé dans l'ancienne cave à charbon une véritable chambre de torture. Il attachait l'enfant à un poteau et le fouettait. Selon la rigueur de la punition il changeait de fouet. Il laissait souvent l'enfant attaché toute la nuit.

Pourquoi tous les journaux, ou presque, qui ont pour principale fonction d'informer ont-ils passé sous silence ces nouvelles bouleversantes ? Qui protège qui de quoi ? Pourquoi l'opinion publique suisse ne devrait-elle pas apprendre que d'innombrables enfants vivent dans ce beau pays un véritable martyre entièrement solitaire ? Qu'obtient-on par ce silence ? Ne pourrait-il pas être utile, même aux parents qui prodiguent ces mauvais traitements, de savoir que le malheur de l'enfant maltraité qu'ils ont jadis été eux-mêmes est enfin pris en considération ? Comme les actes de Jürgen Bartsch, les nombreux crimes commis à l'égard des enfants sont une manière de raconter à l'opinion publique un passé oublié. Quelqu'un qui n'avait

pas le droit de « voir » ce qu'on lui faisait ne peut pas le raconter autrement qu'en faisant à un autre ce qui lui a été fait. Mais les media, qui sont censés œuvrer pour l'amélioration de la société, pourraient, semble-t-il, apprendre à comprendre ce langage, à partir du moment où il ne leur est plus interdit de « voir ».

Conclusions

Le lecteur trouvera peut-être assez curieux de voir juxtaposés les récits de trois cas aussi différents. Je les ai précisément choisis et réunis parce qu'ils présentent en dehors de leurs différences des points communs qui sont aussi valables pour beaucoup d'autres cas :

1. Dans les trois cas, nous sommes en présence d'une extrême destructivité. Chez Christiane elle est dirigée contre elle-même, chez Adolf Hitler contre les ennemis réels ou imaginaires, chez Jürgen Bartsch contre les petits garçons en qui il cherche toujours à s'anéantir lui-même tout en détruisant la vie d'autres enfants.
2. Cette destructivité m'apparaît comme la décharge de la haine accumulée et refoulée dans l'enfance et comme son transfert à d'autres objets ou au soi.
3. Les trois sujets en question ont été maltraités et profondément humiliés dans leur enfance, et ce de façon continue. Ils ont vécu dès leur plus jeune âge dans un climat de cruauté et ils y ont grandi.
4. La réaction saine et normale à ce type de traitement serait, chez un enfant sain et normal, une fureur narcissique d'une plus forte intensité. Mais dans le système d'éducation autoritaire de ces trois familles, ce mouvement était le plus sévèrement réprimé.
5. De toute leur enfance et de toute leur jeunesse, ces êtres n'ont jamais eu une personne adulte à qui ils auraient pu confier leurs sentiments et plus particulièrement leurs sentiments de haine.
6. Chez ces trois personnes, il y avait le même besoin pulsionnel de communiquer au monde l'expérience de la souffrance endurée, de s'exprimer. Les trois ont d'ailleurs un certain don de l'expression verbale.
7. Étant donné que la voie d'une communication verbale simple et sans risque leur était interdite, ils ne pouvaient

communiquer leur expérience au monde que sous la forme de mises en scène inconscientes.
8. Toutes ces mises en scène suscitent dans le monde extérieur un sentiment d'horreur et de répulsion, qui ne s'éveille qu'au dernier acte de ce drame et non pas à la nouvelle des mauvais traitements infligés à un enfant.
9. Il est vrai que dans leur compulsion de répétition, ces êtres réussissent par leur mise en scène à attirer sur eux la plus grande attention du monde extérieur, mais ils y trouvent leur compte de la même manière qu'un enfant régulièrement battu bénéficie également d'une forme d'attention, mais pernicieuse. (Christiane constitue à cet égard une exception, dans la mesure où elle a eu la chance de rencontrer au moment de la puberté deux êtres qui ont su parler avec elle.)
10. Ces trois êtres n'ont connu de tendresse qu'en tant que soi-objets, en tant que propriété de leurs parents, jamais pour ce qu'ils étaient. C'est le besoin de tendresse, associé à l'émergence de pulsions destructrices de l'enfance, qui les conduit au moment de la puberté et de l'adolescence à ces mises en scène dramatiques.

Les trois cas que nous avons présentés ici ne sont pas seulement des individus mais aussi des représentants de groupes caractéristiques. On parvient mieux à comprendre ces groupes (toxicomanes, délinquants, suicidaires, terroristes et même un certain type d'hommes politiques), si l'on essaie de retracer l'histoire d'un cas individuel depuis le drame caché de son enfance. Toutes les mises en scène de ces êtres hurlent en fait, avec des variantes diverses, leur besoin de compréhension, mais elles le font sous une forme telle qu'elles suscitent toutes les réactions dans l'opinion publique sauf la compréhension. L'espoir de trouver enfin un monde meilleur que celui qui vous a été offert à la naissance, tout en recréant inlassablement les mêmes constellations, fait partie intégrante de la compulsion de répétition.

Si l'on ne peut pas parler de la cruauté que l'on a subie, parce qu'on l'a vécue si tôt que la mémoire n'y atteint plus, il faut une démonstration de cruauté. Christiane le

fait par une démarche d'auto-destruction, les autres en se cherchant des victimes. Lorsqu'on a des enfants, ces victimes sont toutes trouvées, et la démonstration peut se faire impunément sans que l'opinion publique en prenne seulement note. Mais lorsqu'on n'a pas d'enfants, comme dans le cas de Hitler, la haine refoulée peut se déverser sur des millions d'êtres, et tant les victimes que les juges restent interdits devant une pareille bestialité. Depuis Hitler, et son idée de détruire des millions d'hommes comme de la vermine, plusieurs décennies se sont écoulées et les moyens techniques qui étaient alors nécessaires se sont entre-temps certainement beaucoup perfectionnés. Il n'en est que plus important d'essayer de suivre un tant soit peu cette évolution et de comprendre d'où pouvait venir une haine d'une intensité et d'une insatiabilité telles que celle de Hitler. Car avec tout le respect que l'on doit aux explications historiques, sociologiques ou économiques, le fonctionnaire qui ouvre le robinet de gaz pour asphyxier des enfants, et même celui qui a inventé ce dispositif, sont des êtres humains et ont été des enfants. Tant que l'opinion publique ne veut pas comprendre que d'innombrables meurtres psychiques sont perpétrés tous les jours sur des enfants, et que la société doit en subir les conséquences nous allons à tâtons dans un labyrinthe obscur — malgré toutes les bonnes intentions des plans de désarmement.

Lorsque j'ai conçu toute cette partie de mon livre, je ne pensais pas qu'elle m'amènerait à aborder les problèmes de la paix. J'éprouvais simplement le besoin de faire connaître aux parents ce que j'avais appris sur la pédagogie en vingt ans de pratique psychanalytique. Ne voulant pas parler de mes propres patients, j'ai choisi des cas qui s'étaient eux-mêmes déjà livrés à l'opinion publique. Mais l'écriture est comme une grande aventure, dont on ne sait jamais, au départ, jusqu'où elle va nous conduire. Si j'ai donc abordé les problèmes de la paix, ce ne pouvait être que comme un voyageur de passage, car ces questions dépassent de loin mes compétences. Mais l'étude de la vie de Hitler, la tentative psychanalytique d'expliquer ses actes ultérieurs par les humiliations et les injures endurées dans

son enfance ne pouvaient pas s'arrêter là. Elles me conduisaient nécessairement à m'interroger sur le problème de la paix. La réflexion qui en résulte a un aspect pessimiste et un aspect optimiste :

L'aspect pessimiste, c'est l'idée que nous dépendons bien plus que nous ne voudrions l'admettre d'individus (et non pas uniquement d'institutions) qui peuvent s'emparer des masses dès lors qu'ils représentent leur système d'éducation. Les êtres qui, enfants, ont déjà été manipulés par un système pédagogique ne peuvent pas s'apercevoir, une fois adultes, de tout ce que l'on fait d'eux. Les figures de Führer en qui les masses voient un père représentent en fait (au même titre que le père autoritaire dans chaque cas particulier) l'enfant qui se venge, et dont les masses ont besoin pour servir leur propre objectif (la vengeance). Et la seconde dépendance, celle du grand Führer lui-même vis-à-vis de son enfance, de l'immense potentiel de haine imprévisible et non intégrée qu'il porte en lui, constitue le plus grand danger.

Mais il ne faut pas négliger pour autant l'aspect optimiste de cette analyse. Dans tout ce que j'ai pu lire au cours de ces derniers temps sur l'enfance de criminels ou d'exterminateurs, nulle part je n'ai trouvé la bête, l'enfant mauvais, que les pédagogues croient devoir éduquer au « bien ». Je n'ai trouvé partout que des enfants sans défense qui avaient été maltraités par des adultes au nom de l'éducation et bien souvent pour servir des idéaux supérieurs. Mon optimisme repose donc sur l'espoir que l'opinion publique n'acceptera plus que soient dissimulés les mauvais traitements au service de l'éducation, dès lors qu'elle aura compris :

1. que cette éducation n'est pas fondamentalement conçue pour le bien de l'enfant mais pour satisfaire les besoins de puissance et de vengeance de ses éducateurs et

2. que non seulement l'enfant maltraité mais, en dernier ressort, nous tous pouvons en être victimes.

Angoisse, colère et deuil,
mais pas de sentiments de culpabilité
sur la voie d'une conciliation

Même la cruauté involontaire fait mal

Lorsqu'on se plonge dans les manuels d'éducation des deux siècles derniers, on découvre les moyens qui ont été employés systématiquement pour empêcher les enfants de savoir, et plus tard de se rappeler, la manière dont les traitaient leurs parents.

J'ai essayé d'expliquer, à partir de la compulsion de répétition de l'exercice du pouvoir, pourquoi les vieux moyens d'éducation étaient encore si répandus. Ce qu'un être peut subir comme injustice, humiliation, mauvais traitement et abus ne reste pas, contrairement à ce que l'on pense généralement, sans effet. Le drame est que l'effet des mauvais traitements se répercute sur de nouvelles victimes innocentes, même si la mémoire n'en est pas restée dans la conscience de la victime elle-même.

Comment sortir de ce cercle vicieux ? La religion dit qu'il faut pardonner l'injustice subie et que c'est seulement à partir de ce moment-là que l'on est prêt à l'amour et libéré de toute haine. Ce n'est pas faux en soi, mais où trouver la voie du véritable pardon ? Peut-on seulement parler de pardon, lorsque vous savez à peine ce que l'on vous a vraiment fait et pourquoi on vous l'a fait ? Or, enfants, nous avons tous été dans cette situation. Nous ne pouvions pas savoir pourquoi on nous humiliait, on nous abandonnait, on nous menaçait, on se moquait de nous, on nous traitait comme un morceau de bois, on jouait avec nous comme avec des marionnettes, ou on nous battait jusqu'au sang, ou bien encore l'un et l'autre à tour de rôle. Pire : nous ne devions même pas nous apercevoir que tout cela nous arrivait parce qu'on nous présentait tous les mauvais traitements comme des mesures nécessaires pour notre bien. Même l'enfant le plus intelligent ne peut pas discerner un mensonge pareil quand il sort de la bouche de ses parents bien-aimés qui lui manifestent par ailleurs leur affection. Il est obligé de croire que le traitement qui

lui est infligé est juste et bon pour lui, et il n'en tiendra pas rigueur à ses parents. Simplement, une fois adulte, il fera la même chose avec ses propres enfants, en voulant se prouver par là que ses parents ont bien agi envers lui.

N'est-ce pas ce que la plupart des religions entendent sous le nom de pardon : élever l'enfant dans la tradition de la discipline de ses pères en l'« aimant » et en l'éduquant au respect de ses parents ? Mais un pardon qui repose sur la négation de la vérité et utilise un enfant sans défense comme exutoire n'est pas un véritable pardon, et c'est la raison pour laquelle les religions ne parviennent pas ainsi à vaincre la haine, mais au contraire l'attisent involontairement. La colère contre les parents, rigoureusement interdite mais très intense chez l'enfant, est transférée sur d'autres êtres et sur son propre soi, mais elle n'est pas éliminée du monde, au contraire : par la possibilité qui lui est donnée de se déverser sur les enfants, elle se répand dans le monde entier comme une peste. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner qu'il y ait des guerres de religion, bien que cela constitue dans le fond une contradiction en soi.

Le véritable pardon ne passe pas à côté de la colère, mais il passe par elle. C'est seulement à partir du moment où j'ai pu me révolter contre l'injustice qui m'a été faite, lorsque j'ai identifié la persécution en tant que telle et pu haïr mon bourreau, que la voie du pardon m'est ouverte. Pour que la colère, la rancœur et la haine ne se perpétuent pas éternellement, il faut que l'histoire des souffrances de la petite enfance soit entièrement dévoilée. Elles se changeront en deuil et en douleur de savoir que les choses aient dû être ainsi, et dans cette douleur, elles feront même place à une véritable compréhension, la compréhension de l'individu devenu adulte qui voit ce qu'a été l'enfance de ses parents et, libéré de sa propre haine, peut enfin éprouver une véritable sympathie. Ce pardon ne peut pas s'obtenir par des prescriptions ni des commandements, il est vécu comme une grâce et survient spontanément dès lors qu'il n'y a plus de haine refoulée et interdite pour empoisonner l'âme. Le soleil n'a pas besoin de contrainte pour briller lorsque les nuages se sont retirés, il brille tout

naturellement. Mais ce serait une erreur que d'ignorer que les nuages constituent un obstacle, à partir du moment où il y en a.

Lorsqu'un adulte a eu la chance de remonter jusqu'aux origines de l'injustice qu'il a subie dans sa vie individuelle et de la vivre avec des sentiments conscients, avec le temps, il comprendra de lui-même, et de préférence sans l'aide d'aucune assistance éducative ni religieuse, que ce n'est pas par plaisir, par puissance et par vitalité que ses parents l'ont torturé et maltraité comme ils l'ont fait, mais parce qu'ils ne pouvaient pas faire autrement, et qu'en ayant eux-mêmes été victimes autrefois, ils croyaient aux méthodes traditionnelles d'éducation.

Beaucoup d'hommes ont de grandes difficultés à comprendre le simple fait que *tout bourreau a un jour été victime*. Pourtant il paraît assez évident qu'un être qui a pu dès l'enfance se sentir libre et fort n'a pas le moindre besoin d'en humilier un autre. Dans ses notes de journal Paul Klee rapporte le souvenir suivant :

> De temps en temps je faisais quelques petites misères à une petite fille qui n'était pas jolie et portait des prothèses parce qu'elle avait les jambes tordues. Jouant les gentils petits garçons devant toute la famille, et en particulier devant la mère que je considérais comme un être un peu inférieur, je priai les instances supérieures de me confier l'enfant pour une petite promenade. Un moment, nous allâmes tranquillement main dans la main, puis, arrivés au premier champ, où les pommes-de-terre fleurissaient et où il y avait des coccinelles, ou peut-être même un peu avant, nous nous mîmes l'un derrière l'autre. Au bon moment, je donnai un léger coup à ma petite protégée. Elle tomba et je la ramenai en larmes à sa mère, pour rapporter d'un air tout innocent : « Elle est tombée ». Je refis cette manœuvre encore un certain nombre de fois, sans que Madame Enger soupçonnât la vérité. J'avais dû bien la juger (cinq à six ans). (Klee, 1957, p. 17.)

Le petit Paul Klee joue là très vraisemblablement une scène qu'il a lui-même vécue avec son père. A propos de son père, il n'y a qu'un court passage dans son journal :

> Longtemps je vouai une foi inconditionnelle à Papa et je

> tenais sa parole (Papa sait tout) pour pure vérité. Il n'y avait que ses côtés de vieux monsieur moqueur que je ne pouvais pas supporter. Une fois, me croyant seul, j'imaginais et mimais des personnages. Brusquement, un « pf ! » de dérision me troubla et me vexa profondément. Je devais encore entendre ce « pf ! » à d'autres reprises. (p. 16.)

La moquerie d'un être que l'on aime et admire est toujours douloureuse, et l'on peut imaginer que le petit Paul Klee en était profondément blessé.

Inversement, on ne peut pas prétendre que la souffrance que l'on inflige à l'autre par un besoin compulsionnel n'est pas une véritable souffrance, et que le petit Paul Klee n'avait fait aucun mal à la petite fille sous prétexte que l'on en sait les raisons. Le fait de voir les deux aspects des choses nous fait découvrir tout le drame, mais il nous permet aussi de changer. La compréhension du fait qu'avec la meilleure volonté du monde, nous ne sommes pas tout-puissants, que nous sommes sous l'emprise de compulsions et que nous ne pouvons pas aimer notre enfant comme nous le voudrions, devrait tout au plus nous conduire au deuil, mais non à des sentiments de culpabilité, car ceux-ci nous promettent un pouvoir et une liberté que nous n'avons pas. Chargés de sentiments de culpabilité, nous en chargerons notre enfant et nous l'attacherons à nous pour la vie. Au contraire, dans le deuil, nous pouvons lui donner sa liberté.

La distinction entre deuil et sentiments de culpabilité pourrait donc peut-être contribuer aussi à rompre le silence entre les générations en ce qui concerne les crimes nazis. L'aptitude au deuil est le contraire des sentiments de culpabilité ; le deuil est la douleur de savoir que les choses se sont passées comme elles se sont passées et que rien ne peut modifier le passé. Cette douleur, on peut la partager avec les enfants, sans avoir besoin d'avoir honte, tandis que les sentiments de culpabilité, on essaie de les refouler ou de les faire supporter aux enfants, ou encore les deux à la fois.

Comme le deuil dégèle les sentiments, il peut aussi conduire de jeunes êtres à se rendre compte de ce que leur ont fait leurs parents en les éduquant très tôt à l'obéissance,

selon les bons principes de l'éducation traditionnelle. Cela peut entraîner de douloureuses explosions de colère lorsque le sujet prend conscience que ses parents, qui ont plus de cinquante ans déjà, défendent toujours leurs vieux principes, ne peuvent pas comprendre la colère de leur enfant adulte, et sont blessés et vexés par ses reproches. On aimerait alors pouvoir retirer tout ce que l'on a dit, faire que tout cela ne se soit pas passé, parce que la vieille angoisse bien connue renaît et que l'on a peur de tuer ses parents par ces reproches. Lorsque de telles formules vous ont été répétées assez souvent, elles peuvent faire effet toute une vie.

Et pourtant, même lorsqu'on se retrouve encore seul avec cette colère qui vient de se manifester, parce que les parents ne sont pas plus capables de la supporter qu'auparavant, la simple expression de ce sentiment peut permettre de sortir de l'impasse de l'aliénation de soi. Le véritable enfant, l'enfant parfaitement sain, l'enfant qui ne peut absolument pas comprendre pourquoi ses parents lui font du mal et lui interdisent en même temps de crier, de pleurer et même de parler lorsqu'il a mal, peut enfin vivre. L'enfant doué et adapté a toujours essayé de comprendre cette absurdité et il l'avait admise comme allant de soi. Mais cette pseudo-compréhension, il la payait en devant renoncer à ses sentiments, au sens de ses propres besoins, autrement dit à son propre moi. L'accès à l'enfant initial, normal, révolté, qui ne comprenait pas et se rebellait, était donc toujours resté barré. Lorsque cet enfant se libère chez l'adulte, il découvre ses racines et ses forces vives.

L'expression et l'expérience des reproches de la petite enfance ne signifie pas que l'on devienne dès lors pour autant un être uniquement de reproche, mais très exactement le contraire. Du fait même que l'on a vécu ces sentiments qui étaient dirigés contre les parents, on n'est plus obligé d'en rechercher l'abréaction sur des personnes de substitution. Seule la haine contre des objets de substitution est infinie et insatiable, ainsi que nous l'avons vu avec l'exemple d'Adolf Hitler, parce qu'à l'intérieur de

la conscience, le sentiment s'est détaché de la personne à laquelle il s'adressait à l'origine.

C'est pourquoi je pense que pouvoir exprimer des reproches contre ses propres parents est une chance : elle permet d'accéder à la vérité de soi-même, permet le dégel de l'affectivité, le deuil et même, dans le meilleur des cas, la réconciliation. En tout cas elle fait partie du processus de guérison psychique. Toutefois on se tromperait complètement si l'on croyait que j'adresse personnellement des reproches à ces vieux parents. Je n'en ai pas le droit, et je n'ai pas de raison de le faire : je n'ai pas été leur enfant, je n'ai pas été contrainte au silence par eux, je n'ai pas été élevée par eux, et en tant qu'adulte, je sais que comme tous les autres parents, ils ne pouvaient pas faire autrement que se comporter comme ils l'ont fait.

C'est précisément parce que je veux inciter l'enfant qui existe chez l'adulte à vivre ses sentiments, à exprimer ses reproches, et que je ne les prends pas à mon compte, précisément parce que je n'accuse pas les parents, que je prépare à certains de mes lecteurs de considérables difficultés. Il serait bien plus facile de dire que l'enfant est coupable de tout, ou que les parents sont coupables de tout, ou bien de répartir les parts de culpabilité. C'est précisément ce que je ne veux pas faire parce qu'en tant qu'adulte, je sais qu'il n'est pas question ici de faute mais d'impossibilité de se comporter autrement. Mais comme c'est quelque chose qu'un enfant ne peut pas comprendre et que c'est en essayant d'y parvenir qu'il se rend malade, je voudrais l'aider à ne pas avoir à comprendre plus qu'il ne peut. Par la suite, ses enfants auront la chance de vivre avec un véritable père et une véritable mère qui ressentent des sentiments authentiques.

Même ces explications ne suffiront sans doute pas à éclaircir les malentendus qui interviennent souvent à ce sujet, car leurs racines sont ailleurs que dans les capacités intellectuelles. Un individu qui a dû apprendre dès son plus jeune âge à se sentir coupable de tout et à considérer ses parents comme des êtres au-dessus de tout reproche ne pourra puiser dans mes thèses qu'angoisse et sentiments de culpabilité. C'est chez les êtres d'un certain âge que la

force de cette attitude adoptée dès l'enfance s'observe le mieux. Dès l'instant où ils se trouvent en situation de dépendance ou de dénuement physique, ils peuvent se sentir coupables de la moindre vétille et même considérer brusquement leurs enfants devenus adultes [comme] les juges les plus sévères, si toutefois ils ne sont pas restés entièrement soumis. Du fait qu'ils sont ainsi, il faut les protéger et, tant par scrupule que par peur des conséquences possibles, les enfants devenus adultes se retrouvent condamnés au silence.

Étant donné que nombre de psychologues n'ont pas eu non plus la possibilité de se libérer de cette angoisse, et de prendre conscience que les parents ne mourraient pas forcément de voir le vrai visage de leurs enfants, ils ont tendance, en ce qui concerne leurs clients et patients, à permettre le plus rapidement possible une « réconciliation » avec leurs parents. Mais si la colère initiale n'a pas été vécue, cette réconciliation reste illusoire. Elle ne fait que masquer la haine inconsciente accumulée ou rejetée sur d'autres êtres, soutient le faux moi du patient, au besoin aux dépens de ses enfants, qui sont sûrs d'avoir à supporter les effets de leurs véritables sentiments. Et pourtant, en dépit de ces complications, il y a de plus en plus d'ouvrages dans lesquels des jeunes gens engagent avec leurs parents un dialogue plus libre, plus ouvert et plus franc qu'il n'y en eut jamais (cf. Barbara Frank, *Ich schaue in den Spiegel und sehe meine Mutter,* 1979 — Je me regarde dans un miroir et je vois ma mère — ; et Margot Lange *Mein Vater. Frauen erzählen vom ersten Mann ihres Lebens,* 1979 — Mon père. Des femmes parlent du premier homme de leur vie). Cela laisse espérer qu'avec le nombre d'écrivains critiques on verra augmenter le nombre de lecteurs critiques qui n'iront pas, sous l'effet de la « pédagogie noire », puiser dans la littérature scientifique (que ce soit dans les domaines de la pédagogie elle-même ou de la psychologie, de la philosophie morale et des biographies) des sentiments de culpabilité ni de quoi renforcer les leurs.

Sylvia Plath et l'interdiction de la souffrance

Tu me demandes pourquoi ma vie est l'écriture ?
Si c'est ce qui me nourrit ?
Si le jeu en vaut la chandelle ?
Surtout si c'est bien payé ?
Quelle pourrait sinon être la raison ?...
J'écris seulement
Parce qu'il y a en moi une voix
Qui ne veut pas se taire.

Sylvia Plath

Toutes les vies et toutes les enfances sont pleines de frustrations, il ne peut pas en être autrement ; car même la meilleure des mères ne peut pas satisfaire tous les désirs et tous les besoins de son enfant. Cependant ce n'est pas la souffrance des frustrations qui entraîne le trouble psychique mais l'interdiction de cette souffrance, l'interdiction de vivre et d'exprimer la douleur des frustrations subies, interdiction qui émane des parents et qui a le plus souvent pour but d'épargner leurs défenses. L'adulte a le droit de lutter avec Dieu, avec le destin, avec les autorités et avec la société lorsqu'on le trahit, qu'on outrepasse ses droits, qu'on le punit injustement, qu'on l'exploite ou qu'on lui ment, mais l'enfant n'a pas le droit de lutter avec les dieux, ni avec ses parents, ni avec ses éducateurs. Il n'a pas le droit d'exprimer ses frustrations, il doit réprimer ou nier ses réactions affectives, qui s'amassent en lui jusqu'à l'âge adulte pour trouver alors une forme d'exutoire déjà différente. Ces formes d'exutoires vont de la persécution de ses propres enfants par l'intermédiaire de l'éducation jusqu'à la toxicomanie, à la criminalité et au suicide, en passant par tous les degrés des troubles psychiques.

La forme d'exutoire la plus agréable et la plus profitable à la société est la littérature, parce qu'elle ne crée de sentiments de culpabilité pour personne. Elle permet de

formuler tous les reproches en se dissimulant derrière un personnage imaginaire. Nous le verrons avec un exemple concret, celui de Sylvia Plath, car outre le mélange de création littéraire et de réalité dans l'expression du trouble psychotique et le suicide final, nous disposons en l'occurrence de lettres personnelles et de déclarations de la mère de Sylvia Plath. L'incroyable besoin de produire et la tension permanente sont toujours soulignés lorsqu'on parle de son suicide. Sa mère aussi revient toujours sur ces éléments : les parents d'êtres suicidaires essaient toujours de se raccrocher à des motifs extérieurs ; les sentiments de culpabilité les empêchent de voir la véritable réalité des choses et de vivre le deuil.

La vie de Sylvia Plath n'a pas été plus difficile que celle de milliers d'autres gens. Elle souffrait sans doute des frustrations de son enfance plus intensément que d'autres du fait de son extrême sensibilité, mais elle éprouvait aussi des joies plus intenses. Et la cause de son désespoir n'était pas la souffrance mais l'impossibilité de communiquer cette souffrance à qui que ce fût. Dans toutes ses lettres elle affirme et réaffirme à sa mère qu'elle va très bien. L'idée que la mère ait pu garder pour elle des lettres négatives et ne pas en autoriser la publication est un contre sens sur le drame de cette vie. Ce drame (et du même coup l'explication du suicide) réside précisément dans le fait qu'il est impossible que d'autres lettres aient été écrites, parce que la mère de Sylvia avait besoin de cette confirmation, ou parce que Sylvia pensait que sa mère n'aurait pas pu vivre sans cette confirmation. Si Sylvia avait aussi pu écrire des lettres agressives ou malheureuses à sa mère, elle n'aurait pas eu besoin de se suicider. Si la mère avait pu vivre le deuil de ne pas être capable de comprendre l'abîme de la vie de Sylvia, elle n'aurait jamais permis la publication de cette correspondance, parce que précisément le fait que sa fille elle-même réaffirme qu'elle allait très bien lui aurait été trop pénible. Mais Aurelia Plath ne peut pas se livrer au travail du deuil, elle ne sait qu'avoir des sentiments de culpabilité, et les lettres lui servent à prouver qu'elle n'est pas coupable.

On peut prendre comme exemple de justification cette citation :

> Le poème suivant, que Sylvia écrivit à l'âge de quatorze ans, lui a été inspiré par l'effacement accidentel des couleurs d'une nature morte pastel, qu'elle venait de terminer et qu'elle avait placée sur la table de la véranda pour nous la montrer. Nous étions en train de l'admirer, Warren, Grammy et moi, lorsqu'on sonna à la porte. Grammy quitta son tablier pour aller ouvrir et le jeta sur la table en passant, le tablier effleura le pastel dont une partie s'effaça. Grammy était inconsolable. Mais Sylvia lui dit d'un ton léger : « Ne t'en fait pas ; je l'arrangerai. » C'est ce soir là qu'elle écrivit pour la première fois un poème à consonnance tragique.
>
> Je me croyais invulnérable
>
> *Je me croyais invulnérable,*
> *Je me croyais à tout jamais*
> *inaccessible à la souffrance —*
> *bien défendue contre la douleur intérieure,*
> *le tourment.*
> *Le monde était tout illuminé de soleil de mars*
> *mon esprit traversé d'éclats verts et or*
> *mon cœur plein de joie, et pourtant si sûr*
> *de cette douleur douce et aiguë que seule cache*
> *la joie.*
> *Mon esprit volait plus vite que la mouette,*
> *qui sillonne les hauteurs à perdre le souffle*
> *et de ses ailes de grand voilier*
> *raye l'étendue faussement bleue*
> *du ciel.*
> *(Comme le cœur de l'homme doit être faible,*
> *un pouls qui bat, quelque chose qui tremble,*
> *un instrument fragile et brillant,*
> *un instrument de verre qui un jour chante et*
> *un jour pleure.)*
> *Et brusquement le monde est devenu gris,*
> *L'obscurité a chassé la joie.*
> *Et il n'est resté que le vide sourd et douloureux*
> *que des mains inattentives avaient touché,*
> *détruit*
> *mon filet tout argenté de bonheur.*

> *Les mains se sont arrêtées, interdites,*
> *comme elles m'aimaient, elles ont pleuré,*
> *quand elles ont vu mon firmament tomber,*
> *en lambeaux.*
> *(Comme le cœur de l'homme doit être faible,*
> *un pouls qui bat, quelque chose qui tremble,*
> *un instrument fragile et brillant,*
> *un instrument de verre qui un jour chante et*
> *un jour pleure.)*
>
> M. Crockett, son professeur d'anglais le montra à un collègue qui dit : « C'est incroyable que quelqu'un d'aussi jeune ait pu vivre quelque chose d'aussi destructeur. » Lorsque je rapportai à Sylvia ce que M. Crockett m'avait dit de cette conversation, elle rit d'un air sournois et dit : « A partir du moment où l'on publie un poème, tous ceux qui le lisent ont le droit de l'interpréter à leur façon. » (Plath, 1975, p. 28.)

Lorsqu'une enfant sensible, comme Sylvia Plath, sent qu'il est vital pour sa mère de ne voir dans sa souffrance que l'effet de la destruction de l'aquarelle, et non la conséquence de la destruction du soi et de son expression symboliquement vécue dans l'aquarelle, elle fera tout pour lui cacher ses véritables sentiments. La correspondance est un témoignage patent de la construction de ce faux moi. Le vrai moi s'exprime dans *The Bell Jar* (1978) — La cloche de détresse — mais il est assassiné par le suicide, et la mère élève un monument au faux moi avec la publication des lettres.

On peut voir avec cet exemple ce qu'est exactement le suicide : c'est la seule possibilité qu'a le vrai moi de s'exprimer, et elle lui coûte la vie. Beaucoup de parents se comportent comme la mère de Sylvia Plath. Ils s'efforcent désespérément de trouver le *bon comportement* et cherchent ensuite dans le comportement de l'enfant la confirmation du fait qu'ils ont été de bons parents. L'idéal qui consiste à être de bons parents, autrement dit à bien se comporter vis-à-vis de l'enfant, à bien l'élever, à ne lui donner ni trop ni trop peu, ne signifie en fait rien d'autre qu'être de

bons enfants, sages et appliqués, de ses propres parents. Mais dans cet effort, on ignore nécessairement la souffrance de son propre enfant. Je ne peux pas être véritablement à l'écoute de mon enfant, si je suis intérieurement préoccupée d'être une bonne mère ; je ne peux être disponible pour ce qu'il a à me dire. Cela apparaît dans différentes attitudes :

Bien souvent les parents ne s'aperçoivent pas des frustrations narcissiques de l'enfant, ils n'en ont aucune idée, parce qu'ils ont eux-mêmes appris dès leur plus jeune âge à ne pas prêter d'importance à leurs propres frustrations. Il arrive aussi *qu'ils les remarquent*, mais pensent alors qu'il vaut mieux, *pour l'enfant*, que lui-même n'en prenne pas conscience. Ils s'efforcent alors de le détourner de certaines perceptions très précoces et de lui faire oublier ses expériences les plus anciennes, le tout, en croyant agir pour son bien, parce que l'enfant ne pourrait pas supporter la vérité et qu'elle risquerait de le rendre malade. Que c'est exactement l'inverse, et que c'est précisément la négation de la vérité qui le rend malade, ils l'ignorent. C'est un phénomène que j'ai particulièrement bien observé sur le cas d'un petit bébé qui, à la suite d'une grave anomalie congénitale constatée dès la naissance, devait être nourri attaché d'une façon qui ne pouvait qu'évoquer les chambres de torture. Par la suite, la mère s'efforça toujours de protéger sa fille, devenue adulte, de ce « secret » et de lui « épargner » de savoir quelle avait été la réalité de ce passé. Elle ne pouvait dont pas l'aider à faire enfin s'exprimer en elle cette connaissance passée qui resurgissait sous la forme de symptômes pathologiques.

Si la première attitude repose exclusivement sur des événements de sa propre enfance restés inconscients, il s'y mêle dans la seconde l'espoir absurde que le passé puisse se corriger par le silence.

Dans le premier cas, la règle est : « ce qui n'a pas le droit d'être ne peut pas être, » dans le second : « si l'on ne parle pas de ce qui c'est passé, rien ne s'est passé. »

La malléabilité d'un enfant sensible est pratiquement infinie, de sorte qu'il assimile intérieurement presque tous

ces principes. Il peut s'y adapter parfaitement, et pourtant il reste une sorte de mémoire physique et la vérité ne se manifeste plus que sous la forme de troubles ou de sensations pathologiques et parfois également dans les rêves. Dans le cas d'une évolution psychotique ou névrotique, on est en présence d'une autre forme d'expression de l'intériorité que personne ne peut comprendre et qui devient aussi pénible, pour l'intéressé lui-même et pour la société, que les réactions de l'enfant aux traumatismes subis étaient autrefois pénibles à ses parents.

Comme nous l'avons dit à plusieurs reprises, ce n'est pas le traumatisme en lui-même qui rend malade mais le désespoir total, inconscient et refoulé de ne pouvoir s'exprimer au sujet de ce que l'on a subi, de n'avoir pas le droit de manifester de sentiments de colère, d'humiliation, de désespoir, d'impuissance ni de tristesse, ni même le droit de les vivre. C'est ce qui conduit beaucoup d'individus au suicide, parce que l'existence ne leur semble plus valoir la peine d'être vécue à partir du moment où tous ces sentiments profonds, qui font la texture du vrai soi, n'ont absolument pas le droit de vivre. Bien sûr, on ne peut pas poser de postulat disant que les parents ont le devoir de supporter ce qu'ils ne peuvent pas supporter, mais on peut toujours les confronter à la certitude que ce n'est pas la souffrance qui a rendu leurs enfants malades, mais le refoulement de cette souffrance que l'enfant s'imposait pour l'amour de ses parents. J'ai constaté à maintes reprises que cette découverte pouvait être pour les parents une véritable révélation, qui leur ouvrait la possibilité du travail du deuil et les aidait à atténuer leurs sentiments de culpabilité.

La douleur de la frustration subie n'est ni une honte ni un poison. C'est une réaction naturelle et humaine. Si elle est interdite verbalement ou averbalement, voire chassée par la violence et par les coups comme sous le règne de la « pédagogie noire », le développement naturel est entravé et l'on crée les conditions d'un développement pathologique. Adolf Hitler ne raconte-t-il pas fièrement qu'il était arrivé un jour à compter les coups que lui donnait son père en même temps que lui, sans pleurer ni crier. Là-dessus il

imagine fantasmatiquement que, de ce jour, son père ne l'a plus battu. Je pense que c'est un fantasme car il est invraisemblable que, chez Aloïs, les raisons de donner des coups se soient évanouies du jour au lendemain : ces motivations ne venaient pas du comportement de l'enfant, mais des humiliations qu'il avait lui-même subies dans son enfance et qui restaient comme un problème non résolu. Mais le fantasme du fils est au moins le signe qu'à partir de ce jour il n'a plus gardé le souvenir des coups que lui donnait son père : par la répression de la douleur psychique, et avec l'aide de l'identification à l'agresseur, le souvenir des châtiments corporels ultérieurs est aussi tombé sous le coup du refoulement. C'est un phénomène souvent observé chez des patients : la réapparition de certains sentiments fait resurgir en eux le souvenir de scènes dont ils avaient toujours énergiquement nié la réalité.

La colère non vécue

En octobre 1977, le philosophe Leszek Kolodowski reçut le prix de la paix de l'association des libraires allemands. Dans son discours solennel, il parla de la haine en se référant à un événement qui ameutait beaucoup de gens à l'époque : le détournement d'un avion de la Lufthansa sur Mogadishu.

Kolakowski disait qu'il y avait quand même toujours eu des hommes qui n'éprouvaient aucune haine, et apportaient ainsi la preuve que l'on pouvait aussi vivre sans haine. Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'un philosophe s'exprime ainsi puisque l'être humain s'identifie à ses yeux avec l'être *conscient*. Mais pour quelqu'un qui est quotidiennement confronté à des manifestations de la réalité psychique *inconsciente*, et qui mesure tous les jours les conséquences catastrophiques que peut avoir l'ignorance de cette réalité, diviser les hommes en bons et mauvais, en êtres qui aiment et en êtres qui haïssent, ne va plus de soi. Il sait que les concepts moralisateurs déguisent la vérité plus qu'ils ne la dévoilent. La haine est un *sentiment* humain, normal, et un sentiment n'a encore jamais tué personne. Peut-on imaginer une réaction plus adéquate que la colère ou la haine devant les mauvais traitements d'enfants, le viol de femmes, la torture d'innocents, surtout lorsque les motivations de ces actes restent obscures ? Un être qui, dès le départ, a la chance de pouvoir réagir à la déception par la colère, intériorisera les parents qui ont su le comprendre, et n'aura pas besoin par la suite d'une analyse pour arriver à vivre avec ses sentiments, et même avec la haine. Je ne sais pas s'il existe des êtres qui soient ainsi, en tout cas, je n'en ai jamais rencontré. Mais ce que j'*ai* vu souvent, ce sont des êtres qui ne connaissaient véritablement pas le sentiment de la haine, qui avaient délégué leur haine à d'autres, sans le savoir, sans le vouloir ou sans s'en apercevoir. Ils souffraient dans certains cas

d'une grave névrose obsessionnelle avec des fantasmes de destructivité, et si ce n'était pas eux, c'était leurs enfants. Souvent, ils avaient été soignés pendant des années pour des troubles physiques qui étaient en réalité d'origine psychique. Quelquefois ils souffraient de graves dépressions. Mais dès lors que la possibilité leur était donnée dans l'analyse de vivre la colère de la petite enfance, ces symptômes disparaissaient et avec eux l'angoisse de porter tort à quelqu'un avec ce *sentiment*. Ce n'est pas la haine *vécue* mais la haine accumulée intérieurement et réprimée par des idéologies qui conduit à des actes de violence et à la destruction, nous l'avons démontré à partir du cas d'Adolf Hitler. Tout sentiment vécu et éprouvé fait place avec le temps à un autre, et la haine du père la plus violente, si elle est consciente, ne poussera jamais un être à commettre un meurtre, sans parler d'exterminer des peuples entiers. Alors que Hitler réprima complètement ses sentiments de l'enfance et détruisit des masses de vies humaines parce que « l'Allemagne avait besoin de davantage d'espace vital », parce que « les juifs menaçaient le monde », parce qu'il voulait « une jeunesse cruelle pour créer un monde nouveau »... La liste des prétendues « raisons » pouvait se poursuivre à l'infini.

Comment s'expliquer qu'en dépit du développement des connaissances psychologiques, dans les enquêtes qui ont été faites au cours de ces dernières décennies, les deux tiers de la population allemande déclarent encore qu'il est bien, juste et nécessaire de recourir aux châtiments corporels dans l'éducation des enfants ? Et qu'en est-il du dernier tiers ? Combien compte-t-il de parents qui éprouvent malgré eux le besoin compulsif de battre leurs enfants ? On ne peut pas comprendre cette situation si l'on ne tient pas compte des éléments suivants :

1. Pour que les parents ressentent ce qu'ils font à leurs enfants, il faudrait qu'ils aient d'abord ressenti ce qui leur a été fait dans leur propre enfance. Mais c'est précisément ce qui leur a été interdit. A partir du moment où l'accès à cette prise de conscience est barré, les parents peuvent

battre, humilier ou torturer leurs enfants de n'importe quelle façon sans se rendre compte du mal qu'ils leur font, et même, ils ne peuvent pas faire autrement.
2. Lorsque le drame de leur enfance reste entièrement dissimulé derrière des idéalisations chez des êtres par ailleurs de bonne foi, il faut que la connaissance inconsciente de cet état de choses s'exprime indirectement. C'est ce qui se produit par l'intermédiaire de la compulsion de répétition. Pour des raisons qui leur restent incompréhensibles, ces êtres recréent toujours des situations et nouent toujours des relations dans lesquelles ils torturent leurs partenaires, sont torturés par eux ou les deux à la fois.
3. Du fait que la torture de ses propres enfants est un moyen d'éducation considéré comme légitime, l'agressivité refoulée et accumulée trouve là un exutoire facile.
4. Comme par ailleurs les réactions agressives aux mauvais traitements physiques ou psychiques infligés par les parents sont interdites par presque toutes les religions, le sujet en est réduit à ce type d'exutoires.

Il n'y aurait pas de tabou de l'inceste, disent les sociologues, si l'attirance sexuelle entre parents ne faisait pas partie des pulsions naturelles. C'est la raison pour laquelle ce tabou se rencontre chez tous les peuples civilisés, et est inscrit dès le départ dans l'éducation.

Il doit nécessairement y avoir un parallèle en ce qui concerne les sentiments agressifs de l'enfant vis-à-vis de ses parents. Je ne sais pas du tout comment d'autres peuples, qui n'ont pas comme nous de quatrième commandement, ont résolu ce problème, pourtant, où que je regarde, je vois l'ordre de respecter les parents mais nulle part l'exigence du respect de l'enfant. Ne pourrait-on pas penser, par analogie avec l'interdit de l'inceste, qu'il faut que ce respect soit inculqué à l'enfant le plus tôt possible, parce que les réactions naturelles de l'enfant vis-à-vis de ses parents risqueraient d'être si violentes que les parents aurait à craindre de se faire battre, voire assassiner par leurs enfants ?

Mais tout cela n'est pas nécessaire. Nous entendons constamment parler des innombrables horreurs de notre

temps, et pourtant il me semble que l'on peut trouver une lueur d'espoir dans la tendance qui consiste à affronter les tabous établis et à les mettre en question. Si le quatrième commandement est utilisé de manière que les parents répriment les mouvements d'agressivité naturelle et légitime de l'enfant dès son plus jeune âge, de telle sorte que l'enfant n'a qu'une possibilité : celle de les transmettre à la génération suivante, l'abolition de ce tabou serait un grand progrès. Si ce mécanisme devenait conscient, si des êtres avaient le droit de voir ce que leur ont fait leurs parents, ils essaieraient de répondre vers le haut et non pas vers le bas. Cela voudrait dire par exemple que Hitler n'aurait pas eu besoin de tuer des millions d'hommes, s'il avait eu la possibilité dans son enfance de se rebeller directement contre la cruauté de son père.

Lorsque j'affirme que les nombreuses humiliations profondes et les mauvais traitements qu'Adolf Hitler a subis dans son enfance de la part de son père, sans pouvoir y répondre, on eut un effet sur son insatiable haine, je risque fort d'être mal comprise. On peut me rétorquer qu'un individu ne conduit pas à lui tout seul un peuple tout entier à des destructions de cette ampleur, que la crise économique et les humiliations de la République de Weimar sont intervenues également dans la genèse de la catastrophe. Tout cela ne fait aucun doute, mais ce ne sont pas des « crises » ni des « systèmes » qui ont tué, ce sont des hommes, des hommes dont les pères avaient toujours pu être fiers de l'obéissance de leurs petits.

Bien des choses que l'on considère depuis des décennies avec la plus profonde indignation morale et une incompréhension horrifiée peuvent s'expliquer à partir de là. Un professeur américain fait par exemple depuis des années des expériences de transplantations du cerveau. Dans une interview accordée à la revue *Tele,* il rapporte qu'il est déjà parvenu à transplanter le cerveau d'un singe sur un autre singe. Il ne doute pas que, dans un avenir assez proche, la même opération soit possible chez l'homme. Le lecteur a en l'occurrence le choix entre plusieurs attitudes : il peut être émerveillé du progrès scientifique, ou bien se demander comment de pareilles absurdités sont possibles

et à quoi peut servir une activité de ce type. Mais, arrêté par une information annexe, il peut aussi avoir une révélation. Le professeur White parle de « sentiments religieux » qu'il éprouverait dans l'exercice de son activité. Au journaliste qui l'interroge plus précisément sur ce point, il répond qu'il est d'un catholicisme très strict et que d'après ses dix enfants il a été élevé comme un dinosaure. Je ne sais pas exactement ce qu'il veut dire par là, mais j'imagine qu'il veut évoquer par cette expression des méthodes antédiluviennes d'éducation. Qu'est-ce qui l'attire en fait dans son activité ? Dans l'inconscient du professeur White, il se passe vraisemblablement la chose suivante : en consacrant toute son énergie et toute sa vitalité à l'objectif unique de parvenir un jour à transplanter un cerveau humain, il satisfait le désir qu'il a longtemps nourri dans son enfance, de changer le cerveau de son père ou de ses parents. Le sadisme n'est pas une maladie infectieuse dont on se trouve brusquement atteint, il se prépare longuement dans l'enfance et naît toujours des fantasmes désespérés d'un enfant qui, dans une situation sans issue, cherche quand même une issue.

Tout analyste qui a une certaine pratique connaît ces cas d'anciens enfants de pasteurs, à qui il n'a jamais été permis d'avoir de « mauvaises » pensées, et qui sont effectivement parvenus à ne pas en avoir, même si c'est au prix d'une grave névrose. Lorsque dans le cadre de l'analyse les fantasmes de l'enfance ont enfin droit de renaître, ils ont toujours un contenu cruel et sadique. Ces fantasmes sont un condensé des anciens fantasmes de vengeance et de la cruauté introjectée des parents qui ont essayé d'étouffer, voire ont réussi à étouffer, la vitalité de l'enfant à coup de prescriptions morales inapplicables.

Chaque être doit trouver sa forme d'agressivité s'il ne veut pas se changer en docile marionnette entre les mains des autres. Seuls les êtres qui ne se laissent pas réduire au statut d'intruments d'une volonté étrangère peuvent imposer leurs besoins personnels et défendre leurs droits légitimes. Mais cette forme d'agressivité adaptée et adéquate reste interdite à tous ceux qui ont été élevés et ont vécu

toute leur enfance dans la croyance absurde qu'un homme pouvait n'avoir jamais que des pensées bonnes et pieuses et être en même temps sincère et véridique. Le seul fait de vouloir satisfaire à cette exigence impossible peut mener un enfant au bord de la folie. Rien d'étonnant à ce qu'il tente de se libérer da sa prison par des fantasmes sadiques. Mais même cette tentative est interdite et doit être refoulée. C'est ainsi que la partie compréhensible et supportable de ce fantasme reste entièrement cachée à la conscience, coiffée de la pierre tombale de la cruauté aliénante, et coupée du moi. Cette pierre tombale, qui d'une façon générale n'est guère cachée, est quand même quelque chose que l'on redoute, et que l'on cherche toute sa vie à éviter. Et pourtant nulle part au monde il n'y a d'autre voie pour trouver le vrai moi que précisément l'unique qui longe la pierre tombale si longtemps évitée. Car avant qu'un homme puisse développer la forme d'agressivité propre qui lui est adaptée, il faut qu'il ait découvert en lui-même et ressenti les vieux fantasmes de vengeance refoulés parce qu'interdits. Eux seuls sont suceptibles de le conduire à sa véritable révolte d'enfant, à sa véritable colère, qui peuvent ensuite faire place au deuil et à la réconciliation.

L'évolution de Friedrich Dürrenmatt, qui s'est vraisemblablement faite sans analyse, peut nous servir ici d'illustration. Ayant grandi dans une maison de pasteur, lorsqu'il commence à écrire, il jette d'abord à la tête du lecteur la grotesque absurdité, la fausseté et la cruauté du monde. Même les plus grandes démonstrations de froideur, même le cynisme le plus perfide ne peuvent pas effacer les traces du vécu de la petite enfance. Comme chez Hieronymus Bosch, c'est un enfer *vécu* qui nous est décrit là, même si l'auteur n'en a plus la connaissance directe.

Quelqu'un qui n'aurait pas appris par lui-même que la haine fait rage le plus brutalement et le plus cruellement là où les liens sont aussi les plus intenses n'aurait jamais pu écrire *La visite de la vieille dame*. Et malgré toutes ces expériences très profondes, le jeune Dürrenmatt s'en tient rigoureusement à ce principe de froideur qu'un enfant s'impose lorsqu'il faut que ses sentiments demeurent entièrement cachés à son entourage. Pour se libérer de la

morale d'une famille de pasteur il faut d'abord qu'il rejette les vertus d'abord prisées qui lui sont devenues suspectes, comme la pitié, l'amour du prochain, la compassion, et qu'il puisse enfin exprimer sous une forme violente et avec une certaine distorsion les fantasmes interdits de cruauté. A l'âge mûr, il semble qu'il n'ait pas le même besoin de cacher ses véritables sentiments, et dans les œuvres plus tardives de Dürrenmatt on perçoit moins la provocation que le besoin insatiable d'asséner à l'humanité des vérités désagréables, ce qui est en fait lui rendre service. Car un enfant comme Dürrenmatt a forcément très bien su percer à jour son entourage. Dans la mesure où il est capable de traduire par le processus de création littéraire ce qu'il a vu, il aide aussi le lecteur à devenir plus attentif et plus vigilant. Et comme il a vu de ses propres yeux, il n'a pas besoin de se laisser corrompre par des idéologies.

C'est une forme de perlaboration de la haine de l'enfance qui est en elle-même profitable à l'humanité et n'a pas besoin d'être « socialisée ». Les anciens analysants, eux non plus, n'ont plus besoin de faire du mal aux autres, à partir du moment où ils ont regardé en face le « sadisme » de leur enfance. Au contraire, ils deviennent, en fait, moins agressifs dès lors qu'ils vivent *avec* leur agressivité et non plus *contre* elle. Ce n'est pas une sublimation de pulsion mais un processus de maturation normal, qui débute dès que les obstacles ont été écartés. Il n'y a plus besoin d'effort, puisque la haine refoulée a été *vécue* et *non plus abréagie*. Ces hommes et ces femmes deviennent brusquement plus courageux que jamais, autrement dit, ils ne s'adressent pas comme par le passé au-dessous d'eux mais directement « au-dessus ». Ils n'ont plus peur de fixer des limites à ceux qui les dominent, et ils n'ont plus besoin d'humilier leurs partenaires ni leurs enfants. Ils se sont vécus en tant que victimes, et n'ont plus besoin de couper de leur moi ce rôle inconscient de victimes ni de la projeter sur d'autres. Mais d'innombrables êtres humains ont besoin de passer par ce chemin de la projection. Ils le font en tant que parents avec leurs enfants, en tant que psychiatres avec leurs malades, en tant que chercheurs avec les animaux. Personne ne s'en étonne, personne ne se révolte

contre cela. Ce que le professeur White fait avec les cerveaux de singes est honoré du nom de science, et lui-même n'en est pas peu fier. Où est la frontière avec le Dr Mengele qui faisait à Auschwitz des expériences sur les hommes ? Étant donné que les juifs n'étaient pas considérés comme des hommes, ses expériences étaient même parfaitement légitimes « moralement ». Pour comprendre comment Mengele put faire cela et le supporter, il nous suffirait de savoir ce qui lui avait été fait dans son enfance. Je suis sûre que l'on découvrirait là une horreur à peine compréhensible de l'extérieur, que lui-même considérait en revanche comme la meilleure éducation possible et à laquelle il était intimement persuadé de « devoir beaucoup ».

Le choix des objets disponibles sur lesquels ont peut se venger de ce que l'on a souffert dans son enfance est pratiquement illimité, mais sur ses propres enfants, le mécanisme se produit en quelque sorte de lui-même. Presque dans tous les vieux manuels d'éducation on explique pour commencer comment combattre le caprice et la tyrannie du nourrisson, et comment punir le plus sévèrement possible l'« entêtement » du tout-petit. Les parents qui ont été eux-mêmes tyrannisés suivant ces méthodes sont bien entendu très pressés de se libérer à l'aide d'un objet de substitution et vivent, dans la colère de leur enfant, leur propre père tyrannique qui se trouve là enfin à leur merci — comme les singes sont à la merci du professeur White.

On remarque souvent, dans les analyses, que les patients ont le sentiment d'être extrêmement exigeants dans les besoins les plus infimes mais les plus importants pour eux sur le plan vital, et qu'ils s'en veulent énormément. C'est ainsi par exemple qu'un homme qui a acheté une maison pour sa femme et ses enfants ne se reconnaît pas le droit d'avoir dans cette maison une pièce à lui, dans laquelle il pourrait se retirer, ce qui est en fait son plus profond désir. Ce serait présomptueux ou « bourgeois ». Mais comme, ne disposant pas de cette pièce, il étouffe, il songe à quitter sa famille pour s'enfuir au désert. Une femme, entreprenant une analyse après toute une série d'opérations,

se considérait comme trop exigeante parce qu'elle n'était pas assez reconnaissante de ce que lui avait apporté l'existence et demandait toujours davantage. Dans le cours de l'analyse, on s'aperçoit qu'elle éprouve depuis des années un besoin compulsif d'acheter toujours de nouveaux vêtements dont elle n'a guère besoin et qu'elle ne porte presque jamais, et qu'elle adopte ce comportement à titre de substitution pour une autonomie qu'elle ne s'était jusqu'alors jamais permise. Toute petite, elle avait déjà entendu dire par sa mère qu'elle était trop exigeante, elle en avait eu honte et s'était donc efforcée toute sa vie de rester modeste. C'était aussi la raison pour laquelle, il n'était pas question au départ qu'elle fît une psychanalyse. Il fallut d'abord que les chirurgiens lui ôtassent quelques organes pour qu'elle se le permît. Alors il apparut progressivement que cette femme avait été le champ d'action sur lequel sa mère avait tenté de s'imposer contre son propre père. Auprès de ce père tyrannique jamais la moindre résistance n'avait été possible. Mais la fille se laissa prendre, dès le départ, dans une telle constellation que tous ses désirs et tous ses besoins étaient considérés d'emblée comme des exigences démesurées, et des prétentions exagérées contre lesquelles la mère se défendait avec une indignation morale. Dans tous ses élans d'autonomie, la fille éprouvait donc un sentiment de culpabilité, et elle cherchait à les cacher à sa mère. Son vœu le plus profond était de rester simple et modeste, tandis qu'elle souffrait du besoin compulsif d'acheter et d'entasser des choses inutiles, ce qui était une manière de se prouver cette prétention abusive dont l'avait toujours accusée sa mère. Elle vécut des moments très durs dans son analyse, jusqu'au jour où elle arriva à se débarrasser du rôle tyrannique de son grand-père. Mais il se révéla alors qu'elle s'intéressait fort peu aux biens matériels — dès lors qu'elle pouvait réaliser ses véritables besoins et être créative. Elle n'eut plus besoin d'acheter des choses inutiles pour prouver à sa mère une exigence tyrannique ou se ménager une secrète autonomie, et elle put enfin se préoccuper de ses véritables ambitions intellectuelles et spirituelles sans en éprouver de sentiments de culpabilité.

Cet exemple illustre quelques-unes des thèses exposées dans tout ce chapitre :

1. Exprimant ses besoins les plus normaux et les plus inoffensifs, l'enfant peut être ressenti par ses parents comme exigeant, tyrannique et dangereux, s'ils ont eux-mêmes souffert par exemple de l'autorité d'un père tyrannique dont ils n'ont pas pu se défendre.
2. L'enfant peut réagir à ces « attributions » par une exigence effective issue de son *faux soi* de manière à incarner aux yeux de ses parents le père agressif qu'ils recherchent toujours.
3. Traiter ce comportement de l'enfant ou du futur patient au niveau des pulsions, et vouloir l'aider en l'éduquant au « renoncement pulsionnel », serait ignorer la véritable histoire de cette tragique représentation de soi-même et abandonner le patient à sa solitude.
4. Il n'y a pas besoin de rechercher le « renoncement pulsionnel » ni la « sublimation » de la « pulsion de mort », à partir du moment où l'on a compris les racines d'une action destructrice ou agressive dans l'histoire de sa vie, dans la mesure où à partir de ce moment-là les énergies psychiques se changent d'elles-mêmes en créativité à condition qu'aucune mesure éducative n'ait été prise.
5. Le travail du deuil sur ce qui s'est passé irréversiblement est la condition *sine qua non* de ce processus.
6. Ce travail du deuil, lorsqu'il est vécu dans le cadre de l'analyse avec l'aide du transfert et du contre-transfert, conduit non seulement à de nouvelles formes d'interaction avec des partenaires actuels, mais aussi à une modification intrapsychique structurelle.

La permission de savoir

Les parents ne sont bien évidemment *pas uniquement* des bourreaux, mais il est important de savoir que dans bien des cas ils le sont aussi, et très souvent sans même s'en apercevoir. C'est un fait généralement assez peu connu et au contraire très contesté même chez les analystes, et c'est la raison pour laquelle je tiens particulièrement à en parler.

Les parents qui aiment leurs enfants devraient avoir plus que personne la curiosité de savoir ce qu'ils font inconsciemment à leurs enfants. S'ils ne veulent rien en savoir tout en se réclamant de leur amour, c'est qu'ils n'ont pas véritablement le souci de la vie de leurs enfants, mais celui d'une sorte de comptabilité dans leur propre registre de culpabilité. Et ce souci qu'ils portent en eux depuis leur plus jeune âge les empêche de développer librement leur amour pour leurs enfants, et d'en tirer quelque enseignement que ce soit. Le domaine de la « pédagogie noire » ne se limite pas à quelques principes d'éducation dépassés datant des siècles derniers. Ils étaient certes appliqués alors consciemment et ouvertement alors qu'on hésite davantage à les proclamer aujourd'hui, mais la pédagogie noire s'insinue quand même dans les principaux domaines de notre existence. C'est précisément son omniprésence qui la rend si difficile à cerner. C'est comme un virus, avec lequel nous aurions appris à vivre dès notre plus tendre enfance.

C'est aussi la raison pour laquelle, bien souvent, nous ne nous doutons pas que nous pourrions vivre mieux et plus heureux sans lui. Les êtres les meilleurs du monde, habités des meilleures intentions comme par exemple le père de A. (cf. p. 113) peuvent en être atteints sans même le soupçonner. S'ils n'ont pas fait par hasard l'expérience d'une analyse, ils n'ont pas eu d'occasion de s'en apercevoir, c'est-à-dire qu'ils n'ont jamais été amenés à

remettre en question les convictions à composante affective qu'ils ont héritées de leurs parents dès leur plus jeune âge. En dépit de leur sincère désir d'instaurer un mode de cohabitation démocratique, la discrimination et l'absence de droits de l'enfant demeurent dans le fond une chose naturelle à leurs yeux, car du fait même de ce qu'a été l'expérience de leur propre enfance, ils ne peuvent guère se représenter quelque chose d'autre. Leur stabilité est garantie par le fait que cette attitude a été ancrée très tôt dans leur inconscient.

A cela vient s'ajouter un autre facteur de stabilisation. La plupart des adultes sont eux-mêmes des parents. Ils ont éduqué leur enfants en puisant dans les réserves inconscientes de l'expérience de leur propre enfance, et n'avaient guère la possibilité de se comporter autrement que leurs parents autrefois. Lorsqu'ils se trouvent directement confrontés à l'idée que c'est dans son plus jeune âge que l'on peut faire à un enfant le plus de mal, et le mal qui laissera les traces les plus profondes, ils éprouvent bien évidemment des sentiments de culpabilité le plus souvent insupportables. C'est précisément chez les êtres élevés suivant les principes de la « pédagogie noire » que l'idée de n'avoir pas été des parents idéaux peut susciter de véritables tortures, parce qu'ils ont vis-à-vis de leurs parents intériorisés le devoir de ne pas avoir commis de fautes. Ils auront donc tendance à se défendre d'acquérir de nouvelles connaissances en la matière, en s'efforçant avec d'autant plus d'acharnement de se réfugier derrière les règles traditionnelles d'éducation. Ils s'attacheront d'autant plus à répéter que la répression des sentiments, le devoir et l'obéissance ouvrent les portes d'une vie noble et juste, et que c'est « en serrant les dents » que l'on devient adulte ; ils sont obligés de se défendre de toute nouvelle information sur l'univers du vécu de la petite enfance.

Les informations pertinentes ne sont pourtant pas difficiles à trouver on peut même les recueillir « dans la rue ». Si l'on observe les enfants d'aujourd'hui qui grandissent dans une plus grande liberté, on en apprend beaucoup sur

les véritables lois de la vie affective demeurées cachées aux générations précédentes. Prenons un exemple :

Une mère se trouve sur un terrain de jeu avec sa petite fille de 3 ans, Marianne, qui s'accroche à ses jambes et sanglote à vous fendre le cœur. Comme j'en demande la raison, la mère me répond, pleine de compréhension, qu'elles reviennent juste de la gare où elles étaient allées attendre papa et que papa n'est pas arrivé. Seul le papa d'Ingrid est descendu du train. Je dis : « Oh, tu as dû être bien déçue ! » L'enfant me regarde, de grosses larmes roulent sur ses joues, mais elle jette déjà un coup d'œil vers les autres enfants et deux minutes après elle s'amuse joyeusement avec eux. La douleur profonde ayant été vécue et non pas refoulée et contenue, elle a automatiquement fait place à d'autres sentiments, plus joyeux.

Si l'observateur est assez ouvert pour tirer un enseignement de cette scène, il ne peut qu'en être attristé. Il se demandera forcément s'il se peut que tous les sacrifices qu'il a dû lui-même s'imposer n'aient pas été nécessaires. La colère et la douleur passent manifestement très vite si on les laisse s'exprimer. Se pourrait-il qu'il n'ait pas été nécessaire de lutter une vie entière contre l'envie et la haine, et que leur puissance hostile que l'on sentait en soi n'ait été que le produit et la conséquence de la répression ? Se pourrait-il que la répression des sentiments, l'« équilibre » calme et maître de soi que l'on s'est péniblement imposé, et dont on est si fier, ne représente en fait qu'un sinistre appauvrissement et non pas une « valeur culturelle » comme on s'est habitué jusqu'alors à le considérer ?

Si le témoin de la scène décrite précédemment était jusqu'alors fier de sa maîtrise de soi, une partie de cette fierté pourrait bien se transformer en colère, d'avoir été trompé toute sa vie et frustré de la liberté de ses sentiments. Et cette colère, si elle est vraiment exprimée et vécue, peut permettre le deuil de l'absurdité de ses propres sacrifices. Cette démarche qui va de la colère au deuil permet de rompre le cercle vicieux de la répétition. Qui n'a jamais pris conscience d'avoir été victime, pour avoir été élevé dans l'idéologie du courage et de la domination de soi,

risque fort d'être enclin à se venger sur la génération suivante de son propre rôle de victime resté inconscient. Lorsque, au contraire, après une phase de colère on peut parvenir à éprouver le deuil, on éprouve aussi le deuil du rôle de victime de ses propres parents, et l'on n'a plus besoin de persécuter ses enfants. L'aptitude au deuil constitue une alliance avec les enfants.

Cela vaut également pour les rapports avec les enfants adultes. J'ai eu un jour un entretien avec un très jeune homme qui en était à sa deuxième tentative de suicide et me dit : « Depuis la puberté je souffre de dépression et ma vie n'a aucun sens. J'ai d'abord cru que c'était à cause des études, parce qu'il y a là tant de choses absurdes. Mais maintenant j'ai passé tous mes examens, et le vide est encore plus terrible. Mais ces dépressions n'ont rien à voir avec mon enfance, ma mère m'a dit que j'avais eu une enfance très heureuse et très protégée. »

Nous nous sommes à nouveau rencontrés quelques années plus tard. Entre-temps, la mère de ce jeune homme avait fait une analyse. La différence entre les deux conversations était frappante. Il avait développé sa créativité non seulement dans son métier, mais dans tous les autres domaines, et désormais il vivait incontestablement sa vie. Dans le cours de la conversation, il me dit : « Lorsque ma mère est sortie de sa coquille grâce à l'analyse, elle a perdu ses œillères et elle a vu ce qu'ils avaient tous les deux fait avec moi. Elle a commencé par m'encombrer avec ça en m'en parlant de plus en plus souvent — manifestement pour se soulager ou pour recevoir mon absolution —, en m'expliquant comment avec leurs bons principes d'éducation, dans le fond ils m'avaient empêché de vivre. Au début, je ne voulais rien savoir, je l'évitais, je me mettais en colère contre elle. Mais, avec le temps, je me suis aperçu que ce quelle me racontait alors était la vérité. Il y avait quelque chose en moi qui savait tout cela depuis longtemps, mais je n'avais pas le droit de le savoir. Maintenant, ma mère montrait qu'elle avait la force de regarder en face ce qui s'était passé et d'en supporter tout le poids, sans rien épargner, renier, ni

déformer, parce qu'elle sentait qu'elle-même avait été aussi une victime, et je me sentais le droit de laisser s'exprimer ce que je savais de mon passé. Ce fut un grand soulagement, de n'avoir plus à se jouer la comédie. Et ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'avec tout cet échec dont nous avons pris conscience tous les deux, je ressens ma mère comme un être bien plus humain, bien plus vivant et bien plus chaleureux que jamais dans le passé. Moi aussi je me sens plus libre et plus authentique. C'en est fini des efforts permanents pour déguiser la vérité. Elle n'a plus besoin de me prouver son amour pour couvrir ses sentiments de culpabilité ; je sens tout simplement son affection et son amour. Elle n'a plus besoin non plus de me dire ce que j'ai à faire, elle me laisse être comme je suis, parce qu'elle-même en a le droit et qu'elle n'est plus sous l'emprise de grands principes. C'est une lourde charge dont j'ai été libéré. J'ai plaisir à vivre, et j'y suis arrivé sans avoir besoin de passer par une longue analyse. Mais aujourd'hui, je ne dirais plus que mes tentatives de suicide n'avaient rien à voir avec mon enfance. Tout simplement je n'avais pas le droit de m'en apercevoir, et cela ne faisait sans doute qu'aggraver mon trouble. »

Ce jeune homme décrivait là un processus qui est à l'origine de bien des troubles psychiques : la répression de ce que l'on a su dans la petite enfance, qui ne peut se manifester que par des symptômes physiques, par une compulsion de répétition ou par l'effondrement dans le trouble psychotique. John Bowlby a écrit une étude intitulée : « On knowing what you are not supposed to know and feeling what you are not supposed to feel » (1979) où il témoigne d'expériences analogues.

En relation avec cette histoire de tendance suicidaire, il était assez instructif pour moi de constater que, même dans des cas graves, chez des sujets jeunes, on peut se dispenser d'une thérapie, si les parents ont la possibilité de rompre le mur du silence et de la négation de la vérité et de confirmer à l'enfant que ses symptômes ne sont pas du vent, qu'ils ne sont pas les suites d'un surmenage, de divagations, d'un amollissement, d'une mauvaise lecture,

de mauvaises fréquentations, d'un conflit pulsionnel interne, etc. A partir du moment où les parents n'ont plus besoin de lutter fièvreusement contre leurs propres sentiments de culpabilité et donc de les décharger sur leurs enfants, mais qu'ils ont appris à admettre leur destin, ils donnent à leurs enfants la liberté de vivre non plus contre mais avec leur passé. La connaissance physique et affective que porte en lui l'enfant devenu adulte peut alors concorder avec sa naissance intellectuelle. A partir du moment où ce travail du deuil est possible, les parents se sentent alliés avec leurs enfants et non pas séparés d'eux — c'est un fait assez peu connu, parce que l'on tente rarement ce genre d'expériences. Mais là où elles sont possibles, les fausses informations de la pédagogie s'effacent pour faire place à une connaissance de la vie que chacun peut atteindre à partir du moment où il peut se fier à ses propres expériences.

Postface

Après avoir terminé et envoyé à l'éditeur le manuscrit de cet ouvrage, je me suis entretenu de problèmes d'éducation avec un jeune collègue très sensible, dont j'estime beaucoup les travaux et qui est lui-même père de deux enfants. D'après lui, il était regrettable que la psychanalyse n'ait pas encore su poser les principes d'une pédagogie humaine. J'exprimais quelques doutes sur la possibilité d'une pédagogie humaine, disant que ma pratique psychanalytique m'avait appris à percevoir les formes de manipulations les plus subtiles et les plus raffinées qui cherchaient à se faire passer pour une pédagogie. J'expliquai ma conviction que toute pédagogie devenait superflue dès lors que l'enfant avait pu avoir auprès de lui dans son enfance une personne stable, qu'il pouvait utiliser au sens où l'entend également Winnicott, qu'il ne devait pas craindre de perdre, par qui il n'avait pas à craindre d'être abandonné s'il exprimait ce qu'il ressentait. Un enfant qui est pris au sérieux, respecté et soutenu dans ce sens-là peut faire sa propre expérience de lui-même et du monde et n'a pas de sanctions à craindre de l'éducateur. Mon interlocuteur était d'accord sur ce point, mais pensait qu'il était quand même important pour les parents de recevoir un certain nombre de directives concrètes. Je lui répondis par une formule que j'ai déjà utilisée : « Si les parents réussissaient à porter à leurs enfants le même respect qu'ils ont toujours porté à leurs propres parents, ces enfants parviendraient à développer toutes leurs aptitudes dans le meilleur sens. »

Après un bref éclat de rire, mon collègue me regarda le plus sérieusement du monde et dit au bout d'un moment de silence : « Mais, ce n'est pas possible... » « Pourquoi ? » demandai-je. « Parce que... parce que... les enfants ne prennent pas de sanctions contre nous, ils ne nous menacent pas de nous abandonner si nous ne nous comportons pas bien. Et même s'ils le disent, nous savons qu'ils ne le

feraient pas... » Mon collègue devenait de plus en plus pensif et me dit alors, en articulant très lentement : « Vous savez, je me demande si ce que l'on qualifie de pédagogie n'est pas tout simplement un problème de pouvoir et si nous ne ferions pas mieux d'écrire davantage sur les rapports cachés de pouvoir, que de nous casser la tête pour inventer de meilleures méthodes d'éducation ? » « C'est précisément ce que j'ai essayé de faire dans mon dernier livre », répondis-je.

Le drame de l'individu bien élevé réside dans le fait qu'une fois adulte il ne peut pas savoir ce qui lui a été fait, ni ce qu'il fait lui-même, s'il ne s'en est pas aperçu tant qu'il était enfant. Des foules d'institutions en profitent et en particulier les régimes totalitaires. En cette époque de manipulation, la psychologie peut aussi rendre de terribles services au conditionnement de l'individu, de la famille et de peuples tout entiers. Le conditionnement et la manipulation de l'autre ont toujours été une arme et un instrument de l'exercice du pouvoir, même s'ils se déguisent sous les noms d'« éducation » ou de « thérapeutique ». Étant donné que l'exercice du pouvoir sur les autres et l'abus de ce pouvoir ont le plus souvent pour fonction d'empêcher l'émergence de nos propres sentiments d'impuissance, et sont donc le plus souvent commandés par l'inconscient, les arguments d'ordre éthique ne peuvent pas interrompre ce processus.

De la même manière que la technique a contribué à faciliter le génocide sous le Troisième Reich, la connaissance plus précise du comportement humain fondée sur l'informatique et la cybernétique peut conduire à un meurtre psychologique de l'homme plus radical et plus efficace que l'ancienne psychologie intuitive. Il n'y a pas de moyen de se défendre de cette évolution ; même la psychanalyse n'en est pas un dans la mesure où elle court elle aussi le risque d'être utilisée comme moyen de pouvoir dans des instituts de formation. La seule solution qui reste à mes yeux consiste à renforcer l'objet de ces manipulations dans ce qu'il ressent, à l'aider, en lui faisant prendre conscience de son inféodation, à se défendre, par ses propres forces

et par l'expression de ses sentiments, du meurtre psychologique qui le menace.

Ce ne sont pas les psychologues mais les poètes qui font l'avant-garde de leur époque. Au cours des dix dernières années les ouvrages autobiographiques se sont multipliés, et l'on observe très bien que l'idéalisation des parents s'atténue chez les auteurs les plus jeunes. La disposition à s'exposer à la vérité de sa propre enfance et l'aptitude à la supporter sont nettement plus marquées dans la génération de l'après-guerre. Des portraits de parents tels qu'on en trouve dans les ouvrages de Christoph Meckel (1980), Erika Burkart (1979), Karin Struck (1975), Ruth Rehmann (1979), Brigitte Schwaiger (1980), Barbara Frank (1979) et Margot Lang (1979), n'auraient guère été imaginables il y a trente ans, ni même vingt. J'y vois un grand espoir sur la voie de la vérité, et en même temps la confirmation que même un très léger allègement des principes d'éducation porte ses fruits, en permettant au moins aux auteurs littéraires une prise de conscience. Le fait que la science les suive à retardement est une chose bien connue.

Pendant cette même décennie où les auteurs littéraires découvrent l'importance affective de l'enfance et démasquent les effets dévastateurs de l'exercice du pouvoir déguisé sous le nom d'éducation, dans les universités, quatre années durant, les étudiants en psychologie apprennent à considérer l'homme comme une machine pour mieux maîtriser son fonctionnement. Si l'on pense au temps et à l'énergie consacrés, dans les meilleures années de la vie, à gâcher la dernière chance de l'adolescence et à maintenir en veilleuse, par la force de l'intellect scientifique, les sentiments particulièrement intenses qui se manifestent alors, on ne peut pas s'étonner qu'après ce sacrifice ces psychologues fassent aussi de leurs patients et de leurs clients des victimes, et les traitent comme des instruments de leur savoir et non comme des êtres créatifs et autonomes. Il y a des traités de psychologie, prétendument objectifs et scientifiques, qui rappellent par leur acharnement autodestructeur l'officier de *La Colonie pénitentiaire* de Kafka. L'attitude innocente et même confiante du condamné se retrouve au contraire chez l'étudiant qui voudrait bien

pouvoir croire qu'en quatre ans d'études il n'a perdu que ses forces et non pas sa substance.

Le peintre ou le poète expressionniste qui s'exprimait au début du siècle a mieux compris la névrose de son temps (ou en tout cas l'a mieux exprimée inconsciemment) que les professeurs de psychiatrie qui étaient ses contemporains. Les symptômes hystériques des patientes étaient la mise en scène inconsciente du traumatisme de leur enfance. Freud a réussi à décoder cette langue incompréhensible pour les médecins, ce qui lui valut moins de reconnaissance que d'hostilité parce qu'il avait osé toucher à des tabous de l'époque.

Les enfants qui s'aperçoivent de trop de choses sont punis, et ils intériorisent si profondément les sanctions qu'adultes ils n'ont plus à s'apercevoir de rien. Mais comme, en dépit de toutes les sanctions, certains ne peuvent pas renoncer à « s'apercevoir » de beaucoup de choses, on peut espérer que, malgré la technicité de plus en plus poussée des études psychologiques, la vision de la colonie pénitentiaire de Kafka ne s'applique qu'à certains domaines de notre existence et peut-être pas pour toujours. Car l'âme humaine est pratiquement indestructible, et ses chances de renaître demeurent tant que le corps vit.

Bibliographie

Ariès, Philippe (1960), *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Le Seuil.

Bolwby, John (1979) « On knowing what you are not supposed to know and feeling what you are supposed to feel », in *Journal of the Canadian Psychiatric Association.*

Braunmühl, Ekkehard von (1978), *Zeit für Kinder,* Francfort, Fischer. *Antipädagogik,* Weinheim et Bâle, Beltz.

Bruch, Hilde (1978), *The Golden Cage,* Cambridge, Ma, Harvard Univ., Press.

Burkart, Erika (1979), *Der Weg zu den Schafen,* Zurich, Artemis.

F. Christiane, *Moi, Christiane F., droguée, prostituée...* témoignages recueillis par Kai Hermann et Horst Rieck, Mercure de France, 1981, trad. Léa Marcou.

Fest, Joachim (1963), *Les Maîtres du Troisième Reich,* Paris, Grasset, trad. Simone Hutin et Maurice Barth.

Fest, Joachim (1973), *Hitler* (vol. 1), Paris, Gallimard, trad. Guy Fritsch-Estrangin, Marie-Louise Audiberti, Michel-François Demet, Lily Jumel.

Frank, Barbara (1979), *Ich schaue in den Spiegel und sehe meine Mutter,* Hambourg, Hoffmann und Campe.

Handke, Peter (1975), *Le Malheur indifférent,* Paris, Gallimard, trad. Anne Gaudu.

Heiden, Konrad (1936), *Adolf Hitler,* Vienne, Europa.

Helfer, Ray E. und Kempe, C. Henry (éd.) (1979), *The Battered Child Chicago.*

Höss, Rudolf (1959), *Le Commandant d'Auschwitz parle,* Paris, Maspero.

Jetzinger, Franz (1957), *Hitlers Jugend,* Vienne, Europa.

Kestenberg, Judith (19747, « Kinder von Überlebenden der Naziverfolgung » in *Psyche 28,* p. 249-265.

Klee, Paul (1957), *Tagebücher,* Cologne, Dumont.

Krüll, Marianne (1979), *Freud und sein Vater,* Munich, Beck.

Lange, Margot (1979), *Mein Vater.* Frauen erzählen vom ersten Mann ihres Lebens, Reinbek, Rowohlt (rororo 4357).

de Mause, Lloyd (1977), *History of Child Hood,* Francfort, Suhrkamp. (1979), « Psychohistory. Über die Unabhängigkeit eines neuen Forschungs gebietes » in *Kindheit I,* p. 51-71.

Meckel, Christoph (1979), *Suchbild. Über meinen Vater,* Düsseldorf, Claasen.

Miller, Alice (1983), *Le Drame de l'enfant doué,* Paris, Presses Universitaires de France, trad. Bertrand Denzler.

Miller, Alice (1981), *Du sollst nicht merken,* Francfort, Suchrkamp.

Moor, Paul (1972), *Das Selbstporträt des Jürgen Bartsch,* Francfort, Fischer (Fischerbücherei 1187).

Niederland, William G. (1980), *Folgen der Verfolgung,* Francfort, Suhrkamp (es 1015 NF 15).
Olden, Rudolf (1935), *Adolf Hitler,* Amsterdam, Querido.
Plath, Sylvia (1975), *Briefe nach Hause,* Munich, Hanser.
La cloche de détresse, Gonthier, 1972.
Rauschning, Hermann (1973), *Hitler m'a dit,* Avant-propos de Marcel Ray, Coopération, Paris, 1939.
Rutschky, Katharina (éd.), (1977), *Schwarze Pädagogik,* Berlin, Ullstein (Ullstein Buch Nr 3318).
Schatzman, Morton (1978), *Die Ansgt vor dem Vater,* Reinbek, Rowohlt (rororo 7114).
Schatzman, Morton (19737, Soul Murder, London, Allen Lane, a Division of Peuguin Books Ltd.
Schwaiger, Brigitte (1980), *Lange Abwesenheit,* Vienne/Francfort, Zsolny.
Stierlin, Helm (1975), *Adolf Hitler, psychologie du groupe familial,* Paris, Presses Universitaires de France, trad. Jeanne Etoré.
Struck, Karin (1973), *Klassenliebe,* Francfort, Suhrkamp (es 629).
(1975), *Die Mutter,* Francfort, Suhrkamp.
Theleweit, Klaus, (1977), *Männerphantasien,* Francfort, Roter Stern.
Toland, John (1978), *Adolf Hitler,* Paris, Pygmalion, trad. Léo Dilé.
Zenz, Gisela (1979), *Kindesmisshandlung und Kinderrechte,* Francfort, Suhrkamp.
Zimmer, Katharina (1979), *Das einsame Kind,* Munich, Kösel.

Table des matières

Cet ouvrage a été reproduit et achevé d'imprimer sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch à Mayenne en décembre 2009.
N° d'éd. L.01EHVNFV2102.A023. – N° d'impr. 75302. – D.L. octobre 1984.
(Imprimé en France)

Alice Miller
C'est pour ton bien

Traduction de
Jeanne Etoré

« L'opinion publique est loin d'avoir pris conscience que ce qui arrivait à l'enfant dans les premières années de sa vie se répercutait inévitablement sur l'ensemble de la société, et que la psychose, la drogue et la criminalité étaient des expressions codées des expériences de la petite enfance... Ma tâche est de sensibiliser cette opinion aux souffrances de la petite enfance, en m'efforçant d'atteindre chez le lecteur adulte l'enfant qu'il a été. »

Ce livre intelligent et chaleureux dénonce les méfaits de l'éducation traditionnelle – qui a pour but de briser la volonté de l'enfant pour en faire un être docile et obéissant –, et montre comment, fatalement, les enfants battus battront à leur tour, les menacés menaceront, les humiliés humilieront; comment, surtout, à l'origine de la pire violence, celle que l'on s'inflige à soi-même, ou celle que l'on fait subir à autrui, on trouve toujours le meurtre de l'âme enfantine. Cette « pédagogie noire », selon l'expression de l'auteur, est illustrée par des textes des XVIII[e] et XIX[e] siècles, stupéfiants ou tragiques, reflétant les méthodes selon lesquelles ont été élevés nos parents et nos grands-parents, et par trois portraits d'enfances massacrées : celle de Christine F., droguée, prostituée, celle d'un jeune infanticide allemand – et celle d'Adolf Hitler, que l'on découvrira ici sous un jour tout à fait inattendu.

Un livre à mettre d'urgence entre toutes les mains.

Alice Miller a exercé la psychanalyse jusqu'en 1980 avant de se consacrer entièrement à ses recherches sur l'enfance. Traduite dans le monde entier, elle a publié treize livres sur les causes et les conséquences des mauvais traitements infligés aux enfants, dont *Le Drame de l'enfant doué* (PUF, 1983), *La Connaissance interdite* (Aubier, 1990), *Abattre le mur du silence* (Aubier, 1991), *Notre corps ne ment jamais* (Flammarion, 2004) et *Ta vie sauvée enfin* (Flammarion, 2008).

Vous pouvez consulter les derniers travaux d'Alice Miller, lire ses réponses au courrier des lecteurs et lui écrire sur le site www.alice-miller.com

Prix France : 18 €
ISBN : 978-2-7007-0372-6



Aubier

En couverture :
Aquarelle d'Alice Miller.
Couverture d'après maquette
de Tibor Franasek.